

**Histoire de Willem
- 02 - Pour un an
avec toi**

Gayle Forman

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gayle
Forman

pour
Un An
avec toi

KERO

Du même auteur

Si je reste, Oh ! éditions, 2009, Pocket, 2010

Là où j'irai, Oh ! éditions, 2010, Pocket, 2011

Les Cœurs fêlés, Oh ! éditions, 2010, Pocket, 2011

Pour un jour avec toi, Kero, 2013

Gayle Forman

Pour un an avec toi

roman

Traduit de l'anglais par Renaud Bombard

KERO

© Gayle Forman, Inc, 2013 et Kero, 2014,
pour la traduction en langue française
ISBN : 978-2-36658-109-6

Pour Marjorie, Tamara et Libba
Redoublons, redoublons de travail et de soins...

*Quand j'étais chez moi, j'étais en meilleur lieu ;
Mais en voyage comme en voyage !*

William Shakespeare
Comme il vous plaira, acte II, scène IV

Première partie

Un an

Un

Août
Paris

C'est le rêve que je fais toujours : je suis dans un avion, très haut au-dessus des nuages. L'appareil amorce sa descente et je me mets brusquement à paniquer, car je sais, je suis sûr que je ne suis pas dans le bon avion, que je ne vais pas arriver au bon endroit. Le lieu où je vais atterrir n'est jamais clair – une zone de combat ; au beau milieu d'une épidémie ; dans le mauvais siècle – mais c'est toujours quelque part où je ne devrais pas me trouver. Parfois, je tente de demander à la personne assise à côté de moi quelle est notre destination, mais je ne peux jamais distinguer nettement un visage, ni entendre une réponse. Je m'éveille, désorienté, en nage, au bruit du train d'atterrissage qui sort et à l'écho des battements de mon cœur. Il me faut généralement un petit moment pour retrouver mes repères, localiser l'endroit où je me trouve – un appartement à Prague, une auberge de jeunesse au Caire –, mais même alors, le sentiment d'être perdu demeure bien présent.

Et, pour l'heure, j'ai justement l'impression d'être en train de faire ce rêve. Comme d'habitude, je relève le store du hublot pour regarder les nuages. Je sens le changement de régime des moteurs, le basculement vers le bas, la pression dans mes oreilles, la panique en train de monter. Je me tourne vers la personne sans visage assise à côté de moi – mais cette fois j'ai le sentiment qu'elle ne m'est pas étrangère. C'est quelqu'un que je connais. En compagnie de qui je voyage. Et cela me procure un intense soulagement. Impossible que nous ayons pris *tous les deux* le mauvais avion. Je lui demande alors :

— Savez-vous où nous allons ?

Et je me penche un peu plus vers elle. Voilà. Je vais enfin voir un visage, obtenir une réponse, découvrir ma destination.

Et c'est alors que j'entends les sirènes.

C'est à Dubrovnik que j'ai pour la première fois prêté attention aux sirènes. Je voyageais en compagnie d'un type que j'avais rencontré en Albanie, quand nous en avons entendu retentir une. Elle faisait à peu près le même bruit que celui qu'on entend dans les films d'action américains, mais mon compagnon me fit remarquer que chaque pays avait ses propres tonalités de sirènes. « C'est bien pratique parce que si tu oublies où tu te trouves, tu peux toujours fermer les yeux pour que les sirènes te renseignent », me confia-t-il. À l'époque, j'étais parti depuis un an et il m'avait fallu quelques minutes pour me souvenir des sirènes de chez moi. Leur son était presque musical, un ton aigu, un ton plus bas, *la-la-la-la*, comme quelqu'un fredonnant distraitemment, mais avec entrain.

Mais ce n'est pas le cas de cette sirène-ci. Elle produit un bruit monotone, *gna-gna, gna-gna*, comme le bêlement d'un mouton électrique. Ni plus fort ni plus faible selon que l'on s'approche ou que l'on s'éloigne ; juste comme un mur des lamentations. Malgré tous mes efforts, impossible de situer cette sirène : je n'ai aucune idée de l'endroit où je me trouve.

Je sais seulement que je ne suis pas chez moi.

J'ouvre les yeux : tout est inondé par une lumière vive provenant d'en haut, mais aussi de mes propres yeux : de minuscules explosions semblables à des piqûres d'épingle, qui font un mal de chien. Je referme les yeux.

Kai. Le type avec qui je me rendais de Tirana à Dubrovnik s'appelait Kai. On avait bu une bière croate légère sur les remparts de la ville, puis on s'était bien marrés en la pissant dans l'Adriatique. Son prénom était Kai. Un Finlandais.

Les sirènes mugissent. Je ne sais toujours pas où je suis.

Les sirènes s'arrêtent. J'entends une porte s'ouvrir, je sens de l'eau sur ma peau. On bouge mon corps. Je sens qu'il vaut mieux que je garde les yeux clos. Il n'y a rien dans tout ça dont je souhaite être témoin.

Mais voilà que l'on m'oblige à ouvrir les yeux, et je suis ébloui par une lumière nouvelle, violente et douloureuse, comme la fois où je suis resté trop longtemps à observer une éclipse de soleil. Saba m'avait bien mis en garde, mais il y a des phénomènes dont

il est impossible de se détacher. Après cela, j'avais eu mal à la tête pendant des heures. La migraine de l'éclipse, comme on l'avait appelée aux infos. Beaucoup de gens en avaient souffert après avoir fixé le soleil.

Cela, je le sais. Mais je ne sais toujours pas où je me trouve.

Il y a maintenant des voix, tels des échos provenant d'un tunnel. Je peux les entendre, mais sans distinguer ce qu'elles disent.

— Comment vous appelez-vous ? demande quelqu'un dans une langue qui n'est pas la mienne mais que je comprends.

— *What is your name ?* De nouveau la question, dans une autre langue, qui n'est toujours pas la mienne.

— Willem de Ruiter.

Cette fois, c'est ma voix. Mon nom.

— Bien.

Une voix d'homme, qui en revient à l'autre langue. Du français. Il me dit que j'ai correctement donné mon nom, et je me demande comment il peut bien le savoir. L'espace d'une seconde, je me dis que c'est la voix de Bram, mais j'ai beau être dans le coaltar, je réalise que c'est impossible : Bram n'a jamais appris le français.

— Maintenant nous allons vous asseoir, Willem.

Le dossier de mon lit – *je pense que je suis sur un lit* – se redresse. J'essaie de nouveau d'ouvrir les yeux. Tout est flou, mais j'arrive à distinguer de vives lumières au-dessus de moi, des murs éraflés, une table métallique.

— Vous êtes à l'hôpital, Willem, reprend l'homme.

Oui, j'avais compris. Ce qui explique aussi, sans doute, que mon T-shirt soit couvert de sang, même si le T-shirt en question n'est pas le mien. Il est gris et affiche un grand SOS en lettres rouges. Que signifie ce SOS ? Et à qui peut bien appartenir ce T-shirt ? Sans parler du sang dont il est taché ?

Je jette un coup d'œil autour de moi. Je distingue l'homme – un docteur ? – en blouse blanche, et l'infirmière à ses côtés, qui me tend une compresse de glace. Je touche ma joue. La peau est brûlante et enflée. Je retire mes doigts, ils sont pleins de sang. Ce qui répond déjà à une des questions.

— Vous êtes à Paris, reprend le médecin. Vous savez où se trouve Paris ?

Je déguste un tajine dans un restaurant marocain de la rue Montorgueil, en compagnie de Bram et de Yael. Je passe le chapeau après un numéro avec les acrobates allemands à Montmartre. Je me tire du mieux que je peux, tout transpirant, d'une prestation au Divan du Monde, avec Céline. Et je cours, je

cours, traversant à toute vitesse le marché Barbès, la main d'une fille dans la mienne.

Quelle fille ?

Je parviens à répondre, non sans peine :

— En France.

J'ai l'impression que ma langue est aussi épaisse qu'une chaussette de laine.

— Et vous vous rappelez ce qui s'est passé ? reprend le docteur.

J'entends des bruits de bottes, je reconnais le goût du sang. J'en ai plein la bouche. Ne sachant qu'en faire, j'avale le tout.

— Apparemment, vous avez été pris dans une rixe, poursuit-il. Vous devrez vous en expliquer avec la police. Mais d'abord nous allons vous faire des points de suture sur le visage, puis vous faire passer un scanner afin de nous assurer qu'il n'y a pas d'hématome sous-dural. Vous êtes en vacances ici ?

Chevelure noire. Souffle léger. Le sentiment persistant que j'ai négligé quelque chose d'important. Je tapote ma poche et demande :

— Mes affaires ?

— On a trouvé votre sac et son contenu dispersé un peu partout sur le lieu de la bagarre. Votre passeport se trouvait toujours à l'intérieur. Tout comme votre portefeuille.

Il me le tend. Je regarde à l'intérieur. Il contient un peu plus de cent euros, mais il me semble me souvenir que j'en avais nettement plus. Ma carte d'identité a disparu.

— Nous avons également trouvé ceci. (Il me montre un petit carnet noir.) Il y a encore pas mal d'argent dans votre portefeuille, non ? Ça exclut apparemment la tentative de vol, à moins que vous ne vous soyez défendu contre vos agresseurs, ajoute-t-il en fronçant les sourcils, histoire de souligner la sottise apparente de la chose, j'imagine.

Et c'est moi qui aurais fait ça ? Je me sens le cerveau complètement embrumé, comme sous l'effet de ce brouillard qui enveloppait les canaux, le matin, et que j'aimais tant regarder avant qu'il se dissipe. J'avais toujours froid. Yael disait que c'était parce que, même si j'avais l'apparence d'un Hollandais, son sang de Méditerranéenne coulait dans mes veines. Je me souviens de tout ça, de cette couverture en laine râpeuse dans laquelle je m'enveloppais pour me tenir au chaud. Et bien que je sache maintenant où je me trouve, j'ignore toujours pourquoi je suis là. Je ne suis pas censé être à Paris. Je suis censé être en Hollande. Ce qui explique peut-être cette impression qui ne cesse de me turlupiner.

J'adjure le brouillard : *Dissipe-toi, dissipe-toi*. Mais celui-ci est aussi entêté que son équivalent batave. À moins que ma volonté soit aussi faible que le soleil d'hiver. Quoi qu'il en soit, il ne se dissipe absolument pas.

— Savez-vous quel jour nous sommes ? interroge le docteur.

Je m'efforce de réfléchir, mais les dates flottent comme des feuilles d'automne dans le caniveau. Rien de neuf là-dedans. Je sais que je n'ai jamais prêté attention aux dates. Je n'en ai jamais eu besoin. Je fais non de la tête.

— Et vous avez une idée du mois ?

Augustus. August. Non, en français.

— Août.

— Et le jour de la semaine ?

Donderdag, le mot résonne dans ma tête. Jeudi. Je tente le coup :

— Jeudi ?

— Vendredi, corrige le docteur.

Et cette impression indéfinissable me harcèle de plus en plus. Il se peut que je sois censé me trouver quelque part en cette journée de vendredi.

L'interphone retentit. Le médecin s'empare du combiné, échange quelques mots puis raccroche et se tourne vers moi.

— Le radiologue va venir vous voir dans une demi-heure.

Après quoi il se met à me parler commotions cérébrales, pertes de mémoire temporaires, scanners. Tout cela me passe au-dessus de la tête.

— Y a-t-il quelqu'un que nous puissions appeler ? me demande-t-il.

J'ai le sentiment que c'est le cas mais j'ai beau me creuser la cervelle, impossible de me rappeler qui. Bram a disparu, Saba également et il se pourrait bien que ce soit aussi le cas de Yael. Qui d'autre ?

La nausée arrive sans prévenir, comme une vague qui aurait surgi dans mon dos. Et voilà mon T-shirt plein de sang maintenant couvert de vomissures. L'infirmière se précipite avec un bassin, mais trop tard. Elle me tend une serviette pour me permettre de me nettoyer. Le docteur pérore sur la nausée et les commotions. J'ai les yeux pleins de larmes. Jamais je n'ai su vomir sans pleurer.

L'infirmière me nettoie le visage avec une autre serviette.

— Oh, j'ai oublié un endroit, s'excuse-t-elle avec un gentil sourire. Là, sur votre montre.

En effet, je porte au poignet une montre toute brillante, en or. Elle n'est pas à moi. Très fugitivement, je la vois au poignet d'une fille. Mon regard remonte le long d'un bras fin, d'une épaule musclée, d'un cou de cygne. Lorsqu'il atteint le visage, je m'attends à ce qu'il soit vide, comme ceux de mes rêves. Mais non.

Cheveux noirs. Peau claire. Yeux chaleureux.

Nouveau coup d'œil à la montre : le verre est fêlé mais le mécanisme continue de fonctionner. Elle indique neuf heures. Je commence à avoir une petite idée de ce que j'avais oublié.

J'essaie de m'asseoir. Le monde devient potage.

Le docteur pose une main sur mon épaule et me repousse sur le lit.

— Vous êtes agité parce que vous ne savez plus où vous en êtes. Tout cela est provisoire, mais nous devons vous faire passer un scanner du crâne pour nous assurer qu'il n'y a pas d'hématome. En attendant, nous allons nous occuper de vos lésions au visage. Mais d'abord, on va vous mettre quelque chose pour insensibiliser la zone.

L'infirmière me badigeonne la joue d'un liquide orangé.

— Ne vous inquiétez pas, ça ne tache pas.

En effet, ça ne tache pas. Mais ça pique salement.

— J'aimerais bien partir, maintenant, dis-je après que l'on m'a suturé.

Le médecin éclate de rire. L'espace d'une seconde, je vois une peau blanche couverte de poussière blanche, mais d'un blanc plus chaud en dessous. Une pièce toute blanche. Ma joue m'élançe.

— Quelqu'un m'attend.

Je ne sais pas qui, mais je sais que c'est vrai.

— Et de qui s'agit-il ? demande l'homme de l'art.

— Je ne m'en souviens pas, dois-je admettre.

— Monsieur de Ruiter, vous devez passer un scanner du crâne, après quoi je souhaiterais vous maintenir en observation jusqu'à ce que vous ayez totalement récupéré vos facultés mentales. Jusqu'à ce que vous sachiez qui est censé vous attendre.

Cou. Peau. Lèvres. Sa main à la fois fragile et forte sur mon cœur. Je porte la main à ma poitrine, par-dessus la camisole verte que l'infirmière m'a fait passer après qu'ils ont découpé mon T-shirt plein de sang pour vérifier si je n'avais pas de côtes cassées. Et ce nom... Je l'ai sur le bout de la langue.

Des garçons de salle me transfèrent sur un brancard à un autre étage. On m'introduit dans un tube métallique qui fait des bruits

divers autour de mon crâne. Est-ce à cause des bruits ? Toujours est-il qu'à l'intérieur du tube le brouillard commence à se dissiper. Mais il n'est pas remplacé par le moindre rayon de soleil, seulement par un ciel sinistre, couleur de plomb. Les différents fragments commencent à s'agréger. De l'intérieur du tube, je m'écrie :

— Il faut que je parte. Tout de suite !

Silence. Puis le bourdonnement de l'interphone.

— Veuillez ne pas bouger, m'intime une voix désincarnée.

On me ramène au rez-de-chaussée. J'attends. Il est midi passé. J'attends encore et toujours. Je me rappelle les hôpitaux, et me souviens très précisément pourquoi je les ai en horreur.

Je n'en finis pas d'attendre. Mélange d'adrénaline et d'inertie : un bolide coincé dans un embouteillage. Je sors une pièce de monnaie de ma poche et fais le tour que Saba m'a appris quand j'étais gamin. Ça marche. Je me calme et dans le même temps, certains éléments manquants trouvent leur place. Nous sommes venus ensemble à Paris. Nous *sommes* ensemble à Paris. Je sens sa douce main sur mon flanc ; elle était installée sur le porte-bagages de la bicyclette et nous nous tenions étroitement serrés l'un contre l'autre. La nuit dernière. Dans une pièce immaculée.

La pièce toute blanche. Elle est dans la pièce toute blanche, et elle m'attend.

Je regarde autour de moi. Dans les hôpitaux, les chambres ne sont pas toutes blanches comme les gens le croient. Elles sont beiges, couleur taupe, mauves : des tons neutres qui visent à soulager toutes les peines. Que ne donnerais-je pas pour me trouver dans une pièce vraiment blanche à cet instant précis.

Un peu plus tard, le médecin réapparaît. Il est tout sourire.

— Bonne nouvelle ! Il n'y a pas d'hémorragie sous-durale. Une simple commotion. Où en est votre mémoire ?

— En meilleure forme.

— Bien. Nous allons attendre la police. Les agents vont prendre votre déposition après quoi je vous remettrai entre les mains de la personne qui viendra vous chercher. Mais vous devrez faire attention à vous. Je vous donnerai une fiche avec des instructions détaillées pour les soins.

— Alors, je peux partir ?

— Il faut que quelqu'un vienne vous chercher ! Et vous devez faire une déclaration à la police.

La police. Ça va prendre des heures. Et, en fait, je n'aurai rien à leur dire. Je ressorts la pièce de monnaie et la fais rouler entre mes doigts.

— Pas de police !

Le docteur suit la pièce des yeux.

— Vous avez des problèmes avec la police ? s'enquiert-il.

— Non, ce n'est pas ça. Il faut que je trouve quelqu'un, dis-je.

La pièce tombe par terre en tintant.

Il la ramasse et me la tend.

— Que vous trouviez qui ?

Peut-être est-ce dû à la façon désinvolte dont il a posé cette question, mais cela sort tout d'un coup avant que mon cerveau contusionné n'ait eu le temps de mobiliser ses neurones. Ou peut-être que le brouillard a fini par se dissiper complètement, laissant derrière lui un mal de tête terrible. Mais voilà que je l'ai enfin sur les lèvres, ce nom, comme s'il était là depuis toujours.

— *Loulou.*

— Ah, Loulou. Très bien !

Le docteur tape dans ses mains.

— Eh bien, appelons cette Loulou. Elle pourra venir vous chercher.

Il serait trop compliqué de lui expliquer que je ne sais pas où se trouve Loulou. Tout ce que je sais, c'est qu'elle est dans la pièce toute blanche, qu'elle m'y attend et cela, depuis longtemps. Et puis j'ai cette terrible sensation, qui n'est pas due seulement au fait que je me trouve dans un hôpital où l'on perd systématiquement des tas de trucs, mais à quelque chose d'autre encore.

— Il faut absolument que je parte, dis-je avec insistance. Si je ne m'en vais pas maintenant, il sera peut-être trop tard.

Le docteur jette un coup d'œil à l'horloge murale.

— Il n'est pas encore deux heures. Ce n'est pas tard du tout.

— Cela risque de l'être pour moi.

Cela *risque*. Comme si ce qui devait arriver n'était pas déjà arrivé.

Le médecin me regarde pendant une longue minute, avant de faire non de la tête.

— Il est préférable d'attendre. D'ici quelques heures, vous aurez recouvré toute votre mémoire, et vous irez la retrouver.

— Mais je ne dispose pas de quelques heures !

Je me demande s'il peut me garder ici contre mon gré. Tout en me demandant dans le même temps si j'ai encore une quelconque volonté. Mais quelque chose me pousse à aller de l'avant, à travers la brume et la douleur. J'insiste :

— Je dois absolument partir. Tout de suite.

L'homme me fixe une fois de plus et pousse un soupir.

— D'accord.

Il me remet une liasse de documents, m'annonce que je devrai me reposer durant les prochaines quarante-huit heures, changer tous les jours mes pansements. Les fils de suture se résorberont d'eux-mêmes. Sur ce, il me tend une carte de visite.

— C'est la carte de l'inspecteur de police. Je lui dirai que vous l'appellerez sans faute demain.

J'opine de la tête.

— Vous avez un endroit où aller ? demande-t-il.

Le club de Céline. Je lui donne l'adresse ; le nom de la station de métro. Des choses que je me rappelle aisément. Et que je retrouverai de même.

— Bien, dit le médecin. N'oubliez pas de passer à la caisse, après quoi vous pourrez partir.

— Je vous remercie.

Il pose sa main sur mon épaule et me rappelle de me ménager.

— Je suis désolé que vous ayez eu à subir ce genre de mésaventure à Paris.

Je me retourne pour lui faire face. Il porte sur sa blouse un badge avec son nom et comme ma vision n'est désormais plus floue, j'arrive à le déchiffrer : Dr Robinet.

Même si je vois maintenant à peu près bien, ma journée est encore confuse, ce qui ne m'empêche pas d'éprouver un vague sentiment, pas exactement de bonheur, mais de stabilité, comme lorsqu'on retrouve le plancher des vaches après être longtemps resté en mer. Il me susurre que qui que soit cette Loulou, quelque chose est intervenu entre nous à Paris, quelque chose qui était l'inverse d'un malheur.

Deux

À la caisse de l'hôpital, on me fait remplir des milliers de formulaires. Il y a toujours un problème quand on me demande une adresse. Je n'en ai pas. Et ce, depuis longtemps. Mais ils refusent de me laisser partir avant que je leur en fournisse une. Au début, je me dis que je vais leur donner celle de Marjolein, l'avocate de notre famille. C'est elle que Yael charge de sa correspondance importante et c'est également avec elle que, je le réalise un peu tard, j'étais censé avoir rendez-vous aujourd'hui – ou demain ? À moins que ça n'ait été hier... à Amsterdam. Mais si ma note d'hôpital arrive chez Marjolein, ça remontera tout droit chez Yael, et je n'ai pas du tout envie de m'expliquer avec elle. Pas plus que je ne voudrais ne rien avoir à lui expliquer dans l'éventualité où elle ne me poserait aucune question, ce qui est le plus probable.

Je demande alors à l'employée si je peux lui donner l'adresse d'un ami.

— Vous pouvez me donner celle de la reine d'Angleterre si ça vous chante pourvu que nous ayons une adresse où envoyer votre facture, répond-elle.

Pourquoi ne pas lui donner celle de Broodje à Utrecht ?

— Un moment, dis-je.

— Prenez votre temps, mon joli.

Je me penche sur le comptoir et feuillette mon répertoire, en me concentrant sur les connaissances accumulées au cours de l'année passée. Il y a une quantité innombrable de noms qui ne me disent absolument rien, dont je ne me serais jamais rappelé même avant de recevoir ce méchant coup sur le crâne. Un message me demande de ne pas oublier *les grottes de Matala*. Je me souviens très bien des grottes, et de la fille qui a écrit ce message, mais pas du tout de la raison pour laquelle je suis censé me les rappeler.

Je trouve l'adresse de Robert-Jan dans les premières pages. Je la donne à l'employée et, alors que je veux le refermer, le carnet s'ouvre de lui-même sur l'une des dernières pages. L'écriture m'est inconnue. Je me dis de prime abord que ma vision est décidément toujours défaillante, avant de réaliser que les mots ne sont pas écrits en anglais ou en néerlandais, mais en chinois.

L'espace d'une seconde, je me retrouve non pas dans cet hôpital, mais sur un bateau, avec elle, et elle écrit dans mon carnet. Je me souviens. Elle parlait chinois. Elle me l'a montré. Je tourne la page et je tombe sur ça :



Il n'y a pas de traduction à côté, mais, pour une raison que j'ignore, je sais ce que ce caractère signifie.

Double bonheur.

Je vois ce caractère dans mon carnet. Et, en plus gros, sur une enseigne. Double bonheur. Serait-ce là où elle se trouve ? J'interroge l'employée de l'hôpital :

— Connaîtriez-vous par hasard un restaurant chinois, ou une boutique chinoise dans le secteur ?

La femme se gratte la tête avec un crayon et interroge une collègue. Les deux commencent alors à se quereller sur la meilleure adresse où déjeuner. Je décide d'intervenir :

— Non, leur dis-je. Pas pour déjeuner. Je cherche ça.

Et je leur montre le caractère chinois dans mon carnet.

Elles se consultent du regard et haussent les épaules. Je leur demande alors :

— Il y a une sorte de Chinatown à Paris ?

— Dans le treizième arrondissement, répond l'une des deux.

— Et ça se trouve où ?

— Rive gauche.

— Est-ce qu'une ambulance m'aurait conduit ici depuis ce quartier ?

— Mais non, absolument pas, répond-elle.

— Il y a un autre quartier chinois, plus petit, à Belleville, intervient l'autre.

— Ce n'est pas très loin d'ici, reprend alors la première, avant de m'expliquer comment rejoindre une station de métro.

J'enfile mon sac à dos, et je quitte les lieux.

Je ne vais pas bien loin. J'ai l'impression que mon sac est plein de ciment encore humide. Quand j'ai quitté la Hollande deux ans plus tôt, c'était avec un énorme sac à dos bourré d'une masse de

trucs, mais je me le suis fait voler et je ne l'ai jamais remplacé, préférant continuer à me déplacer avec un sac moins imposant. Au fil du temps, mes sacs à dos n'ont pas cessé de rapetisser car, au bout du compte, on n'a vraiment besoin que de peu de chose. Ces jours-ci, je me contente d'un minimum de vêtements de rechange, de quelques livres et articles de toilette, mais voilà que je découvre que même cela fait encore trop. Alors que je descends les escaliers du métro, mon sac saute à chaque marche et me poignarde douloureusement les côtes.

« Meurtries, mais pas brisées », m'a dit le Dr Robinet avant que je parte. Je pensais qu'il parlait de mon moral, mais c'était bien à mes côtes qu'il faisait allusion.

Sur le quai du métro, je sors tout ce qui se trouve dans mon sac à l'exception de mon passeport, de mon portefeuille, de mon carnet d'adresses et de ma brosse à dents. Je laisse le reste sur le quai et monte dans la rame qui arrive. Je me sens maintenant plus léger, mais pas moins préoccupé.

Le quartier chinois de Belleville commence à la sortie même de la bouche de métro. J'essaie de repérer l'idéogramme qui se trouve dans mon carnet parmi les enseignes, mais il y en a à foison, et les caractères au néon ne rappellent en rien la douce calligraphie à l'encre qui était la sienne. Je demande à plusieurs personnes si elles connaissent « le double bonheur ». J'ignore si cela se réfère à un lieu, à une personne, à un plat ou à un état d'esprit. Les Chinois que j'interroge ont l'air d'avoir peur de moi. Personne ne me répond et je commence à me demander si je parle vraiment français ou si j'imagine seulement que c'est le cas. Finalement, l'un d'eux, un vieillard dont les mains couvertes de poils gris serrent une canne sculptée, me regarde droit dans les yeux et me dit :

— Vous êtes bien loin du double bonheur.

Je suis sur le point de lui demander ce qu'il veut dire par là, et où on peut le trouver, mais j'entrevois alors mon reflet dans une vitrine : mon œil est enflé et violacé, le bandage qui barre mon visage suinte de sang. Je comprends alors qu'il ne parle pas d'un lieu.

Mais j'aperçois tout de suite des lettres familières : pas le caractère du double bonheur, mais le SOS qui figurait sur le mystérieux T-shirt que je portais quelque temps plus tôt, à l'hôpital. Je vois maintenant ces lettres sur un autre T-shirt, celui d'un jeune de mon âge aux cheveux hérissés et aux bras pleins de bracelets en métal. Peut-être a-t-il un rapport quelconque avec le double bonheur...

Je le rattrape, à bout de souffle, quelques dizaines de mètres plus loin. Quand je lui tape sur l'épaule, il se retourne et recule d'un pas. Je désigne son T-shirt et m'apprête à lui demander de ce que veulent dire ces lettres lorsqu'il m'interroge :

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Je lui réponds par un mot que l'on comprend dans toutes les langues :

— Des skinheads.

Et je lui explique que je portais un T-shirt comme le sien. Avant.

— Ah, dit-il avec un hochement de tête. Les racistes détestent Sous ou Sur. C'est un groupe très antifasciste.

J'acquiesce d'un signe de tête, même si je me rappelle maintenant pourquoi ils m'ont tabassé et que j'ai la quasi-certitude que ça n'avait pas grand rapport avec mon T-shirt. Je lui demande :

— Tu peux m'aider ?

— Je pense que t'as besoin de voir un toubib, mon pote.

Je fais non de la tête. Ce n'est pas du tout ce dont j'ai besoin.

— Alors, tu veux quoi ? me demande le gars.

— Je cherche un endroit dans le coin avec une enseigne comme celle-là.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ça veut dire « double bonheur ».

— Quèsaco ?

— Je n'en suis pas sûr.

— Mais tu cherches quoi, exactement ?

— Peut-être une boutique. Un restaurant. Un club. J'en sais trop rien, en fait.

— Tu sais que dalle, c'est ça ?

— On peut le dire comme ça. Mais ça, c'est pas que dalle. (Je désigne l'œuf de pigeon sur mon crâne.) Après, j'ai été pas mal dans les vapes.

Il regarde longuement ma tête.

— T'aurais vraiment dû t'occuper de ça.

— C'est fait.

Je lui montre le bandage recouvrant les points de suture sur ma joue.

— On t'a pas dit de rester peinard ou quelque chose dans ce goût-là ?

— Plus tard. Quand je l'aurai trouvé. Le double bonheur.

— Et en quoi c'est si important, ce double bonheur ?

C'est alors que je la vois... Et non seulement je la vois, mais je la sens, je sens son haleine sur ma joue tandis qu'elle me murmurait quelque chose au moment où je sombrais dans le sommeil, la nuit dernière. Sans entendre vraiment ce qu'elle me disait. Je me rappelle juste que j'étais heureux. D'être dans cette pièce toute blanche.

Je murmure :

— Loulou.

— Ah, une meuf ! s'exclame-t-il. Eh bien moi, je vais justement retrouver la mienne. (Il sort son portable et écrit un texto.) Mais elle m'attendra. Elles ont l'habitude.

Et il me sourit, découvrant une mâchoire aux dents mal alignées.

Il a raison. Elles ont l'habitude. Même avant que j'en aie pris conscience, même lorsque j'étais absent depuis des lustres, les filles savaient toujours attendre. Ça n'avait jamais été un vrai souci pour moi. Ni dans un sens ni dans l'autre.

Et on se met en route, un pâté de maisons après l'autre, dans une atmosphère lourde d'odeurs de cuisine. J'ai l'impression de devoir presque courir pour ne pas me laisser semer, et ces efforts me barbouillent de nouveau l'estomac.

— T'as vraiment pas l'air frais, mon petit pote, me lance-t-il au moment précis où je vomis de la bile dans le caniveau. T'es sûr que t'as pas besoin d'un toubib ? ajoute-t-il, l'air vaguement inquiet.

Je fais non de la tête avant de m'essuyer la bouche, les yeux.

— Dacodac. Je vais peut-être t'emmener voir ma meuf, Toshi. Elle travaille dans le coin, c'est possible qu'elle connaisse ton truc du double bonheur.

Je le suis encore un moment. J'essaie toujours de repérer l'enseigne du double bonheur, mais j'ai maintenant plus de mal : il y a quelques éclaboussures de vomi sur mon carnet d'adresses et l'encre s'est étalée. Et puis je vois désormais des taches noires danser devant mes yeux, ce qui fait que j'ai du mal à distinguer jusqu'à l'emplacement exact du trottoir.

Quand on s'arrête, j'en pleure presque de soulagement. Car on l'a bel et bien trouvé, ce lieu du double bonheur. Je reconnais tout : la porte en acier, les échafaudages rouges, les portraits déformés, même le nom à moitié effacé sur la façade : « Ganterie », car l'endroit devait jadis abriter une fabrique de gants. C'est bien le lieu que je cherchais.

Toshi vient à la porte : c'est une Black petit format aux tresses ultra serrées, et j'ai envie de la prendre dans mes bras pour la remercier de m'avoir conduit à la pièce toute blanche. J'ai envie

de m'y rendre directement et de m'y étendre au côté de Loulou, pour que tout soit de nouveau aussi bien qu'avant.

J'essaie d'exprimer tout cela avec des mots, mais en vain. Je ne peux même pas obliger mes jambes à se déplacer, car le sol sous mes pieds est devenu une onde pleine de vagues. Toshi et mon bon Samaritain – il s'appelle Pierre – discutent âprement : elle veut appeler la police et Pierre dit qu'ils doivent avant tout m'aider à trouver le double bonheur.

Tout va bien, ai-je envie de lui dire. *Je l'ai retrouvé*. C'est là, et pas ailleurs. Mais je suis incapable de prononcer les mots qu'il faut. J'arrive tout juste à dire :

— Loulou. Elle est ici ?

D'autres gens nous ont rejoints devant la porte. Je répète :

— Loulou. Je l'ai laissée là.

— Là ? demande Pierre. Il se tourne vers Toshi, tapote sa tempe et pointe ma tête.

Je n'arrête pas de répéter son nom : « Loulou, Loulou. » Et quand je m'arrête, son nom continue de résonner, comme dans une chambre d'écho, comme si ma supplique allait pénétrer dans les profondeurs du bâtiment et la ramener de là où elle se trouve, où que ce soit.

Quand la foule commence à se disperser, je me dis que cela a marché. Que mes mots l'ont fait sortir de sa cachette, l'ont ramenée à moi. Que, pour une fois que je souhaitais vraiment que l'on m'attende, on m'a effectivement attendu.

Une fille sort de l'attroupement.

— Oui, c'est moi Loulou, dit-elle d'une voix frêle.

Mais non, ce n'est pas Loulou. Ma Loulou était élancée, ses cheveux étaient d'un noir de jais et ses yeux tout autant. Cette fille est petite, blonde, genre poupée de porcelaine. Ce n'est pas Loulou. C'est alors seulement que je me rappelle que Loulou n'est pas non plus Loulou. Loulou est le nom que je lui ai donné. Je ne connais pas son véritable nom.

La foule me regarde fixement. Je m'entends bredouiller qu'il me faut retrouver Loulou. L'autre Loulou. Celle que j'ai laissée dans la pièce toute blanche.

Ils me dévisagent tous d'un drôle d'air, et Toshi sort son portable. Je l'entends parler ; elle demande que l'on envoie une ambulance. Il me faut une bonne minute pour comprendre qu'elle m'est destinée.

— Non, lui dis-je. J'ai déjà été à l'hôpital.

— J'aurais pas aimé te voir avant que tu y ailles, intervient la fausse Loulou. Tu as eu un accident ?

— Il s'est fait cogner par des skins, lui explique Pierre.

Mais c'est la fausse Loulou qui est dans le vrai. C'est par accident que je l'ai trouvée. C'est par accident que je l'ai perdue. Voilà au moins quelque chose dont on peut créditer l'univers : il sait maintenir la balance égale en toute occasion.

Trois

Je prends un taxi pour le club de Céline. Le prix de la course entame pas mal ce qu'il me reste d'argent, mais je m'en fiche : j'ai juste besoin d'en garder assez pour rentrer à Amsterdam et j'ai déjà un billet de train. Pendant le court trajet, je m'assoupis sur la banquette arrière, et c'est seulement quand la voiture s'arrête devant *La Ruelle* que je me souviens que c'est là qu'on a laissé la valise de Loulou.

Le bar vide est plongé dans la pénombre, mais la porte n'est pas fermée à clef. Je me traîne jusqu'au bureau de Céline. Pas de lumière là non plus, seule la lueur grisâtre de son écran d'ordinateur éclaire son visage. D'abord, quand elle relève la tête et me voit, elle me sourit de ce sourire bien à elle, de lionne sortant de sa sieste, revigorée mais affamée. J'allume alors la lumière.

— Mon Dieu ! s'exclame-t-elle. Qu'est-ce qu'elle t'a fait ?

— Loulou ? Elle était là ?

Elle lève les yeux au ciel :

— Mais oui. Hier. Avec toi.

— Et depuis ?

— Qu'est-il arrivé à ton visage ?

— Où est la valise ?

— Dans le cagibi, là où on l'a laissée. Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Donne-moi les clefs.

Elle plisse les yeux, avec un de ses regards bien à elle, mais elle fouille dans un tiroir de son bureau et m'envoie un trousseau de clefs. J'ouvre la porte du cagibi et la valise est là. Elle n'est pas revenue la récupérer et, l'espace d'un instant, j'éprouve un sentiment de bonheur : cela veut dire qu'elle est sans doute toujours là. À Paris, à ma recherche.

C'est alors que, brusquement, je me rappelle une femme de la Ganterie, arrivée alors que ma vision était déjà complètement

obscurcie, que Toshi menaçait de nouveau d'appeler une ambulance et que je la suppliais de plutôt me trouver un taxi. Cette femme certifiait qu'elle avait vu une fille s'enfuir à toutes jambes lorsqu'elle avait ouvert les portes le matin même.

— Je lui ai crié de revenir, mais elle a disparu sans se retourner, m'avait-elle dit.

Loulou ne parlait pas français. Et elle était incapable de se débrouiller seule dans Paris. La nuit dernière, elle ne savait pas comment aller à la gare, ni même comment se rendre au club. Elle n'aurait pas été en mesure de savoir où se trouvait sa valise. Ni où je me trouvais, moi – pour peu qu'elle ait eu envie de me trouver...

Je prends la valise, à la recherche d'une étiquette, mais je ne trouve rien : pas de nom de voyageur ni de compagnie aérienne. J'essaie de l'ouvrir mais elle est cadénassée. Je réfléchis une bonne seconde avant d'arracher le piètre antivol. Dès que j'ouvre le bagage, quelque chose de familier me frappe. Il ne s'agit pas du contenu – je n'ai jamais vu ces vêtements, ces souvenirs – mais de l'odeur. Je m'empare d'un T-shirt soigneusement plié et le porte à mon visage. J'inspire profondément.

— Qu'est-ce que tu fais ? demande Céline, qui vient d'apparaître dans l'encadrement de la porte.

Je lui referme violemment la porte au nez et continue à fouiller dans les affaires de Loulou. Il y a là des souvenirs, comme ce coucou semblable à celui qu'on avait regardé ensemble dans une échoppe des bords de Seine, des adaptateurs pour prise électrique, différents chargeurs, des articles de toilette, mais rien qui puisse me conduire à elle. Je tombe sur une feuille de papier dans un sachet plastique et je m'en saisis, plein d'espoir, mais il ne contient qu'une sorte d'inventaire.

Fourré sous un pull, je trouve un journal de voyage, dont je tripote la couverture. Il y a un peu plus d'un an de cela, je me trouvais dans un train à destination de Varsovie quand on m'avait piqué mon sac à dos. Comme j'avais sur moi mon passeport, mon fric et mon carnet d'adresses, tout ce que les voleurs avaient pu récupérer se résumait à un sac à dos pourri contenant un paquet de fringues sales, un vieil appareil photo et un journal intime. Ils s'étaient probablement débarrassés de tout ce bazar après s'être rendu compte qu'il n'y avait rien à vendre là-dedans. Ils avaient peut-être tiré une vingtaine d'euros de l'appareil photo, même s'il avait pour moi beaucoup plus de valeur ; quant au journal, rien à en faire. J'avais prié le ciel pour qu'ils le fichent en l'air, ne supportant pas l'idée que quelqu'un d'autre que moi y pose les yeux. C'était la seule fois durant ces deux dernières années que

j'avais envisagé de rentrer chez moi. Je n'en avais rien fait. Mais quand j'avais acheté de nouvelles affaires, je n'avais pas remplacé ce carnet.

Je me demande ce que Loulou penserait de moi si elle me voyait en train de lire son journal intime. J'essaie d'imaginer ce que j'aurais ressenti si je l'avais surprise à lire mes délires sur Bram et Yael dans celui qu'on m'avait piqué. Bizarrement, ce n'est pas la gêne, la honte, encore moins le dégoût qui me submergent, mais un sentiment familier, paisible. Qui ressemble fort à du soulagement.

J'ouvre son journal, je feuillette les pages, sachant que je ne devrais pas. Mais je suis à la recherche d'un moyen de la contacter même si, en fait, c'est peut-être pour en savoir un peu plus sur elle. Une manière différente de la respirer.

Mais impossible de sentir la moindre fragrance. Pas un seul nom, pas une adresse : ni la sienne ni celle d'une personne qu'elle aurait rencontrée. Il n'y a que quelques vagues notes, rien de révélateur, rien sur Loulou.

Je feuillette la fin du journal. La reliure est rigide et toute craquelée. Entre la dernière page et la couverture, je tombe sur un jeu de cartes postales. Je cherche des adresses mais elles sont toutes vierges.

Je trouve un stylo sur l'une des étagères et j'entreprends d'écrire sur chacune des cartes mon nom, mon numéro de téléphone, mon adresse mail, et l'adresse de Broodje pour faire bonne mesure. Je m'écris à Rome, à Vienne, à Prague, à Édimbourg, à Londres. Tout en m'activant, je me demande ce qui me pousse à faire ça. À *rester en contact*. C'est une sorte de mantra des routards. On se jure de le faire. Mais ça se réalise rarement : on rencontre des gens, nos chemins se séparent, on se croise parfois de nouveau. En général pas.

La dernière carte postale représente William Shakespeare, de Stratford-upon-Avon. Je lui avais dit de laisser tomber *Hamlet* et de venir nous voir à la place. Je lui avais dit que cette nuit était trop belle pour une tragédie. Jamais je n'aurais dû sortir une chose pareille.

Je retourne le portrait de Shakespeare et je commence : « S'il te plaît. » Je suis sur le point d'écrire autre chose : *S'il te plaît fais-moi signe. Laisse-moi t'expliquer. S'il te plaît dis-moi qui tu es*. Mais ma joue me fait souffrir, ma vision a baissé d'un bon cran, je suis épuisé et lourd de regrets. J'accompagne donc le s'il te plaît d'un regret. En écrivant : « Je suis désolé. »

Je remets les cartes postales dans leur pochette, puis le tout

dans le journal. Je referme la valise et la repose dans un coin du
cagibi. Dont je claque la porte.

Quatre

La dernière fois que je me trouvais dans son appartement, il y a de cela un peu plus d'un an, Céline m'avait jeté à la tête un vase de fleurs (fanées). J'étais installé avec elle depuis environ un mois et je lui avais dit que l'heure était venue pour moi de prendre le large. Il avait fait anormalement chaud pour la saison et j'étais resté un laps de temps inhabituellement long. Puis les températures s'étaient franchement rafraîchies et j'avais senti la claustrophobie me reprendre. Céline m'avait accusé d'être un petit ami des beaux jours. Or, même si elle n'avait pas tout à fait tort concernant le temps, je n'avais en fait jamais été son petit ami, et je ne lui avais jamais promis de rester. Il y avait eu des hurlements, des insultes, après quoi le vase avait fendu les airs, ratant ma tête mais allant s'écraser contre le mur bleu passé. Je m'étais proposé de l'aider à ramasser les morceaux avant de partir, mais elle avait refusé tout net.

Je pense que pas plus elle que moi ne s'attendait à ce que je remette les pieds ici. Ni même à ce que nous nous revoyions un jour. Mais il se trouve que j'étais tombé par hasard sur elle à *La Ruelle* quelques mois plus tard. Elle avait été nommée depuis peu responsable des programmes et elle semblait plutôt heureuse de me voir. Elle m'avait abreuvé toute la nuit aux frais de la princesse et invité à venir dans son bureau voir la liste des groupes qu'elle avait programmés pour les mois à venir. Je l'avais suivie, tout en étant pratiquement certain que ce n'était pas son calendrier qu'elle avait l'intention de me montrer. Et de fait, aussitôt que nous étions entrés dans son bureau, elle avait refermé la porte et n'avait pas même ouvert son ordinateur.

Un accord implicite entre nous stipulait que je ne remettrais plus les pieds chez elle. J'avais de toute façon un endroit où crecher et, d'ailleurs, je partais le lendemain matin. Après cela, je la voyais chaque fois que je passais par Paris. Toujours au club, dans son bureau, porte fermée.

J'imagine donc que nous sommes aussi surpris l'un que l'autre quand je lui demande si je peux rester chez elle.

— Vraiment ? C'est ça que tu veux ?

— Si ça ne t'ennuie pas. Tu peux me passer les clefs et me retrouver après. Je sais que tu as du boulot. Je partirai dès demain.

— Reste aussi longtemps que tu veux. Et je viens avec toi. Je peux t'aider.

Mes doigts touchent distraitemment la montre, toujours à mon poignet.

— Tu n'es pas obligée. J'ai juste besoin de repos.

Céline voit la montre :

— C'est à elle ? demande-t-elle.

Je fais glisser mon doigt sur le verre fendillé.

— Tu vas la garder ? reprend-elle, sur un ton devenu aigre.

Je fais oui de la tête. Céline commence alors à protester, mais je lève la main pour l'arrêter. J'ai à peine l'énergie de me lever, mais je suis bien décidé à garder cette montre.

Céline roule des yeux, mais elle éteint également son ordinateur et m'aide à gravir les marches. Elle hèle Modou, en train de farfouiller derrière le bar, et lui dit qu'elle me ramène chez elle pour la nuit.

— Qu'est-ce qui est arrivé à ton amie ? demande Modou en se relevant.

Je me tourne vers lui. Les lumières n'éclairent pas grand-chose et Céline a passé son bras autour de ma taille pour me soutenir. Je le distingue à peine. Je lui lance :

— Dis-lui que je suis désolé. Sa valise est dans le cagibi. Si elle revient, dis-lui ça.

Je voudrais lui dire aussi de bien veiller à ce qu'elle regarde les cartes postales, mais Céline m'entraîne vers la porte. Dehors, je m'attends à trouver l'obscurité, mais non, il fait toujours clair. Des jours comme ceux-là sont aussi longs que des années, il n'y a que ceux dont on souhaite qu'ils durent qui vous filent entre les doigts – un, deux, trois – en l'espace de quelques secondes.

Il y a encore une trace d'humidité sur le mur où le vase a explosé. Et les piles de livres, de magazines, de CD, les tours de vinyles à l'équilibre précaire sont toujours là elles aussi. Les fenêtres panoramiques, qu'elle ne se donne jamais la peine de couvrir, même la nuit, sont grandes ouvertes et laissent entrer l'interminable lumière de cette interminable journée.

Céline me sert un verre d'eau et j'avale enfin les antalgiques que

le Dr Robinet m'a donnés avant mon départ de l'hôpital. Il m'avait bien conseillé de les prendre *avant* que je ressente les douleurs, et de continuer à en avaler jusqu'à ce que celles-ci disparaissent. Mais je craignais que le fait de les absorber plus tôt n'émousse le peu de lucidité qu'il me restait.

Suivant les instructions figurant sur le flacon, je peux prendre un comprimé toutes les six heures. J'en avale trois.

— Lève les bras, m'ordonne Céline.

Et j'ai l'impression de me retrouver la veille, quand elle me faisait changer de vêtements et que Loulou nous a surpris tous les deux : j'ai trouvé charmant qu'elle essaie de cacher sa jalousie. Ensuite Modou l'a embrassée et c'est moi qui ai dû cacher la mienne.

Je suis incapable de lever les bras au-dessus de ma tête, et Céline m'aide donc à me débarrasser de la chemise de l'hôpital. Elle regarde longuement ma poitrine, et hoche la tête.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle fait claquer sa langue :

— Elle n'aurait jamais dû t'abandonner comme ça.

Je commence à lui expliquer qu'elle ne m'a pas abandonné comme ça, en tout cas pas sciemment. Céline m'arrête d'un geste de la main.

— Peu importe. Maintenant tu es là. Va dans la salle de bains et lave-toi. Je vais te préparer quelque chose à manger.

— Toi ?

— On ne rit pas. Je sais faire cuire des œufs. Ou de la soupe.

— Ne te donne pas cette peine. Je n'ai absolument pas faim.

— Dans ce cas, je te fais couler un bain.

Ce qu'elle entreprend aussitôt de faire. En entendant l'eau couler, je pense à la pluie, qui a cessé de tomber. Je sens que le médicament commence à faire effet, les doux tentacules du sommeil m'entraînent peu à peu vers le fond. Le lit de Céline est une sorte de trône. Je m'y effondre, en songeant à mon rêve d'avion, plus tôt dans la journée, et au fait qu'il était quelque peu différent du cauchemar habituel. Juste avant de sombrer dans le sommeil, l'un de mes vers – plus exactement des vers de Sébastien – dans *La Nuit des rois* me passe par la tête : « Si c'est là rêver, puissé-je toujours sommeiller ! »

Au début, je crois que je rêve de nouveau. Pas le rêve de l'avion, un autre, un bon celui-là. Une main glisse le long de mon dos, vers le haut, vers le bas, et de plus en plus bas. Sa main n'avait pas quitté mon cœur. Durant la matinée tout entière,

quand nous dormions par terre, sur ce plancher si dur. Cette main glisse vers ma taille comme un chatouillis, et elle continue de descendre. Dans mon sommeil, je sens mes forces revenir.

Ma main trouve son corps tout chaud, si doux, si accueillant. Je la glisse entre ses cuisses. Elle pousse un gémissement.

— Je savais que tu reviendrais, dit-elle.

Et voilà le cauchemar qui recommence. Triple erreur : sur le lieu ; sur la personne ; sur l'avion. Je me redresse brusquement dans le lit et repousse Céline, si fort qu'elle en tombe par terre. Je lui crie :

— Mais qu'est-ce que tu fais ?

Elle se relève, dans son insolente nudité qu'éclairent les lumières de la rue.

— Il se trouve que tu es dans *mon* lit, fait-elle valoir.

— Tu es censée t'occuper de moi, dis-je.

Ce qui est d'autant plus pathétique que nous savons tous les deux que je n'ai pas la moindre envie qu'elle le fasse.

— Je pensais que c'était le cas, réplique-t-elle en tentant de sourire.

Elle s'assied sur le bord du lit et tapote le drap à côté d'elle :

— Tu n'auras rien à faire. Reste allongé et détends-toi.

Je n'ai plus pour tout vêtement que mon caleçon. Quand donc ai-je ôté mon jean ? Je l'aperçois, bien plié sur le plancher, à côté de ma chemise d'hôpital. Je tends la main dans sa direction. Mes muscles protestent. Je me lève. Ils hurlent littéralement.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? demande Céline.

— Je m'en vais.

L'effort me fait suffoquer. Je ne suis pas tout à fait certain de pouvoir quitter les lieux, mais je sais que je ne peux pas rester là.

— Maintenant ? Il est tard...

Elle a l'air incrédule. Jusqu'à ce que j'enfile mon jean. Un processus à la fois douloureux et interminable, qui lui donne le temps de digérer le fait que je suis bel et bien en train de filer. Je vois déjà ce qui va suivre : une reprise de ce qui s'est passé la dernière fois que je me trouvais ici. Un déluge de jurons. Je suis un salaud. Je l'ai humiliée.

— Je t'offre mon lit et tu m'envoies balader. Littéralement.

Elle éclate de rire, non parce que c'est drôle, mais parce que c'est inconcevable.

— Tu m'en vois désolé.

— Mais c'est toi qui es venu me retrouver. Hier. Et encore aujourd'hui. C'est toujours toi qui reviens vers moi.

J'essaie de m'expliquer :

— J'avais seulement besoin d'un endroit où laisser la valise. C'était pour Loulou.

L'expression de son visage n'est pas la même que celle de la fois précédente, lorsqu'elle m'a jeté le vase à la figure, après que je lui ai dit que le temps était venu pour moi de partir. C'était de la fureur. Cette fois, c'est de la fureur avant qu'elle ait eu le temps de s'installer, brute, féroce. Quelle folie que d'être venu retrouver Céline ! Nous aurions pu trouver un autre endroit pour cette valise.

— Elle ? hurle Céline. Elle ? Mais c'est n'importe qui, cette fille. Elle n'a rien de spécial. Et regarde-toi, toi ! Elle t'a laissé dans cet état. C'est toujours vers moi que tu reviens, Willem. Ça veut dire quelque chose, tout de même.

Jamais je n'aurais pensé que Céline était de celles qui attendent.

— Je n'aurais pas dû venir ici, dis-je. Je te promets de ne plus jamais recommencer.

Je ramasse le reste de mes affaires et sors de chez elle en clopinant avant de descendre péniblement l'escalier et de quitter l'immeuble.

Une voiture de police passe à toute allure, son gyrophare éclairant la rue désormais plongée dans l'obscurité, sa sirène hululant son *gna-gna, gna-gna* lugubre.

Paris.

Pas vraiment chez moi.

J'ai besoin de rentrer chez moi.

Cinq

Septembre *Amsterdam*

Le bureau de Marjolein se trouve dans une maison donnant sur un étroit canal non loin du Brouwersgracht. Tout à l'intérieur est blanc et moderne. C'est Bram qui l'a conçu, le qualifiant d'un de ses « projets bons pour l'ego ». Bram n'avait pourtant rien de vaniteux ; c'était juste son code pour indiquer qu'il ne s'était pas fait payer.

Dans la journée, le job de Bram consistait à concevoir des abris temporaires pour réfugiés, un boulot dans lequel il s'investissait complètement, sans toutefois que cela sollicite outre mesure sa créativité. Ce qui explique pourquoi il était toujours à l'affût d'occasions lui permettant d'exprimer ses sensibilités modernistes : transformer par exemple une vieille péniche de transport en palais flottant à trois niveaux, tout de verre, bois et acier, décrit à l'époque par un magazine de design comme « le Bauhaus sur le Gracht ».

Sara, l'assistante de Marjolein, est installée à une table en plexiglas transparent, où trône un vase de roses blanches. Quand j'entre, elle me décoche un sourire nerveux et se lève lentement pour prendre mon caban. Je me penche vers elle pour l'embrasser, avant de m'excuser :

— Désolé, je suis en retard.

— Tu as *trois semaines* de retard, Willem, dit-elle, tandis qu'elle s'efface devant moi, acceptant mon baiser mais refusant de me regarder dans les yeux.

Je lui délivre mon sourire le plus enjôleur, même si cela tire un

peu sur ma blessure à la joue, qui n'est plus désormais qu'une démangeaison.

— Mais ça valait le coup d'attendre, non ?

Elle ne réplique pas. Il y a eu quelque chose entre Sara et moi il y a un peu plus de deux ans. Je passais à l'époque beaucoup de temps au bureau, tout comme elle, l'assistante de notre avocate de famille. Au début, j'étais carrément fou de cette femme plus âgée que moi, aux yeux tristes et au lit peint en bleu. Mais ça n'avait pas duré. Ça ne dure jamais.

— En principe, je n'avais que quelques jours de retard, dis-je en tentant de m'expliquer. C'est Marjolein qui a repoussé de deux semaines.

— Parce qu'elle est partie en vacances, réplique Sara, bizarrement vexée. Ce qu'elle a décidé de faire dès la fermeture du bureau.

— Willem.

Dans l'embrasement de la porte, Marjolein dresse sa silhouette imposante, naturellement élancée, plus grande encore avec les stilettos qui ne la quittent jamais. Elle m'invite d'un geste à pénétrer dans son bureau, où partout l'on peut voir l'empreinte moderniste de Bram. Les documents en désordre et les dossiers en piles précaires sont les contributions de Marjolein.

— Alors comme ça, tu m'as plantée pour une fille, accuse-t-elle en refermant la porte derrière elle.

Je me demande comment diable Marjolein peut bien être au courant de ça. Elle me regarde fixement, à l'évidence amusée par quelque chose. J'essaie de me défendre :

— Je t'ai rappelée, tu sais.

Dans le train qui m'emmenait de Londres à Paris, j'avais essayé de lui envoyer un texto pour la prévenir que j'aurais du retard, mais mon téléphone n'avait pas de réseau. Par ailleurs, la batterie était sur le point de rendre l'âme et, sans que je puisse me l'expliquer, je n'avais pas envie de mettre Loulou au courant. C'est pourquoi, quand j'avais vu l'une de ces routardes belges dans le café, je lui avais emprunté son portable. J'avais dû fouiller dans mon sac à dos pour trouver le numéro de Marjolein dans mon carnet d'adresses, et j'avais fini par renverser des flots de café sur moi et sur la Belge.

— Elle était jolie, au moins ? fait Marjolein, avec un sourire à la fois espiègle et réprobateur.

— Très.

— Comme elles le sont toujours. Bon, on s'embrasse.

Je m'avance pour recevoir son baiser, mais avant qu'elle s'exécute, elle m'arrête d'un geste :

— Qu'est-ce que tu t'es fait à la joue ?

L'un des côtés positifs du report de notre rencontre, c'est que mes contusions ont eu le temps de s'effacer ; les points de suture ont disparu eux aussi. Tout ce qu'il me reste de ce jour funeste, c'est une zébrure légèrement boursouflée dont j'espérais qu'elle passerait inaperçue.

Voyant que je ne réponds pas, Marjolein le fait à ma place :

— Tu es tombé sur la nana qui ne fallait pas, c'est ça ? Avec un Jules agressif ?

Elle fait un geste vers la réception :

— À ce propos, Sara s'est trouvé un copain italien très sympa, alors fiche-lui la paix. Elle n'a pas arrêté de chialer pendant des mois quand tu l'as quittée. J'ai failli être obligée de la virer.

Je lève les deux mains, feignant l'innocence.

Marjolein prend l'air affligé.

— C'est vraiment à cause d'une fille ? demandet-elle en montrant ma joue.

Présentée comme ça, l'histoire est un peu trop proche de la réalité.

— Bicyclette et bière. Une combinaison dangereuse.

Et je mime avec entrain une chute de vélo.

— Mon Dieu ! s'exclame-t-elle. Tu es parti depuis si longtemps que tu as oublié comment boire et pédaler en même temps ? Comment oses-tu prétendre encore être hollandais ? On t'a récupéré juste à temps.

— Apparemment.

— Viens, je t'offre un café. Et j'ai d'excellents chocolats planqués dans un coin. Après quoi on signera les documents.

Elle appelle Sara, qui apporte deux tasses de café. Marjolein farfouille dans ses tiroirs et finit par en extraire une boîte de chocolats. J'en prends un et le laisse fondre sur ma langue.

Elle commence à m'expliquer ce que je vais signer, même si ça n'a pas d'importance puisque ma signature, si elle est indispensable, ne répond en réalité qu'à une simple formalité administrative. Yael n'a jamais pris la citoyenneté néerlandaise ; quant à Bram, qui avait l'habitude de dire « Dieu est dans les détails » quand on évoquait sa méticulosité professionnelle, il adoptait une attitude diamétralement opposée quand il s'agissait de ses affaires personnelles.

Tout ceci revient à dire que ma présence est nécessaire pour finaliser la vente et mettre au point les différents actes notariaux. Marjolein n'arrête pas de jacasser pendant que je signe, résigne, et

signe encore. Apparemment, le fait que Yael ne soit pas de nationalité hollandaise, qu'elle ne réside plus ni ici ni en Israël, mais qu'elle erre par monts et par vaux comme une réfugiée apatride est en réalité pour elle un atout considérable en matière de fiscalité. Elle a vendu le bateau pour sept cent dix-sept mille euros, explique Marjolein. Un morceau va au gouvernement, mais la plus grosse part nous revient. Dès le lendemain, au terme de la journée, qui est un jour ouvrable, mon compte en banque sera crédité de cent mille euros.

Pendant que je signe, Marjolein ne cesse de me regarder. Je lui demande :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— J'avais juste oublié à quel point tu lui ressembles.

Je m'arrête dans mon geste, le stylo en équilibre au-dessus d'une ligne de charabia juridique. Bram n'arrêtait pas de dire que, même si Yael était la femme la plus forte du monde, ses gènes à lui, plus « civilisés », l'emportaient par K.-O. sur sa souche israélienne.

— Excuse-moi, dit Marjolein, redevenant femme de loi. Où es-tu installé depuis ton retour ? Chez Daniel ?

L'oncle Daniel ? Je ne l'ai pas vu depuis l'enterrement, et avant cela seulement une ou deux fois. Il vit à l'étranger et loue son appartement. Pourquoi m'y serais-je installé ?

Non, depuis mon retour au pays, c'est presque comme si j'étais toujours en voyage. Je ne suis pas sorti des environs immédiats de la Gare centrale, près des auberges de jeunesse et du quartier chaud, dont la superficie ne cesse de se réduire. Ceci en partie par nécessité : à mon arrivée, je n'étais pas sûr d'avoir assez d'argent pour tenir plusieurs semaines, même si, bizarrement, mon compte en banque n'a jamais été à zéro. J'aurais pu décider de m'installer chez de vieux amis de la famille, mais je voulais que personne ne soit au courant de mon retour ; je n'ai aucune envie de revoir tous ces lieux. Et je me suis bien gardé de m'approcher de Nieuwe Prinsengracht. Je choisis donc de rester vague :

— Chez une connaissance.

Une information que Marjolein interprète mal :

— Oh, je vois, une connaissance...

Je lui adresse un sourire un peu contraint. Il est parfois plus simple de laisser les gens tirer leurs propres conclusions que de donner des explications sur une réalité complexe.

— Assure-toi simplement que cette connaissance n'a pas un petit copain agressif.

Je tente de la rassurer :

— Je ferai de mon mieux.

Et je finis de signer les documents.

— Parfait, dit-elle.

Elle ouvre un tiroir et en extrait une grosse enveloppe en papier kraft :

— Tiens, voilà ton courrier. Je me suis arrangée pour faire suivre ici tout ce qui arrivait au bateau en attendant que tu me donnes une nouvelle adresse.

— Ce n'est sans doute pas pour tout de suite.

— Pas de problème. Je ne pars pas, *moi*.

Elle ouvre un placard et sort une bouteille de scotch et deux petits verres.

— Te voilà devenu un homme fortuné. Ça mérite qu'on boive un coup.

Bram avait l'habitude de dire en plaisantant que pour Marjolein, chaque fois que l'aiguille des minutes franchissait le chiffre douze, cela méritait qu'on boive un coup. Mais j'accepte le verre qu'elle me tend.

— On boit à quoi ? demande-t-elle. À de nouvelles aventures ? À un brillant avenir ?

Je fais non de la tête.

— Buvons aux accidents.

Je vois à l'expression de son visage qu'elle est choquée et je réalise un peu trop tard que cela donne l'impression que je viens d'évoquer ce qui est arrivé à Bram, même si c'était moins un accident qu'un incident exceptionnel.

Ce n'est pas à cela que je voulais faire allusion, mais bien à *notre* accident. Celui qui a donné naissance à notre famille. Marjolein a certainement déjà entendu cette histoire, que Bram adorait raconter. C'était tout à la fois un mythe familial originel, un conte de fées et une berceuse.

Bram et Daniel sillonnaient Israël dans une Fiat qui n'arrêtait pas de tomber en panne. L'une de celles-ci survint un jour non loin de la station balnéaire de Netanya. Bram s'efforçait de réparer la voiture lorsqu'un soldat, fusil en bandoulière, cigarette au bec, s'approcha d'eux. « Impossible d'imaginer spectacle plus effrayant », commentait Bram en se remémorant la scène avec un sourire.

Yael. Rentrant en stop à sa base militaire en Galilée après un week-end de permission à Netanya, chez une amie, ou peut-être un ami, mais en tout cas pas dans l'appartement où elle avait passé son enfance avec Saba. Les deux frères souhaitaient se

rendre à Safed et ils lui avaient proposé de l'emmener après qu'elle eut réparé leur durite de radiateur. Galant, Bram lui avait offert de monter à l'avant : après tout, c'est elle qui avait réparé leur voiture. Mais Yael, voyant l'étroitesse du siège arrière, avait refusé en disant : « C'est le plus petit qui doit se mettre à l'arrière. » Par la suite, elle avait affirmé qu'elle parlait d'elle-même, et non d'un des deux frères, car elle ignorait qui était le plus petit des deux, Daniel se trouvant alors à la droite du chauffeur, occupé à se rouler un joint avec le hash libanais qu'il avait acheté à un surfeur, à Netanya.

Mais Bram avait mal interprété sa phrase et, après des mesures comparatives dont ils auraient pu se passer, il avait été décidé que, Bram ayant trois centimètres de plus que son frère, Daniel passerait sur le siège arrière.

Ils avaient raccompagné le soldat – plus précisément la soldate – à sa base. Mais avant qu'ils ne se quittent, Bram lui avait donné son adresse à Amsterdam.

Un an et demi plus tard, Yael en avait terminé avec son service militaire. Décidée à mettre le plus de distance possible entre elle et tout ce qui touchait à son enfance, elle avait pris le peu d'argent qu'elle avait réussi à économiser et mis le cap au nord, en stop.

Cela avait duré quatre mois, au terme desquels elle était arrivée à Amsterdam juste avant de se retrouver totalement à court d'argent. Elle était allée frapper à une porte. C'est Bram qui lui avait ouvert et, alors même qu'il ne l'avait pas revue durant tout ce temps, alors même qu'il ignorait ce qui l'amenait en ce lieu, et alors même que ce n'était pas du tout son style, il s'était surpris lui-même en lui plaquant un baiser. « Comme si je l'avais attendue pendant tout ce temps », commentait-il d'une voix tout étonnée.

« Comme quoi la vie est parfois cocasse, disait-il volontiers pour conclure cette histoire d'amour digne d'une épopée. Si la voiture n'était pas tombée en panne à cet endroit précis, si Yael s'était retrouvée sans un sou à Copenhague, ou si Daniel avait été plus grand que moi, rien de tout cela ne serait peut-être arrivé. »

Mais moi je savais qu'en réalité ce qu'il voulait dire, c'était : *Les accidents. Tout est histoire d'accidents.*

Six

Quarante-huit heures plus tard, cent mille euros apparaissent comme par magie sur mon compte en banque. Inutile de dire que la magie n'a rien à voir dans l'histoire. J'ai été viré de mon cours d'économie mais, depuis, j'ai bien compris que l'univers fonctionnait selon la même théorie de l'équilibre général que les marchés : jamais on ne vous donne quoi que ce soit sans vous le faire payer d'une manière ou d'une autre.

Au marché aux puces, j'achète un vieux vélo à un junkie et quelques vêtements de rechange : j'ai peut-être de l'argent désormais, mais je me suis habitué à vivre simplement, et à ne posséder que ce que je peux transporter. Et puis, comme par ailleurs je ne compte pas rester bien longtemps, autant laisser le moins d'empreintes possible.

Je fais plusieurs allers et retours dans le Damrak, m'arrêtant devant toutes les agences de voyages, essayant de décider de ma prochaine destination : les Palaos, les Tonga, le Brésil... Plus les options se font nombreuses, plus il est difficile de se décider. Pourquoi ne pas aller retrouver oncle Daniel à Bangkok, à moins qu'il ne soit à Bali maintenant ?

Dans l'une des agences pour jeunes et étudiants, une fille très brune derrière un comptoir me voit consulter les publicités dans la vitrine. Elle croise mon regard, me sourit et me fait signe d'entrer.

— Qu'est-ce que vous recherchez exactement ? me demande-t-elle dans un néerlandais teinté d'un léger accent. D'Europe de l'Est, peut-être roumain.

— Quelque chose qui n'est pas là.

— Vous pouvez être plus précis ? insiste-t-elle avec un petit rire.

— Un endroit chaud, pas cher et lointain.

Quelque part où, avec cent mille euros, je pourrai rester aussi longtemps que j'en aurai envie, me dis-je.

Elle éclate de rire :

— Ça peut s'appliquer à la moitié du monde. Essayons de restreindre les possibilités. Vous aimez les plages ? Il y en a de fantastiques en Micronésie. La Thaïlande reste encore assez bon marché. Si vous êtes plutôt genre trucs culturels un peu barrés, l'Inde est fascinante.

Je refuse d'un signe de tête.

— Non, pas l'Inde.

— La Nouvelle-Zélande alors ? L'Australie ? Les gens adorent le Malawi, en Afrique australe. On m'a dit beaucoup de bien du Panama et du Honduras, même s'ils ont eu un coup d'État là-bas, il n'y a pas longtemps. Combien de temps comptez-vous rester ?

— Indéfiniment.

— Oh, alors ce qu'il vous faut, c'est un billet « Tour du monde ». Il nous en reste quelques-uns en promotion. (Elle tapote sur son ordinateur.) Tenez, par exemple : Amsterdam, Nairobi, Dubaï, Delhi, Singapour, Sydney, Los Angeles, Amsterdam.

— Vous en avez un qui ne s'arrête pas à Delhi ?

— L'Inde ne vous dit vraiment rien, hein ?

Je me contente de sourire.

— Bien. Alors, dites-moi : quelle partie du monde souhaitez-vous vraiment voir ?

— Je m'en fiche. Tout peut faire mon affaire, pourvu que ce soit chaud, pas cher, et loin. Et pas l'Inde. Vous pouvez choisir pour moi ?

Elle rit de nouveau, comme si c'était une plaisanterie. Mais je suis sérieux. Depuis mon retour, je baigne dans une sorte d'inertie, de léthargie ; j'ai ainsi passé au lit des heures et des heures, des journées entières, dans différents hôtels pour jeunes parfaitement sinistres, serrant dans mon poing une montre fêlée mais qui fonctionne toujours, me posant des questions oiseuses sur la fille à qui elle appartient. Tout cela me tape plus qu'un peu sur le système, raison supplémentaire pour reprendre la route.

La fille tapote sur son clavier.

— Il faut m'aider un peu. Pour commencer, où êtes-vous déjà allé ?

— Là. (Je glisse mon passeport fatigué de l'autre côté du comptoir.) Il contient toute mon histoire.

Elle l'ouvre.

— D'accord, je comprends mieux, dit-elle.

Sa voix a changé : d'amicale, elle est devenue minaudière. Elle feuillette les pages.

— Vous avez vu du pays, on dirait.

Je suis fatigué, et je n'ai nulle envie de jouer à ce petit jeu, pas

maintenant. Tout ce que je veux, c'est acheter mon billet d'avion et mettre les voiles. Une fois que je serai loin d'ici, loin de l'Europe, dans un endroit chaud et lointain, je pourrai retrouver mon vrai personnage.

Elle hausse les épaules et continue de tourner les pages de mon passeport.

— Tiens, tiens. Vous savez quoi ? En fait, je ne peux absolument pas vous envoyer où que ce soit.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que votre passeport est sur le point d'expirer. (Elle le referme et me le glisse.) Vous avez une carte d'identité ?

— On me l'a volée.

— Vous avez fait une déclaration ?

Je secoue la tête négativement. Je ne suis jamais allé voir la police française.

— Aucune importance. Pour la plupart de ces destinations, vous avez besoin d'un passeport, de toute façon. Il faut vous le faire renouveler.

— Et ça prend combien de temps ?

— Pas longtemps. Quelques semaines. Allez à la mairie prendre les formulaires.

Elle énumère alors à toute allure les documents dont j'aurai besoin. Je n'en ai aucun sur moi.

Et tout d'un coup, je me sens complètement coincé, sans savoir très bien comment c'est arrivé. Après m'être débrouillé pendant deux années entières pour ne pas poser le pied en Hollande... Après m'être démené comme un fou pour éviter ce territoire minuscule mais central – en réussissant par exemple à convaincre Tor, directrice-dictateur de Guerrilla Will, de choisir d'organiser des représentations à Stockholm plutôt qu'à Amsterdam, en lui servant une histoire à dormir debout selon laquelle, à part les Britanniques, c'étaient les Suédois qui aimaient le plus Shakespeare en Europe.

Mais il se trouve qu'au printemps dernier Marjolein avait fini par démêler la succession bordélique de Bram. La propriété de la péniche avait été transférée à Yael, qui avait fêté ça en mettant aussitôt en vente le cocon qu'il avait aménagé pour elle. Au point où on en était, rien n'aurait pu me surprendre.

Mais tout de même : il fallait un culot monstre (*chutzpah*, aurait dit Saba) pour me demander de revenir signer les papiers. Je comprenais bien que, pour Yael, c'était une question d'ordre pratique : je pouvais venir à Amsterdam en train, alors qu'elle serait obligée de faire un long voyage en avion. Cela ne me retiendrait que quelques jours : un léger désagrément tout au plus.

À cela près que j'avais pris une journée de retard. Et que, d'une certaine manière, cela changeait tout.

Sept

Octobre *Utrecht*

Je me dis, un peu tard, que j'aurais peut-être dû téléphoner. Le mois dernier par exemple, la première fois que je suis revenu. En tout cas avant aujourd'hui, avant de me pointer chez lui. Mais je n'en ai rien fait. Et maintenant il est trop tard. Je suis là. Avec l'espoir que tout se passera le moins mal possible.

À la maison de Bloemstraat, on a échangé la vieille sonnette contre une neuve, en forme d'œil, qui fixe le visiteur d'un air de reproche. Comme un signe de mauvais augure. Notre correspondance, toujours irrégulière, a été inexistante ces derniers mois. Je n'arrive même pas à me souvenir de la dernière fois que je lui ai envoyé un e-mail ou un texto. Il y a trois mois ? Six ? Je me dis soudain, avec retard là encore, qu'il n'habite peut-être même plus ici.

Sauf que, pour une raison quelconque, je sais qu'il y habite toujours. Tout simplement parce que Broodje ne serait pas parti sans me prévenir. Jamais il n'aurait fait ça.

Broodje et moi nous sommes connus quand nous avions huit ans. Je l'avais surpris alors qu'il espionnait notre bateau à la jumelle. Quand je lui avais demandé des explications, il m'avait dit que ce n'était pas *nous* qu'il espionnait : il y avait eu une série de cambriolages dans le voisinage, et ses parents envisageaient de quitter Amsterdam pour un lieu plus sûr. Comme il préférerait ne pas bouger de l'appartement familial, il estimait de son devoir de trouver les responsables. « C'est très sérieux », lui avais-je dit. « C'est vrai, avait-il répliqué, mais j'ai tout ça. » Du panier de son

vélo, il avait sorti le reste de son équipement de parfait espion : un décodeur, un amplificateur de sons avec ses écouteurs, des lunettes de vision nocturne, qu'il m'avait laissé essayer. « Si tu as besoin d'aide pour trouver les méchants, je peux être ton partenaire », lui avais-je proposé. Il n'y avait que peu d'enfants dans notre secteur, à la limite est du centre d'Amsterdam, pas un seul dans les péniches voisines du Nieuwe Prinsengracht où notre bateau était amarré, et je n'avais ni frère ni sœur. Je passais le plus clair de mon temps à lancer un ballon contre la coque du bateau depuis le quai, et j'en avais perdu un bon paquet dans les eaux troubles des canaux.

Broodje avait accepté mon aide, et nous étions devenus partenaires. Nous passions des heures à surveiller les environs, à photographier les personnes et les véhicules qui nous paraissaient louches dans l'espoir de résoudre l'énigme. Jusqu'à ce qu'un vieil homme nous repère et, pensant que nous étions de mèche avec les criminels, lance la police à nos trousses. Les policiers nous avaient trouvés accroupis près du quai voisin du mien, en train de surveiller avec des jumelles une camionnette suspecte qui faisait des apparitions régulières (parce que, nous le découvrîmes plus tard, elle appartenait à la boulangerie du coin). Quand on nous interrogea, nous fondîmes en larmes, persuadés que nous allions finir en prison. Nous bredouillâmes nos explications et nos stratégies de lutte contre le crime. Les policiers nous écoutèrent avec attention, en faisant de leur mieux pour ne pas éclater de rire, avant de nous ramener chez nous et d'expliquer tout aux parents de Broodje. Avant de repartir, l'un d'eux nous remit à chacun une carte, en nous demandant de l'appeler si nous avions des tuyaux.

Pour ce qui me concerne, je jetai la carte, mais Broodje garda la sienne. Et ce, pendant des années. Alors que nous avions douze ans, je la repérai punaisée au tableau d'affichage de sa chambre, dans la banlieue où sa famille avait fini par aller s'installer. « Tu as encore ça ? » m'étonnai-je. Il avait déménagé deux ans auparavant et nous ne nous voyions plus très souvent. Il avait regardé la carte puis s'était tourné vers moi : « Tu ne le savais pas, Willy ? m'avait-il dit. Je garde tout. »

Un type efflanqué, en pull aux couleurs du PSV Eindhoven, les cheveux raides de gel, ouvre la porte. Je sens mon estomac se serrer : Broodje vivait là avec deux filles, avec qui il essayait avec constance, mais sans succès, de coucher, et un type grand et maigre prénommé Ivo. Mais les yeux du gars s'écarchillent en me reconnaissant, et je réalise que c'est Henk, l'un des amis de

Broodje de l'université d'Utrecht. « C'est toi Willem ? » dit-il et, avant que j'aie pu répondre, il lance vers l'intérieur de la maison : « Broodje, Willem est de retour ! »

J'entends qu'on s'agite dans la maison, un plancher qui grince, et le voilà qui apparaît, une tête de moins que moi mais des épaules plus larges, une disparité qui avait conduit le vieux monsieur qui occupait la péniche voisine de la nôtre à nous surnommer Spaghetti et Boulette, ce que Broodje appréciait bien, car une boulette n'était-elle pas plus savoureuse qu'une nouille ?

— Willy ?

Il s'arrête une demi-seconde avant de se précipiter vers moi :

— Willy ! Et moi qui te croyais disparu !

— De retour du royaume des morts, dis-je.

— Vraiment ? (Ses yeux sont si ronds et si bleus, comme des pièces de monnaie toutes luisantes.) Tu es rentré quand ? Et tu es là pour combien de temps ? Tu as faim ? Si tu m'avais dit que tu venais, je t'aurais préparé quelque chose. Tiens, j'ai quand même de quoi te concocter un bon petit *borrelhapje*. Mais entre donc. Regarde Henk, Willy est de retour.

— Je vois ça, fait Henk, en hochant la tête.

— W, lance Broodje. Willy est de retour.

Je pénètre dans le salon. Avant, il était relativement propre, avec çà et là des touches féminines, comme ces bougies aux senteurs de fleurs que Broodje prétendait détester mais qu'il allumait même quand les filles n'étaient pas là. Mais maintenant il sent les vieilles chaussettes, le café rance, la bière renversée ; la seule chose qui reste des filles, c'est le vieux poster de Picasso, de travers dans son cadre au-dessus de la cheminée. Je demande à Broodje :

— Qu'est-il arrivé aux filles ?

Il sourit :

— C'est bien Willy, ça, de poser d'abord des questions sur les filles. (Il rit.) Elles se sont installées l'année dernière dans leur propre appartement, et Henk et W ont pris leur place. Ivo est parti enseigner en Estonie.

— En Lettonie, corrige Wouters, dit W, en descendant l'escalier.

Il est encore plus grand que moi, avec des cheveux courts, involontairement tout hérissés, et une pomme d'Adam grosse comme une poignée de porte.

— En Lettonie, admet Broodje.

— Qu'est-ce que tu as eu à la figure ? demande W, qui n'a jamais donné dans les démonstrations de politesse.

Je touche ma cicatrice et explique :

— Une chute de vélo.

Le mensonge que j'ai servi à Marjolein sort spontanément, j'ignore pourquoi. Sans doute le désir de mettre le maximum de distance entre moi et ce fameux jour.

— Quand est-ce que tu es revenu ? demande W.

— Ouais, dis donc, Willy, reprend Broodje, faisant mine de haleter et de donner des coups de patte comme un chiot, t'es là depuis quand ?

— Un petit bout de temps, dis-je, essayant de rester à mi-chemin entre vérité dure à entendre et mensonge éhonté. J'avais plusieurs affaires à régler à Amsterdam.

— Je me demandais où tu étais passé, reprend Broodje. J'ai essayé de t'appeler il y a quelque temps, mais je suis tombé sur un message bizarre sur répondeur. Quant aux e-mails, ça a toujours été la merde avec toi.

— Je sais. J'ai perdu mon portable et tous mes contacts. Un Irlandais m'a passé le sien, avec sa carte SIM. Je pensais t'avoir envoyé mon nouveau numéro par texto.

— Ça se peut. En attendant, finis d'entrer. Laisse-moi voir ce que j'ai à manger.

Il va dans la kitchenette, où je l'entends ouvrir et fermer des tiroirs. Il en sort cinq minutes plus tard avec un plateau plein de nourriture et des bières pour tout le monde.

— Et maintenant, raconte-nous tout. La vie glamour de l'acteur en tournée. Alors, c'est vraiment une nouvelle fille chaque soir ?

— Bon sang, Broodje, laisse-le au moins s'asseoir, intervient Henk.

— Désolé. Je vis par procuration à travers lui. Quand il habitait là, on avait l'impression d'avoir une vedette de cinéma parmi nous. Il faut dire que ça a pas mal manqué d'animation ces dernières années.

— Vingt ans, tu appelles ça « ces dernières années » ? fait W avec humour.

— Donc tu étais à Amsterdam, reprend Broodje. Comment va ta maman ?

— Difficile à dire, fais-je d'un ton léger. Elle est en Inde.

— Elle y est toujours ? s'étonne Broodje. Ou elle fait des allers-retours ?

— Non, elle y est toujours. Elle y est restée tout ce temps.

— Ah bon ? J'ai fait récemment un tour dans notre ancien quartier et j'ai vu la péniche tout éclairée, avec des meubles à l'intérieur, alors je me suis dit qu'elle était peut-être rentrée.

— Non. On a peut-être mis des meubles pour donner

l'impression qu'elle était habitée, mais elle ne l'est pas. Pas par nous en tout cas, dis-je en coupant un morceau de *cervelaat* et en l'engloutissant. La péniche a été vendue.

— Vous avez vendu le bateau de Bram ? s'exclame Broodje, incrédule.

— Pas nous, ma mère.

— Elle a dû se faire une cargaison de fric, plaisante Henk.

Je garde le silence l'espace d'une seconde, infichu pour une raison quelconque de leur dire que je m'en suis fait une moi aussi. W intervient alors pour parler d'un article qu'il a lu récemment dans *De Volkskrant* à propos de certains Européens qui achetaient une fortune les vieilles péniches d'Amsterdam histoire de récupérer les droits d'amarrage, aussi chers que les bateaux eux-mêmes.

— Pas celui-là. Il aurait fallu que tu le voies, réplique Broodje. Son père était architecte, et cette péniche était une merveille : trois niveaux, des balcons, du verre partout, ajoute-t-il, mélancolique. Comment ce magazine l'avait-il appelé, déjà ?

— Le Bauhaus sur le Gracht.

Un photographe était venu prendre des clichés du bateau et de ses occupants : nous. Quand le numéro était sorti, la plupart des photos qui illustraient l'article représentaient la péniche elle-même, mais il y en avait eu une de Yael et Bram devant la fenêtre panoramique, les arbres et le canal se reflétant comme dans un miroir derrière eux. Je figurais moi aussi sur le cliché original, mais j'avais été coupé. D'après Bram, les types du magazine avaient choisi cette photo à cause de la baie vitrée et du reflet ; c'était une représentation de la conception du bateau, et non de notre famille. Mais je m'étais dit que c'était également une description assez juste de notre famille.

— J'arrive pas à croire qu'elle l'a vendue, reprend Broodje.

Il y a des jours où je n'arrive pas à y croire moi non plus, et d'autres où j'y crois dur comme fer. Yael est du genre à s'arracher la main à coups de dents si elle a besoin de fuir. Elle l'a déjà fait.

Les deux garçons m'observent sans un mot maintenant, leurs visages reflétant une inquiétude à laquelle je ne suis plus habitué après deux années d'anonymat. Je décide de changer de sujet :

— Alors, il y a Hollande-Turquie ce soir ?

Tous deux me regardent un moment, puis finissent par hocher la tête. J'insiste :

— J'espère que ça va s'arranger pour nous, après le triste spectacle que l'équipe a offert à l'Euro. Je me demande si je pourrais encore le supporter. Ce Sneijder...

Mon mouvement de tête vaut tous les commentaires du monde.

Henk est le premier à mordre à l'appât :

— Tu plaisantes ? Sneijder a été le seul buteur à se montrer au niveau.

— Qu'est-ce que tu racontes ? l'interrompt Broodje. Van Persie a marqué ce but superbe contre l'Allemagne.

W intervient alors, maths à l'appui, pour prouver qu'une régression vers la moyenne garantit une amélioration après la catastrophe de l'année précédente ; autrement dit, l'équipe n'a plus d'autre issue que de progresser. Je finis par me détendre : ces propos insignifiants, le *small talk* comme disent les Anglo-Saxons, sont une langue universelle. Quand on taille la route, on parle voyage : une île inconnue, un hôtel particulièrement bon marché, un restaurant offrant un chouette menu à prix fixe. Avec ces deux-là, c'est le foot.

— Tu viens voir le match avec nous, Willy ? demande Broodje. On a rendez-vous chez *O'Leary*.

Je ne suis pas venu à Utrecht pour faire la causette, pour discuter foot ni pour retrouver des amis. Je suis venu pour des formalités administratives. Passer rapidement à l'université afin de rassembler certains documents indispensables au renouvellement de mon passeport. Cela fait, de retour à l'agence de voyages, j'inviterai peut-être cette fois la petite employée à boire un verre et je me déciderai sur ma future destination. J'achèterai mon billet, je devrais peut-être faire un saut à La Haye pour m'y faire faire un certain nombre de visas, et passer au dispensaire pour quelques rappels de vaccins. Un petit tour au marché aux puces pour acheter de nouveaux vêtements. Prendre le train pour l'aéroport. Une fouille complète, à corps, par les types de l'immigration, car un homme seul avec un aller simple est toujours objet de suspicions. Un très long vol. Un gros décalage horaire. Immigration. Douanes. Et puis, enfin, ce premier pas vers un lieu nouveau, ce moment d'exaltation et de désorientation, l'une nourrissant l'autre. Ce moment où tout peut arriver.

Je n'ai qu'une chose à faire à Utrecht, mais soudain tout ce qu'il me reste à accomplir pour pouvoir me tirer de là me semble interminable. Plus étrange encore, rien de tout cela ne m'excite. Pas même le fait d'arriver dans un endroit inconnu, ce qui auparavant suffisait à faire passer tous ces tracasseries. Pour l'heure, tout cela me paraît complètement épuisant. Je me sens incapable de mobiliser l'énergie nécessaire au monceau de tâches à accomplir afin de ficher le camp d'ici.

Mais il y a *O'Leary*... *O'Leary*, qui se trouve juste au coin de la rue, à même pas un pâté de maisons. Ça, je peux y arriver.

Huit

Octobre sombre dans le froid et l'humidité, comme si on avait épuisé notre quota de journées claires et chaudes durant la vague de chaleur de l'été. Il fait particulièrement frisquet dans ma chambre sous les combles de la maison de Bloemstraat, au point que je me demande si emménager ici était la bonne décision. Décision n'est d'ailleurs sans doute pas le terme adéquat. Après m'être réveillé sur le sofa du rez-de-chaussée pour le troisième matin consécutif, après n'avoir pas fait grand-chose durant mes journées à Utrecht, j'ai reçu de Broodje la suggestion de m'installer ici et de prendre la chambre sous les combles.

Il s'agissait d'ailleurs moins d'une offre alléchante que d'un fait accompli : j'y étais déjà installé. Il arrive que le vent vous pousse dans des directions inattendues. Et il arrive parfois qu'il vous en chasse.

La chambre sous les combles est pleine de courants d'air, ses fenêtres vibrent dès qu'il y a du vent. Le matin, mon haleine fait de la buée. Rester au chaud devient mon objectif principal. Sur la route, je passais parfois des journées entières dans les bibliothèques. On pouvait toujours y trouver des magazines, des livres, et un répit contre le temps ou tout ce que l'on avait à fuir.

La bibliothèque centrale de l'université offre le même confort : de grandes baies ensoleillées, des divans confortables et une banque d'ordinateurs qui me permettent de surfer sur Internet. Ce dernier atout est à double tranchant. Sur la route, mes compagnons de voyage avaient une obsession : consulter leurs e-mails. Quant à moi, c'était le contraire, j'avais horreur de ça. C'est toujours le cas.

Les messages de Yael sont réglés comme du papier à musique : il en arrive un tous les quinze jours. À mon avis, elle coche la date sur son calendrier, en même temps que toutes les autres corvées. Elle n'y dit jamais grand-chose, ce qui rend toute réponse

pratiquement impossible.

J'en ai reçu un hier, particulièrement insignifiant : elle racontait qu'elle avait pris une journée pour se rendre à un pèlerinage dans un village quelconque. Elle ne me dit jamais sur quoi elle « prend une journée », elle n'évoque jamais précisément en quoi consiste son travail là-bas, à quoi elle occupe son temps ; cela demeure un mystère presque complet, les détails n'étant fournis que par certaines remarques lâchées mine de rien par Marjolein. Non, pour moi, les e-mails de Yael sont écrits dans une sorte de langage de carte postale. Le *small talk* dans toute son horreur : on en dit peu, on en révèle encore moins.

« Salut M'man ! » Ainsi débute ma réponse. Après quoi je regarde fixement mon écran et me demande ce que je vais bien pouvoir dire. Je maîtrise sans problème le *small talk* sous toutes ses formes, mais je me retrouve à court de mots quand il s'agit de ma mère. Sur la route, c'était plus simple car je pouvais me contenter d'envoyer une sorte de carte postale : *Suis maintenant en Roumanie dans une des stations balnéaires de la mer Noire, mais hors saison tout est calme. J'ai regardé les pêcheurs pendant des heures.* Et pourtant, même ces messages anodins étaient suivis d'addenda dans ma tête : regarder les pêcheurs un petit matin venteux me rappelait notre voyage en Croatie, en famille, quand j'avais dix ans. Ou onze... Yael faisait la grasse matinée, mais Bram et moi nous levions tôt pour aller sur le port acheter le poisson frais tout juste ramené par des pêcheurs qui sentaient le sel et la gnôle. Mais, suivant l'exemple de Yael, je gomme de mes envois ces réminiscences nostalgiques.

« Salut M'man ! » Le curseur clignote comme une réprimande, mais je suis incapable d'aller de l'avant, incapable de trouver quelque chose à dire. Je retourne dans ma boîte de réception et fais défiler les e-mails en remontant le temps. Les deux ou trois dernières années, les rares messages de Broodje, ceux de gens rencontrés sur la route : de vagues promesses de se retrouver à Tanger, à Belfast, à Barcelone, à Riga, plans qui ne se sont que rarement concrétisés. Avant cela, toute une bardée d'e-mails émanant de différents profs de la fac d'économie, m'avisant que, à moins d'invoquer des « circonstances exceptionnelles », je risquais fort de ne pas pouvoir faire une année supplémentaire. (Je ne fis ni l'un ni l'autre.) Avant cela encore, des messages de condoléances, certains même pas ouverts et, en remontant encore le temps, des e-mails de Bram, pour l'essentiel des petites choses sans importance qu'il souhaitait me faire partager : la critique d'un restaurant qu'il avait envie de tester, la photo d'un exemple d'architecture particulièrement monstrueux, une invitation à

contribuer à son dernier projet pour les sans-abri. Je reviens maintenant quatre années en arrière et je tombe sur des e-mails de Saba ; lui qui, durant les deux ans séparant sa découverte du courrier électronique de la maladie qui l'empêcha d'en faire usage, s'était délecté de cette forme de communication instantanée, où l'on pouvait écrire des pages et des pages sans que cela coûte un sou de plus pour les envoyer.

J'en reviens à mon e-mail à Yael. *Salut M'man ! Je suis maintenant de retour à Utrecht, où je crèche avec Robert-Jan et les autres gars. Pas grand-chose à signaler. Il pleut tous les jours comme vache qui pisse, pas un rayon de soleil depuis une semaine. Réjouis-toi de ne pas avoir à endurer ça. Je sais que tu as horreur du gris. À plus. Willem.*

Langage carte postale. Le plus *small* des *small talks*.

Neuf

Je vais me faire une toile avec les potes, et avec la nouvelle copine de W. Un thriller de Jan de Bont au cinéma *Louis Hartlooper*. Le dernier film de Jan de Bont que je n'ai pas détesté remonte à... si loin que je n'arrive même pas à m'en souvenir, mais tout le monde est passé outre parce que W a une petite amie, ce qui n'est pas rien, et que si elle veut des explosions, on ira voir des explosions.

Le complexe est bondé, il y a une foule compacte devant les portes. Nous nous frayons un passage à coups d'épaules jusqu'à la caisse. Et c'est alors que je la vois : Loulou.

Pas *ma* Loulou. Mais celle qui me l'a fait surnommer ainsi. Louise Brooks. L'entrée du cinéma est décorée avec des tas d'affiches de vieux films, mais je n'ai jamais vu celle-là, qui n'est pas accrochée au mur mais posée sur un chevalet. C'est une image tirée de *La Boîte de Pandore*, où l'on voit Loulou remplissant un verre, les sourcils levés d'un air amusé et de défi.

— Elle est jolie.

Je lève la tête. Derrière moi, Lien, reine des punks, génie des maths, et copine de W. Tout le monde se demande bien comment il a fait son compte pour y arriver, mais apparemment ils sont tombés amoureux en discutant de la théorie des nombres.

Je ne peux qu'approuver.

Je regarde de plus près l'affiche : il s'agit d'une publicité pour une rétrospective des films de Louise Brooks. *Loulou. La Boîte de Pandore* doit être projeté ce soir.

— C'était qui ? demande Lien.

« Louise Brooks, avait répondu Saba. Regarde ces yeux, quelle merveille, on comprend quelle tristesse ils cachaient. » J'avais treize ans et Saba, qui avait en horreur les étés souvent humides d'Amsterdam, venait de découvrir les cinémas spécialisés dans les vieux films. Cet été-là avait été particulièrement maussade, et

Saba m'avait fait connaître toutes les stars du muet : Charlie Chaplin, Buster Keaton, Rudolph Valentino, Pola Negri, Greta Garbo, ainsi que sa favorite : Louise Brooks.

— Une star du muet, dis-je à Lien. Il y a un festival en ce moment. Malheureusement, le film passe ce soir.

— On pourrait voir ça à la place, propose-t-elle.

Impossible de savoir si elle a dit cela pour être sarcastique, elle est aussi sèche que W. Quoi qu'il en soit, quand je me retrouve en tête de la file d'attente pour acheter les billets, je me surprends à demander cinq places pour *La Boîte de Pandore*.

Tout d'abord, les garçons rigolent. Ils pensent que je plaisante, jusqu'au moment où je montre l'affiche et explique qu'il s'agit d'une rétrospective. Là, ils ont nettement moins envie de rire.

— Il y a un pianiste qui joue en direct, dis-je.

— Et c'est censé nous donner envie ? s'étonne Henk.

— Pas question que je voie ça, lance W.

— Et si *moi* j'avais envie de le voir ? intervient Lien.

Je la remercie d'un regard et elle me gratifie en échange d'un froncement de sourcils perplexe, qui met en valeur son piercing. W acquiesce et les autres suivent le mouvement.

Nous nous installons au balcon. Dans le silence qui règne, on entend les explosions provenant de la salle d'à côté et je vois les yeux de Henk se teinter de mélancolie.

Les lumières s'éteignent, le pianiste se met à jouer quand le générique défile, et le visage de Loulou envahit l'écran. Le film commence, plein de rayures, entièrement en noir et blanc ; on peut presque l'entendre gratter, comme un vieux vinyle. Mais Loulou, elle, n'a rien de désuet. Elle transcende le temps, qu'elle flirte gaiement dans le night-club, qu'elle soit surprise avec son amant, ou qu'elle abatte son mari durant leur nuit de noces.

C'est bizarre parce que j'ai déjà vu ce film, plusieurs fois même ; je sais exactement comment il finit, mais tandis qu'il défile, une tension se crée, un suspense que je sens gronder désagréablement dans mon estomac. Il faut une certaine dose de naïveté, ou peut-être juste de stupidité, pour savoir comment les choses vont se terminer et continuer d'espérer qu'il en ira autrement.

Incapable de tenir en place, je fourre mes mains dans mes poches. Tout en m'efforçant de ne pas y penser, je ne peux m'empêcher de revoir l'autre Loulou durant cette étouffante nuit du mois d'août. Je lui avais lancé la pièce, comme je l'avais fait avec tant d'autres filles. Mais à la différence des autres, qui revenaient toujours – traînaillant autour de notre scène de fortune pour me rendre ma très précieuse pièce dépourvue de la moindre valeur, histoire de voir ce qu'on pouvait se procurer avec –,

Loulou n'en avait rien fait.

Cela aurait dû constituer pour moi le premier signe du fait que cette fille était en mesure de lire dans mon jeu. Mais tout ce que je m'étais dit, c'était : *Pas ce coup-là*. Ce qui n'était pas plus mal : j'avais un train à prendre tôt le lendemain et après ça m'attendait une journée aussi longue que merdique ; or je ne dormais jamais bien avec les étrangères.

J'avais tout de même mal dormi, je m'étais réveillé de très bonne heure et j'avais pris un train pour Londres plus tôt que prévu. Et voilà qu'elle avait pris ce train elle aussi. C'était la troisième fois que je la voyais en l'espace de vingt-quatre heures et je me rappelle avoir eu un choc lorsque j'étais entré dans la voiture-bar. Comme si l'univers me criait : *Fais attention*.

Ce que j'avais fait : je m'étais arrêté et nous avions bavardé, mais rapidement nous étions arrivés à Londres et nos chemins s'étaient séparés. À ce stade, le nœud qui me tordait de plus en plus les tripes depuis que Yael m'avait demandé de rentrer en Hollande pour conclure la vente de ma maison s'était transformé en une boule grosse comme un poing. Sans que je puisse me l'expliquer, le brin de causette que nous avions partagé avec Loulou avant d'arriver à Londres avait suffi à la dénouer. Je savais néanmoins que, dès que je serais monté à bord de ce fichu train pour Amsterdam, cette boule grossirait de nouveau jusqu'à occuper mon ventre tout entier : je serais dès lors incapable d'avaler et de faire quoi que ce soit, à part faire rouler nerveusement une pièce de monnaie entre mes doigts en essayant de me concentrer sur la suite – le train ou l'avion suivant dans lequel je prendrais place. Le départ suivant...

Mais c'est alors que Loulou m'avait dit qu'elle avait envie d'aller à Paris, et puis j'avais sur moi tout cet argent gagné après un été de représentations avec Guerrilla Will, argent dont je n'allais bientôt plus vraiment avoir besoin. Et c'est ainsi que, dans cette gare londonienne, je m'étais dit : *Bon, c'est peut-être là un coup du destin*. Je savais pertinemment que l'univers n'aime rien plus que l'équilibre, or voilà une fille qui avait envie d'aller à Paris et moi qui avais envie d'aller n'importe où sauf à Amsterdam. Dès que je lui avais proposé d'aller ensemble à Paris, cet équilibre avait été rétabli. Et le nœud qui me tordait les tripes avait disparu. Dans l'Eurostar, je m'étais senti plus affamé que jamais.

Sur l'écran, Loulou est en pleurs. Je m'imagine la mienne se réveillant le lendemain, découvrant que j'ai disparu. Je me demande, comme je l'ai fait si souvent, combien de temps il lui a fallu pour me considérer comme le dernier des derniers, chose qu'elle avait déjà faite peu avant. Dans le train Londres-Paris, elle

s'était mise à rire sans pouvoir se contrôler parce qu'elle avait pensé que je l'avais plantée là. Je m'en étais amusé car, bien sûr, ce n'était pas vrai. Ce n'était pas du tout dans mes intentions. Et pourtant, cela m'avait fait quelque chose, car c'était un premier avertissement comme quoi, d'une certaine manière, cette fille décelait en moi une facette que je n'avais pas l'intention de lui laisser voir.

Tandis que le film défile sur l'écran, le désir, le regret, le remords de ne pas avoir anticipé tout ce qui s'est passé ce jour-là ne cessent de monter en moi. Tout cela ne rime à rien, bien sûr, mais le seul fait de le savoir ne fait qu'aggraver les choses. Cela monte, monte irrésistiblement, sans exutoire possible. J'enfonce mes mains dans mes poches, profondément, jusqu'à les trouer.

— Zut !

Mon exclamation est plus forte que je ne l'aurais souhaité. Lien me lance un regard de côté, mais je fais mine d'être absorbé par le film. Le pianiste joue crescendo tandis que Loulou flirte avec Jack l'Éventreur avant de l'inviter dans sa chambre, solitaire et vaincue. Elle pense avoir trouvé quelqu'un à aimer, il pense avoir trouvé quelqu'un à aimer, et puis il voit le couteau... On connaît la suite : il va en revenir à ses vieilles habitudes. Je suis sûr que c'est ce qu'elle pense de moi, et elle a peut-être raison de le penser. Le film se termine sur une suite d'accords frénétiques au piano. Après quoi, c'est le silence.

Les garçons ne quittent pas leur siège pendant une bonne minute, puis tous se mettent à parler en même temps.

— Alors, c'est tout ? interroge Broodje. Il l'a tuée ?

— C'est Jack l'Éventreur, et il avait un couteau, réplique Lien. Il ne se préparait pas à découper une dinde de Noël.

— Drôle de fin. Mais je vous accorde un truc, ce n'était pas du tout emmerdant, dit Henk. Willem ? Hé, Willem, tu es là ?

Je sursaute :

— Oui. Quoi ?

Ils me regardent tous les quatre pendant ce qui me semble être un long moment.

— Ça va ? demande enfin Lien.

— Mais oui. En pleine forme ! On va boire un coup ? dis-je en souriant.

Ma cicatrice à la joue me tire comme le ferait un élastique, mais cela ne paraît pas anormal.

Nous descendons tous au café bourré à craquer qui se trouve au rez-de-chaussée. Je commande une tournée de bières, puis de genièvres pour faire bonne mesure. La bande me regarde d'un drôle d'air, sans que je puisse dire si c'est à cause de la boisson ou

parce que j'ai réglé le tout. Ils sont désormais au courant du fait que j'ai hérité, mais s'attendent de ma part à la même frugalité que celle dont j'ai toujours fait preuve.

J'avale cul sec mon genièvre, puis ma bière.

— Waouh ! s'exclame W, en me passant son petit verre de schnaps. Pas de *kopstoot* pour moi.

Je descends son verre d'un trait, comme le mien.

Ils continuent de me dévisager sans mot dire jusqu'à ce que Broodje me demande, l'air hésitant :

— Tu es sûr que ça va ?

— Et pourquoi donc ça n'irait pas ?

Le genièvre remplit son rôle : il me réchauffe les intérieurs et brûle les souvenirs qui s'étaient ranimés dans l'obscurité.

— Ton père est mort. Ta mère est partie pour l'Inde, dit W sans prendre de gants. Et ton grand-père aussi est décédé.

— Merci, dis-je après un moment de silence gêné. J'avais oublié tout ça.

Je voulais que ça sonne comme une blague, mais mes paroles se révèlent tout aussi amères que l'alcool qui reflue en me brûlant la gorge.

— Oh, ne t'occupe pas de ce qu'il dit, intervient Lien, en pinçant affectueusement l'oreille de son copain. C'est un grand spécialiste des sentiments humains tels que la compassion.

— Je n'ai besoin de la compassion de personne, dis-je. Je vais parfaitement bien.

— Bon, c'est juste que tu n'as pas l'air d'être dans ton assiette depuis...

Broodje n'achève pas sa phrase.

— Tu as passé beaucoup de temps seul, lâche Henk.

— Seul ? Mais je suis avec vous.

— Exactement, fait Broodje.

Nouveau silence. Je ne sais pas vraiment de quoi je suis accusé. Puis Lien éclaire ma lanterne :

— D'après ce que je comprends, avant tu avais toujours une fille dans les pattes, et là les garçons s'inquiètent parce qu'ils te voient toujours seul, explique-t-elle, avant de se tourner vers eux et de leur demander : Vrai ou faux ?

— Il y a de ça, oui, marmonnent-ils unanimement.

— Donc vous en avez discuté ?

Ça devrait m'amuser, mais ce n'est pas du tout le cas.

— On pense que tu es déprimé parce que tu ne baisses pas, intervient W. (Lien lui donne une bourrade.) Eh ben quoi ? fait-il.

C'est une question physiologique importante. L'activité sexuelle libère de la sérotonine, qui accroît le sentiment de bien-être. C'est de la simple science.

— Pas étonnant que tu m'apprécies tant, le taquine Lien. Ce n'est que de la science.

— Ah bon, parce que, maintenant, je suis déprimé ?

Je fais mine de prendre ça à la rigolade, mais j'ai du mal à ne pas laisser percer une nuance de quelque chose d'autre dans ma voix. Personne n'ose affronter mon regard, à part Lien.

— Donc c'est ce que vous pensez ? dis-je, toujours sur le ton de la plaisanterie. Je souffrirais d'un cas clinique de rétention de sperme ?

— À mon avis, ça n'est pas d'une rétention de ce genre dont tu souffres, réplique-t-elle froidement. Ce serait plutôt d'une rétention sentimentale.

Le silence qui suit est rompu par l'éclat de rire unanime des trois garçons :

— Désolé, *schatje*, lance W. De sa part ce serait un comportement anormal. Tu ne le connais pas encore bien. Non, c'est beaucoup plus probablement une question de sérotonine.

— Je sais ce que je dis, persiste Lien.

Et les voilà qui se mettent tous à discuter de mon cas ; quant à moi, je commence à regretter l'anonymat du routard qui, sans passé ni futur, se contente de vivre le moment présent. Et qui, si le moment en question se révèle délicat ou particulièrement inconfortable, a toujours la possibilité de sauter dans le prochain train qui vient à passer.

— En tout cas, qu'il souffre d'un cœur brisé ou d'une rétention de sperme, le remède est toujours le même, lance Broodje.

— Et ça consiste en quoi ? interroge Lien.

— À baiser, répondent Broodje et Henk d'une même voix.

C'en est trop.

— Il faut que j'aille pisser, dis-je en me levant.

Dans les toilettes, je me passe de l'eau sur le visage, puis je me regarde dans la glace : ma cicatrice est toujours d'un vilain rouge, plus moche d'aspect qu'auparavant, comme si je l'avais grattée.

Dehors, le couloir est noir de monde, une autre projection vient de se terminer, pas celle du de Bont mais d'une de ces comédies anglaises à l'eau de rose qui vous promettent un amour éternel en deux heures.

— Willem de Ruiten en chair et en os.

Je me retourne d'un bloc, et qui vois-je quitter la salle, les yeux

humides d'une émotion artificielle ? Nulle autre qu'Ana Lucia Aureliano.

Je m'arrête, et me laisse rattraper. On se fait la bise et elle fait signe à ses amis (des gens de la fac que je reconnais) de partir sans elle.

— Tu ne m'as jamais appelée, me reproche-t-elle, mimant la moue d'une petite fille, ce qui, curieusement, lui donne un air charmant, même si, pour ce faire, elle n'a guère à se donner de mal.

— Je n'avais pas ton numéro, lui dis-je.

Je n'ai aucune raison de prendre l'air penaud, mais c'est presque un réflexe.

— Je te l'avais pourtant donné. À Paris.

Paris. Loulou. Ce que j'ai ressenti pendant le film commence à remonter à la surface, mais j'essaie de le repousser de toutes mes forces. Paris était une chimère, exactement comme la comédie romantique qu'Ana Lucia vient de voir.

Elle se rapproche de moi, jusqu'à me toucher : elle sent diablement bon, un mélange de cannelle, de fumée et de parfum.

— Redonne-le-moi, alors, dis-je en sortant mon portable. Comme ça je pourrai t'appeler plus tard.

— À quoi bon ? fait-elle.

Je hausse les épaules. J'ai entendu dire qu'elle l'avait mal pris quand les choses s'étaient terminées entre nous, la dernière fois. Je remets mon portable dans ma poche.

Elle s'empare alors de ma main et la garde dans la sienne. La mienne est froide. La sienne chaude.

— Je veux dire à quoi bon m'appeler plus tard alors que je suis là, tout près.

En effet. Elle est là. Tout près. Toute prête. Moi aussi.

« Le remède est toujours le même », avais-je entendu dans la bouche de Broodje.

C'est peut-être vrai.

Dix

Novembre *Utrecht*

La chambre d'Ana Lucia, à la cité universitaire, est un véritable cocon : moelleuses couettes de plumes, radiateurs poussés à fond, chocolat chaud épais comme de la crème à volonté. Les premiers jours, je me satisfais simplement d'être là, avec elle.

— Tu ne t'étais jamais dit qu'on finirait par se remettre ensemble ? roucoule-t-elle en se pelotonnant contre moi comme un petit chat bien chaud.

Impossible de répondre comme il convient à cette question. Je me contente donc de grommeler un « hmm » qui ne mange pas de pain. Non, je n'ai jamais pensé qu'on se remettrait ensemble car je n'ai tout d'abord jamais considéré que nous étions ensemble. Ana Lucia et moi avons eu une passade de quelque trois semaines, peut-être quatre, durant ce printemps brumeux qui a suivi le décès de Bram, au cours duquel mes échecs scolaires ont été aussi spectaculaires que mes succès auprès des femmes. Quoique « succès » ne soit pas le terme exact : il implique une notion d'effort alors qu'en réalité, c'est une des choses qui, dans ma vie, n'a jamais exigé le moindre effort de ma part.

— Moi si, dit-elle en me mordillant l'oreille. J'ai tellement pensé à toi ces dernières années. Et voilà que l'on tombe l'un sur l'autre, à Paris. Je me suis dit que ça voulait dire quelque chose, comme un signe du destin.

Nouveau grommellement indistinct de ma part. Je me rappelle en effet l'avoir rencontrée par le plus grand des hasards à Paris, et m'être dit que ça voulait en effet dire quelque chose, sans que le destin ait quoi que ce soit à y voir. Plus le sentiment qu'un monde

que j'avais laissé derrière moi me mettait le grappin dessus avec un jour d'avance.

— Mais tu ne m'as pas téléphoné, me rappellet-elle.

— Oh, tu sais... Il s'est passé un truc.

— Je n'en doute pas. (Elle glisse sa main entre mes jambes.) Je t'ai vu avec cette fille, à Paris. Elle était mignonne.

Elle a lâché cette remarque d'un ton désinvolte, voire avec un certain dédain, mais celle-ci déclenche quelque chose dans mon for intérieur. Une sorte de mise en garde. La main d'Ana Lucia est toujours entre mes jambes, et elle produit l'effet recherché, mais Loulou est maintenant quelque part dans la chambre, elle aussi. Exactement comme ce jour-là à Paris, quand je suis tombé sur Ana Lucia et ses cousines alors que je me baladais au Quartier latin avec Loulou, tout ce que je souhaite, c'est mettre le maximum de distance entre ces deux filles.

— Elle était mignonne, mais toi tu es belle, dis-je, essayant de détourner la conversation.

Je pense ce que je viens de dire, mais sans accorder la moindre importance à cette déclaration. Bien qu'Ana Lucia soit formellement sans doute plus jolie que Loulou, les compétitions de ce genre se gagnent rarement sur des critères formels.

Elle accroît sa pression.

— Elle s'appelait comment ? demande-t-elle.

Je ne veux pas donner son nom ; mais Ana Lucia me tient fermement en main et si je ne réponds pas, j'éveillerai ses soupçons.

— Loulou, dis-je, la tête dans l'oreiller.

Ce n'est même pas son vrai nom, mais j'ai néanmoins le sentiment de l'avoir trahie.

— Loulou... répète-t-elle.

Elle relâche sa pression et se dresse sur son séant :

— Une Française. C'était ta copine ?

La lumière du matin filtre à travers la fenêtre, pâle et grise, donnant à tout ce qui se trouve dans la chambre une teinte verdâtre. Bizarrement, la lueur grise de l'aube avait donné à Loulou un éclat rayonnant dans cette chambre toute blanche.

— Bien sûr que non.

— Encore une de tes passades, alors ?

L'éclat de rire d'Ana Lucia répond à sa propre interrogation ; son assurance m'irrite au plus haut point.

Cette nuit-là, dans le squat d'artistes, après tout ce qu'il y avait eu entre nous, Loulou avait frotté son pouce sur la tache de naissance qu'elle avait au poignet, puis à mon tour je l'avais frottée avec mon doigt. Une sorte de code pour *tache*, quelque

chose qui dure, qu'on le veuille ou non. Cela avait eu un sens, à cet instant en tout cas.

— Comme tu me connais bien, dis-je d'un ton léger.

Nouvel éclat de rire d'Ana Lucia, un rire de gorge, sans réserve, riche et complaisant. Elle grimpe sur moi et serre mes hanches entre ses cuisses.

— Je te connais par cœur, confirme-t-elle, ses yeux lançant des éclairs.

Elle fait glisser un doigt sur mon ventre :

— Je comprends maintenant ce que tu as vécu. Ce n'était pas le cas auparavant. Mais je suis devenue adulte. Toi aussi. Je crois que nous sommes tous les deux des êtres différents, avec des besoins différents.

— Mes besoins sont toujours les mêmes, lui dis-je. Ils n'ont jamais changé. Très basiques.

Et je l'attire vers moi. Je suis toujours en colère après elle mais le fait qu'elle ait invoqué le nom de Loulou m'a particulièrement mis en boule. Je passe mon doigt sur la dentelle qui borde sa nuisette, et le glisse sous ses bretelles.

Elle bat des paupières, les ferme une minute. Je l'imite, sentant le lit ployer sous notre poids et la trace de ses baisers sur mon cou.

— *Dime que me quieres*, murmure-t-elle. *Dime que me necesitas*. (Dis-moi que tu as envie de moi. Dis-moi que tu as besoin de moi.)

Je ne le lui dis pas parce qu'elle me le demande en espagnol, et qu'elle ne se rend pas compte que je comprends maintenant cette langue. Je garde les yeux fermés mais, même dans le noir, je l'entends me dire qu'elle sera ma fille de la montagne.

— Je vais prendre soin de toi, dit Ana Lucia, et je sursaute dans le lit en entendant les mots de Loulou sortir de la bouche d'Ana Lucia.

Mais au moment où la tête d'Ana Lucia plonge sous les couvertures, je me dis que c'est une façon différente de prendre soin de moi dont elle parle. Pas celle dont j'ai vraiment besoin. Mais je ne la refuse pas.

Onze

Après deux semaines confortablement passées dans la chambre d'Ana Lucia à l'université, je fais mon grand retour à Bloemstraat. Un endroit bien tranquille, et un changement bienvenu après le constant remue-ménage à l'intérieur et autour du campus de l'université, chacun se mêlant des affaires des autres.

Dans la cuisine, j'ouvre en grand les placards. Ana Lucia me rapportait de quoi manger de la cafétéria, ou commandait à des traiteurs, faisant passer la note sur les cartes de crédit paternelles. J'ai une folle envie de nourritures vraies.

Je ne trouve pas grand-chose dans les réserves : deux paquets de pâtes, quelques oignons et une tête d'ail. Une boîte de tomates en conserve dans le garde-manger. Assez pour confectionner une sauce. Je commence par hacher les oignons et mes yeux se mettent aussitôt à pleurer. Comme d'habitude. C'était aussi le cas pour Yael. Elle ne cuisinait guère mais il lui arrivait d'avoir le mal du pays en pensant à Israël. Elle mettait alors de la mauvaise musique pop en hébreu et préparait une *chakchouka*. Même si je me trouvais en haut dans ma chambre, je sentais son arôme. Je descendais alors aussitôt dans la cuisine. Bram nous y trouvait parfois tous les deux, les yeux tout rouges. Il éclatait de rire, m'ébouriffait les cheveux, embrassait Yael et plaisantait en affirmant que c'est uniquement lorsqu'elle hachait des oignons qu'on pouvait voir pleurer Yael Shiloh.

Vers quatre heures, j'entends la clef tourner dans la serrure. Je lance un bonjour.

— Willy, tu es de retour. Et tu prépares... commence Broodje en tournant le coin qui mène à la cuisine. (Il s'arrête au milieu de sa phrase.) Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Quoi ?

Je me rends compte alors qu'il parle de mes larmes et explique :

— Oh, ce sont juste les oignons.

— Ah, les oignons, fait Broodje.

Il prend la cuillère de bois, la plonge dans la sauce, la ressort et souffle dessus avant de goûter. Il va chercher dans le garde-manger des herbes séchées, qu'il frotte entre ses doigts puis qu'il saupoudre dans la casserole. Quelques pincées de sel, trois tours de poivre du moulin. Puis il baisse le gaz et remet le couvercle.

— Parce que si ce ne sont pas les oignons... reprend-il.

— Qu'est-ce que cela pourrait être d'autre ?

Il traîne les pieds sur le plancher.

— Je suis inquiet pour toi depuis l'autre nuit, tu sais, dit-il. Depuis ce qui s'est passé après le film.

— Pourquoi, qu'est-ce qui s'est passé ?

Il commence à répondre quelque chose, puis s'arrête dans son élan.

— Rien, finit-il par dire. Alors, c'est Ana Lucia. De nouveau ?

— Ouais. Ana Lucia. De nouveau.

Incapable d'ajouter quoi que ce soit, j'en reviens aux banalités :

— Elle te fait ses amitiés.

— Je n'en doute pas, fait Broodje, n'en croyant pas un mot.

— Tu veux manger ?

— Oui, répond-il. Mais la sauce n'est pas prête.

Broodje monte dans sa chambre. Je suis perplexe. Ça ne lui ressemble pas de refuser de manger quelque chose, quels que soient le plat et la façon dont il est préparé. Je l'ai déjà vu avaler tout cru du steak haché pour hamburger. Je laisse mijoter la sauce, dont le fumet emplit la maison tout entière, et il ne redescend toujours pas. Je décide donc de monter et d'aller frapper à sa porte.

— Tu as faim ?

— J'ai *toujours* faim.

— Tu veux descendre ? Je peux préparer des pâtes.

Il refuse d'un mouvement de tête.

— Tu fais la grève de la faim ? dis-je pour plaisanter. Comme Sarsak.

Il hausse les épaules.

— Peut-être que je vais en entamer une.

— Et pour quelle raison tu ferais ça ? Il en faudrait une bonne pour que tu cesses de manger.

— Toi, tu es une bonne raison.

— Moi ?

Broodje fait pivoter la chaise de bureau dans laquelle il est installé.

— Est-ce qu'on n'avait pas l'habitude de se dire les choses,

Willy ?

— Si, bien sûr.

— Est-ce qu'on n'a pas toujours été très amis ? Même quand j'ai déménagé, on est restés proches. Même quand tu es parti et que tu ne m'as pas donné de nouvelles, j'ai toujours pensé que nous étions de bons amis. Mais maintenant que tu es revenu, j'en viens à me demander si on est tout simplement amis.

— Mais de quoi tu parles ?

— Où es-tu allé, Willy ?

— Comment ça, où je suis allé ? Chez Ana Lucia. Bon sang, c'est même toi qui as dit que j'avais besoin de baiser pour surmonter tout ça.

Ses yeux lancent des éclairs.

— Pour surmonter *quoi*, Willy ?

Je vais m'asseoir sur son lit. Surmonter quoi ? Là est la question, précisément.

— C'est à cause de ton père ? demande Broodje. C'est normal si c'est ça. Cela ne fait jamais que trois ans. C'est le temps que j'ai mis pour me remettre de la perte de Varken, et ce n'était qu'un chien.

La mort de Bram m'a dévasté. Vraiment. Mais c'était il y a un bout de temps et, depuis, ça va, c'est pour ça que je ne comprends pas très bien pourquoi je me sens de nouveau tellement à vif *maintenant*. Peut-être est-ce parce que je suis de retour en Hollande. Peut-être ai-je commis une erreur en choisissant de rester.

— Je ne sais pas ce que j'ai, dis-je à Broodje. C'est déjà un soulagement que de l'admettre.

— Mais il y a quelque chose, insiste-t-il.

Je suis incapable de l'expliquer, parce que ça n'a pas de sens. Une fille. Un jour.

— Il y a quelque chose, dois-je avouer.

Broodje ne dit rien, mais son silence est une invite, et je ne suis pas sûr de connaître la raison qui me pousse à garder le secret. Je lui raconte donc tout : ma rencontre avec Loulou à Stratford-upon-Avon. Notre seconde rencontre dans le train. Notre flirt à bord, à propos de *hagelslag*. Le fait que je l'aie appelée Loulou, un nom qui paraissait lui aller si bien que j'en ai oublié que ce n'était pas le vrai.

Je lui raconte certains des hauts faits d'une journée qui semble si parfaite rétrospectivement que je me dis parfois que je l'ai inventée : Loulou arpentant en long et en large le bassin de la Villette, un billet de cent dollars à la main, soudoyant Jacques pour qu'il nous emmène sur le canal. Loulou et moi sur le point

d'être arrêtés par ce policier pour être montés à deux sur un Vélib', puis comment, lorsqu'il m'avait demandé pourquoi j'avais fait une telle bêtise, je lui avais répondu par une citation de Shakespeare sur la beauté qui est une enchanteresse. Comment, ayant reconnu la citation, il nous avait simplement infligé un avertissement. Loulou choisissant au petit bonheur la chance une station de métro, ce qui nous avait entraînés à Barbès-Rochechouart, et comment pendant tout ce temps Loulou, qui prétendait ne pas beaucoup aimer voyager, avait paru adorer se laisser guider par le hasard. Je lui raconte également les skinheads. Comment je n'ai pas vraiment réfléchi quand je suis intervenu pour tenter de les empêcher de harceler ces deux Maghrébines à propos de leurs foulards. Comment je n'ai pas vraiment pensé à ce qu'ils pouvaient me faire à *moi* et comment, alors que je commençais tout juste à me rendre compte que je m'étais fourré dans un vrai merdier, Loulou avait balancé un livre à la tête d'un d'entre eux.

Alors même que je m'explique, je réalise que je ne rends justice ni à cette journée ni à Loulou. Je ne raconte pas non plus toute l'histoire parce qu'il y a des choses que je ne sais vraiment pas comment expliquer. Par exemple ce que j'ai ressenti quand Loulou a soudoyé Jacques pour qu'il nous emmène faire un tour sur le canal – et ce n'était pas à cause de sa générosité. Je ne lui avais pas raconté que j'avais grandi à bord d'un bateau, ni que j'étais à vingt-quatre heures de signer sa vente. Mais elle semblait le savoir. Comment ? Et comment expliquer ça ?

Quand j'en ai terminé avec mon histoire, je ne suis absolument pas sûr d'avoir été compréhensible. Mais quoi qu'il en soit, je me sens mieux.

— Bon, alors, dis-je à Broodje. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

Celui-ci hume l'air. L'arôme de la sauce embaume maintenant la maison tout entière.

— La sauce est prête. On mange.

Douze

— J'ai réfléchi, annonce Ana Lucia.

Dehors, il tombe de la neige fondue, mais il fait délicieusement bon dans sa chambre et un petit festin de plats thaïs nous attend sur le lit.

— Je savais que tu étais fille à prendre des risques, dis-je en manière de plaisanterie.

Elle me jette un sachet de sauce au canard à la tête.

— J'ai réfléchi à Noël. Je sais que tu ne le fêtes pas vraiment, mais tu devrais tout de même venir en Suisse avec moi le mois prochain. Comme ça, tu seras au moins en famille.

Je décide de la taquiner :

— J'ignorais que j'avais de la famille en Suisse... dis-je, et je croque un rouleau de printemps.

— Je voulais dire *ma* famille. (Elle me fixe avec une intensité qui me met un peu mal à l'aise.) Ils veulent faire ta connaissance.

Ana Lucia fait partie d'un clan espagnol tentaculaire, héritier d'une compagnie de navigation vendue aux Chinois avant que la récession ne touche de plein fouet leur économie. Elle a une multitude de parents, alliés et cousins, répartis entre tous les pays d'Europe, les États-Unis, le Mexique et l'Argentine, et tous les soirs, c'est un vrai marathon de coups de fil aux uns et aux autres.

— On ne sait jamais ce qui peut se passer, reprend-elle. Il se peut qu'un jour tu les considères toi aussi comme ta famille.

J'ai envie de lui dire que j'ai une famille moi aussi, mais cela ne semble plus tout à fait vrai. Qu'en reste-t-il ? Yael et moi. Oncle Daniel également, mais on ne l'a jamais vraiment considéré comme un de ses membres. J'ai du mal à avaler le rouleau de printemps, qui me reste dans la gorge. Je le fais passer avec une gorgée de bière.

— C'est un bel endroit, tu sais, ajoute-t-elle.

Une fois, Bram nous a emmenés skier en Italie, Yael et moi. Nous sommes restés tous les deux terrés l'un contre l'autre dans le

chalet, frigorifiés. Ayant retenu la leçon, l'année suivante, nous sommes allés à Ténérife.

— Il fait trop froid en Suisse, dis-je.

— Parce qu'ici c'est si bien que ça ? répliquet-elle.

Cela fait trois semaines qu'Ana Lucia et moi sommes ensemble. Noël est dans six semaines. Pas besoin d'être W pour résoudre ce problème de maths-là...

Comme je garde le silence, Ana Lucia reprend :

— Mais peut-être que tu as envie que moi j'y aille, de façon à avoir quelqu'un d'autre pour te tenir chaud ?

Son ton a changé d'un seul coup, et le soupçon qui, je m'en rends compte maintenant, menaçait depuis le début, finit par s'exprimer ouvertement.

Le lendemain après-midi, quand je rentre à la maison de Bloemstraat, je trouve la bande à table, des journaux étalés partout. Broodje lève la tête, affichant l'expression du chien qui se sait coupable d'avoir volé la viande du dîner.

— Je suis navré, lance-t-il d'emblée.

— De quoi ? dis-je.

— Je leur ai un peu parlé de notre conversation, fait-il en bégayant. De ce que tu m'as raconté.

— On n'a pas été vraiment surpris, intervient W. Il était évident que quelque chose n'allait pas depuis ton retour. Et je *savais* que cette cicatrice n'était pas due à un accident de vélo. Ça ne ressemble pas aux séquelles d'une chute.

— J'ai raconté que j'avais reçu une branche d'arbre sur la tête.

— Alors que tu t'es fait tabasser par des skinheads, lance Henk. Ceux-là mêmes à qui la fille avait jeté un livre à la gueule, la veille.

— Je crois qu'il sait ce qui lui est arrivé, dit Broodje.

Je reste silencieux.

— On pense que tu as ce machin post-traumatique, fait Henk. C'est pour ça que tu as été si déprimé.

— Donc, tu as abandonné la théorie du célibat ?

— Eh bien oui, admet Henk. Puisque tu t'es tapé une meuf et que tu es toujours déprimé.

— Tu penses que c'est à cause de ça ? dis-je en montrant la cicatrice. Pas à cause de la fille ?

Je me tourne vers W :

— Lien était peut-être dans le vrai, tu ne crois pas ?

Tous les trois ont du mal à ne pas éclater de rire.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? dis-je, soudain irrité et sur la défensive.

— Cette fille ne t'a pas brisé le cœur, explique W. Elle a juste mis fin à une série en cours.

— Et ça veut dire quoi, ça ?

— Allez Willy, on arrête, intervient Broodje, agitant les bras pour faire signe à tout le monde de se calmer. Je te connais. Je sais comment tu es avec les filles. Tu tombes amoureux et ensuite ça s'évanouit comme neige au soleil. Si tu avais passé quelques semaines de plus avec cette fille, tu te serais lassé d'elle, comme tu l'as fait avec toutes les autres. Mais ça n'a pas été le cas. Là, c'est presque comme si elle t'avait plaqué. Alors tu es désespéré.

« Tu compares l'amour à une tache ? » s'était étonnée Loulou, sans cacher son scepticisme au début.

« C'est quelque chose qui ne s'efface jamais, même si on le désire très fort. » Oui, la comparaison avec une tache semblait pertinente.

— Bon, intervient W, faisant cliqueter son stylo-bille. Reprenons les choses par le début, avec autant de détails que possible.

— Le début de quoi ?

— De ton histoire.

— Et pourquoi ça ?

W commence alors à expliquer le « principe de connectivité » et la façon dont la police l'utilise pour traquer les criminels, via les personnages qui leur sont liés. Il a toujours dans sa besace des théories comme celle-là, convaincu que tout dans la vie peut être ramené aux mathématiques, qu'il existe un principe numérique, ou un algorithme permettant de décrire n'importe quel événement, même les plus aléatoires (théorie du chaos !). Il me faut un moment pour comprendre qu'il envisage de recourir au principe de connectivité pour résoudre le mystère de Loulou.

— Je répète : pourquoi ça ? Le mystère est résolu, dis-je d'une voix coupante. Je suis désespéré à cause de cette fille qui est partie parce qu'elle est partie.

Je ne suis pas sûr d'être irrité parce que je pense que ce que je viens de dire est vrai ou parce que je pense que ça ne l'est pas.

W roule des yeux, comme si ce n'était pas le problème.

— Mais tu as envie de la retrouver, non ?

Quand la nuit tombe, W s'est déjà procuré du papier quadrillé, des tableaux ainsi qu'un paperboard, vierge, qu'il installe sur la tablette de la cheminée, en dessous du poster de Picasso jauni par le temps.

— Le principe de connectivité. Il consiste, à la base, à repérer les personnes que l'on peut retrouver et à voir les connexions qu'elles peuvent avoir avec ta mystérieuse fille, explique-t-il. La meilleure chose à faire est de démarrer avec Céline : il se peut que Loulou soit revenue chez elle pour récupérer sa valise.

Il écrit le nom de Céline et l'entoure d'un cercle.

J'ai réfléchi à la question à maintes reprises et, chaque fois, j'ai été tenté de contacter Céline. Mais sitôt après, je me suis remémoré cette dernière nuit avec elle, et son visage ravagé, profondément blessé. Et puis, de toute manière, cela n'a aucune importance : soit la valise se trouve toujours au club, et Loulou n'est pas venue la rechercher, soit elle n'y est plus, ce qui voudrait dire que Loulou s'est débrouillée pour la récupérer, a retrouvé mes petits mots à l'intérieur et a choisi de ne pas y répondre. Connaître la bonne réponse ne contribue en aucune manière à modifier la situation.

— On oublie Céline, dis-je.

— Mais c'est la connexion la plus sérieuse, proteste W.

Je ne leur dis rien de Céline, de ce qui s'est passé cette nuit-là dans son appartement, ni de ce que je lui ai promis.

— On l'oublie.

D'un geste théâtral, W barre le nom de Céline d'un grand X. Puis il trace un cercle à l'intérieur duquel il écrit « péniche ».

— Bon, et alors ? dis-je.

— Elle a rempli une fiche ? demande W. Elle a réglé par carte ? Je fais non de la tête.

— Elle a payé avec un billet de cent dollars. En fait, elle a soudoyé Jacques.

Il écrit « Jacques » et entoure le prénom.

Je hoche la tête à nouveau.

— En réalité, j'ai passé plus de temps qu'elle avec lui.

— Qu'est-ce que tu sais de lui ?

— Que c'est le marin type, qui vit sur l'eau toute l'année. Il navigue quand il fait beau et garde la péniche amarrée dans une marina, à Deauville, si je me souviens bien de ce qu'il m'a dit.

W écrit « Deauville » et entoure le nom d'un cercle.

— Et les autres passagers ? demande-t-il.

— Ils étaient plus âgés. Des Danois. Un couple marié, un autre divorcé mais qui donnait l'impression d'être toujours marié. Ils étaient tous bourrés comme des coings.

W écrit « Danois bourrés » dans un cercle à part à la lisière du paperboard.

— On les garde en dernier recours, dit W, en passant à la ligne

suivante. Je crois que la piste la plus prometteuse est sans doute celle qui nous prendra le plus de temps.

Après un petit sourire, il écrit « ORGANISATEUR DU VOYAGE » en lettres capitales.

— Le seul problème, c'est que je ne sais pas quelle agence c'était.

— Il y a de bonnes chances que ce soit l'une de ces sept-là, fait alors W, en tendant la main vers une sortie d'imprimante.

— Tu as trouvé laquelle c'était ? Pourquoi tu ne l'as pas dit tout de suite ?

— Je ne l'ai pas trouvée. Mais j'ai limité les possibilités aux sept agences qui organisent des voyages pour les étudiants américains et qui avaient un groupe présent à Stratford-upon-Avon le soir en question.

— Le soir en question, plaisante Henk. On commence à se croire dans une série policière.

Je regarde la feuille imprimée avec stupéfaction et demande :

— Comment tu as fait ça ? En si peu de temps ?

Je m'attends à des explications mathématiques compliquées, mais il se contente de hausser les épaules et de répondre :

— Internet. (Une pause.) Il y a peut-être plus de sept organisateurs de voyages, mais ce sont les sept que j'ai confirmés comme des possibilités.

— Plus de sept ? s'étonne Broodje. Sept, ça paraît déjà beaucoup.

— Il y avait un festival de musique cette semaine-là, dis-je.

C'était la principale raison pour laquelle Guerrilla Will s'était déplacé à Stratford-upon-Avon, ville que Tor évitait en général. Elle en voulait affreusement à la Royal Shakespeare Company, et à cela s'ajoutait une rancœur plus virulente encore à l'égard de l'Académie royale d'art dramatique, qui avait refusé à deux reprises de l'admettre dans ses rangs. C'est après cet échec qu'elle avait sombré dans l'anarchie la plus absolue et fondé Guerrilla Will.

W écrit les noms des agences sur le paperboard et les entoure d'un cercle : *Horizons lointains, Europe sans limites, Le monde est petit, Aux limites de l'aventure, Partez, Voyages jeunesse et culture et L'Europe cool.*

— D'après moi, ta mystérieuse fille était inscrite à l'une de celles-là, conclut-il.

— OK, mais il y en a sept, intervient Henk. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Je les appelle ? dis-je.

— Exactement, fait W.

— Je suis à la recherche de... Zut.

Ça me revient une fois de plus : je ne connais même pas son nom.

— Quels détails peux-tu donner qui permettraient de l'identifier ? demande W.

Je connais le timbre de son rire ; la chaleur de son souffle ; la nuance que donne le clair de lune à sa peau.

— Elle voyageait avec une amie, dis-je. Elle était blonde alors que les cheveux de Loulou étaient noirs, coupés courts, à la garçonne, comme Louise Brooks. (Les garçons échangent un regard.) Elle avait une marque de naissance juste là.

Je touche mon poignet. Depuis qu'elle me l'avait montrée dans le train, je m'étais demandé quel goût elle pouvait bien avoir.

— La plupart du temps, elle la gardait cachée sous une montre. Ah oui, elle avait une montre en or, très chère. J'en parle au passé parce que c'est moi qui l'ai maintenant.

— Celle que tu as là, c'est la sienne ? s'étonne Broodje.

J'acquiesce d'un signe de tête.

W note ce détail.

— Excellent, dit-il. La montre en particulier. Ça l'identifie.

— Et puis ça te donne une couverture, ajoute Broodje. Une raison de chercher à la retrouver autre que l'envie de tirer quelques coups de plus avec elle pour qu'elle arrête de te taper sur le ciboulot. Tu peux prétexter que tu veux lui rendre sa montre.

Une demi-heure plus tôt, le paperboard était vierge, mais maintenant il est à moitié rempli, avec tous ces cercles, toutes ces infimes connexions qui me relient à elle. W se tourne vers son œuvre.

— Le principe de connectivité, déclare-t-il.

Au cours de la semaine qui suit, les cercles sur le tableau de la connectivité de W deviennent l'un après l'autre des X : les connexions qui, si je comprends bien, n'ont jamais existé en réalité sont supprimées au fur et à mesure. *Le monde est petit* est réservé aux ados et à leurs parents, à rayer donc. *Partez* n'a pas enregistré de fille aux cheveux noirs coupés au carré dans le voyage organisé qui nous intéresse. *Aux limites de l'aventure* refuse de divulguer la moindre information concernant ses clients, et *L'Europe cool* semble avoir fait faillite. *Voyages jeunesse et culture* ne répond pas, bien que je leur aie laissé plusieurs messages et e-mails.

C'est un processus fichtrement déprimant. Et compliqué par-

dessus le marché, car je dois jongler avec les fuseaux horaires, les rappels et une Ana Lucia toujours plus suspicieuse. Mes absences plus fréquentes, que j'attribue à l'équipe de football que je suis censé avoir rejoint, ne lui disent rien qui vaille.

Un soir, le téléphone sonne après onze heures.

— C'est ta copine ? demande-t-elle d'une voix blanche.

« Copine » est le terme qu'elle utilise ces derniers temps pour désigner Broodje, car elle estime que je passe plus de temps avec lui qu'avec elle. Elle plaisante, bien sûr, mais un sentiment de culpabilité me noue chaque fois les tripes.

Je me saisis du combiné et vais à l'autre bout de la chambre.

— Bonsoir, je cherche un certain Willem de Ruiter.

La voix, qui s'exprime en anglais, massacre la prononciation de mon nom.

— C'est moi-même. Bonsoir, dis-je en essayant de garder un ton aussi professionnel que possible, car Ana Lucia est tout près.

— Hello, Willem ! C'est Erika, de *Voyages jeunesse et culture* ! C'est à propos de votre e-mail, où vous expliquez que vous souhaitez restituer une montre.

— Oh, super ! dis-je, essayant de prendre un ton enjoué.

Ana Lucia me regarde d'un air soupçonneux, sourcils froncés ; je réalise alors que c'est parce que je m'exprime en anglais, langue que j'utilise avec elle, mais pas avec les garçons, avec qui je parle toujours en néerlandais.

— Nous fournissons systématiquement à nos clients une assurance contre les pertes et le vol ; donc si elle avait perdu quelque chose, il y aurait eu une réclamation.

— Ah bon ! dis-je.

— Par ailleurs, j'ai vérifié toutes les réclamations que nous avons reçues pour la période qui vous intéresse, et tout ce que j'ai trouvé, c'en est une pour un iPad volé à Rome, et un bracelet, qui a été récupéré. Mais si vous avez un nom, je peux procéder à de nouvelles vérifications.

Je jette un coup d'œil du côté d'Ana Lucia. Qui évite maintenant soigneusement de me regarder. Je comprends donc qu'elle ouvre grand ses oreilles.

— Je ne peux pas vous le donner pour le moment.

— Ah ? OK. Dans ce cas, vous pourrez peut-être me rappeler plus tard pour me donner l'info ?

— Pas possible non plus.

— Oh ! Vous êtes sûr qu'elle faisait partie d'un groupe *Voyages jeunesse et culture* ?

Je comprends dès lors que mon histoire de montre perdue était aussi fêlée que la montre elle-même. Même si ç'avait été la bonne

agence, ses responsables n'auraient eu aucun moyen de savoir que Loulou avait perdu sa montre, tout simplement parce que cela s'était produit *après* le voyage. C'est une fiction. *Tout ça* est une fiction. La vérité, la voilà : je suis à la recherche d'une fille dont je ne connais pas le nom, et qui ressemble vaguement à Louise Brooks. Et tout ça, impossible de le proclamer à haute et intelligible voix. Je n'en ai d'ailleurs aucune envie. Tout cela est absurde.

— Vous savez, poursuit Erika, c'est l'une de nos guides les plus confirmées qui s'occupait de ce voyage. S'il y avait eu un problème quelconque, elle aurait été au courant. Vous voulez son téléphone ?

Je me tourne vers le lit. Ana Lucia est en train de rejeter les couvertures pour se lever.

— Elle s'appelle Patricia Foley, continue Erika. Je vous donne son numéro ?

Ana Lucia traverse la pièce et s'arrête devant moi, totalement nue, comme pour me présenter une alternative. Mais ça n'en est pas vraiment une, car l'autre option n'existe en réalité pas.

— Ce ne sera pas nécessaire, dis-je à Erika.

Je me réveille le lendemain matin en entendant frapper. Je jette un coup d'œil vers la porte coulissante en verre : c'est Broodje, un sac à la main, un doigt sur les lèvres.

J'entrouvre la porte. Il passe sa tête et me tend le sac.

Dans le lit, Ana Lucia se frotte les yeux, l'air grognon.

— Désolé de te réveiller, lance Broodje à son adresse. Je dois te l'enlever. On a un match de foot. La Laponie a déclaré forfait et c'est donc à nous de jouer contre Wiesbaden.

La Laponie ? Wiesbaden ? Ana Lucia ne connaît rien au foot, mais là, c'est tout de même un peu gros. Pourtant son visage ne laisse pas transparaître le moindre soupçon quant aux équipes en question, mais seulement une expression revêche provoquée par l'irruption intempestive de Broodje.

Le sac contient l'équipement usagé d'un autre joueur : maillot, short, chaussures à crampons, ainsi qu'un survêtement léger pour mettre par-dessus. Je regarde Broodje. Il me rend la pareille.

— Tu ferais mieux de te changer tout de suite, dit-il.

— Tu reviens quand ? me demande Ana Lucia lorsque je suis de retour dans la pièce.

Le survêt' est trop court pour moi. De plusieurs centimètres. Impossible de dire si elle l'a remarqué.

— Tard, répond Broodje. On joue à l'extérieur. En France.

Il se tourne vers moi :

— À Deauville.

Deauville ? Non. La recherche est terminée. Mais Broodje est déjà à moitié dehors, et Ana Lucia tient ses mains croisées sur sa poitrine. J'en paie déjà le prix, alors autant commettre le crime.

Je m'approche d'elle pour lui donner un baiser d'au revoir.

— Souhaite-moi bonne chance, lui dis-je, oubliant l'espace d'une seconde qu'il n'y a pas de partie, de football en tout cas, et qu'elle est la dernière personne à avoir envie de me souhaiter bonne chance.

D'ailleurs, elle ne le fait pas.

— J'espère que tu vas perdre, dit-elle.

Treize

Deauville

C'est la morte-saison à Deauville, et la station balnéaire a fermé toutes les écoutilles pour se protéger du vent glacial qui la balaie, en provenance de la Manche. De loin, je peux déjà apercevoir la marina, ses rangées de voiliers au sec, sur leurs berceaux, leurs mâts couchés sur le pont. En nous approchant, il nous apparaît que ladite marina est totalement fermée, en hibernation pour l'hiver. Ce qui semble tout à fait logique.

Pendant tout le trajet, effectué dans la voiture de Lien (qui sentait la lavande quand nous sommes partis et qui désormais fleure bizarrement le linge sale et humide), les garçons s'étaient montrés pleins d'entrain. Tard dans la nuit précédant notre départ, W avait localisé une péniche baptisée *Viola* et avait aussitôt décidé qu'une expédition en France s'imposait. « Est-ce qu'il n'aurait pas été plus simple de passer un coup de fil ? » avais-je demandé après que l'on m'eut exposé le plan. Mais non. Ils semblaient estimer qu'il fallait simplement y aller. Inutile de dire qu'ils s'étaient convenablement équipés pour le voyage alors que je ne portais en tout et pour tout qu'un survêtement ultra-mince. Et ils n'avaient par ailleurs rien à perdre, sinon une journée de travail en bibliothèque. Pour ma part, j'avais encore moins à perdre qu'eux, avec pourtant l'impression étrange d'en avoir en réalité beaucoup plus.

Nous sillonnons en voiture cette marina labyrinthique, et nous finissons par arriver devant l'accueil, que nous trouvons désespérément clos. Pas de surprise. Il est maintenant quatre heures de l'après-midi, nous sommes en novembre et il fait déjà noir ; toute personne sensée s'est claquemurée dans un endroit

bien chaud.

— Bon, eh bien on va se débrouiller tout seuls pour la trouver, commente W.

Je regarde autour de moi. Dans quelque direction que se posent mes yeux, je ne vois que des mâts.

— Je me demande bien comment, dis-je.

— Les marinas sont organisées par types de bateaux ? demande W.

Je soupire.

— Parfois.

— Il y a donc peut-être une section pour les péniches ? insiste-t-il.

Nouveau soupir.

— Ça se peut.

— Et tu dis que ce Jacques vit toute l'année sur son bateau, qui ne serait donc pas au sec ?

— Sans doute pas.

Nous devons mettre au sec notre péniche tous les quatre ans pour une révision complète. Une opération qui, pour un navire de cette taille, est une entreprise considérable.

— Il est sans doute amarré quelque part.

— À quoi ? s'enquiert Henk.

— Probablement à un quai.

— Bon. On se promène dans le coin jusqu'à ce qu'on trouve les péniches, lance W, comme s'il n'y avait rien de plus simple.

Mais ça ne l'est pas du tout. La pluie s'est mise maintenant à tomber, très fort, tout est humide au-dessus comme au-dessous de nous. Et tout paraît désert ; pas un bruit sinon le tambourinement régulier de la pluie, le clapotement des vagues contre le flanc des coques, et le claquement des drisses.

Un chat traverse à toute allure l'un des quais ; derrière lui, un chien qui aboie furieusement ; et derrière le chien, un homme en ciré jaune, seule tache de couleur dans ces tristes ténèbres. Je les suis du regard et j'en viens à me demander si je suis comme ce chien, qui chasse un chat parce que c'est dans sa nature.

Les gars vont se réfugier sous un auvent. Je frissonne maintenant, et je me sens prêt à tout laisser tomber. Je me tourne vers eux pour leur suggérer de trouver un bistro bien douillet, où on pourrait se faire un gueuleton et boire un bon coup avant le long voyage de retour. Mais tous les trois désignent quelque chose derrière moi. Je me retourne.

Les volets en acier bleu de la *Viola* sont clos, ce qui lui donne un air étrangement solitaire, amarrée comme ça au quai en ciment et

aux énormes poteaux de bois. Elle semble en outre complètement gelée, comme si elle souhaitait elle aussi retrouver la chaleur de l'été parisien.

Je pose le pied sur le ponton et, l'espace d'une seconde, je peux presque sentir les rayons du soleil sur ma peau, entendre Loulou me présenter le double bonheur. Nous nous étions installés juste là, à côté du bastingage. C'est là que nous avons parlé de ce que signifiait « double bonheur ». « La chance », prétendait-elle. « L'amour », l'avais-je contrée.

— Qu'est-ce que tu fous là ?

S'approchant de moi à grands pas, c'est l'homme au ciré jaune qui vient de m'apostropher, suivi du chien fugueur, désormais en laisse et tout frissonnant.

— Plus d'un voleur a sous-estimé Napoléon et l'a payé d'une bonne livre de viande, pas vrai ? lance-t-il à son chien.

Napoléon pousse un aboiement lamentable.

— Je ne suis pas un voleur, dis-je en français.

L'homme fronce le nez.

— Pire encore ! Tu es un étranger. Je le savais, tu es trop grand. Allemand ?

— Hollandais.

— Peu importe. Tire-toi de là vite fait, sans quoi j'appelle les gendarmes ou je lâche Napoléon sur toi.

Je lève les deux mains.

— Je ne suis pas là pour voler quoi que ce soit. Je cherche Jacques.

Est-ce le fait que j'aie lâché le nom de Jacques, ou parce que Napoléon a commencé à se lécher l'arrière-train ? Toujours est-il que le type fait quelques pas en arrière.

— Tu connais Jacques ?

— Un peu.

— Si tu connais Jacques, ne serait-ce qu'un peu, tu sais sûrement où le trouver quand il n'est pas sur la *Viola*.

— Peut-être moins qu'un peu, alors. Je l'ai rencontré l'été dernier.

— On rencontre des tas de gens. Mais on ne monte pas à bord du bateau de quelqu'un sans y avoir été invité. Il n'y a pas pire violation de son royaume.

— Je sais. Je veux juste le trouver, et c'est le seul endroit qui me soit venu à l'esprit.

Il me regarde en plissant les paupières.

— Il te doit du fric ?

— Non.

— Tu en es sûr ? Ça n'a rien à voir avec les courses ? Il parie

toujours sur le mauvais cheval.

— Aucun rapport avec ça.

— Il a couché avec ta femme ?

— Absolument pas ! L'été dernier, il a emmené quatre passagers faire un tour dans Paris.

— Les Danois ? Les salopards ! Ils ont récupéré au jeu la quasi-totalité de ce qu'ils avaient payé pour la balade. C'est un joueur de poker lamentable. Il a perdu des thunes en jouant contre toi ?

— Non ! Il nous a soutiré du fric. Cent dollars. À moi et à une Américaine.

— Ils sont terribles, ces Amerloques. Y en a pas un pour parler français.

— Elle parlait chinois.

— Et alors ? Quel rapport avec toi ?

Je pousse un soupir.

— Écoutez, cette fille...

Je me lance dans des explications, mais il m'arrête de la main.

— Si tu veux retrouver Jacques, va au bar de la Marine. Quand il n'est pas sur l'eau, il a le nez dans un verre.

Je trouve Jacques devant le long comptoir en bois, penché au-dessus d'un verre presque vide. Dès que nous avons poussé la porte, il me fait un signe de la main, sans que je puisse dire si c'est parce qu'il m'a reconnu ou parce qu'il accueille tout le monde comme ça. Il est en pleine discussion de fond avec le barman au sujet des nouvelles redevances portuaires. Je commande pour les garçons une tournée de bières, les installe à une table dans un coin et vais m'asseoir près de Jacques. Je passe sans attendre ma commande au barman :

— Deux verres de ce qu'il est en train de boire.

Il nous verse alors à chacun un verre de cognac effroyablement sucré, avec des glaçons.

— C'est chouette de te revoir, me dit Jacques.

— Vraiment, tu te souviens de moi ?

— Bien sûr que je me souviens de toi. (Il fronce les sourcils, essayant de me remettre.) Paris. (Il éructe puis se frappe la poitrine du poing.) Y a pas de quoi être si surpris. C'était jamais qu'il y a quelques semaines.

— Trois mois.

— Les semaines, les mois... Le temps, tu sais, ça va, ça vient.

— Oui, je me rappelle que tu disais ça.

— Tu veux louer la *Viola* ? Elle est au sec pour la saison d'hiver,

mais je la remets à l'eau en mai.

— Je n'ai pas besoin d'une balade en bateau.

— Alors, qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

Il finit le reste de son verre et croque bruyamment les glaçons avant de s'attaquer au nouveau.

Je n'ai pas vraiment de réponse à ça. Qu'est-ce qu'il peut bien faire pour moi ?

— J'étais avec cette Américaine, et j'essaie de reprendre contact avec elle. Elle n'aurait pas essayé de te joindre, par hasard ?

— L'Américaine ? Oh que si !

— Vraiment ?

— Oui. Elle m'a demandé de dire à ce grand connard qu'elle ne voulait plus rien avoir à faire avec lui parce qu'elle s'était trouvé un nouveau mec.

Il se désigne du doigt et éclate de rire.

— Donc elle ne t'a pas contacté ?

— Non. Désolé, mon gars. Elle t'a laissé en rade ?

— Quelque chose dans ce goût-là.

— Tu pourrais demander à ces salopards de Danois. L'un d'entre eux n'arrête pas de m'envoyer des textos. Attends que je voie si je peux en trouver un.

Il sort un smartphone de sa poche et commence à tapoter dessus :

— C'est ma sœur qui m'a offert ça, d'après elle ça m'aiderait pour la navigation, les réservations... Mais j'arrive pas à m'y retrouver. (Il me tend l'appareil.) Tiens, essaie, toi.

Je consulte la liste de ses textos et trouve un message d'Agnethe. Je l'ouvre et tombe sur plusieurs autres avant celui-là, dont des photos de l'été dernier lorsqu'ils étaient en croisière sur la *Viola*. La plupart d'entre elles représentent Jacques, devant des champs de carthame jaune safran, des vaches, des couchers de soleil, mais il y en a une qui me saute aux yeux : elle montre un joueur de clarinette sur un pont du canal Saint-Martin. Je suis sur le point de lui rendre le portable lorsque je repère, dans un coin, un petit morceau de Loulou. Pas son visage, mais son dos – épaules, cou, chevelure. Aucun doute, c'est elle. Un rappel qu'elle n'est pas une pure fiction sortie de mon cerveau fécond.

Je me suis souvent demandé sur combien de photos je figurais accidentellement. Un autre cliché avait été pris ce jour-là, qui n'avait rien d'accidentel : une photo d'elle et moi, que Loulou avait demandé à Agnethe de prendre avec son portable. Loulou avait proposé de me l'envoyer. Mais j'avais refusé.

— Je peux m'envoyer celle-là ? dis-je à Jacques.

— Fais comme tu veux, répond-il avec un geste de la main.

Je fais suivre le cliché sur le téléphone de Broodje parce que, de fait, le mien ne peut recevoir de photos par texto, même si ce n'était pas la raison pour laquelle je ne souhaitais pas recevoir celle de Loulou et de moi. Ç'avait été un refus automatique, presque un réflexe. Je n'avais pratiquement aucune photo de moi durant ma dernière année de voyage. Même si je n'ai aucun doute sur le fait que je figure sur nombre de photos prises par d'autres, on ne me voit sur aucune des miennes.

Dans mon sac à dos – celui qui a été volé dans ce train à destination de Varsovie – se trouvait un vieil appareil photo numérique contenant des clichés de moi, de Yael et de Bram, pris pour mon dix-huitième anniversaire. C'étaient parmi les derniers qu'il me restait de nous trois ensemble ; je ne les avais découverts qu'après avoir pris la route, une nuit où je m'ennuyais à mourir, et où j'avais passé en revue toutes les photos figurant sur ma carte mémoire.

J'aurais dû envoyer ces photos par e-mail quelque part. Ou en faire des tirages. Trouver une solution permanente. J'en avais l'intention, vraiment. Mais j'avais remis cela à plus tard, après quoi on m'avait piqué mon sac à dos et il était trop tard.

J'avais été surpris par le choc terrible que cela avait été pour moi. Il y a une différence entre le fait de perdre quelque chose que l'on sait détenir et perdre quelque chose que l'on découvre avoir en sa possession. Dans le premier cas, c'est une déception ; dans le second, une vraie perte.

Je ne m'en étais pas aperçu sur le coup. Je m'en rends compte maintenant.

Quatorze

Utrecht

Durant le voyage de retour vers Utrecht, j'appelle Agnethe la Danoise pour voir si Loulou lui a envoyé des photos, si elles ont correspondu d'une manière ou d'une autre. Mais elle se rappelle tout juste qui je suis. Déprimant. Ces vingt-quatre heures, gravées dans ma mémoire, sont une journée ordinaire pour tous les autres. Et de toute manière, c'était juste une journée, qui appartient désormais au passé.

Tout comme Ana Lucia, à présent. Je le sens en moi, même si ça n'est pas son cas. Lorsque je rentre, défait, et que je lui explique que la saison de foot est terminée, elle se montre compréhensive, ou peut-être triomphante. J'ai droit à une avalanche de baisers et de *cariño*.

Je les accepte. Tout en sachant que ce n'est plus maintenant qu'une question de temps : elle part pour la Suisse dans trois semaines ; à son retour, quatre semaines plus tard, je serai parti. Je note dans un coin de mon cerveau de m'occuper du renouvellement de mon passeport.

On dirait qu'Ana Lucia sent tout cela : elle insiste en effet de plus en plus pour que je la rejoigne en Suisse. Je subis quotidiennement une nouvelle offensive. « Regarde comme il fait beau là-bas », me dit-elle un jour tout en se préparant à partir en cours. Elle ouvre son ordinateur et me lit la météo de Gstaad. « Temps ensoleillé toute la semaine. Températures douces pour la saison. »

Je ne réponds pas et lui adresse un sourire contraint.

— Tiens, et ça, regarde, reprend-elle en cliquant sur un site de voyages qu'elle aime bien et en penchant l'ordinateur portable

vers moi pour me montrer des photos de sommets alpins enneigés et de casse-noisettes peints. Tu peux voir tous les trucs qu'on peut faire à part le ski. On ne sera pas du tout obligés de rester au chalet, on est tout près de Lausanne ou de Berne, et même Genève n'est pas si loin. On pourra aller y faire du shopping. La ville est célèbre pour ses montres. Mais oui, c'est ça ! Je t'achèterai une montre.

Je sens mon corps se raidir.

— Mais j'ai déjà une montre.

— C'est vrai ? Je ne te vois jamais la porter.

Je l'ai laissée à la maison de Bloemstraat, dans mon sac à dos. Elle fonctionne toujours. Je peux pratiquement entendre son tic-tac d'ici. Et, soudain, trois semaines me semblent un laps de temps interminable.

— Il faut qu'on parle.

Ces mots sortent de ma bouche avant même que je sache ce qui va suivre. Rompre est une opération que je n'ai pas pratiquée depuis un bon bout de temps. Il est tellement plus facile d'embrasser quelqu'un, de lui dire au revoir et de sauter dans un train.

— Pas maintenant, répond-elle en se levant pour aller se mettre du rouge à lèvres. Je suis déjà à la bourre.

OK. Pas maintenant. Plus tard. Bien. Cela me laissera le temps de trouver les mots appropriés. Il y a toujours des mots appropriés.

Après son départ, je m'habille, me prépare un café et m'installe devant son ordinateur pour vérifier mes e-mails avant de partir. La page du site de voyages qu'elle consultait est toujours ouverte et je suis sur le point de la refermer lorsque je vois une bannière publicitaire. Qui hurle MEXICO !!! Dehors, il fait froid et gris, mais la photo ne promet que chaleur et soleil.

Je clique sur le lien, qui m'envoie sur une page listant diverses promotions pour des voyages organisés tout compris, ce qui n'est pas du tout mon trip. Mais j'ai l'impression de me réchauffer juste en admirant les plages. Et c'est alors que je tombe sur plusieurs publicités pour des voyages à destination de Cancún.

Cancún.

Où Loulou se rend tous les ans.

Où elle séjourne au même endroit chaque année avec sa famille. La prévisibilité de sa mère, qui l'exaspérait tant, représente maintenant mon meilleur espoir.

Je fouille dans ma mémoire pour retrouver les détails. Comme

tout ce qui concerne cette journée, ils sont aussi persistants que de la peinture fraîche. Une station balnéaire bâtie sur le modèle d'un temple maya. Un genre d'Amérique protégée par des murailles avec des chants de Noël façon *mariachi*. Ils y allaient pour les vacances. Pour Noël. À moins que ça n'ait été pour le Nouvel An ? Je peux m'y rendre pour les deux !

À l'instar de W, j'entreprends de rechercher les grands hôtels de Cancún. Sur l'écran, les plages aux eaux cristallines défilent les unes après les autres. Ils semblent innombrables, ces mégacomplexes hôteliers évoquant les forteresses et autres temples mayas. Elle disait qu'il y avait une espèce de cours d'eau, et je me souviens m'être interrogé sur ce point : un hôtel avec une rivière. Aucun cours d'eau naturel ne traverse Cancún... Il y a des terrains de golf, des piscines, des falaises d'où l'on peut plonger, des toboggans. Mais des rivières ? Je consulte le site du *Palacio Maya* quand je tombe dessus : un cours d'eau *paresseux*, une sorte de ruisseau artificiel que l'on descend sur une grosse bouée gonflable.

Je précise ma recherche : apparemment, il n'y pas un si grand nombre de complexes hôteliers qui ressemblent à des temples mayas et disposent d'une rivière paresseuse. Ils sont au nombre de quatre, d'après ce que je peux voir. Quatre où Loulou pourrait se trouver à un moment donné entre Noël et le Jour de l'An.

Dehors, il tombe des cordes, mais tous ces sites vantent le temps qu'il fait au Mexique : chaud, avec un ciel bleu sans nuages, un soleil permanent. Pendant tout le temps où je suis resté coincé ici, je me suis creusé la cervelle pour trouver un endroit où aller. Après. Pourquoi pas là ? Pour la retrouver ? Je clique sur un comparateur de vols, et je consulte les prix pour deux billets à destination de Cancún. Cher mais, là encore, je peux me le permettre.

Je referme l'ordinateur, tout en dressant une liste dans ma tête. Cela semble d'une simplicité biblique :

- obtenir mon passeport,
- inviter Broodje,
- acheter les billets,
- et trouver Loulou.

Quinze

À six heures du soir, j'ai acheté nos deux billets d'avion, à Broodje et à moi, et nous ai réservé une chambre dans un hôtel bon marché de Playa del Carmen. Je suis rouge de satisfaction, après avoir accompli plus de corvées en cette seule journée qu'au cours des deux derniers mois. Il ne me reste plus qu'une chose à faire.

« Il faut qu'on parle », dis-je par texto à Ana Lucia. Elle me répond aussitôt par le même canal : « Je sais de quoi tu veux me parler. Passe me voir à 20 h. »

Dire que je suis soulagé serait un euphémisme. Ana Lucia est une fine mouche. Elle sait tout comme moi que, quoi que ce puisse être, ce n'est pas d'une tache qu'il s'agit.

En chemin, j'achète une bouteille de vin. Autant faire les choses d'une manière civilisée.

Elle m'accueille à la porte, vêtue en tout et pour tout d'un bikini rouge, moins rouge toutefois que ses lèvres. Elle me prend la bouteille des mains et m'attire à l'intérieur. Il y a des cierges votifs allumés partout dans la chambre, comme dans une cathédrale le jour de la fête d'un saint. J'ai comme un mauvais pressentiment.

— Je comprends tout maintenant, *cariño*. Tous ces discours sur ton horreur du froid. J'aurais dû deviner.

— Tu aurais dû deviner quoi ?

— Que tu avais envie d'aller dans un pays chaud, bien sûr. Et tu sais que mon oncle et ma tante habitent Mexico. Ce que je me demande, en revanche, c'est comment tu es au courant pour la villa d'Isla Mujeres ?

— Isla Mujeres ?

— Un lieu sublime. Qui donne directement sur la plage, avec une piscine et des domestiques. Ils nous ont invités à y venir si on le souhaite, à moins qu'on préfère rester sur le continent, à condition que ce ne soit pas dans un de ces trucs bon marché.

(Elle fronce le nez.) J'insiste pour payer l'hôtel, ce n'est pas négociable. C'est normal puisque tu as acheté les billets d'avion.

— J'ai acheté les billets...

Je ne peux rien faire d'autre que répéter.

— Oh, *cariño*, roucoule-t-elle. Tu vas enfin faire la connaissance de ma famille. Ils vont organiser une énorme réception. Mes parents ont été contrariés que j'annule pour la Suisse, mais ils comprennent ces choses que l'on fait par amour.

— Par amour...

Une fois de plus, je répète ses mots, en me sentant mal ce coup-ci, car je commence à rassembler les pièces du puzzle, à comprendre ce qui s'est passé. Son navigateur Internet. Tout mon historique de recherche. Les billets pour deux personnes. L'hôtel. Je lui adresse un sourire tendu, plein de fausse tendresse. Comment trouver les mots pour ce que j'ai à lui dire ? Il y a un malentendu, voilà ce que je lui dirai : les billets d'avion sont pour une virée entre garçons, pour moi et Broodje, ce qui n'est après tout que la stricte vérité.

— Je sais que tu voulais me réserver la surprise, poursuit-elle. Je comprends maintenant pourquoi tu faisais toutes ces cachotteries au téléphone. Cela dit, *amor*, on part dans trois semaines. Quand avais-tu l'intention de me le dire ?

— Ana Lucia, dis-je. Il y a un malentendu.

— Quel malentendu ? fait-elle.

Et l'espoir est toujours là, comme si le malentendu en question ne concernait qu'un détail mineur, l'hôtel par exemple.

— Ces billets. Ils ne sont pas pour toi. Ils sont pour...

— Pour cette autre fille, c'est ça ? me coupe-t-elle. Celle de Paris ?

Je ne suis peut-être pas aussi bon acteur que je l'aurais pensé. Car la façon dont son expression s'est modifiée du tout au tout, passant de l'adoration à la suspicion, me démontre qu'elle a probablement toujours su. Et maintenant je dois être un acteur effroyable car, alors même que ma bouche commence à formuler une explication plausible, mon visage me dénonce sans doute irrémédiablement. Je le devine aux transformations de celui d'Ana Lucia : ses jolis traits se plissent et passent de l'incrédulité à la certitude absolue.

— *Hijo de la gran puta !* C'est la Française ? Tu as été avec elle tout ce temps, c'est ça ? hurle-t-elle. C'est pour elle que tu es allé en France.

— Ce n'est pas ce que tu crois, dis-je en tendant mes mains devant moi.

Elle ouvre avec violence la porte coulissante en verre qui donne

sur l'extérieur.

— C'est très exactement ce que je crois, corrige-t-elle en me poussant dehors.

Je reste là, immobile. Elle s'empare alors d'un cierge et me le jette à la figure. Il passe en sifflant à côté de moi et atterrit sur l'un des coussins qu'elle a posés sur le rebord en ciment.

— Tu as fricoté tout ce temps avec cette pute de Française !

Et un autre cierge vole vers moi, terminant cette fois dans les buissons.

— Tu vas mettre le feu.

— Tant mieux. Ton souvenir brûlera avec, *culero* !

Sur ces mots, elle projette un troisième cierge.

La pluie a cessé et, bien que la nuit soit fraîche, il semblerait que la moitié des pensionnaires de la cité universitaire soit rassemblée autour de nous. Je tente de la ramener à l'intérieur, pour la calmer. Vainement dans les deux cas.

— Quand je pense que j'ai annulé mon voyage en Suisse pour toi ! Que mes parents avaient organisé une réception pour toi. Et pendant tout ce temps, tu me faisais faux bond pour aller voir ta pute française. Chez moi. Là où vit ma famille.

Elle frappe sa poitrine dénudée, comme si elle se proclamait propriétaire, non seulement de l'Espagne, mais de l'Amérique latine tout entière.

Elle lance un nouveau cierge. Je le rattrape au vol et il explose dans ma main, sur laquelle coule de la cire brûlante. Une cloque se forme aussitôt et je me demande furtivement si je vais en garder une cicatrice. Je soupçonne que ce ne sera pas le cas.

Seize

Décembre *Cancún*

L'apogée de la civilisation maya remonte à plus de mille ans, mais il est difficile d'imaginer que, à cette époque, le plus sacré de leurs temples était aussi bien gardé que le *Maya del Sol* l'est de nos jours.

— Numéro de chambre ? nous demandent les gardiens, à Broodje et à moi, quand nous arrivons à la porte ménagée dans l'imposante muraille crénelée qui semble s'étirer sur un bon kilomètre dans chaque direction.

— 407, dit Broodje avant que j'aie eu le temps d'ouvrir la bouche.

— Votre clef, demande le gardien, dont le gilet est taché de sueur des deux côtés.

— Euh, je l'ai laissée dans la chambre, réplique Broodje.

L'homme ouvre alors un classeur et feuillette une liasse de papiers.

— M. et Mme *Yoshimoto* ? lance-t-il.

— Hm, hm, répond Broodje, en passant son bras sous le mien. Le gardien a l'air ennuyé.

— C'est réservé aux clients, dit-il avant de refermer le classeur d'un geste sec et d'aller refermer le vasistas.

— Nous ne sommes pas des clients, lui dis-je avec un sourire de conspirateur. Mais nous essayons d'en *trouver* un.

— Nom ?

Il reprend le classeur.

— Je ne sais pas exactement.

Une Mercedes noire aux vitres teintées surgit sans bruit et

s'arrête à peine avant que le gardien ne lève la barrière et ne lui fasse signe de passer. Il revient ensuite vers nous, l'air las, et, l'espace d'une seconde, je pense que nous l'avons emporté. Et c'est alors qu'il nous lance :

— Et maintenant, fichez le camp, avant que j'appelle la police.

— La police ? s'exclame Broodje. Oh là là. Allez, on se calme. On enlève son gilet. On boit quelque chose. Nous pouvons aller au bar ; l'hôtel doit bien avoir des bars sympas. On vous rapporte une bière.

— Ce n'est pas un hôtel. C'est un club de vacances.

— Qu'est-ce que ça veut dire exactement ? s'enquiert Broodje.

— Ça veut dire que vous ne pouvez pas entrer.

— Allez, ayez un peu de cœur. Nous venons de Hollande. Mon compain cherche une fille, insiste-t-il.

— On en est tous là, non ? lance derrière lui le second gardien, et ils éclatent de rire tous les deux.

Mais ils ne nous laissent toujours pas entrer.

De frustration, je donne alors un bon coup de pied à notre vélomoteur, ce qui semble bizarrement le faire revenir à la vie. Jusqu'à présent, rien n'est conforme à ce j'attendais, pas même le temps. Je pensais qu'il ferait chaud, mais là, j'ai l'impression de cuire toute la journée dans un four à ciel ouvert. Ou peut-être ai-je cette impression parce que, au lieu de rester sur une plage rafraîchie par la brise pour notre premier jour, ce que Broodje a eu le bon sens de faire, j'ai passé la journée d'hier dans les ruines de Tulum. Loulou m'avait raconté que sa famille visitait tous les ans les mêmes ruines et, comme celles de Tulum étaient les plus proches, je m'étais dit que je pourrais peut-être la retrouver là. Quatre longues heures durant, j'avais regardé des milliers de touristes dégorgés par leurs autocars, leurs minibus ou leurs voitures de location. À deux reprises, j'avais cru la voir et j'avais couru après une fille. La même chevelure, mais pas la bonne personne. Et j'avais réalisé qu'elle avait peut-être changé de coupe de cheveux entre-temps.

J'avais regagné notre petit hôtel plus riche d'un coup de soleil et d'une bonne migraine, l'optimisme qui m'animait à propos de ce voyage virant à l'angoisse. D'une voix enjouée, Broodje avait suggéré que nous tentions notre chance du côté des hôtels, un cadre plus restreint. Et si ça ne marchait pas, avait-il souligné, on pouvait toujours essayer les plages. « Il s'y trouve tellement de filles », avait-il dit d'une voix un peu étouffée, avec révérence presque, en montrant d'un geste le sable recouvert de bikinis jusqu'au dernier centimètre carré.

Tellement de filles, m'étais-je dit. Et moi qui essaie juste d'en trouver une...

Le *Palacio Maya*, un autre des complexes hôteliers pseudo-mayas qui figurent sur ma liste, se trouve à quelques kilomètres au nord d'ici. Nous nous y rendons sur notre vélomoteur pétaradant, inhalant au passage les fumées des cars de touristes et des camions. Cette fois, nous dissimulons notre bolide dans un des buissons de fleurs qui bordent la route sinueuse et soigneusement entretenue conduisant à l'entrée principale. Le complexe qui nous intéresse ressemble beaucoup au *Maya del Sol*, à ceci près qu'au lieu d'une muraille monolithique sa façade se trouve derrière une pyramide géante avec, au milieu, un portail surveillé par un gardien. Cette fois, je suis prêt : j'explique en espagnol que je m'efforce de retrouver une amie, cliente de l'hôtel, à qui je veux faire une surprise, et je glisse au gardien un billet de vingt dollars. Sans un mot, il m'ouvre le portail.

— Vingt dollars... commente Broodje en hochant la tête. C'est nettement plus classe qu'une ou deux bières.

— C'est probablement ce que coûtent une ou deux bières dans ce genre d'établissement.

Nous remontons à pied l'allée dallée, nous attendant à tomber sur un hôtel, ou au moins une preuve quelconque de son existence, mais tout ce que nous trouvons, c'est un second portail, gardé lui aussi. Les deux agents de sécurité nous sourient et nous gratifient d'un *buenos dias*, comme s'ils nous attendaient ; à la façon dont ils nous jaugent, comme s'ils étaient des chats et nous des souris, je me rends compte que le premier gardien a prévenu ses collègues. Sans un mot, je sors mon portefeuille et tends un autre billet, de dix dollars cette fois.

— Oh, *gracias señor*, dit le gardien. *Que generoso !* (Il regarde autour de lui.) Seulement voilà : nous sommes deux.

Je reprends mon portefeuille. Mais la source est tarie et je lui montre que je n'ai plus un sou. Il hoche la tête. Je réalise alors que j'ai frappé un peu fort au premier portail, et que j'aurais dû sortir d'abord mon billet de dix dollars.

— Allez, dis-je. Vous voyez bien que je n'ai plus rien.

— Vous savez combien coûte une chambre ici ? lance-t-il. Mille deux cents dollars la nuit. Si vous voulez que je vous laisse entrer, vous et votre ami, pour profiter des piscines, des plages, des tennis, des buffets, vous devez payer.

— Des buffets ? intervient Broodje.

— Chut ! lui dis-je tout bas, puis, me tournant vers le gardien : On se fiche de tout ça. Tout ce qu'on veut, c'est retrouver un des

clients de votre établissement.

L'homme dresse un sourcil.

— Si vous connaissez des clients, pourquoi vous essayez d'entrer comme un voleur ? Vous croyez peut-être que, sous prétexte que vous avez la peau blanche et un billet de dix dollars, on va vous prendre pour un richard ? (Il éclate de rire.) C'est un vieux truc dépassé, *amigo*.

— Je n'essaie pas du tout d'entrer ici comme un voleur. Je suis à la recherche d'une fille. Une Américaine. Il se peut qu'elle soit dans cet hôtel.

Cette déclaration le fait redoubler d'hilarité.

— Une Américaine ? Je les aime bien, moi aussi. Mais elles coûtent plus de dix dollars.

Nous nous affrontons du regard.

— Rendez-moi mon pognon, lui dis-je.

— Quel pognon ? réplique-t-il.

Nous rejoignons notre vélomoteur, aussi furieux l'un que l'autre. Broodje grommelle qu'on s'est fait délester de trente dollars. Mais ce n'est pas l'argent qui me pose problème, et ce n'est pas après les gardiens que j'en ai.

Je n'arrête pas de ressasser une conversation que j'ai eue avec Loulou. Elle m'avait parlé du Mexique et raconté à quel point elle trouvait frustrant de se rendre tous les ans dans le même hôtel avec sa famille. Je lui avais dit qu'elle devrait peut-être essayer de faire le mur la prochaine fois qu'elle irait à Cancún. « Tente le destin, lui avais-je conseillé, et vois ce qui arrive. » Puis j'avais blagué en lui disant que j'irais peut-être un jour au Mexique, moi aussi, que je tomberais sur elle et que nous prendrions ensemble la clé des champs. J'ignorais totalement à l'époque, cela va sans dire, que cette plaisanterie un peu nunuche se transformerait un jour pour moi en une sorte de mission.

« Tu crois que ça pourrait arriver ? m'avait-elle demandé. Que l'on tombe par hasard l'un sur l'autre ? » Je lui avais répondu qu'il faudrait pour cela que ce soit un autre méga accident imprévisible et elle avait répliqué, taquine : « Tu veux donc dire que je suis un accident ? »

Après que je lui eus répondu que c'était en effet le cas, elle m'avait dit quelque chose d'étrange : à l'en croire, la qualifier d'« accident » était peut-être la chose la plus flatteuse qu'on lui ait jamais dite. Elle n'était pas simplement en quête de compliments, elle révélait en réalité son honnêteté profonde, si totalement désarmante que c'était comme une sorte de mise à nu, non seulement d'elle-même mais également de moi. Lorsqu'elle

m'avait dit cela, j'avais eu l'impression qu'elle me confiait quelque chose d'extrêmement important. Et cela m'avait aussi rendu triste, parce que je sentais que c'était vrai. Et que, si c'était en effet le cas, c'est que quelque chose ne collait pas.

J'ai fait des compliments à des tas de filles : beaucoup étaient mérités, beaucoup aussi ne l'étaient pas. Loulou le méritait, elle méritait beaucoup plus que d'être qualifiée d'« accident ». J'avais donc ouvert la bouche pour lui dire quelque chose de gentil. Et ce qui en était sorti nous avait, je pense, surpris tous les deux. Je lui avais dit qu'elle était le genre de personne qui, lorsqu'elle trouvait de l'argent, le rapportait à son propriétaire, qui pleurerait en voyant des films où l'on n'était pas censé pleurer, qui était capable d'entreprendre des choses qui lui faisaient peur. Je n'étais même pas sûr de savoir d'où je tirais ces mots, je savais seulement que j'étais en train de les prononcer et que j'étais certain qu'ils reflétaient la réalité. Car, aussi improbable que cela soit, j'étais certain de la *connaître*.

Ce n'est que maintenant que je découvre à quel point j'étais dans l'erreur. Je ne la connaissais pas du tout. Et je ne lui avais pas posé les questions les plus simples : où elle résidait au Mexique, quand elle y venait, quel était son nom de famille, ou simplement son prénom. Résultat : j'étais là, à la merci d'agents de sécurité.

Nous regagnons donc en vélomoteur notre hôtel de second ordre, situé dans la partie poussiéreuse de Playa del Carmen, pleine de chiens errants et de boutiques délabrées. La *cantina* voisine sert de la bière bon marché et des tacos au poisson. Nous en commandons plusieurs de chaque. Des routards descendus dans le même établissement que nous se pointent. Broodje leur fait signe de se joindre à nous et entreprend de leur raconter notre journée, l'embellissant tellement qu'elle en devient presque divertissante. Voilà comment naissent les bons récits de voyage ; les cauchemars se transforment en histoires drôles. Mais ma frustration est trop récente pour que je trouve quoi que ce soit d'amusant là-dedans.

Marjorie, une jolie Canadienne, nous manifeste sa sympathie. Cassandra, une Britannique aux cheveux bruns coiffés en pétard, se lamente sur la pauvreté au Mexique et les échecs de l'ALENA, tandis que T.J., un Texan cramé par le soleil, se contente d'éclater de rire en disant : « Je suis allé à ce *Maya del Sol*. C'est un peu Disneyland sur la Riviera. »

Depuis la table derrière nous, j'entends quelqu'un ricaner :

— *Más como Disneyland del infierno.*

Je me retourne vers les deux hommes assis là et demande en

espagnol :

— Vous connaissez cet endroit ?

— On y bosse, répond, en espagnol lui aussi, le plus grand des deux.

Je lui tends la main et me présente :

— Willem.

— Esteban.

— José, intervient le plus petit.

Ils sont un peu les Spaghetti et Boulette locaux...

— Vous auriez la possibilité de m'y faire entrer ?

Esteban fait non de la tête.

— Pas sans risquer de perdre mon job. Mais il existe un bon moyen pour y entrer. Ils vont même te payer pour visiter.

— Vraiment ?

Esteban me demande si j'ai une carte de crédit.

Je sors mon portefeuille et lui exhibe ma carte Visa toute neuve, cadeau de la banque après que j'y ai déposé tout mon bel argent.

— Bon, c'est parfait, dit Esteban, avant de jeter un œil à mes vêtements : un T-shirt et un pantalon en toile défraîchi. Il faudrait que tu sois mieux habillé que ça, commente-t-il. Pas avec ces trucs de surfeur.

— Pas de problème. Et ensuite ?

Esteban nous explique alors que Cancún regorge de rabatteurs à la recherche de gens susceptibles d'acheter des appartements en temps partagé dans ces complexes touristiques. Ils hantent les agences de location de voitures, les aéroports, et même certains sites de ruines.

— S'ils pensent que t'es friqué, ils t'inviteront à faire la tournée des trucs à vendre. Et ils iront même jusqu'à te payer pour le dérangement : argent, massages, visites gratuites, tout le toutim.

J'explique tout cela à Broodje.

— Ça paraît trop beau pour être vrai, commente-t-il.

— Ce n'est pas trop beau, et c'est vrai, réplique José en anglais. Vous n' imaginez pas le nombre de gens qui achètent, qui prennent une décision aussi importante après seulement une journée.

Il hoche la tête – d'étonnement, de dégoût ou des deux.

— Les cons et leur fric, lance T.J. en riant de bon cœur. Donc tu vas devoir jouer les mecs pétés de thunes.

— Mais il *est* pété de thunes ! s'exclame Broodje. Qu'est-ce que ça peut foutre qu'il soit habillé comme ci ou comme ça ?

— Ce qu'on est n'a aucune importance ; ce qui compte, c'est uniquement l'apparence, dit doctement José.

Je fais l'achat pour Broodje et moi de pantalons en lin et de

chemises classiques pour pratiquement rien, et dépense une somme monstrueuse pour deux paires de lunettes de soleil Armani dans l'une des boutiques du quartier touristique de la ville.

Broodje est épouvanté par le prix des lunettes. Mais je lui explique que c'est un passage obligé. « Ce sont les petits détails qui rendent plausibles les grandes histoires », lui dis-je. C'était ce que répétait toujours Tor pour expliquer que nous ayons si peu de costumes à Guerrilla Will.

— Et en quoi va consister la grande histoire ? demande-t-il.

— Nous sommes des flemmards de playboys qui venons d'hériter, et nous louons une maison à Isla Mujeres.

— Autrement dit, à part la maison, tu vas jouer à être toi-même ?

Le lendemain étant Noël, nous attendons le jour d'après pour lancer les opérations. À la première agence de location de voitures, nous terminons presque les formalités quand nous réalisons que personne ne nous a offert de visiter le moindre complexe touristique. À la seconde agence, une Américaine toute blonde, toute souriante et aux grandes dents vient nous demander combien de temps nous comptons rester dans le secteur et où nous sommes descendus.

— Oh, j'adoore l'Isla, ronronne-t-elle lorsque nous évoquons notre villa. Vous avez déjà mangé chez *Mango* ?

Broodje a l'air vaguement affolé, tandis que je me contente d'un petit sourire.

— Pas encore.

— Ah bon ! s'étonne-t-elle. Mais votre location comprend peut-être un cuisinier...

Je continue de lui sourire, d'un air un peu contraint cette fois, comme si cette extravagance m'embarrassait quelque peu.

— Attendez. C'est vous qui louez cette villa en adobe toute blanche avec la piscine à débordement ?

Nouveau sourire, accompagné d'un hochement de tête.

— Et Rosa est votre cuisinière ?

Je ne réponds rien. Pas besoin. Un haussement d'épaules gêné fera l'affaire.

— Oh, j'adoore cet endroit. Et Rosa prépare divinement le *mole*. J'ai faim rien que d'y penser.

— Et moi, j'ai *toujours* faim, intervient Broodje, la lorgnant avec concupiscence. Elle le fixe sans comprendre et je le calme d'un discret coup de pied.

— Les prix sont extrêmement élevés dans ce secteur, reprend-elle. Vous envisagez d'y acheter un bien ?

J'émetts un léger gloussement.

— C'est trop de responsabilités, affirme Willem, le playboy riche à millions.

Elle acquiesce d'un signe de tête, comme si elle aussi comprenait à quel point il est lourd et délicat de jongler avec ses multiples propriétés.

— En effet. Mais il existe une autre solution : vous pouvez devenir propriétaire et faire appel à une personne qui s'occupera de tout, éventuellement même de louer votre bien.

Et elle exhibe des brochures sur papier glacé présentant différents complexes hôteliers, dont le *Maya del Sol*.

J'y jette un coup d'œil en me grattant le menton.

— Vous savez, j'ai entendu parler de ce genre d'investissements permettant une optimisation fiscale, dis-je, essayant de me rappeler certains termes utilisés par Marjolein.

— C'est vrai, on peut non seulement gagner beaucoup d'argent, mais aussi en épargner des tonnes. Il faut absolument que vous visitiez une de ces propriétés.

Je fais mine de m'intéresser vaguement aux brochures.

— Celui-ci a l'air pas mal, dis-je en désignant du doigt celle qui est consacrée au *Maya del Sol*.

— C'est un lieu scandaleusement décadent, dit-elle avant de commencer à m'énumérer tout ce que je sais sur l'endroit : les plages, les piscines, les restaurants, le cinéma, le golf et tout le reste.

Je feins de ne pas être intéressé.

— Je ne sais pas trop, dis-je.

— Oh, mais vous devriez au moins y faire un tour ! (Elle est presque en train de me supplier maintenant.) Ça pourrait même se faire aujourd'hui.

Je pousse un grand soupir et laisse mes yeux se poser sur elle l'espace d'une minute.

— Nous comptons visiter les ruines. En fait, c'est pour cela que nous voulions louer une voiture.

— Je peux vous organiser gratuitement une excursion avec visite des ruines. (Elle sort une nouvelle brochure.) Cela comprend le site archéologique de Cobá, une baignade dans un cénote et une descente en tyrolienne.

Je garde le silence, comme si je réfléchissais à son offre.

— Écoutez, vous pouvez aller y passer la journée. (Elle me fait

signe de m'approcher plus près.) Ne le dites à personne, mais vous pourrez même y passer la nuit. Une fois franchi le portail, on ne vous demandera plus rien.

Je regarde Broodje, comme si je sollicitais sa permission de rendre service à cette fille et d'accepter son offre. Il joue le jeu comme un ancien, me renvoie un coup d'œil laissant entendre que j'exagère un peu mais que *bon, si tu dois...*

Je lui adresse un sourire et elle en rayonne positivement de bonheur.

— Oh, super ! dit-elle, avant d'entreprendre de remplir plusieurs papiers, tout en continuant de nous faire l'article sur l'excursion qui nous attend. Et quand vous retournerez à l'Isla, allez absolument chez *Mango*. Leurs brunches sont à tomber.

Elle lève la tête de sa paperasse :

— Je pourrais peut-être vous y emmener ?

— Pourquoi pas ? dis-je, approbateur.

— Vous serez encore là pour le Nouvel An ?

Je fais oui de la tête.

— Et vous avez des projets ?

Je hausse les épaules et ouvre les mains, comme pour lui faire comprendre que nous n'avons que l'embarras du choix.

— Une grande fête est organisée sur la plage de Puerto Morelos. Un super orchestre de reggae, Las Olas de Molas, doit y jouer. En général, c'est la plus chouette fiesta de toute la Playa. Il y a un monde fou, on danse toute la nuit. Parfois, on prend le ferry et on va bruncher à Isla histoire d'oublier la gueule de bois.

— On s'y verra peut-être.

Elle me sourit jusqu'aux oreilles.

— Je croise les doigts. Tenez, voilà tout ce dont vous avez besoin pour votre excursion, dit-elle en me tendant des documents ainsi qu'une carte de visite avec son numéro de portable personnel. Je m'appelle Kayla. Appelez-moi si vous avez besoin de quelque chose. De *quoi que ce soit...*

Ce sont les mêmes agents de sécurité suant dans leurs gilets de laine qui s'occupent de la barrière du *Maya del Sol*, mais ils ne nous reconnaissent pas. À moins qu'ils s'en fichent royalement. Sur la banquette arrière d'un taxi, des documents officiels en triple exemplaire à la main, je ne suis pas le même.

Le taxi nous dépose devant la réception, un immense atrium plein de bambous, de fleurs et d'oiseaux tropicaux attachés à leurs perchoirs. Nous nous installons dans un fauteuil deux places en osier pendant qu'une Mexicaine basanée prend nos pièces d'identité et tire plusieurs copies de ma carte de crédit. Cela fait,

elle nous confie aux bons soins d'un de ses compatriotes, plus âgé, dont les cheveux blonds décolorés sont retenus en arrière par une paire de Ray-Ban à monture écaille de tortue.

— Bienvenue ! nous lance-t-il. Je m'appelle Johnny Maximo et je suis là pour vous montrer qu'au *Maya del Sol* le rêve devient réalité.

— C'est exactement ce qu'on espérait, commente Broodje.

Johnny affiche un large sourire et baisse les yeux sur le morceau de papier qu'il tient à la main.

— Vous êtes donc William et Robert. On dit Robert ou Bob ?

— Robert-Jan, en fait, dit Broodje.

— Robert, alors. Vous avez déjà été propriétaire d'une résidence de vacances ?

— Non, on ne peut pas dire ça.

— Et vous, William ?

— J'ai un peu trop la bougeotte. J'aime voir du monde, et j'aime voir le monde.

— Moi, c'est pareil, réplique-t-il en riant. J'aime voir toutes les dames du monde. Donc, j' imagine qu'aucun de vous deux, célibataires endurcis si je comprends bien, n'a jamais fréquenté de clubs de vacances ?

— C'est à peu près ça, Johnny, confirme Broodje.

— Eh bien, je vais vous dire : c'est la vraie vie. Pourquoi louer votre résidence de vacances quand vous pouvez en devenir propriétaires ? Pourquoi vivre à moitié quand vous pouvez mener une vie pleine et entière ?

— Et même deux, corrige Broodje.

— Tenez, voici l'une de nos piscines. Nous en avons six, vante Johnny.

La piscine en question est entourée de chaises longues et de buissons de fleurs. Non loin, la mer des Caraïbes luit comme si son seul objet était de servir d'arrière-plan.

— La vue est sympa, non ? ajoute Johnny, qui rit de nouveau en pointant une rangée de femmes en train de bronzer.

— Très, dis-je en les passant en revue l'une après l'autre.

— Et vous, vous êtes dans quoi, William ?

— Dans l'immobilier, dis-je.

— Ah, vous n'ignorez donc pas à quel point ça peut rapporter gros. Vous savez... (Il me fait signe de m'approcher.) J'étais une grande vedette de cinéma au Mexique, dit-il en exagérant son murmure. Mais maintenant...

Je l'interromps :

— Vous avez été acteur ?

Cela le désarçonne quelque peu.

— Avant. Mais je me fais plus de fric ici en tant que propriétaire que je ne m'en suis jamais fait dans le cinéma.

— Vous avez tourné dans quels films ? dis-je.

— Oh, aucun dont vous ayez entendu parler.

— On voit des tas de films étrangers en Hollande. Testez-moi.

— Non, vraiment, je ne pense pas que cela vous dise quoi que ce soit. J'ai joué dans un film avec Armand Assante. Mais j'ai surtout tourné des *telenovelas*.

— Des soap-opéras ? Comme *Les Feux de l'amour* ? demande Broodje avec un petit rire moqueur.

— Ici, on les prend tout à fait au sérieux, explique Johnny avec une moue.

— C'est cool que vous ayez pu gagner votre vie de cette façon, dis-je.

L'espace d'une seconde, le visage de Johnny se fripe. Même son bronzage semble perdre son éclat. Mais il se reprend tout de suite :

— C'était il y a longtemps. Je me fais beaucoup, beaucoup plus d'argent maintenant.

Il tape dans ses mains et se tourne vers moi :

— Bon, maintenant, William, dites-moi ce que vous voulez voir.

D'un geste, il montre le parc et j'ai un début de pressentiment, infime mais réel, qu'elle pourrait bien se trouver ici. Ce n'est pas grand-chose mais, bizarrement, j'en éprouve un sentiment de bonheur que je n'ai pas ressenti depuis des mois.

— Le moindre centimètre carré de ce complexe, dis-je.

— Bien, comme il s'étend sur plus d'un kilomètre carré, cela risque de nous prendre un certain temps, mais je suis heureux de voir que vous êtes vraiment motivé.

— Oh, vous n' imaginez pas à quel point.

Ce qui est drôle à dire, car je l'étais infiniment moins la veille. Mais désormais, j'ai l'impression de m'être vraiment glissé dans la peau de mon personnage.

— Pourquoi ne pas commencer par l'un de nos restaurants de classe internationale ? Nous en avons huit. Cuisine mexicaine, italienne, burger bar, sushis...

— Oui, salive Broodje.

J'interviens pour suggérer :

— Pourquoi ne pas nous montrer celui qui a le plus de succès auprès de vos clients qui déjeunent en ce moment même ? J'aimerais bien flairer l'ambiance générale.

— Dans ce cas, je vous emmène à *Olé, Olé*, notre *cantina* en plein air. Elle propose un buffet pour le déjeuner.

Broodje sourit à s'en décrocher la mâchoire. Buffet. Déjeuner. Deux mots magiques.

Loulou ne déjeune pas au *Olé, Olé*, ni dans aucun des sept autres restaurants que nous visitons durant nos cinq heures de recherche. De même qu'elle n'est à aucune des six piscines, des deux plages, des trois réceptions, sur aucun des douze courts de tennis, dans aucun des deux night-clubs, pas plus qu'au spa zen, au minizoo ou dans les jardins qui s'étendent à l'infini.

Tandis que le jour se traîne, je prends conscience que les variables sont décidément trop nombreuses. D'abord, cet endroit n'est peut-être pas le bon. Ou si c'est le bon, ça n'est peut-être pas le bon moment. Ou si ce sont le bon endroit et le bon moment, elle était peut-être en train de regarder la télé dans sa chambre lorsque je me trouvais à la piscine. Peut-être qu'elle bronze en ce moment au bord d'une des piscines pendant que je visite l'un des appartements-témoins.

Ou peut-être encore suis-je passé à côté d'elle sans même m'en rendre compte.

Le pressentiment favorable des heures précédentes commence à se dissiper, à s'effondrer sur lui-même. Elle pourrait être n'importe où. Ou nulle part. Et, pire que tout, elle pourrait être ici même sans que je l'aie reconnue.

Deux filles en bikini me dépassent en riant et en roulant des hanches. Broodje me donne un coup de coude mais je leur accorde à peine un regard. Je commence à me dire que je me suis embringué dans un mensonge de ma propre fabrication. Parce que la vérité, c'est que je ne la connais pas. Tout ce que je sais d'elle, c'est que c'est une fille qui ressemble très vaguement à Louise Brooks. Autrement dit quoi ? La silhouette d'un être, mais sans guère plus de réalité qu'un rêve projeté sur un écran.

Dix-sept

— Rigole un coup, *hombre*, c'est une nouvelle année qui se prépare.

Esteban me tend une bouteille. Lui, José, Broodje, Cassandra et moi sommes entassés dans un taxi qui essaie de se frayer un passage dans les embouteillages de cette fin d'année. Nous avons mis cap au nord pour rejoindre la fameuse fiesta évoquée par Kayla, à Puerto Morelos. José et Esteban en avaient entendu parler eux aussi, c'est donc apparemment l'endroit où il faut être.

— Mais oui, allez. C'est le Nouvel An, insiste Cassandra.

— Et tu ne reviendras pas les mains vides si tu n'en as pas envie, intervient Broodje. Contrairement à certains d'entre nous, ajoute-t-il, dans un accès d'auto-apitoiement.

— Pauvre Broodje, fait Cassandra. Je prononce bien ?

— Bro-djeu, la corrige mon copain, en précisant : Ça veut dire sandwich.

— Pas de souci, monsieur Sandwich, dit alors Cassandra en riant. On veillera à ce que quelqu'un morde un morceau de toi cette nuit.

« J'ai l'impression qu'elle a envie de mordre un bout de mon sandwich », me glisse Broodje en néerlandais, souriant à cette perspective. J'essaie de lui rendre son sourire, mais en réalité j'en ai ma claque. J'en ai ma claque depuis le *Maya del Sol*, même si j'ai consciencieusement visité plusieurs autres complexes touristiques, grâce à José et à Esteban, qui m'ont expliqué comment m'introduire au *Palacio Maya* et m'ont procuré des bracelets, sésames permettant d'entrer au *Maya Vieja*. Mais je me suis acquitté de cette tâche un peu comme un automate : dans la mesure où je ne sais pas qui je recherche, comment diable pourrais-je la retrouver ?

Le taxi s'arrête en dérapant sur un bout de plage sauvage. Nous réglons le chauffeur et débouchons sur une scène. Une musique au rythme infernal s'échappe d'énormes enceintes, tandis que

plusieurs centaines de personnes envahissent la plage sur toute sa longueur. Il semble que tout le monde soit pieds nus, si l'on en juge par les énormes piles de chaussures qui s'élèvent à l'entrée de la fête.

— Tu pourrais peut-être la retrouver grâce à ses chaussures, me lance Cassandra. Comme Cendrillon. À quoi pourrait bien ressembler une pantoufle de vair pour une fille du ^{xxi}^e siècle ? Tiens, qu'est-ce que tu dis de celles-là ? fait-elle en me montrant une paire de tongs orange fluo.

Elle les essaie :

— Trop grandes, conclut-elle en les lançant sur le tas.

— La belle dame aimerait-elle danser ? l'invite José.

— Bien sûr, accepte-t-elle avec un grand sourire.

Sur quoi ils s'éloignent. José a déjà une main sur sa hanche.

Je vois la mine de Broodje s'assombrir.

— J'imagine que son taco a été plus appétissant que mon sandwich, commente-t-il.

— Comme tu n'arrêtes pas de me le rappeler, il y a des tas de nanas. Je suis sûr que l'une d'entre elles aura envie de goûter à ton sandwich.

Et, de fait, il y a énormément de filles. Des centaines, de toutes les formes, de toutes les couleurs, parfumées, apprêtées pour la fête. Pour tout autre veille de Nouvel An, ce serait un début prometteur.

La file d'attente pour le bar serpente interminablement autour des palmiers et des hamacs. Nous nous en approchons mètre après mètre quand une fille arborant un sarong, un sourire et pas grand-chose d'autre me tombe presque dans les bras.

« Oh là, attention », dis-je en la rattrapant par l'épaule. Elle m'adresse une révérence et boit une longue gorgée à même la bouteille de tequila à moitié pleine qu'elle tient à la main.

— Vous auriez peut-être intérêt à ralentir le rythme, lui dis-je.

— Vous voulez pas m'y aider ?

— OK.

Je prends la bouteille, avale une gorgée d'alcool, puis la tends à Broodje, qui fait de même avant de la rendre à sa propriétaire.

Celle-ci s'en empare et la fait tournoyer, de sorte que la larve qui se trouve à l'intérieur fait des sauts périlleux.

— Vous pouvez avaler le ver, si ça vous tente, me lance-t-elle d'une voix avinée. « Petit ver, petit ver, veux-tu que ce beau garçon te fasse un sort ? » (Elle porte la bouteille à son oreille.) Le ver dit que oui.

Elle se penche un peu plus vers moi et me glisse à l'oreille :

— Il n'y a pas que lui.

— Ce n'est pas un vrai ver, explique Broodje. C'est une larve d'agave.

José est barman et c'est lui qui nous a expliqué tout ça.

La fille roule des yeux vagues.

— Quelle différence ? bredouille-t-elle. Ver, larve... Vous savez ce qu'on dit ? Que c'est l'oiseau matinal qui s'offre le ver.

Elle tend la bouteille à Broodje, pose ses deux bras sur mes épaules et me colle un baiser rapide, humide et alcoolisé sur la bouche. Après quoi elle recule d'un pas mal assuré et récupère sa bouteille de tequila.

— Il s'offre aussi le baiser, ajoute-t-elle en riant. Bonne et heureuse année !

Broodje et moi la regardons s'éloigner en chancelant sur le sable de la plage. Mon copain se tourne alors vers moi : « J'avais oublié comment c'était d'être avec toi, dit-il. Comment tu es. »

Six mois auparavant, j'aurais rendu son baiser à la fille et ma nuit aurait été assurée. Broodje sait peut-être ce que je suis, mais moi je l'ignore.

Une fois que nous sommes servis, Broodje se fraye un chemin vers la piste de danse. Je lui dis que j'irai le retrouver un peu plus tard. Plus loin sur la plage, à l'écart de la scène et du dance-floor, je repère un feu de camp autour duquel est rassemblé un petit groupe de gens, dont certains grattent des guitares. Je vais dans leur direction jusqu'au moment où je vois quelqu'un avancer vers moi : c'est Kayla, de l'agence de location de voitures, qui me fait des signes hésitants, comme si elle n'était pas sûre que ce soit vraiment moi.

Je fais mine de ne pas être moi et change de direction pour me rapprocher du rivage. Alors que la fête est bondée et chaotique, l'eau est étonnamment calme. Plusieurs fêtards s'y baignent. Un peu plus loin, il n'y a personne, seul le reflet de la lune brille sur la surface de la mer. Même la nuit, l'eau est plus bleue que je ne l'imaginai. C'est le seul aspect de ce voyage qui se rapproche de ce que j'espérais y trouver.

Je me mets en caleçon, plonge dans l'eau et nage, assez loin, jusqu'à atteindre un radeau. Je m'agrippe à son bois plein d'esquilles. L'écho des guitares jouant *Stairway to Heaven* et la basse sonore d'un orchestre de reggae se réverbèrent sur l'onde. Une chouette fête, sur une belle plage, durant une douce nuit bien chaude. Autant de choses qui, auparavant, auraient suffi.

Je nage un peu plus loin et plonge sous l'eau. De minuscules

poissons argentés passent à côté de moi. Je tends la main pour les toucher, mais ils m'échappent d'un mouvement de nageoires si vif qu'ils semblent laisser derrière eux une traînée blanche.

Quand je ne peux plus retenir mon souffle, je refais surface pour inspirer et j'entends le chanteur du groupe de reggae annoncer : « Encore une demi-heure avant la nouvelle année. Avant que tout ne recommence. *Año nuevo*. Du passé faisons table rase. »

J'inspire un grand coup et je replonge. Je ramasse une poignée de sable, la lâche et regarde les grains se disperser dans l'eau avant de retrouver la surface.

« Aux douze coups de minuit, avant d'embrasser ton *amor*, garde *un beso para ti*. »

Un baiser pour toi.

Peu de temps avant que je l'embrasse pour la première fois, Loulou m'avait sorti une de ses phrases bizarres : « J'ai échappé au danger. » Elle y avait mis une certaine insistance, ses yeux luisaient d'une vive intensité, tout comme lorsqu'elle s'était interposée entre moi et les skinheads. Cela m'avait paru très étrange. Jusqu'au moment où je l'avais embrassée. Et c'est alors que je l'avais ressenti moi aussi, aussi brut et omniprésent que l'eau dans laquelle je baignais à cet instant. Le danger auquel elle avait échappé. J'ignore en quoi il consistait, tout ce que je sais c'est qu'en embrassant Loulou je m'étais senti soulagé, comme si j'étais enfin arrivé quelque part après un long périple.

Je fais la planche et scrute la toile d'un ciel où brillent des milliers d'étoiles.

« Table rase, *tabula rasa*... Il est temps de *hacer borrón y cuenta nueva*, d'effacer le tableau », scande le chanteur.

Effacer le tableau ? Pour ma part, j'ai l'impression que mon tableau est trop propre, perpétuellement effacé. Ce que je veux, c'est le contraire : des gribouillis informes, des tas d'inscriptions indélébiles qu'on ne pourra jamais effacer d'un coup d'éponge.

Elle *doit* être ici. Peut-être pas à cette fête ni sur cette plage ni dans l'un ou l'autre des complexes hôteliers que j'ai visités, mais *quelque part*, ici. Nageant dans *cette* eau, celle-là même où je suis en cet instant.

Mais c'est un vaste océan. Et un monde plus vaste encore. Et peut-être nous sommes-nous déjà rapprochés autant que nous étions censés le faire...

Dix-huit

Janvier
Cancún

Le bus est en forme de singe, il est rempli de vieillards et je n'ai aucune envie d'y monter. Mais Broodje, si, et après l'avoir traîné dans la moitié des complexes hôteliers de la Riviera Maya, je ne me sens pas le cœur de discuter avec lui.

— Première escale, Cobá, après quoi on va dans un village maya. Ensuite la tyrolienne, dit Broodje avec un petit signe de tête à l'adresse de nos compagnons de voyage, aux cheveux gris pour la plupart. Puis baignade dans un cenote – c'est une espèce de lac dans une grotte souterraine –, et pour finir, Tulum. (Il donne une pichenette à la brochure.) Cette excursion coûte cent cinquante dollars par tête de pipe, et pour nous c'est gratos.

— Hmm, fais-je.

— Je ne te comprends pas. Tu es hollandais d'un côté, israélien de l'autre. En toute logique, ça devrait faire de toi le mec le plus radin du monde.

— Hm, hm.

— Tu m'écoutes ?

— Désolé. Je suis crevé.

— Disons plutôt que tu as la gueule de bois. Quand on s'arrêtera pour déjeuner, on trouvera de la tequila. Il faut soigner le mal par le mal, comme dirait T.J.

Je donne quelques coups de poing dans mon sac à dos pour me confectionner un oreiller de fortune et je pose ma tête contre la vitre. Broodje, lui, sort un exemplaire de *Voetbal International*. Le bus démarre en ahanant et je m'endors. Je ne me réveille que

lorsqu'on arrive à Cobá. Nous sortons péniblement du bus et restons en groupe, tandis que la guide nous parle des ruines laissées par les Mayas, une série de temples solitaires et de pyramides à moitié ensevelies sous les arbres et les lianes de la jungle.

— C'est un site absolument unique, explique-t-elle, l'une des rares ruines sur lesquelles on puisse encore grimper. Vous serez aussi intéressés par le lagon, La Iglesia, autrement dit « L'Église », ainsi, bien sûr, que par les terrains pour les jeux de ballon.

— Des jeux de ballon ? À quoi jouaient-ils donc ? demande alors derrière nous une fille, la seule personne de notre âge.

— À une sorte de basket, répond la guide.

— Ah, fait la fille, apparemment déçue.

— Vous n'aimez pas le basket ? lui demande Broodje. Et moi qui croyais que tous les Américains étaient fans de ce sport.

— C'est une joueuse de football, intervient une femme plus âgée. Elle a été sélectionnée pour les compétitions inter-États lorsqu'elle était lycéenne.

— Oh, mamie !

— Vraiment ? À quel poste ? interroge Broodje.

— Avant-centre.

— Milieu de terrain, annonce-t-il en se frappant la poitrine.

Ils échangent un regard.

— Tu veux venir avec moi voir ces terrains ? lui demande-t-elle.

— Bien sûr.

— Sois de retour dans une demi-heure, Candace, dit la dame plus âgée.

— OK.

Broodje me fait signe de venir avec eux, mais je lui fais comprendre d'un hochement de tête qu'il doit y aller sans moi. Quand le reste du groupe se dirige vers le lagon, j'oblique droit sur la pyramide Nohoch Mul, dont j'escalade les cent vingt marches quasi à la verticale jusqu'au sommet. Il est midi, il fait chaud, il n'y a donc pratiquement personne là-haut, juste une famille qui prend des photos. Tout est si tranquille que même le calme est bruyant : le bruissement de la brise dans les arbres, le caquètement des oiseaux tropicaux, la stridulation des cigales. Une bouffée de vent chaud fait voler une feuille séchée et la transporte sur la canopée de la jungle.

Cette quiétude est interrompue par deux gamins qui s'interpellent mutuellement en imitant le cri des oiseaux.

— Josh ! jacasse la petite fille, et son frère explose de rire.

— Allie ! lance celui-ci, Josh sans doute, sur le même ton.

— Joshua et Allison, chut ! les gronde leur mère, en me montrant du doigt. Vous n'êtes pas tout seuls !

Les deux enfants me regardent et penchent leurs têtes de côté, comme s'ils m'invitaient à caqueter un nom, moi aussi. Je tends les mains en avant et hausse les épaules : en réalité, je ne sais pas quel nom j'ai envie de crier. Je ne suis même pas sûr d'avoir encore envie de le crier même si je le connaissais.

De retour au bus en forme de singe, je retrouve Broodje et Candace. Ils partagent un Coca : une bouteille, deux pailles. Quand nous remontons péniblement à bord, je prends place près d'un homme plus vieux que moi qui voyage seul, laissant Broodje et Candace s'asseoir côte à côte. En les entendant discuter de qui, de Van Persie ou de Messi, est le meilleur buteur, je ne peux m'empêcher de sourire, sourire que me rend mon gentleman de voisin.

Après le déjeuner, nous nous arrêtons dans un village maya traditionnel, où l'on nous propose, contre un supplément de dix dollars, un nettoyage spirituel pratiqué par un prêtre maya. Je reste à l'écart tandis que les autres passent tour à tour sous une toile de tente enfumée. Puis la troupe s'apprête à réintégrer le bus. Les portières s'ouvrent, Broodje monte, Candace monte elle aussi, tous deux imités par mon voisin de siège, qui porte aux pieds sandales et chaussettes, puis par la guide. Tout le monde monte dans le bus, sauf moi.

— Willy, tu viens ? me demande Broodje.

Il me voit hésiter près de la portière et redescend tout le couloir pour venir me parler.

— Willy, tout va bien ? Tu m'en veux parce que je suis assis à côté de Candace ?

— Mais bien sûr que non. Au contraire, c'est super.

— Allez, viens.

Je calcule rapidement dans ma tête : Candace a dit qu'elle restait là jusqu'au 8, plus longtemps que nous, donc. Broodje aura de la compagnie.

— Je m'arrête là.

Aussitôt que j'ai prononcé ces mots, je sens ce soulagement que je connais bien. Quand on est sur la route, il y a toujours cette promesse que le prochain arrêt sera meilleur que le précédent.

Le visage de mon copain se fait sérieux.

— Tu ne viens pas à cause de ce que je t'ai dit avant, que c'était toi qui séduisais toutes les filles ? Pas de souci, je crois en avoir trouvé une qui m'aime bien.

— Je n'en doute pas. Essaie donc d'en profiter au maximum. Je

te retrouverai à l'aéroport pour le vol de retour.

— *Quoi ?* Mais c'est dans quatre jours. Et tu n'as pas tes affaires.

— J'ai tout ce dont j'ai besoin. Apporte juste le reste à l'aéroport.

Le chauffeur du bus fait rugir son moteur. Du doigt, la guide tape sur sa montre. Broodje a l'air paniqué.

— Tout est OK, dis-je pour le rassurer, en resserrant les lanières de mon sac à dos.

— Tu ne vas pas te perdre ? me lance-t-il.

J'affiche un grand sourire histoire de le rassurer. Mais bien sûr, la vérité, c'est que c'est très exactement ce que j'ai l'intention de faire.

Dix-neuf

Valladolid, Mexique

Deux stops en camion plus tard, je me retrouve dans les faubourgs de Valladolid, une petite bourgade de style colonial. Je me balade autour de la place centrale, bordée d'immeubles du même style, couleur pastel, d'un étage tout au plus, qui se reflètent dans une vaste fontaine. Je ne tarde pas à tomber sur un hôtel bon marché.

Il semble y avoir un monde entre cet endroit et la Riviera Maya. Pas seulement du fait de l'absence de mégacomplexes hôteliers et de touristes fêtards, mais aussi à cause de la façon dont j'y suis arrivé : je l'ai trouvé sans le chercher.

Je n'ai pas de programme précis : je dors quand je suis fatigué, je mange quand j'ai faim, avalant quelque chose de chaud et d'épicé acheté à l'une des charrettes où l'on vend de la nourriture à emporter. Je traîne jusque tard dans la nuit. Je ne cherche personne. Je ne parle à personne. Après les derniers mois passés dans la maison de Bloemstraat, avec les garçons dans les pattes, et, à défaut, Ana Lucia, j'ai perdu l'habitude d'être seul.

Assis sur le rebord de la fontaine, je regarde les gens et, l'espace d'une minute, je me paie le luxe d'imaginer que Loulou est parmi eux et que nous nous sommes réellement échappés dans les profondeurs du Mexique. Est-ce là où nous serions allés ? Serions-nous assis à une terrasse de café, nos chevilles enchevêtrées, nos têtes se touchant presque, comme ce couple, là-bas, sous le parasol ? Nous baladerions-nous toute la nuit, trouvant refuge dans les allées obscures pour y voler un baiser ? Nous éveillerions-nous le lendemain matin, dénouant nos corps entremêlés avant de déplier une carte, de fermer les yeux et de décider de notre

prochaine destination ? Ou passerions-nous simplement tout notre temps au lit ?

Non ! On arrête ! Tout cela n'a pas de sens. Ça ne mène nulle part. Je me lève, époussete mon pantalon d'une chiquenaude et rentre à l'hôtel. Allongé dans mon lit, je fais rouler une pièce de vingt pesos autour de mes phalanges et je réfléchis à ce qu'il convient de faire maintenant. Quand la pièce tombe par terre, je tends la main pour la récupérer. Et j'arrête mon geste : pile, je me casse. Face, je reste une journée de plus à Valladolid. Pile.

Ce n'est pas exactement comme pointer au hasard un endroit sur la carte. Mais ça le fera.

Le lendemain matin, je descends en quête d'un café. La salle à manger décrépite est pratiquement vide, si l'on excepte une famille hispanophone à une table et, dans un coin près de la fenêtre, une jolie jeune femme d'à peu près mon âge aux cheveux couleur de rouille.

— Je me posais des questions sur vous, m'aborde-t-elle en anglais. Avec, me semble-t-il, un accent américain.

Je remplis ma tasse au distributeur de café et réplique :

— C'est pareil, je me pose souvent des questions sur moi.

— Je vous ai aperçu hier soir devant les marchands ambulants. J'ai essayé de rassembler mon courage pour leur acheter quelque chose à manger, mais j'avais des doutes sur ce qu'ils servaient, et je me suis même demandé si cela ne risquait pas de tuer une gringo comme moi.

— Je pense que c'était du porc. Mais je ne cherche pas plus loin.

— En tout cas, ça ne vous a pas tué, dit-elle en riant. Et ce qui ne vous tue pas vous rend plus fort.

Nous en restons là une seconde et, au moment précis où je lui demande d'un geste si je peux me joindre à elle, elle me fait signe de prendre un siège. Je m'assieds en face d'elle. Un serveur vêtu d'un smoking fatigué pose devant nous un plat de pain de maïs.

— Prenez garde, dit-elle en désignant son pain rassis d'un ongle peint en turquoise. J'ai failli me casser une dent.

Je tapote le pain. Il sonne creux, comme le ferait une bûche évidée.

— J'ai connu pire.

— Qui êtes-vous donc ? Une sorte d'aventurier professionnel de la bouffe ?

— Quelque chose dans ce goût-là.

— D'où venez-vous ? (Elle lève la main.) Non, attendez, laissez-

moi deviner. Dites autre chose.

— Autre chose ?

Elle met un doigt sur sa tempe, puis claque des doigts :

— Vous êtes hollandais.

— Bonne oreille.

— Pourtant, vous n'avez pas beaucoup d'accent.

— Excellente oreille. J'ai appris l'anglais tout petit.

— Vous viviez en Angleterre ?

— Non, c'est juste que ma mère n'aimait pas parler néerlandais, elle trouvait que ça sonnait vraiment trop comme l'allemand. Si bien qu'à la maison on parlait anglais.

Elle regarde le téléphone sur la table.

— Bien. J'imagine qu'il y a une histoire fascinante derrière tout cela, mais j'ai bien peur que ça reste un mystère pour moi. (Elle marque une pause.) J'ai déjà un jour de retard.

— De retard pour quoi ?

— Pour Mérida. J'étais censée y arriver hier, mais ma voiture est tombée en rade et... enfin, depuis, ç'a été une succession de méprises. Et vous ? Où allez-vous comme ça ?

Je reste silencieux une seconde.

— À Mérida, dis-je enfin. Si vous voulez bien de moi comme passager.

— Je me demande ce qui emmerderait le plus David : que je conduise seule ou que je prenne des étrangers en stop.

— Willem. (Je lui tends la main.) Désormais, je ne suis plus un étranger.

Elle plisse les paupières devant ma main tendue.

— Il me faudra mieux que ça.

— Désolé. Je m'appelle Willem de Ruitter.

Je saisis dans mon sac à dos mon passeport tout neuf, tout raide, et le lui tends :

— Voici une preuve de mon identité.

Elle feuillette le document.

— Chouette photo, Willem. Je m'appelle Kate. Kate Roebling. Et je ne te montre pas mon passeport parce que ma photo est carrément catastrophique. Pour ça, tu devras juste me faire confiance.

Avec un sourire, elle me rend mon passeport en le faisant glisser d'un bord à l'autre de la table.

— OK, tu es Willem de Ruitter, aventurier de la bouffe. Le garage vient d'ouvrir, donc je vais récupérer la voiture. Pour peu qu'elle soit prête, je compte tailler la route dans une demi-heure. Ça te laisse assez de temps pour faire tes valises et te préparer à

partir ?

Je montre du doigt le sac à dos posé à côté de moi :

— Mes valises sont déjà faites et je suis fin prêt à partir.

Kate me récupère au volant d'une jeep Volkswagen crachotante aux sièges déchiquetés, d'où s'échappe le rembourrage en mousse.

— T'appelles ça « réparée » ? dis-je en montant à bord.

— Ça, c'est juste l'apparence. Tu aurais dû la voir avant. Le pot d'échappement ne tenait que par la peinture, il pendait littéralement derrière la voiture, en projetant une pluie d'étincelles. Cette petite chérie aurait facilement pu mettre le feu à la forêt tropicale tout entière. Mais il ne faut surtout pas la contrarier. Qui est la plus belle ?

Elle tapote le tableau de bord et se tourne vers moi en murmurant :

— Il faut être gentil avec elle. Sinon, elle va refuser d'avancer.

Je soulève un chapeau imaginaire pour la saluer :

— Toutes mes excuses.

— En fait, c'est une super bagnole. Les apparences peuvent être trompeuses, tu sais.

Elle fait rugir le moteur.

— Oui, j'ai remarqué.

— Dieu merci, sans quoi je serais au chômage.

— Braqueuse de banques ?

— Ah, si seulement ! Je suis comédienne.

— *Vraiment ?*

Elle se tourne vers moi :

— Pourquoi ? Tu es de la tribu ?

— Pas vraiment.

Elle lève un sourcil :

— Pas vraiment ? C'est comme être « un peu » enceinte. On l'est ou on ne l'est pas.

— Bon, eh bien disons que je l'étais, pas sérieusement, et que maintenant je ne le suis plus.

— Oh, alors tu avais besoin de trouver un « vrai » job, c'est ça ? demande-t-elle avec compassion.

— Non, je n'en ai pas non plus.

— Autrement dit, tu te contentes de voyager et de manger dangereusement ?

— Plus ou moins.

— La belle vie.

— Plus ou moins.

La voiture passe dans un nid-de-poule et j'ai l'impression que mon estomac va se coller au plafond avant de s'abattre non moins brutalement sur le plancher.

— Quel genre de comédienne es-tu ? dis-je une fois que tout s'est remis en place.

— Je suis cofondatrice et directrice artistique d'une petite troupe de théâtre new-yorkaise dénommée Ruckus. Nous produisons des pièces, mais nous avons également des activités d'enseignement.

— Waouh, pas mal.

— Eh oui, je sais. Je n'étais pas spécialement ambitieuse, mais lorsque mes amis et moi nous sommes installés à New York, et que nous n'avons pas pu obtenir le genre de rôles que nous souhaitions, nous avons lancé notre propre compagnie. Qui s'est agrandie au fil du temps. Nous produisons donc nos propres pièces, nous donnons des cours et maintenant nous avons décidé de nous diversifier à l'étranger. Voilà pourquoi nous sommes au Mexique. Nous avons monté un atelier autour de Shakespeare à Mérida en collaboration avec l'*universidad autónoma* du Yucatán.

— Tu enseignes Shakespeare en espagnol ?

— Pas moi, je ne parle pas un mot d'espagnol. Je travaille avec les anglophones. David, mon fiancé, lui, parle espagnol. Le plus drôle, c'est que même quand on joue Shakespeare en traduction, je sais, j'ignore comment, à quel moment nous en sommes de la pièce. Peut-être parce que je connais vraiment bien son œuvre. Ou parce que Shakespeare transcende la langue.

Je confirme d'un hochement de tête :

— La première fois que j'ai joué du Shakespeare, c'était en français.

Elle se tourne vers moi. Ses yeux sont verts, brillants comme des pommes d'automne, et des taches de rousseur parsèment l'arête de son nez.

— Tu as joué du Shakespeare, alors ? Et en français ?

— Mais avant tout en anglais, bien sûr.

— Oh, *bien sûr*. (Elle fait une pause.) C'est plutôt pas mal pour un comédien pas sérieux.

— Je n'ai jamais dit que j'étais bon.

Elle éclate de rire :

— Oh, je peux te dire que tu étais bon.

— Vraiment ?

— Absolument. Je suis dotée d'un sixième sens pour ce genre de choses.

Elle sort un paquet de tablettes de chewing-gum, en retire une

et m'en offre un morceau. Ça a un goût de talc et de noix de coco, et mon estomac encore en vrac semble se rebeller un peu plus encore. Je recrache le tout.

— Infect, hein ? Et pourtant étrangement addictif.

Elle en fourre un autre morceau dans sa bouche.

— Alors, comment diable un Hollandais s'est-il retrouvé à jouer du Shakespeare en français ?

— Je voyageais. J'étais complètement fauché. À Lyon, j'ai rencontré une troupe de théâtre appelée Guerrilla Will. Ils jouaient pour l'essentiel en anglais mais la directrice est un peu... disons, excentrique, et elle s'était dit que le meilleur moyen de supplanter les autres troupes de théâtre de rue, c'était de jouer Shakespeare dans la langue du pays. Elle a réussi tant bien que mal à rassembler un certain nombre de comédiens francophones pour jouer *Beaucoup de bruit pour rien* en France, et en français. Mais le type qui interprétait Claudio a préféré jouer la fille de l'air avec un Norvégien dont il venait de faire la connaissance. Tous les membres de la troupe jouaient déjà deux rôles, on n'avait donc besoin que de quelqu'un capable de se débrouiller en français. Ce qui était mon cas.

— Tu n'avais jamais joué Shakespeare auparavant ?

— Je n'avais jamais joué tout court. Je voyageais à l'époque avec une troupe d'acrobates. Quand je te dis que tout ça s'est fait par accident, ce n'est pas de la blague.

— Mais tu as joué dans d'autres pièces ?

— Oui. *Beaucoup de bruit* a été un vrai désastre, mais nous l'avons joué quatre soirs de suite avant que Tor ne s'en rende compte. Par la suite, Guerrilla Will a décidé de revenir à l'anglais et je suis resté. Je gagnais ma croûte correctement.

— Ah, tu fais partie de ces gens-là... Qui jouent Shakespeare juste pour le fric, plaisante-t-elle. Espèce de pute.

J'éclate de rire.

— Et dans quelles autres pièces as-tu joué ?

— *Roméo et Juliette*, bien sûr. *Songe d'une nuit d'été*. *Tout est bien qui finit bien*. *La Nuit des rois*. Toutes ces grosses machines qui plaisent aux masses.

— J'adore *La Nuit des rois*. On envisage de la jouer l'année prochaine, quand on aura le temps. On vient de terminer deux ans de représentations *off-Broadway* de *Cymbeline*, que l'on joue maintenant en tournée. Tu connais ?

— J'en ai entendu parler, mais je ne l'ai jamais vue.

— C'est une pièce superbe. Drôle, romantique, avec plein de musique. En tout cas, nous, c'est comme ça qu'on la joue.

— Nous c'est pareil, on avait un groupe de percussionnistes pour notre *Nuit des rois*.

Elle me coule un regard de côté tout en gardant les yeux fixés sur la route.

— « Notre » *Nuit des rois* ?

— La leur. Celle de Guerrilla Will.

— Il semblerait que la pute soit tombée amoureuse de son client...

— Non. Pas d'amour là-dedans, dis-je.

— Mais ça te manque ?

Je fais non de la tête.

— Je suis passé à autre chose.

— Je vois.

Nous restons silencieux un moment, puis elle reprend :

— Tu passes souvent à autre chose ?

— Assez. Peut-être parce que je voyage beaucoup.

Elle tapote le volant, sur un rythme qu'elle seule est capable de percevoir.

— Ou peut-être que tu voyages beaucoup parce que cela te permet de passer à autre chose.

— Peut-être.

Elle marque une nouvelle pause, avant de reprendre :

— Donc tu as décidé de passer à autre chose. Est-ce ce qui t'a amené dans cette grande métropole qu'est Valladolid ?

— Non, c'est le vent qui m'a poussé jusque-là.

— Quoi ? Comme un vulgaire sac plastique ?

— Je préfère me voir comme un bateau. Un voilier.

— Mais les voiliers ne sont pas guidés par le vent. Ils utilisent son énergie. Ça fait une sacrée différence.

Je regarde par la fenêtre. La jungle est omniprésente. Puis je me retourne vers Kate.

— Crois-tu qu'on peut passer d'une chose à une autre quand on n'est pas sûr de ce qu'on vient de quitter ?

— On peut passer à autre chose après avoir quitté n'importe quoi, réplique-t-elle. Mais ça semble pour le coup un peu compliqué.

— Ça l'est, dis-je. Compliqué.

Kate ne répond pas, et le silence se prolonge, aussi miroitant que la route qui s'ouvre devant nous. Je décide de le briser en ajoutant :

— C'est une longue histoire.

— Et c'est une longue route, réplique-t-elle.

Kate a quelque chose en elle qui me rappelle Loulou : peut-être est-ce simplement le fait que toutes deux sont américaines, à moins que ce ne soit la façon dont nous nous sommes rencontrés : en voyage, en parlant de bouffe.

Ou peut-être est-ce parce que, d'ici quelques heures, nous nous quitterons pour ne plus jamais nous revoir. Je n'ai rien à perdre. C'est ainsi que, tandis que nous roulons, je raconte à Kate l'histoire de ce jour-là, mais dans une version différente de celle que j'ai servie à Broodje et aux garçons. Il faut jouer en fonction de son public, n'arrêtait pas de répéter Tor. C'est peut-être pourquoi je me permets de raconter à Kate les parties de l'histoire que je n'ai pas racontées – que je n'ai pas pu raconter – à Broodje et aux autres.

— C'était comme si elle me connaissait, lui dis-je. D'emblée elle me connaissait.

— Comment ça ?

Je lui raconte que Loulou pensait que je l'avais laissée tomber dans le train lorsque j'étais resté trop longtemps au bar. Éclatant d'un rire hystérique et puis, de façon parfaitement inattendue – le premier instantané que j'avais de son étrange honnêteté –, me disant qu'elle croyait que j'étais descendu du train.

— C'était ton intention ? demande Kate, les yeux écarquillés.

— Non, pas du tout, dis-je.

Ce qui est la stricte vérité, même si ce souvenir me remplit de honte à cause de ce que j'allais faire par la suite.

— Alors, comment te voyait-elle, exactement ?

— Elle m'a dit qu'elle ne comprenait pas pourquoi je l'invitais comme ça, sans arrière-pensée.

Ma voisine éclate de rire.

— Je ne pense vraiment pas que l'on puisse qualifier d'arrière-pensée l'envie de coucher avec une jolie fille.

J'avais envie de coucher avec elle, bien sûr...

— Mais ce n'était pas ça, l'arrière-pensée. Je l'ai invitée à Paris parce que je n'avais pas envie de rentrer en Hollande ce jour-là.

— Et pourquoi donc ?

Mon estomac me joue à nouveau des tours. Bram, disparu. Yael, pratiquement disparue. La péniche, à une signature de la disparition. Je me force à sourire.

— C'est une autre histoire, beaucoup plus longue, et je n'en ai pas encore terminé avec celle-ci.

Et je répète à Kate l'histoire du double bonheur racontée par Loulou. Celle du jeune Chinois qui quitte son foyer pour aller passer un examen important et qui tombe malade dans un village

de montagne, où un docteur s'occupe de le soigner ; de la fille du docteur qui lui récite un vers étrange ; de l'empereur qui, après que le jeune homme a bien réussi son examen, lui récite à son tour un mystérieux vers ; du même jeune homme qui, reconnaissant immédiatement ce vers comme le pendant de celui que lui a récité la fille du médecin, répète ce dernier à l'empereur qui, ravi, lui accorde le job avant qu'il rentre chez lui et épouse la fille du docteur. Le double bonheur.

Des arbres verts se découpent sur le ciel sous la pluie de printemps tandis que le ciel efface les arbres printaniers dans l'obscurcissement. Des fleurs rouges parsèment la terre sous la brise, tandis que la terre se colore en rouge après l'aurore et son baiser.

Telle était la teneur de la poésie. Dès que Loulou me l'avait récitée, j'avais aussitôt reconnu quelque chose de familier, alors même que je ne l'avais jamais entendue, pas plus que la légende elle-même. Inconnue et familière. Ce qui, à ce stade, était l'image que j'avais de Loulou.

Je raconte à Kate la façon dont Loulou m'avait demandé qui prenait soin de moi – comme si elle connaissait la réponse – avant de s'en charger elle-même. S'interposant entre moi et les skinheads. Jetant ce livre à la figure de mes agresseurs. Faisant diversion afin de nous permettre de nous enfuir avant qu'on se fasse sérieusement tabasser. Elle seule avait été blessée. Même maintenant, le souvenir du sang sur son cou après que l'un des skins lui eut jeté une bouteille à la tête me rend encore malade, après tous les mois qui se sont écoulés. Malade et honteux. Mais ça, je ne le dis pas à Kate.

— C'était très brave de sa part, commente Kate après que je lui ai raconté ce qu'avait fait Loulou.

Saba avait coutume de dire qu'il y avait une différence entre la bravoure et le courage. La bravoure consistait à faire quelque chose de dangereux sans réfléchir. Le courage, c'était affronter le danger en ayant une connaissance pleine et entière des risques encourus.

Je corrige donc Kate :

— Non, c'était courageux.

— Vous avez été courageux tous les deux.

Mais non, je ne l'avais pas été. Parce que j'avais essayé de renvoyer Loulou. Comme le dégonflé que j'étais. Et je n'y étais pas parvenu. Lâchement. Je laisse également cet aspect de côté avec Kate.

— Et donc tu es venu au Mexique pour faire quoi ? me demande-t-elle.

Je songe aux garçons. Ils pensent que je suis venu là pour me

vacciner. Pour trouver Loulou, coucher avec elle encore un certain nombre de fois, et passer ensuite à autre chose.

— Je ne sais pas... La retrouver. Ne serait-ce que pour effacer l'ardoise.

— Quelle ardoise ? Tu lui as laissé un mot.

— Oui, mais...

Je suis sur le point de tout lui dire. Je m'arrête au dernier moment.

— Mais quoi ?

— Mais je... je ne suis pas revenu, finis-je.

Kate me dévisage un long moment. La voiture commence à rouler sur le bas-côté lorsqu'elle s'intéresse de nouveau à sa conduite.

— Pour le cas où tu ne l'aurais pas remarqué, Willem, Cancún est dans l'autre sens. (Elle pointe du doigt la direction d'où nous venons.) Tes chances de retrouver cette fille semblent suffisamment minces pour que tu n'aies pas en plus à te rendre dans une autre ville.

— Ça ne pouvait qu'échouer. J'en étais sûr.

— Comment pouvais-tu en être sûr ?

— Parce qu'on ne trouve jamais les choses qu'on cherche quand on les cherche. On les trouve quand on ne les cherche pas.

— Si c'était vrai, personne ne retrouverait jamais ses clefs.

— Je ne parle pas de clefs, mais de choses importantes.

Elle soupire.

— Je ne te suis pas. D'un côté, tu te fies inconditionnellement à ces accidents qui jalonnent ton existence, de l'autre tu exclus absolument qu'il t'en arrive un autre.

— Je ne l'exclus pas du tout : la preuve, je me suis donné le mal d'aller à Cancún.

— Avant de filer rapidement à Mérida.

— J'étais sûr de ne pas la retrouver. En la cherchant.

Je hoche la tête. Difficile d'expliquer cet aspect des choses.

— Il était écrit que ça n'arriverait pas.

— Il était écrit... se moque Kate. Désolée, mais j'ai vraiment beaucoup de mal à gober tous ces trucs irrationnels. (Elle lève les bras au ciel et il faut que je saisisse le volant avant qu'elle le reprenne.) Il n'y a rien qui ne soit intentionnel, Willem. Rien. Cette théorie sortie de ton chapeau comme quoi l'existence serait régie par les accidents... Est-ce que ça ne serait pas tout simplement une grosse excuse pour justifier ta passivité ?

Je suis sur le point de protester quand l'image d'Ana Lucia me traverse l'esprit. L'endroit adéquat au moment adéquat. Sur l'instant, cela m'était apparu comme un accident fortuit.

Maintenant, cela m'évoque plutôt une capitulation.

— Comment alors expliques-tu... nous deux ? dis-je en pointant mon index vers elle puis vers moi. Comment expliques-tu cette conversation, ici et maintenant, sinon par accident ? Sinon parce que ton pot d'échappement a lâché, et que cela t'a obligée à rester à Valladolid, où je n'étais même pas censé me trouver ?

Je ne mentionne pas le fait que la partie de pile ou face a joué un rôle décisif, même si cela semblerait plutôt appuyer ma thèse.

— Oh non, pitié, ne va pas tomber amoureux de moi, supplie-t-elle en riant et en tapotant la bague qu'elle porte à l'annulaire. Cela étant, je ne nie pas la main magique du destin. Je suis une comédienne, après tout, et shakespearienne en plus. Mais ça ne peut pas être la ligne de force de ton existence. C'est toi qui dois la piloter. Et à ce propos, oui, en effet, nous avons cette conversation parce que ma voiture – oh la jolie petite voiture que voilà ! – (elle caresse le tableau de bord en gazouillant ces mots) a connu quelques problèmes mécaniques. Mais c'est bien *toi* qui m'as demandé de t'emmener, toi qui m'as convaincu d'accepter, ce qui discrédite du même coup ta théorie. C'est pure affaire de volonté, Willem. Il peut arriver que le destin, la vie, ou appelle ça comme tu veux, laisse une porte entrebâillée et qu'on en profite pour se faufiler. Mais il arrive également que le destin ferme la porte à double tour et qu'on soit obligé de trouver la clef, de forcer la serrure, voire même de démolir cette foutue porte. Parfois, le destin ne nous montre même pas la porte, et on doit alors la construire soi-même. Mais si on se contente d'attendre qu'on nous ouvre les portes...

Elle n'achève pas sa phrase.

— Eh bien quoi ?

— Je crois que tu auras beaucoup de mal à trouver le bonheur tout simple, et encore plus sa double portion.

— Je commence à douter de l'existence même de ce double bonheur, dis-je en songeant à mes parents.

— C'est parce que tu es à sa recherche. Le doute fait partie de la recherche. C'est pareil pour la foi.

— Ce ne sont pas des termes opposés ?

— Peut-être que ce sont juste les deux parties du même distique.

Cela me rappelle quelque chose que Saba répétait souvent : *Une vérité et son contraire sont les deux faces de la même pièce*. Je n'avais jamais compris ce que cela voulait dire, jusqu'à maintenant.

— Tu sais, Willem, je soupçonne qu'au plus profond de toi-même tu sais *exactement* pourquoi tu es là, *exactement* ce que tu veux, mais que tu refuses de t'engager à fond, d'accepter cette

volonté, et encore moins de la réaliser. Tout simplement parce que l'une et l'autre de ces perspectives sont terrifiantes.

Elle se tourne vers moi et me fixe avec intensité. Ça dure un certain temps, et la voiture commence à dévier de sa trajectoire. De nouveau, je suis obligé de saisir le volant pour la redresser. Kate le lâche alors tout à fait et je dois l'agripper des deux mains.

— Tu vois, Willem. Tu as pris le volant.

— Pour nous empêcher de quitter la route, c'est tout.

— Tu aurais pu dire « pour nous empêcher d'avoir un accident »...

Vingt

Mérida, Mexique

Mérida, c'est Valladolid en plus grand, une ville coloniale peinte au pastel. Kate me lâche devant un bâtiment historique couleur pêche qui, à ce qu'elle a entendu dire, est un hôtel bon marché mais convenable. Je m'offre une chambre avec un balcon donnant sur la place, je m'y installe sur une chaise et je regarde les gens qui tentent de s'abriter du soleil de l'après-midi. Les boutiques ferment, c'est l'heure de la sieste. J'avais projeté de faire un tour dans le secteur et de me trouver à manger, mais en réalité je n'ai pas faim. Je me sens vaguement courbaturé après le trajet en voiture de ce matin, et mon estomac donne l'impression de ne pas avoir encore digéré les cahots de la route. Je décide finalement de faire une sieste moi aussi.

Je me réveille couvert de sueur. Il fait nuit dehors, il n'y a pas un souffle d'air dans la chambre à l'odeur de renfermé. Je me lève pour aller ouvrir la fenêtre ou la porte donnant sur le balcon, mais je sens mon estomac me remonter dans la gorge. Je retombe comme une masse sur le lit et je referme les yeux, pour m'obliger à me rendormir. Il m'arrive ainsi de ruser avec mon corps et de le contraindre avant qu'il ne se rende compte que quelque chose ne tourne pas rond. Parfois, cela marche.

Mais pas ce soir. Je songe au porc baignant dans une sauce brune qui a constitué mon dîner de la veille au soir, et ce souvenir provoque dans mon estomac des mouvements divers, comme si un petit animal féroce était maintenu prisonnier à l'intérieur.

Intoxication alimentaire. C'est sûrement ça. Je soupire. OK. Quelques heures désagréables à endurer, après quoi dodo. On n'en

parlera plus. Le tout est de tenir jusqu'au moment de dormir.

Je n'ai plus de notion de l'heure et suis donc incapable de dire le temps qu'il faudra au soleil pour se lever, mais quand il apparaît enfin, je sais que je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. J'ai vomi si souvent que la poubelle en plastique est presque pleine. J'ai bien essayé, à plusieurs reprises, de ramper jusqu'à la salle de bains commune, au bout du couloir, mais je n'ai pas réussi à aller plus loin que la porte. Maintenant que le soleil est levé, la température monte dans la chambre. Je peux presque voir les vapeurs toxiques émanant de la poubelle envahir l'air, m'empoisonnant complètement une fois encore.

J'ai des nausées incessantes. Sans répit ni soulagement entre les accès. Je vomis jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien : ni nourriture, ni bile, plus rien de moi, dirait-on.

C'est alors que je sens la soif frapper. Il y a longtemps que j'ai absorbé le reste d'eau que contenait ma bouteille, et que je l'ai vomi là aussi. Je me mets à rêver de torrents de montagne, de cascades, d'averses, et même d'un canal en Hollande ; toutes sources auxquelles je m'abreuverais volontiers, si je le pouvais. Ils vendent de l'eau en bouteille en bas. Et il y a également un robinet dans la salle de bains. Mais je suis incapable de me redresser sur mon séant, encore moins de me lever, sans même parler d'atteindre un point d'eau.

Je crie : « Il y a quelqu'un ? » En néerlandais. En anglais. J'essaie de me rappeler comment on dit ça en espagnol, mais les mots se mélangent dans ma tête. J'ai l'impression que je dis quelque chose mais je n'en suis pas sûr du tout, la place est très bruyante et ma voix faiblarde n'a aucune chance de percer.

Je tends l'oreille pour entendre si on frappe à la porte, priant pour qu'on m'apporte un verre d'eau, des draps propres, une compresse fraîche, qu'une douce main se pose sur mon front. Mais non, rien ne vient. C'est un hôtel bas de gamme, réduit à sa plus simple expression, sans personnel de ménage. Et j'ai réglé deux nuits d'avance.

Nouveau haut-le-cœur. Rien ne sort, sinon mes larmes. J'ai vingt et un ans, et je continue de pleurer quand je dégueule.

Finalement, le sommeil vient me sauver. Et quand je me réveille, je la vois, si près. La seule pensée qui me traverse alors, c'est : *Ça en valait vraiment la peine si ça t'a conduit ici.*

Qui prend soin de toi désormais ? susurre-t-elle. Sa voix me fait l'effet d'une brise rafraîchissante.

Toi, dis-je sur le même ton. C'est toi qui prends soin de moi.

Je serai ta fille de la montagne.

Je tends la main vers elle, mais elle n'est plus là et maintenant la chambre est pleine de toutes les autres : Céline, Ana Lucia, Kayla, Sara, la fille avec le ver dans la bouteille, et d'autres encore : une Franke à Riga, une Gianna à Prague, une Jossra à Tunis. Toutes se mettent à me parler en même temps :

On va prendre soin de toi.

Allez-vous-en. Je veux que Loulou revienne. Dites-lui de revenir.

Tortues vertes, sang rouge, ciel bleu, double bonheur, la-la-la,
chantonnent-elles.

Non, non ! Ce n'est pas comme ça que ça se passe. Ce n'est pas comme ça que fonctionne le double bonheur.

Mais je ne me rappelle absolument pas comment il fonctionne.

Elle t'a abandonné comme ça.

Je vais prendre soin de toi.

Pute française.

Appelez-moi si vous avez besoin de quoi que ce soit.

Vous voulez qu'on partage ?

Je hurle :

Arrêtez !

Prends le volant ! C'est maintenant Kate qui hurle. Seulement, je ne peux voir aucun volant et j'ai le sentiment angoissant, comme dans les rêves, que je vais avoir un accident.

Non ! Arrêtez. Allez-vous-en ! Toutes autant que vous êtes. Vous n'êtes pas réelles ! Aucune de vous ! Pas même Loulou. J'oblige mes paupières à se fermer, je me couvre les oreilles avec l'oreiller trempé de sueur et je me mets en boule, dans la position du fœtus. Et enfin, enfin, je sombre comme ça dans le sommeil.

Je m'éveille. Ma peau est fraîche. Le ciel rougeoit. Je ne suis pas sûr de savoir si c'est le crépuscule ou l'aurore ni combien de temps je suis resté dans le potage. Je suis déphasé, mais pas au point d'avoir oublié que je suis censé revenir bientôt à Cancún pour y retrouver Broodje et rentrer avec lui en Hollande. Il faut que je trouve un moyen de lui faire savoir qu'il risque de devoir prendre l'avion sans moi. Je glisse mes jambes hors du lit. La chambre vacille sous mes yeux mais sans basculer complètement pour autant. Je plante mes pieds sur le plancher. Je m'oblige à me redresser. Comme un bambin, ou un grand vieillard, je descends les marches, une par une, jusqu'à la réception.

Je trouve non loin un cybercafé où l'on peut passer des appels longue distance. J'ai l'impression d'être resté des mois dans le noir tant la lumière des écrans m'agresse les yeux. Je tends quelques billets, demande un téléphone et suis guidé jusqu'à une banque

d'ordinateurs munis d'un combiné téléphonique. J'ouvre mon répertoire. S'en échappe la carte de Kate, avec RUCKUS THEATER COMPANY occupant tout le haut en gros caractères rouges.

Je commence à composer le numéro. Les chiffres tournicotent sur la page et je ne suis pas certain d'avoir tapé correctement le code du pays, ou de ne pas m'être trompé.

Pourtant, une sonnerie faiblarde se fait entendre. Puis une voix : lointaine, comme sortant d'un interminable tunnel, mais indéniablement la sienne. Dès que je l'entends, ma gorge se serre complètement.

— Allô. Allô ? Qui est à l'appareil ?

Je parviens tout juste à articuler d'une voix rauque :

— M'man ?

Silence. Et quand elle prononce mon nom, j'ai envie de pleurer. Je répète :

— M'man.

— Willem, où es-tu ?

Sa voix est claire, précise, très pro, comme d'habitude.

— Je suis perdu.

— *Perdu ?*

Je me suis déjà perdu par le passé, dans des villes nouvelles pour moi, sans repères familiers me permettant de m'orienter, dans des lits étrangers, sans savoir exactement où je me trouvais ni à côté de qui. Mais je réalise maintenant que ça, ce n'était pas être perdu. C'était autre chose. Cette fois... je sais peut-être précisément où je me trouve – dans un hôtel pas cher, sur la place centrale, à Mérida, au Mexique –, mais je ne me suis jamais senti aussi totalement à la dérive.

Il y a un long silence sur la ligne et je crains un moment que nous ayons été coupés. Mais j'entends Yael me dire :

— Viens me retrouver. Je t'envoie un billet d'avion. Viens me retrouver.

Ce n'est pas vraiment ce que j'ai envie d'entendre. Ce que j'ai envie, ce que je brûle littéralement d'entendre, c'est *rentre à la maison*.

Mais, bien sûr, elle ne peut pas me dire de rentrer dans un lieu qui n'existe plus, pas plus que je ne puis y aller. Pour le moment, c'est le mieux que nous puissions faire, elle comme moi.

Vingt et un

Février

Bombay, Inde

Emirates 148

13 fév : Départ 14 h 40 Amsterdam – Arrivée 00 h 10 Dubaï

Emirates 504

14 fév : Départ 03 h 55 Dubaï – Arrivée 08 h 20 Bombay

Bon voyage.

Cet e-mail, avec mon itinéraire, constitue l'essentiel des échanges entre Yael et moi depuis mon retour du Mexique, le mois dernier. À mon retour de Cancún, un sympathique agent de voyages dénommé Mukesh m'a appelé pour me demander une copie de mon passeport. Une semaine plus tard, Yael m'envoyait mon itinéraire. Je n'ai guère eu plus de nouvelles d'elle depuis.

J'essaie de ne pas en tirer trop de conclusions. Yael est comme ça. Et moi comme ci. L'explication la plus charitable est qu'elle met le bla-bla, le *small talk* en réserve, afin que nous ayons quelque chose à nous dire durant... la quinzaine, le mois, les six semaines (?) à venir. Je ne suis sûr de rien. Nous n'avons pas discuté de la durée de mon séjour. Mukesh m'a dit que le billet était valable trois mois et que, si j'avais besoin d'aide pour retenir des vols intérieurs en Inde, ou au départ de l'Inde, je n'hésite surtout pas à le contacter. J'essaie de ne pas en tirer trop de conclusions, là encore.

Dans la queue pour l'immigration, je sens mes nerfs tendus à bloc. La barre de Toblerone achetée au duty-free (destinée à Yael) que j'ai fini par engloutir durant la descente de l'avion sur Bombay n'a sans doute pas arrangé les choses. Tandis que la file

d'attente progresse à un rythme d'escargot, une Indienne impatiente me pousse de son monstrueux ventre enveloppé dans un sari, comme si cela pouvait nous faire accélérer. Je suis presque prêt à changer de place avec elle. Pour qu'elle cesse de me pousser. Et pour retarder ma progression.

Quand je pénètre dans le hall des arrivées de l'aéroport, je découvre une scène qui relève à la fois de l'ère spatiale et des âges bibliques : l'aéroport est neuf, ultramoderne, mais le hall grouille de gens qui semblent transporter leur vie tout entière sur des chariots métalliques. À la minute où je quitte la douane, je sais que Yael n'est pas là. Pas parce que je ne la vois pas, ce qui est en effet le cas. Mais parce que je réalise, un peu tard, qu'elle ne m'a jamais dit spécifiquement qu'elle viendrait me chercher. C'est ce que j'avais présumé. Mais avec ma mère, il ne faut jamais présumer de rien.

Quand même, cela fait presque trois ans. Et c'est elle qui m'a invité à venir ici. Je parcours le hall de long en large. Tout autour de moi, des essaims de gens se poussent, se bousculent, comme s'ils cherchaient à atteindre les premiers une ligne d'arrivée invisible. Mais pas de Yael.

En éternel optimiste, je sors pour voir si elle m'attend à l'extérieur. La vive lumière du soleil matinal me fait mal aux yeux. J'attends dix minutes. Un quart d'heure. Aucun signe de ma mère.

Chauffeurs de taxi et porteurs se livrent à des combats de gladiateurs pour s'arracher les passagers. « Psst », me sifflent-ils. Je regarde fixement l'itinéraire désormais froissé que je tiens toujours à la main, comme s'il y avait une chance quelconque qu'il me fournisse des informations inédites de première importance.

— On vient vous chercher ?

Devant moi se dresse un homme. Ou un garçon. Quelque chose entre les deux. Il semble avoir à peu près mon âge, à l'exception de ses yeux, qui en ont beaucoup vu.

Du regard, je fais une fois de plus le tour de la zone.

— Apparemment pas.

— Vous avez besoin d'un chauffeur ?

— Apparemment oui.

— Où allez-vous ?

Je me remémore l'adresse inscrite dans les formulaires d'immigration que je viens de remplir en triple exemplaire.

— Au *Bombay Royale*. À Colaba. Vous connaissez ?

Son mouvement de tête – mi-oui mi-non – n'est pas précisément

fait pour me rassurer.

— Je peux vous y emmener.

— Vous êtes chauffeur ?

Même mouvement de tête.

— Où est votre valise ?

Je pointe du doigt mon petit sac à dos.

Il éclate de rire.

— Comme Kurma.

— Le plat ?

— Non, ça c'est le *korma*. Kurma est une des incarnations de Vishnou ; c'est une tortue qui porte sa maison sur son dos. Mais si vous aimez le *korma*, je peux vous indiquer un bon endroit.

L'homme-garçon se présente – Prateek – puis nous fait traverser avec assurance la foule, jusqu'à un terrain poussiéreux au-delà du parking de l'aéroport. L'endroit est bordé d'un côté par les pistes, de l'autre par de grands immeubles et des grues encore plus hautes, qui se balancent sous l'effet du vent. Prateek repère la voiture, que chez moi on qualifierait de « vintage », mais quand je lui en fais compliment, il me réplique par une grimace et me dit qu'elle appartient à son oncle et qu'un jour il achètera sa voiture à lui, une bonne, fabriquée à l'étranger, une Renault ou une Ford, pas une Maruti ou une Tata. Il refile quelques pièces au gamin maigre et sale qui gardait le véhicule et ouvre la portière arrière. Je jette mon sac à dos sur la banquette et essaie d'ouvrir la portière avant droite. Prateek me dit d'attendre et, au terme d'une série compliquée de torsions et de cliquetis, parvient à l'ouvrir de l'intérieur, faisant tomber du même coup la pile de magazines qui encombraient le siège passager.

La voiture renaît à la vie à grand renfort de vibrations, et la statuette en cuivre fixée au tableau de bord – un petit éléphant au sourire perpétuellement amusé – se met à danser.

— Ganesh, explique Prateek. Celui qui lève les obstacles.

— Où étais-tu le mois dernier ? dis-je à la statue.

— Il n'a pas bougé de là, répond solennellement Prateek.

Nous quittons le complexe de l'aéroport, passant devant une sorte de bidonville avant de grimper jusqu'à une autoroute surélevée. Je passe ma tête par la vitre. La température est agréablement chaude, mais elle montera beaucoup, me prévient Prateek. Nous sommes toujours en hiver, et il fera de plus en plus chaud jusqu'à l'arrivée de la mousson, en juin.

En chemin, Prateek me montre différents hauts lieux. Un temple célèbre. Un pont suspendu à haubans surplombant la baie de Mahim.

— Beaucoup de stars de Bollywood habitent ce coin. Tout près

des studios, qui sont proches de l'aéroport. (Il montre du pouce l'endroit d'où nous venons.) Mais il y en a qui vivent à Juhu Beach, d'autres à Malabar Hill. Mais aussi à Colaba, là où vous allez. C'est là que se trouve l'hôtel *Taj Mahal*, où sont descendus Angelina Jolie, Brad Pitt, Roger Moore, 007. Et aussi plusieurs présidents américains.

La circulation devient plus dense. Nous ralentissons et Ganesh cesse de danser.

— Quel est votre film préféré ? me demande Prateek.

— Difficile d'en citer un seul.

— Et quel est le dernier que vous ayez vu ?

J'en ai visionné rapidement une bonne demi-douzaine durant mes vols d'aller, mais j'étais trop stressé pour pouvoir me concentrer vraiment. Je dirais que le dernier que j'ai vu en entier était *La Boîte de Pandore*. Celui qui a tout déclenché, qui a entraîné cette désastreuse expédition mexicaine et qui, ironie de l'histoire, m'a amené ici. Loulou. Si elle se trouvait très très loin auparavant, elle l'est encore plus maintenant. Ce n'est plus un mais deux océans qui nous séparent désormais.

— Jamais entendu parler de ce film, avoue Prateek avec un hochement de tête. Parmi les films de l'année écoulée, j'ai deux favoris ex-aequo : *Les gangs de Wasseyapur*. Un thriller. Et *Londres, Paris, New York*. Vous savez combien les studios d'Hollywood produisent de films par an ?

— Aucune idée.

— Dites un chiffre.

— Mille.

Il fronce les sourcils.

— Je parle des studios, pas d'un amateur avec une caméra. Mille, ce serait impossible.

— Cent ?

Son sourire s'allume, comme actionné par un interrupteur.

— Faux ! Quatre cents. Et maintenant, vous savez combien Bollywood produit de films par an ? Je ne vous demande pas de deviner parce que vous allez vous tromper. (Il fait une pause pour créer un effet dramatique.) Huit cents !

— Huit cents !

Je répète parce qu'il est clair qu'il pense que ce nombre mérite d'être répété.

— Oui ! lance-t-il, avec un large sourire cette fois. Deux fois plus qu'Hollywood. Et vous savez combien il y a de gens qui chaque jour vont au cinéma en Inde ?

— J'ai la vague impression que vous allez me le dire.

— Quatorze millions. Est-ce que quatorze millions de personnes vont chaque jour au cinéma en Allemagne ?

— Aucune idée. Je suis hollandais. Mais étant donné que notre population ne dépasse guère les seize millions, j'en doute fort.

Il rayonne carrément de fierté.

Nous quittons l'autoroute pour entrer dans un labyrinthe de rues de ce qui doit être le Bombay de l'époque coloniale, et tournons dans une artère bordée d'arbres qui forment une tonnelle de verdure, où une série d'autobus à impériale sont à l'arrêt, leurs pots d'échappement crachant de la fumée noire.

— Voici la Porte de l'Inde, annonce Prateek, désignant un arc sculpté monumental, situé au bord de la mer d'Arabie. Et l'hôtel *Taj Mahal*, dont je vous ai parlé, poursuit-il en passant devant un bâtiment massif tout de dômes et de corniches.

Un groupe d'Arabes en robes blanches gonflées par le vent s'engouffrent dans une série de 4x4 aux vitres teintées.

— Il y a un *Starbucks* à l'intérieur, ajoute-t-il.

Puis, d'une voix qui n'est plus qu'un léger murmure :

— Vous avez déjà bu un café *Starbucks* ?

— Oui.

— Mon cousin dit qu'en Amérique on en boit à chaque repas.

Il s'arrête devant un autre bâtiment grisâtre, d'époque victorienne, qui semble transpirer sous la chaleur. L'enseigne, imitant une écriture cursive recherchée mais passée par le temps, indique BO BAY RO AL.

— Et voilà, vous y êtes. Le *Bombay Royale*.

Je suis Prateek dans un hall de réception sombre et frais, silencieux si l'on excepte le chuintement et le grincement des ventilateurs de plafond ou encore la faible stridulation des criquets nichés quelque part dans les murs. Derrière un long comptoir en acajou, un homme si âgé qu'il semble contemporain du bâtiment est occupé à faire la sieste. Il se réveille en sursaut quand Prateek fait résonner la cloche à grand bruit.

Aussitôt, tous les deux commencent à discuter avec animation, en hindi pour l'essentiel, mais également avec quelques mots d'anglais jetés ici ou là. « Le règlement », n'arrête pas de répéter le vieillard.

Finalement, Prateek se tourne vers moi :

— Il dit que vous ne pouvez pas vous installer ici.

Je secoue la tête. *Pourquoi diable m'a-t-elle fait venir ? Qu'est-ce que je suis venu foutre ici ?*

— C'est une résidence privée, pas un hôtel, explique Prateek.

— Oui, j'ai entendu parler de ce genre d'établissements.

— Il y a d'autres hôtels à Colaba.

— Mais ça doit pourtant être ça.

C'est l'adresse d'elle que j'ai depuis ces dernières années.

— Cherchez donc le nom de ma mère : Yael Shiloh.

À la mention de ce nom, le vieil homme redresse vivement la tête.

— Willem *saab* ? demande-t-il.

— Willem. Oui, c'est moi.

Il plisse les yeux et s'empare de mes deux mains :

— Vous ne ressemblez pas du tout à la *memsahib*, dit-il.

Inutile de savoir ce que ce mot signifie pour comprendre de qui il parle. J'entends ça depuis toujours.

— Mais où est-elle ? demande-t-il.

Ouf, un peu de réconfort : je ne suis pas le seul à être dans le brouillard.

— Oh, vous la connaissez... dis-je.

— Oui oui oui, confirme-t-il, avec le même mouvement de tête imprécis que Prateek un peu plus tôt.

— Je peux m'installer dans son appartement, alors ? dis-je au vieillard.

Il réfléchit à la question, en grattant le chaume gris de son menton.

— D'après le règlement, seuls les membres peuvent demeurer ici. Quand la *memsahib* fera de vous un membre, vous deviendrez membre.

— Mais elle n'est pas là, signale obligeamment Prateek.

— Le règlement, répète le vieil homme.

— Mais vous saviez que j'allais venir, dis-je.

— Mais vous n'êtes pas avec elle. Et si vous n'étiez pas vous ? Vous avez une preuve ?

Une preuve ? Quel genre ? Un nom de famille ? Le mien est différent. Des photos ?

— Tenez, dis-je en montrant l'e-mail de Yael, maintenant tout humide de sueur et encore plus froissé.

Il le scrute attentivement de ses yeux sombres, devenus voilés avec l'âge. Et puis il doit se dire que cela suffit : il hoche la tête à deux reprises et lance :

— Bienvenue, Willem *saab*.

— Enfin, commente Prateek.

— Je m'appelle Chaudhary, reprend le vieillard et, ignorant Prateek, il me tend une liasse de documents à remplir. Lorsque

j'en ai terminé, il se dirige péniblement vers l'ouverture du comptoir et en sort avec des craquements d'articulations. Il s'engage en traînant les pieds dans un long couloir aux parois de bois patiné. Je le suis, entraînant Prateek sur mes talons. Arrivé aux ascenseurs, Chaudhary se tourne vers mon chauffeur et lui fait signe « non non » avec son index.

— Seuls les membres peuvent prendre l'ascenseur, lui déclare-t-il. Toi, tu prends l'escalier.

— Mais il est avec moi, dis-je.

— C'est le règlement, Willem *saab*.

Prateek hoche la tête :

— Je devrais sans doute ramener la voiture à mon oncle, dit-il.

— OK. Je vous règle.

Je sors une liasse de billets crasseux.

— Trois cents roupies sans air conditionné. Quatre cents avec, intervient Chaudhary. C'est la loi.

Je tends à Prateek cinq cents roupies, environ le prix d'un sandwich en Hollande. Il s'apprête à partir quand je le rappelle :

— Eh, vous m'aviez parlé d'un *korma*, non ?

Il m'adresse un sourire un peu niais, qui me rappelle Broodje.

— Je vous recontacte, promet-il.

L'ascenseur nous hisse péniblement jusqu'au cinquième étage. Chaudhary ouvre la porte qui donne sur un couloir brillamment éclairé, à l'odeur de cire et d'encens. Il me précède, passant devant une série de portes lattées, et s'arrête devant celle qui se trouve tout au bout, avant de sortir une grosse clef.

Tout d'abord, je me dis que le vieil homme s'est trompé d'appartement. Yael est censée vivre ici depuis deux ans, or je n'aperçois qu'une suite de pièces totalement vides. De gros meubles en bois, sans caractère, aux murs des gravures de forts dans le désert et de tigres du Bengale, totalement dépourvues d'originalité. Une petite table ronde contre une double porte-fenêtre.

Et c'est alors que je le sens. Derrière les odeurs concurrentes d'oignon, d'encens, d'ammoniaque et de cire, cette senteur si reconnaissable de citron vert et de terre mouillée. Le parfum – je m'en rends compte avec l'évidence de quelque chose qu'on a toujours connu, mais qu'on n'a jamais eu besoin de reconnaître jusqu'alors –, le parfum de ma mère.

J'avance dans l'entrée d'un pas hésitant et une nouvelle bouffée m'atteint en plein cœur. Et tout d'un coup, je ne suis plus en Inde. Je suis de retour à Amsterdam, chez moi, à la fin d'un long crépuscule d'été. Comme la pluie avait enfin cessé, Bram et Yael

étaient sortis, histoire de fêter ce petit miracle qu'était le retour du soleil. Encore glacé par la pluie, j'étais resté à l'intérieur, blotti sous une couverture de laine écrue et je les avais suivis des yeux par la grande baie vitrée. Des étudiants qui vivaient dans un des immeubles donnant sur le canal avaient mis de la musique à fond. Une chanson avait ainsi retenti, un truc ancien, *new wave*, du temps où Yael et Bram étaient plus jeunes. Il l'avait alors prise par la taille et ils s'étaient mis à danser, tête contre tête, alors même que c'était tout sauf un *slow*. Je les avais observés à travers la vitre, figé devant le spectacle qu'ils offraient, tout en feignant l'indifférence. J'avais peut-être onze ou douze ans à l'époque, un âge où ce genre de manifestation aurait dû m'embarrasser, mais ça n'avait pas été le cas. Yael m'avait surpris en train de les regarder et – ce qui m'avait étonné sur le moment, et m'étonne toujours maintenant que j'y repense – elle était rentrée. Elle ne m'avait pas exactement entraîné dehors, ni invité à venir danser avec eux, comme Bram aurait pu le faire. Elle avait juste plié la couverture et m'avait pris par le bras. Je m'étais retrouvé enveloppé par son parfum, oranges et feuilles, cette éternelle odeur d'argile de ses élixirs, qui se mêlait à celle des canaux et de leurs sombres secrets. J'avais essayé de faire comme si j'acceptais du bout des lèvres, me laissant conduire tout en veillant à ne surtout pas montrer à quel point j'étais heureux. J'avais sans doute eu cependant quelque mal à le cacher, car elle m'avait souri avant de me lancer : « Il faut profiter du soleil quand il est là, tu ne crois pas ? »

Elle était capable de se montrer chaleureuse, comme cette fois-là. Mais cela lui arrivait aussi régulièrement que le soleil en Hollande. Sauf avec Bram. Mais peut-être n'était-ce qu'un reflet de sa chaleur à lui. Car il était son soleil, après tout.

Après le départ de Chaudhary, je m'allonge sur le sofa. Ma tête repose inconfortablement contre l'accoudoir en bois massif, mais je ne bouge pas, parce que je suis au soleil et que j'ai besoin de cette chaleur, comme d'une sorte de transfusion. *Je devrais peut-être contacter Yael*, me dis-je, mais la fatigue du voyage, le décalage horaire ainsi qu'une certaine forme de soulagement m'attirent vers le fond, et avant même d'avoir pris la peine d'ôter ne serait-ce que mes chaussures, je sombre dans le sommeil.

Je suis de nouveau en plein vol. Dans un avion, ce qui semble un drôle d'endroit vu que j'en sors tout juste. Mais tout cela est si vivace, si réel qu'il me faut un peu plus longtemps que d'habitude pour reconnaître *le rêve* ; tout de suite après, cependant, il devient plus tordu, scabreux et surréel ; lourd, lent, comme le sont les

rêves quand l'esprit se rebelle contre une horloge corporelle détraquée. Ce qui explique peut-être pourquoi, dans ce rêve, on n'atterrit jamais. Pas d'activation du signal « Attachez vos ceintures », pas d'annonce inaudible du commandant de bord. Juste le bourdonnement des réacteurs, le sentiment d'être en plein ciel. En train de voler.

Mais il y a quelqu'un à côté de moi. Je me tourne et tente de demander : *Où sommes-nous ?* Mais tout est lourd, lugubre. Je n'arrive pas à faire fonctionner ma bouche comme je le voudrais car tout ce qui en sort, c'est : *Qui êtes-vous ?*

— Willem ? appelle une voix lointaine.

La personne dans le rêve se tourne. Elle n'a toujours pas de visage. Et m'est déjà familière.

— Willem.

La voix, de nouveau. Je ne réponds pas. Je ne veux pas sortir du rêve, pas tout de suite, pas cette fois-ci. Une fois de plus, je me tourne vers mon voisin de siège.

— Willem !

La voix est autoritaire cette fois, et elle m'extirpe de la consistance poisseuse, mielleuse du sommeil.

J'ouvre les yeux, me dresse sur mon séant et, l'espace d'une seconde, nous nous dévisageons, en clignant des yeux.

— Qu'est-ce que tu fais là ? me demande-t-elle.

C'est exactement la question que je me pose depuis maintenant un mois : mon optimisme initial concernant ce voyage est devenu ambivalence, puis s'est figé en pessimisme pour se faner désormais en regret. *Mais qu'est-ce que je fous là ?*

— Tu m'as envoyé un billet d'avion.

J'essaie de faire passer ça pour une blague, mais ma tête est encore embrumée par le rêve, et Yael se contente de froncer les sourcils.

— Je veux dire : qu'est-ce que tu fais *ici* ? On t'a cherché partout à l'aéroport.

On ?

— Je ne t'ai pas vue.

— On avait besoin de moi à la clinique. J'ai envoyé un chauffeur, qui est arrivé un peu en retard. Il a dit qu'il t'avait envoyé plusieurs textos.

Je sors mon portable et consulte la liste. Rien.

— Je ne crois pas qu'il marche ici.

Elle regarde mon téléphone, l'air dégoûté, et j'éprouve soudain un sentiment d'intense loyauté envers lui. Puis elle soupire.

— L'important, c'est que tu sois arrivé, dit-elle, ce qui semble à la fois évident et plein d'optimisme.

Je me lève. J'ai un début de torticolis et, quand je tourne le cou, celui-ci fait entendre un fort craquement qui suscite chez Yael un nouveau froncement de sourcils. Je m'étire et embrasse la pièce d'un regard circulaire.

— Pas mal, cet endroit, dis-je en reprenant le *small talk* qui a été notre ordinaire ces trois dernières années. J'aime bien ce que tu en as fait.

C'est presque devenu un réflexe, j'essaie de la faire rire. Je n'y suis jamais parvenu jusque-là, et ça ne marche pas plus cette fois-ci. Elle s'éloigne du sofa pour aller ouvrir la porte-fenêtre donnant sur le balcon, et regarde vers la Porte, et l'eau un peu plus loin.

— J'aurais sans doute dû trouver quelque chose de plus proche d'Andheri, mais je crois que je me suis trop habituée à vivre sur l'eau.

— Andheri ?

— C'est là que se trouve la *clinique*, dit-elle, comme si j'aurais dû le savoir.

Mais comment l'aurais-je su ? Parler de son travail a été strictement prohibé dans le cadre de nos échanges d'e-mails informels. Exclusivement consacrés au temps. À la nourriture. Aux innombrables fêtes indiennes. Des cartes postales, sans les jolies images.

Je savais que Yael était venue en Inde pour y étudier la médecine ayurvédique. C'était ce qu'elle avait l'intention de faire avec Bram une fois que je serais entré à l'université. Voyager plus. Pour Yael, étudier les méthodes de soin traditionnelles. L'Inde devait être leur première étape. Ils avaient acheté les billets d'avion avant que Bram disparaisse.

Après sa mort, je m'attendais à voir Yael s'effondrer. Mais cette fois, je serais là. Je mettrais de côté mon propre chagrin et je lui viendrais en aide. Au bout du compte, au lieu d'être l'intrus dans leur grande histoire d'amour, j'en serais le produit. Et un réconfort pour elle. Ce qu'elle n'était pas en tant que mère, je le serais en tant que fils.

Durant deux semaines, elle s'était enfermée dans la pièce d'en haut, celle que Bram avait aménagée pour elle, volets fermés, porte bouclée à double tour, refusant de voir la plupart des visiteurs de passage. De son vivant, Bram avait été tout à elle, et la mort n'y avait rien changé.

Et puis, six semaines plus tard, elle était partie pour l'Inde comme prévu, comme si rien ne s'était passé. Marjolein avait affirmé que Yael se contentait de panser ses blessures, qu'elle serait très vite de retour.

Pourtant, deux mois plus tard, elle nous avait fait savoir qu'elle

ne rentrerait pas. Longtemps auparavant, avant qu'elle ne se lance dans l'étude de la médecine naturopathique, elle avait obtenu un diplôme d'infirmière ; elle avait décidé de s'en servir et de travailler dans une clinique de Bombay. Elle nous annonça qu'elle fermait la péniche ; elle avait déjà mis en caisse les choses importantes, quant aux autres, elles seraient vendues. Je pouvais prendre ce que je voulais. J'avais rempli un certain nombre de cartons, que j'avais entreposés dans le grenier de mon oncle Daniel. J'avais laissé le reste. Peu de temps après, j'avais été viré de mes cours d'économie. J'avais alors préparé mon sac à dos et j'avais pris la route.

« Tu es exactement comme ta mère », m'avait lancé Marjolein, non sans mélancolie, lorsque je lui avais annoncé que je partais. Mais nous savions tous deux que ce n'était pas vrai : je ne ressemble en rien à ma mère.

La même urgence qui avait empêché Yael d'aller à l'aéroport l'oblige apparemment à retourner à la clinique, après une heure passée en ma compagnie. Elle m'invite à venir avec elle, mais cette invitation me semble de pure forme, manquant de conviction, en bonne partie comme celle de la rejoindre en Inde. Je décline poliment, prétextant les effets du décalage horaire.

— Tu devrais te mettre au soleil ; c'est le meilleur remède.

Elle me regarde attentivement et désigne sur son visage l'endroit où se trouve ma cicatrice :

— Mais prends soin de couvrir ça. Ça m'a l'air récent.

Je touche ladite cicatrice. Qui a maintenant six mois. Et, l'espace d'une minute, je m'imagine racontant son histoire à Yael. Elle entrerait dans une rage folle si elle apprenait ce que j'ai dit aux skinheads pour détourner leur attention des deux filles et l'attirer sur moi – A14603, le matricule tatoué par les nazis sur l'avant-bras de Saba –, mais j'aurais au moins une réaction de sa part.

Mais je ne dis rien à Yael. Cette affaire n'a rien à voir avec le *small talk*. Elle toucherait à des choses pénibles que nous n'évoquons jamais : Saba. La guerre. La mère de Yael. L'enfance de Yael en totalité. Je touche la cicatrice. Je ressens une impression de chaleur, comme si le simple fait de penser à cette journée l'avait enflammée.

— Elle n'est pas si récente que ça, dis-je. C'est juste qu'elle ne guérit pas bien.

— Je peux te préparer une mixture pour ça.

Elle passe sa main sur la cicatrice. Ses doigts sont rêches, et calleux. Des mains d'ouvrier, disait Bram, bien que ce soit lui qui

aurait dû avoir les mains les plus rugueuses. Je me rends alors compte que nous ne nous sommes ni étreints ni embrassés, que nous n'avons fait aucune de ces choses que l'on peut attendre de membres d'une même famille qui se retrouvent.

Pourtant, lorsqu'elle écarte sa main, je me prends à souhaiter qu'elle ne l'ait pas fait. Et lorsqu'elle s'apprête à partir en promettant de faire avec moi des tas de choses lorsqu'elle aura un jour de congé, je regrette de ne pas lui avoir parlé des skinheads, de Paris, de Loulou. Tout en sachant que, si je m'y étais essayé, je n'aurais pas su comment m'y prendre. Ma mère et moi parlons tous deux le néerlandais et l'anglais, mais nous n'avons jamais su parler la même langue.

Vingt-deux

Je suis réveillé par une sonnerie de téléphone. Je tends la main vers mon portable, mais me rappelle qu'il ne fonctionne pas ici. Le téléphone continue de sonner. C'est la ligne intérieure. Finalement, je décroche.

— Willem *saab*. C'est Chaudhary à l'appareil. (Il se racle la gorge.) J'ai en ligne Prateek Sanu pour vous, poursuit-il d'une voix très digne. Souhaitez-vous que je lui demande ce qu'il vous veut ?

— Non, c'est parfait. Vous pouvez me le passer.

— Un moment.

Une série de cliquetis, puis la voix de Prateek lançant des « allô », interrompus par Chaudhary qui annonce :

— Prateek Sanu pour Willem Shiloh.

Ça me fait tout drôle d'être appelé par le nom de famille de Yael et de Saba. Je ne le corrige pas. Après un silence, Chaudhary raccroche.

— Willem ! tonne la voix de Prateek, comme si notre dernière conversation remontait à plusieurs mois et non à quelques heures. Comment ça va ?

— Bien.

— Et qu'est-ce que vous dites de « Bombay Maximum City » ?

— Je n'en ai pas encore vu grand-chose, dois-je admettre. J'ai dormi.

— Mais vous êtes réveillé maintenant. Quels sont vos projets ?

— Je n'ai encore rien décidé.

— Dans ce cas, je vous fais une proposition : venez me rendre une petite visite à Crawford Market.

— Ça me semble une bonne idée.

Prateek me donne la marche à suivre. Après une douche froide, je me risque à l'extérieur, suivi par Chaudhary, qui ne cesse de m'accabler de sinistres prédictions à propos des « pickpockets,

voleurs, prostituées et gangs de rues ». Il énumère ces différents périls sur ses doigts épais. « Attendez-vous à vous faire accoster. »

Je lui assure que je suis capable de m'en débrouiller et, de fait, les seules personnes qui m'accostent sont des mères qui, rassemblées sur le terre-plein herbeux au milieu des artères ombragées, mendient quelques roupies pour acheter du lait maternisé aux bébés qui dorment dans leurs bras.

Cette partie de Bombay me rappelle un peu Londres avec ses immeubles coloniaux menaçant ruine, à cela près que les couleurs vives sont omniprésentes : les saris des femmes, les temples festonnés d'œilletons d'Inde, les autobus décorés de peintures délirantes. On dirait que toute chose absorbe et reflète les brillants rayons du soleil.

De l'extérieur, Crawford Market ressemble à n'importe quel bâtiment transplanté de la vieille Angleterre, mais, à l'intérieur, c'est l'Inde dans toute sa splendeur : intenses transactions commerciales et couleurs vives encore plus surréalistes. Je passe devant des étals de fruits, de vêtements, et me dirige vers les échoppes vendant de l'électronique où Prateek m'a dit de le retrouver. Je sens qu'on me tape sur l'épaule.

— Perdu ? lance Prateek, avec un sourire qui lui mange la moitié du visage.

— Ici, ça n'est pas désagréable.

Il fronce les sourcils, déconcerté.

— Je m'inquiétais, avoue-t-il. Je voulais vous appeler, mais je n'ai pas votre numéro de portable.

— Mon portable ne fonctionne pas en Inde.

Il retrouve son sourire.

— Eh bien, il se trouve que nous avons des tas de téléphones portables dans l'échoppe de mon oncle.

— C'est donc pour ça que vous m'avez attiré ici, dis-je pour le faire marcher.

— Bien sûr que non, s'indigne-t-il, l'air offensé. Comment aurais-je su que vous aviez besoin d'un téléphone ?

D'un geste ample, il montre les différentes échoppes qui nous entourent :

— Vous pouvez en acheter un dans une autre boutique.

— Je plaisantais, Prateek...

— Ah bon.

Il m'emmène dans l'échoppe de son oncle, bourrée jusqu'au plafond de téléphones cellulaires, de radios, d'ordinateurs, d'iPads à prix cassés, de postes de télévision, entre autres. Il me présente à son oncle et nous paye à tous des tasses de thé achetées au *chai-*

wallah, le marchand de thé ambulant. Puis il m'entraîne à l'arrière de la boutique et nous nous installons sur des tabourets bancals.

— Tu travailles là ?

— Seulement les mardis, mercredis et vendredis.

— Et les autres jours, tu fais quoi ?

Il me refait son signe de tête mi-oui mi-non :

— J'étudie la comptabilité. Je travaille aussi pour ma mère certains jours. Et j'aide parfois mon cousin à trouver des *gorehs* pour le cinéma.

— Des *gorehs* ?

— Des blancs, comme toi. C'est pour ça que j'étais à l'aéroport aujourd'hui. J'y ai conduit mon cousin.

— Pourquoi tu n'as pas fait appel à moi ? dis-je pour plaisanter.

— Oh, je ne suis pas directeur de casting, ni même assistant d'assistant. J'ai juste conduit Rahul à l'aéroport pour y trouver des routards qui cherchent à gagner un peu d'argent. Tu as besoin d'argent, Willem ?

— Non.

— C'est bien ce que je me disais. Tu résides au *Bombay Royale*. Très grande classe. Et tu viens rendre visite à ta mère. Où est ton père ? demande-t-il.

Il y avait longtemps qu'on ne m'avait pas posé cette question.

— Il est mort.

— Oh, le mien aussi, dit-il d'une voix presque enjouée. Mais j'ai beaucoup d'oncles. Et de cousins. Et toi ?

Je suis sur le point de lui répondre « Moi aussi ». J'ai bien un oncle. Mais comment lui expliquer Daniel ? Ce n'est pas tant le vilain petit canard que le canard invisible, éclipsé toute sa vie par Bram. Et Yael. Daniel, la note de bas de page dans l'histoire de Yael et Bram, la notice écrite en tout petit, que personne ne se donne la peine de lire. Daniel, le plus jeune, le plus brouillon, le plus négligé, le moins méthodique – et, il ne faudrait pas l'oublier, le plus petit – des deux frères. Daniel, celui qui avait été relégué sur la banquette arrière de la Fiat et, par conséquent, semble-t-il, sur la banquette arrière de la vie.

— Je n'ai pas beaucoup de famille.

Voilà tout ce que je trouve à répondre après réflexion, appuyant cette formule vague d'un haussement d'épaules, ma version à moi du mouvement de tête de Prateek.

Ce dernier me présente une sélection de portables. J'en choisis un et fais l'acquisition d'une carte SIM. Il y programme aussitôt son propre numéro et, pour faire bonne mesure, y ajoute également celui de son oncle. Nous finissons notre thé et il

annonce alors :

— Et maintenant, je pense que tu devrais aller au cinéma.

— Mais je viens tout juste d'arriver !

— Justement. Qu'est-ce qu'il y a de plus indien que ça ?
Quatorze millions de...

— ... personnes par jour vont au cinéma, dis-je en l'interrompant. Je sais, on me l'a déjà dit.

Il sort de son sac une pile de magazines, ceux-là mêmes que j'ai vus dans la voiture. *Magna. Stardust*. Il en ouvre un et me montre des pages pleines de photos d'hommes et de femmes superbes, tous dotés de dents extrêmement blanches. Il lâche en rafale une série de noms, consterné que je n'en connaisse pas un seul.

— Allons-y maintenant, déclare-t-il.

— Tu ne dois pas travailler ?

— En Inde, le travail est le maître, mais l'hôte est le dieu, lance-t-il. Et puis, entre le téléphone et le taxi... (Il sourit.) Mon oncle ne fera pas d'objection. (Il ouvre un journal.) On joue *Dil Mera Golmaal*. Et aussi *Gangs of Wasseyapur*. Ou *Dhal Gaya Din*. Qu'en penses-tu, *baba* ?

Prateek et son oncle entament alors un débat animé, dans un mélange d'hindi et d'anglais, sur les mérites et les faiblesses des trois films. Ils tombent finalement d'accord pour *Dil Mera Golmaal*.

Le cinéma est un bâtiment art déco à la peinture blanche qui s'écaille, pas très différent de ceux où Saba m'emmenait lorsqu'il venait nous voir. J'achète nos billets et notre popcorn, en échange Prateek s'engage à traduire.

Mais le film – une sorte de version alambiquée de *Roméo et Juliette*, avec à l'appui familles en conflit, gangsters, complot terroriste pour dérober des bombes nucléaires, sans compter d'innombrables explosions et numéros de danse – n'exige guère de traduction. C'est à la fois absurde et étrangement évident.

Cela n'empêche pas Prateek d'essayer d'expliquer :

— Cet homme est le frère de celui-là, mais il ne le sait pas, me souffle-t-il. L'un est le méchant, l'autre le gentil, la fille est fiancée au méchant mais elle aime le gentil. Sa famille à elle déteste sa famille à lui, et sa famille à lui déteste sa famille à elle, mais en réalité ils ne se détestent pas parce que leur conflit est dû au père de l'autre, qui l'a déclenché lorsqu'il a volé le bébé à sa naissance, tu comprends. C'est aussi un terroriste.

— Ah, d'accord.

Suit un numéro de danse, une scène de bataille et voilà que, soudain, on se retrouve en plein désert.

— Dubaï, susurre Prateek.

— Pourquoi, exactement ? dis-je, un peu surpris.

Prateek m'explique que le consortium pétrolier est basé là. Tout comme les terroristes.

Il y a plusieurs scènes dans le désert, y compris un duel entre deux monstrueux camions que Henk apprécierait.

Puis le film se déplace sans préambule à Paris. À un moment, il montre une photo générique de la Seine suivie, une seconde plus tard, d'une autre représentant les berges. Après quoi, on voit l'héroïne et l'un des frères jumeaux, le gentil, qui, explique Prateek, se sont mariés et ont pris la fuite tous les deux. Ils se mettent à chanter. Non plus au bord de la Seine, cette fois, mais sur l'un des ponts en arc du canal de la Villette. Je reconnais l'endroit. Loulou et moi sommes passés dessous, assis côte à côte, nos jambes cognant contre la coque. Parfois nos chevilles se heurtaient accidentellement et il y avait alors comme de l'électricité dans l'air. Des instants parfaitement excitants.

Que je revis maintenant dans cette salle qui sent le renfermé. Presque par réflexe, mon pouce vient tâter l'intérieur de mon poignet, mais ce geste n'a plus aucun sens, là, dans l'obscurité.

Bientôt la chanson s'arrête et nous sommes de retour en Inde pour le bouquet final : les familles se réunissent, se réconcilient, il y a une nouvelle cérémonie de mariage et un grand numéro de danse. À la différence de Roméo et Juliette, les deux amants connaissent une fin heureuse.

Après le film, nous nous promenons dans les rues grouillantes de monde. Il fait maintenant nuit et la chaleur ne se manifeste plus que par bouffées. Nous suivons un chemin sinueux jusqu'à une vaste étendue de sable en forme de croissant. « Chowpatty Beach », m'annonce Prateek en me montrant les immeubles luxueux bordant Marine Drive. Ils brillent comme des diamants qui illuminent la courbe élégante que forme la baie.

Il règne une atmosphère de foire avec tous ces marchands de nourriture, de figurines en ballons, ces clowns, ces amoureux profitant furtivement de l'obscurité pour voler quelques baisers derrière un palmier. Je m'efforce de ne pas les regarder. J'essaie de ne pas me rappeler comment on vole les baisers. J'essaie de ne pas me souvenir de ce premier baiser. Pas sur ses lèvres, mais sur cette tache de naissance, sur son poignet. Durant toute cette journée, j'avais eu envie de l'embrasser. J'ignore comment, mais je savais très exactement quel goût cela aurait.

Les vagues viennent baigner sans bruit le rivage. La mer d'Arabie. L'océan Atlantique. Deux océans nous séparent. Et ce n'est toujours pas suffisant.

Vingt-trois

Au bout de quatre jours, Yael finit par avoir une journée de congé. Au lieu de me réveiller dans mon lit pliant pour la trouver en train de partir en coup de vent, je la vois en pyjama. « J'ai commandé le petit déjeuner », m'annonce-t-elle de sa voix claire, la pratique de l'anglais durant de longues années ayant définitivement gommé le côté guttural de son accent israélien.

On frappe à la porte. Chaudhary, qui semble ne jamais cesser de travailler et tout faire dans l'établissement, entre en traînant des pieds, poussant devant lui une table roulante.

— Le petit déjeuner, *memsahib*, annonce-t-il.

— Merci, Chaudhary, dit Yael.

Il nous dévisage longuement tous les deux avant de hocher la tête et de dire :

— Il ne vous ressemble pas du tout, *memsahib*.

— Il ressemble à son *baba*, réplique Yael.

Je sais que c'est vrai, mais ça me fait bizarre de l'entendre de sa bouche. Moins bizarre tout de même, je suppose, que, pour elle, de voir le visage de son défunt mari la regarder en face. Parfois, dans mes moments charitables, j'explique ainsi ce qui l'a poussée à mettre une telle distance entre nous ces trois dernières années. Mais c'est alors que mon côté moins charitable pose la question qui tue : *Que dire des dix-huit années précédentes ?*

Avec de grands gestes théâtraux, Chaudhary dispose les toasts, le café, le thé, le jus d'orange, puis il se retire.

— Il lui arrive de quitter l'hôtel ? dis-je.

— Non, pas vraiment. Ses enfants sont tous installés à l'étranger et sa femme est décédée. Alors il travaille.

— Tout ça n'est pas bien drôle.

Elle me renvoie un de ses regards indéchiffrables.

— En tout cas, il a un but dans la vie.

Elle ouvre le journal. Lui aussi est en couleur, rose saumon.

— Qu'est-ce que tu as fait ces derniers jours ? me demande-t-

elle tout en parcourant les gros titres.

Je suis retourné à Chowpatty Beach, aux marchés de Colaba, à la Porte de l'Inde. Je suis allé voir un autre film avec Prateek. Mais pour l'essentiel, je me suis baladé au petit bonheur la chance. Sans but véritable.

— Rien de spécial, dis-je.

— Dans ce cas, nous allons faire quelque chose de spécial, réplique-t-elle.

Dans la rue, nous sommes accueillis par l'habituel rassemblement de mendiants. « Dix roupies, implore une femme portant un bébé endormi. Pour acheter du lait pour mon bébé. Venez avec moi au magasin. »

Je commence à sortir de l'argent, mais Yael m'intime d'arrêter et, sur le même ton cassant, lance à la femme quelque chose en hindi.

Je reste coi, mais mon expression doit me trahir, car Yael m'explique, d'une voix exaspérée :

— C'est une arnaque, Willem. Ces bébés ne sont qu'un prétexte. Ces femmes font partie de réseaux de mendiants, dirigés par des syndicats du crime organisé.

Je regarde la femme, qui est maintenant sur le trottoir en face de l'hôtel *Taj*, et je dis en haussant les épaules :

— Et alors ? Ça ne l'empêche pas d'avoir besoin de ce fric.

Yael hoche la tête et fronce les sourcils.

— En effet, c'est le cas, réplique-t-elle. Et le bébé a besoin de se nourrir, pas de doute là-dessus, mais aucun d'eux n'obtiendra ce dont il a besoin. Si tu achetais du lait à cette femme, tu paierais une somme excessive et tu te sentiras en retour excessivement satisfait d'avoir fait le bien. Tu aurais aidé une mère à nourrir son bébé. Qu'y a-t-il de mieux ?

Je ne réponds rien, parce que je leur ai donné de l'argent tous les jours et que, maintenant, je me sens un peu idiot de l'avoir fait.

— Dès que tu auras tourné le dos, le lait sera restitué à la boutique. Et l'argent ? Le commerçant aura son pourcentage ; tout comme les patrons des réseaux criminels. Les femmes ? Elles leur sont liées par contrat, et elles ne touchent rien. Quant à ce qui arrive aux bébés...

Sa voix se perd, laissant envisager le pire.

— Qu'arrive-t-il aux bébés ?

La question a jailli avant même que je réalise que je n'ai pas forcément envie de connaître la réponse.

— Ils meurent. Parfois de malnutrition. Parfois de pneumonie. Quand une existence est si ténue, il suffit souvent de peu de chose pour qu'il y soit mis un terme.

— Je sais, dis-je en songeant : *Cela arrive parfois aussi même quand l'existence est moins ténue*, et je me demande si elle pense à la même chose que moi.

— En fait, le jour de ton arrivée, j'étais en retard à cause d'une urgence concernant justement un de ces enfants.

Elle n'en dit pas plus, me laissant le soin de remettre à leur place les pièces du puzzle.

Cette justification de Yael parvient à me faire sentir rétrospectivement coupable de l'avoir blâmée intérieurement – il y avait bel et bien quelque chose de plus important – mais aussi amer – il y a *toujours* quelque chose de plus important. Mais, pour l'essentiel, elle me fatigue. N'aurait-elle pas pu se contenter de me le dire en m'épargnant et ce sentiment de culpabilité et cette amertume ?

Il est vrai que, à bien y réfléchir, ce sentiment de culpabilité et cette amertume constituent peut-être notre langage commun, à Yael et à moi.

Notre première étape est le temple Shree Siddhivinayak, un lieu de culte richement orné ressemblant à une pièce montée attaquée par une horde de touristes évoquant des fourmis. Yael et moi prenons notre place au milieu de la foule et nous frayons un chemin dans un hall entièrement doré, mal aéré, jusqu'à arriver devant la statue couverte de fleurs du dieu-éléphant. Il est rouge comme une betterave, comme s'il était affreusement gêné, à moins qu'il ne souffre tout simplement de la chaleur lui aussi.

— Ganesh, me dit Yael.

— Celui qui lève les obstacles.

Elle confirme d'un hochement de tête.

Près de nous, les gens disposent des guirlandes autour de la châsse, prient ou chantent.

— Il faut faire une offrande ? dis-je. Pour lever ses obstacles personnels ?

— On peut, répond-elle. Ou juste réciter un mantra.

— Quel mantra ?

— Il y en a plusieurs.

Elle reste silencieuse un moment avant de se mettre à chanter d'une voix basse et claire :

— *Om gam ganapataye namaha.*

Et elle me regarde, comme si elle en avait assez fait.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Elle redresse la tête :

— En gros, j'ai entendu qu'on le traduisait par : « Réveille-toi. »

— « Réveille-toi » ?

Elle me dévisage un instant et, bien que nous ayons les mêmes yeux, je n'ai strictement aucune idée de ce que les siens peuvent bien voir.

— Ce n'est pas la traduction qui est importante avec un mantra. C'est l'intention, explique-t-elle. Et c'est celui qu'on récite lorsqu'on veut prendre un nouveau départ.

Après le temple, nous hélons un *rickshaw*. Je lui demande :

— Et maintenant on va où ?

— On a rendez-vous avec Mukesh pour le déjeuner.

Mukesh ? L'agent de voyages qui m'a réservé les billets d'avion ?

Nous n'échangeons pas un mot pendant la demi-heure qui suit, slalomant entre les voitures et autres véhicules, évitant des quantités de vaches, pour arriver finalement devant un centre commercial poussiéreux. Nous sommes en train de régler le conducteur quand un grand type costaud, tout sourire dans sa vaste chemise blanche, sort comme un diable de sa boîte d'un magasin à l'enseigne de *Outbound Travels*.

— Willem ! s'exclame-t-il avant de me saluer avec chaleur en saisissant mes deux mains. Bienvenue !

— Merci.

Ce disant, mes yeux font des allers et retours entre lui et Yael, laquelle évite ostensiblement de le regarder, au point que je me demande ce qui se passe exactement. Sont-ils ensemble ? Ce serait bien son genre de me suggérer l'idée d'un petit ami sans me le présenter comme tel et de me laisser me débrouiller avec ça.

Mukesh demande à notre conducteur d'attendre et retourne dans le magasin pour y prendre un sac en plastique, après quoi nous remontons tous les trois dans le *rickshaw*. Nous arrivons au restaurant après un quart d'heure d'embouteillages supplémentaire.

— Cuisine moyen-orientale, annonce fièrement notre hôte. Comme Maman.

Il repousse le menu et hèle le serveur, à qui il commande du houmous, des feuilles de vigne, du *baba ganoush* et du taboulé.

Quand on apporte le premier plat, le houmous, Mukesh me demande ce que je pense jusqu'à maintenant de la cuisine indienne.

Je lui parle des *dosas* et des *pakor*s que j'ai achetés aux marchands ambulants et lui explique que je n'ai pas encore goûté à un vrai curry.

— Nous allons arranger ça, déclare-t-il. C'est pour ça que je suis là.

Il fouille dans son sac en plastique et en extrait un certain nombre de brochures sur papier glacé :

— Comme tu n'as pas beaucoup de temps à passer ici, je te suggère de choisir une région – Rajasthan, Kerala, Uttar Pradesh – et de l'explorer. J'ai pris la liberté de venir avec quelques propositions d'itinéraire.

Il fait glisser vers moi un listing d'ordinateur. Une feuille est consacrée au Rajasthan. Tout y est. Vols de retour pour Jaipur, correspondances pour Jodhpur, Udaipur et Jaisalmer. Est même prévue une balade à dos de chameau. Une feuille du même tonneau est consacrée au Kerala, avec les vols, les correspondances, les croisières en bateau.

Je n'y comprends rien. Je me tourne alors vers Yael pour lui demander :

— On part en voyage ?

— Oh non, pas du tout, répond à sa place Mukesh. Maman a du travail. C'est un circuit préparé spécialement pour toi, pour faire en sorte que ton séjour en Inde soit tip top.

Je comprends alors son air coupable. Mukesh n'est pas du tout le petit ami. C'est l'agent de voyages. Celui qu'elle a engagé pour m'amener ici. Celui qu'elle a engagé pour me renvoyer.

Au moins, je sais à quoi m'en tenir quant à ma présence ici. Pas question de nouveau départ. Une invitation précipitée qu'il a été stupide de lancer, stupide d'accepter – et, plus stupide que tout, de solliciter.

— Quel circuit préfères-tu ? demande Mukesh, apparemment inconscient de la dynamique qu'il vient involontairement de déclencher.

La fureur me monte à la gorge, comme une poussée de bile, mais je la garde sous contrôle, jusqu'à ce qu'elle redouble d'intensité et que je la dirige contre moi-même. Quelle est la définition de la folie ? Faire toujours la même chose, encore et encore, et en attendre des résultats différents.

— Celui-là, dis-je en donnant un petit coup à la brochure du haut de la pile.

Je ne regarde même pas à quoi elle est consacrée. Ce n'est franchement pas le problème.

Vingt-quatre

Mars

Jaisalmer, Inde

Il est dix heures du matin à Jaisalmer et le soleil du désert cogne durement les moellons couleur sable de la cité forteresse. Les escaliers et les venelles étroites sont envahies par la brume de chaleur et la fumée dégagée par les feux de bouse allumés au petit jour, ce qui, ajouté aux vaches et aux chameaux omniprésents, donne à l'endroit un arôme tout particulier.

Je passe devant un groupe de femmes dont les yeux fardés de khôl se détournent à mon approche, manifestation apparente de timidité, même si elles parviennent à jouer de la séduction d'une autre manière, via le froufrou de leurs saris aux couleurs électriques ou le tintement de leurs bracelets de cheville.

En bas de la colline, je passe devant plusieurs étals de textiles locaux. Je m'arrête devant l'un d'eux et regarde attentivement une tenture pourpre à miroirs incrustés.

— Vous aimez ? me demande sans plus de formalités le jeune homme posté derrière le comptoir.

Rien ne laisse entrevoir qu'il me connaît, sinon le pétilllement malicieux dans ses yeux.

— C'est possible, dis-je, sans trop m'avancer.

— Il y a quelque chose qui vous intéresse en particulier ?

— J'ai l'œil sur un truc.

Nawal hoche la tête d'un air solennel, sans le début d'un sourire, sans laisser percer que nous avons pratiquement ces mêmes échanges depuis maintenant quatre jours. C'est une sorte de jeu. Ou de pièce que nous avons commencé à jouer la première

fois que j'ai trouvé la tapisserie qui me tentait. Ou, plus précisément, qui tentait Prateek.

J'en étais au deuxième jour de mon périple dans le Rajasthan, encore et toujours rempli d'amertume et de ressentiment, à moitié décidé à écourter l'affaire et à rentrer au plus tôt à Amsterdam, quand Prateek m'avait envoyé un texto évoquant une « super proposition !!! ». Médiocrement super au bout du compte... Il voulait que j'achète au Rajasthan des produits artisanaux qu'il revendrait à Bombay avec un bon bénéfice. Il me rembourserait ce que j'avais dépensé et nous partagerions les profits. Je lui avais d'abord dit non, surtout après avoir reçu sa liste d'achats. Mais un jour, à Jaipur, alors que je me baladais dans le *Bapu Bazaar* sans grand-chose à faire, je m'étais surpris à rechercher le genre de sandales en cuir qu'il voulait. Dès lors, je m'étais pris au jeu. Sillonner les marchés à la recherche d'épices, de bracelets et d'une sorte de pantoufles très particulière a donné une certaine tournure à ce voyage, ce qui me permet en outre d'oublier qu'il s'agit en réalité d'un exil. C'est pour cette raison que j'ai prolongé ledit exil, en demandant à Mukesh de prévoir une semaine supplémentaire. Il y a maintenant trois semaines que je suis parti, et je ne rentrerai à Bombay qu'une poignée de jours avant mon vol de retour pour Amsterdam.

À Jaisalmer, Prateek m'a donné pour consigne d'acheter un genre de tapisserie pour lequel la région est réputée. Il faut que ce soit de la soie, et je saurai si c'est vraiment de la soie en mettant le feu à un fil, qui devra dégager une odeur de cheveu brûlé. La tapisserie devra être brodée, cousue et non collée ; je saurai qu'elle est cousue en la retournant et en tirant d'un coup sec le fil, qui devra également être en soie et testé avec une allumette. Elle ne devra également pas coûter plus de deux mille roupies et je devrai marchander, âprement. Prateek a des doutes profonds sur ma capacité de marchandage, parce qu'il prétend que je l'ai surpayé pour notre course en taxi, mais je lui ai assuré que j'avais vu mon grand-père marchander une roue de fromage au marché Albert Cuyp et l'obtenir pour la moitié du prix affiché, et que j'avais donc ça en moi.

— Un verre de thé, peut-être, pendant que vous jetez un coup d'œil ? propose Nawal. Je regarde sous le comptoir et vois que, comme hier, le thé est déjà prêt.

— Pourquoi pas ?

À ce stade, le scénario s'arrête et la discussion prend la relève. Elle dure des heures. Je m'installe dans la chaise en toile à côté de celle qu'occupe Nawal et, comme nous le faisons depuis maintenant quatre jours, nous parlementons. Quand il fait

vraiment trop chaud, ou lorsque Nawal a un client sérieux, je m'en vais. Auparavant, cependant, il aura baissé le prix de la tapisserie de cinq cents roupies, s'assurant que je reviendrai le lendemain, et que nous repartirons du même pied.

Nawal verse le thé épicé de la théière en métal ouvragé. Son poste de radio diffuse la même musique pop hindi complètement délirante que celle qu'adore Prateek.

— Il va y avoir un match de cricket un peu plus tard, m'informe-t-il. Si vous voulez écouter...

J'avale une gorgée de thé.

— Du cricket ? Vraiment ? La seule chose qui soit plus ennuyeuse qu'assister à un match de cricket, c'est d'en écouter la retransmission.

— Vous dites ça parce que vous ne comprenez pas les subtilités du jeu.

Nawal adore m'enseigner toutes sortes de choses que je ne comprends pas. Je ne comprends rien au cricket, pas plus qu'au foot d'ailleurs, je ne comprends rien aux relations politiques entre l'Inde et le Pakistan, à la réalité du réchauffement climatique, et certainement rien aux raisons pour lesquelles les mariages d'amour sont inférieurs aux mariages arrangés. Hier, j'ai commis l'erreur de lui demander ce qu'il y avait de si mauvais dans les mariages d'amour, et j'ai eu droit à un vrai cours magistral.

— Le taux de divorce en Inde est le plus bas du monde. En Occident, il est de cinquante pour cent. Et ça, c'est juste quand les gens se marient, m'a-t-il dit, dégoûté. Tenez, je vais vous raconter une histoire : tous mes grands-parents, mes oncles et tantes, mes parents, mes frères, tous ont eu des mariages arrangés. Heureux. De longues vies de bonheur. Mon cousin, lui, a choisi de faire un mariage d'amour. Eh bien, au bout de deux ans, sans enfants, sa femme l'a abandonné dans la honte et le déshonneur.

Je lui ai alors demandé ce qu'il s'était passé.

— Ce qu'il s'est passé, c'est qu'ils n'étaient pas compatibles, m'a-t-il alors expliqué. Ils roulaient sans carte routière. On ne peut pas faire ça. Il faut que tout soit convenablement arrangé. Demain, je vous montrerai.

Aujourd'hui, donc, Nawal a apporté un exemplaire du thème astral qui a été réalisé pour voir si lui et sa fiancée, Geeta, étaient compatibles. Il affirme avec force que celui-ci montre que leur avenir à tous deux se présente sous d'heureux auspices, décrétés par les dieux. « Pour des affaires comme celles-là, il faut s'appuyer sur des forces plus puissantes que le cœur humain », conclut-il.

Le thème astral en question n'est pas sans ressembler aux équations mathématiques de W : le document est divisé en

plusieurs sections, chacune contenant différents symboles. Je sais que W a la conviction que toutes les questions de l'existence peuvent être résolues par le principe mathématique, mais je pense que même lui trouverait cela légèrement exagéré.

— Vous n'y croyez pas ? Dans ce cas, citez-moi un seul mariage d'amour qui ait duré, me défie Nawal.

Loulou m'avait elle aussi posé ce genre de question. Dans ce café où nous disputons de l'amour, elle m'avait demandé avec insistance qu'on lui donne un exemple de couple qui était resté épris, qui était resté « taché ». Je lui avais alors cité Yael et Bram. Leurs noms m'étaient venus spontanément. Ce qui était tout à fait étrange, car, en deux ans sur la route, jamais je n'avais parlé d'eux à qui que ce soit, pas même à des gens en compagnie de qui j'avais longtemps voyagé. Dès que j'avais prononcé leurs noms, j'avais eu envie de *tout* lui raconter sur eux, comment ils s'étaient rencontrés, comment ils me faisaient penser à deux pièces de puzzle s'imbriquant parfaitement et comment, parfois, ils semblaient ne pas entrer dans l'épure. Mais je n'avais pas parlé d'eux depuis si longtemps que je n'avais pas su comment m'y prendre. Même si, étrangement, cela avait une fois de plus fait partie de ces choses non dites qu'elle semblait déjà connaître. N'empêche, j'aurais bien aimé tout lui dire. Un ajout supplémentaire à la liste de mes regrets.

Je suis sur le point de parler d'eux à Nawal. De mes parents, qui ont connu un mariage d'amour plutôt spectaculaire. Mais, là encore, peut-être était-il écrit depuis le début, dans leur thème, qu'il s'achèverait comme il l'a fait. Je me suis posé la question : si vous saviez que vingt-cinq années d'amour finiraient par vous briser, accepteriez-vous de courir le risque ? Car n'est-ce pas inévitable ? Quand vous procédez à un retrait de bonheur aussi considérable, quelque part vous devez procéder à un dépôt d'un montant identique. Et on en revient à cette loi universelle de l'équilibre...

— Moi, je pense que cette histoire de tomber amoureux est une bêtise, poursuit Nawal. Enfin, regardez-vous, *vous*.

Ces mots sonnent comme une accusation.

— *Moi*, qu'est-ce que j'ai de spécial ?

— Vous avez vingt et un ans, et vous êtes tout seul.

— Je ne suis pas tout seul, je suis là, avec vous.

Nawal me regarde avec commisération, ce qui me rappelle que, aussi plaisants qu'aient été ces quelques jours, il est là pour me vendre quelque chose et que je suis là pour acheter quelque chose.

— Vous n'avez pas de femme. Et je parie que vous êtes tombé

amoureux. Je parie que vous êtes tombé plus d'une fois amoureux, comme cela semble toujours être le cas dans les films occidentaux.

— En réalité, je n'ai jamais été amoureux.

Cette déclaration semble surprendre Nawal, et je suis sur le point de lui expliquer que, alors même que je n'ai jamais été amoureux, je suis tombé amoureux de nombreuses fois. Que ce sont deux concepts totalement différents.

Mais je n'en fais rien. Car une fois de plus, je suis transporté des déserts du Rajasthan jusque dans ce café parisien. Je peux presque capter le scepticisme dans la voix de Loulou quand je lui ai dit : « Il y a une énorme différence entre *tomber* amoureux et *être* amoureux. » Ensuite, je lui avais tartiné le poignet de Nutella, soi-disant pour appuyer ma démonstration, mais en réalité parce que cela m'avait fourni une excuse pour voir quel goût elle avait.

Elle m'avait ri au nez. Prétendant que la distinction entre tomber amoureux et être amoureux était fallacieuse. « Tu as surtout l'air d'un type qui aime bien baiser à droite à gauche. Mais au moins, aie la franchise d'être toi-même. »

Je souris en y repensant, même si Loulou, qui avait si souvent vu juste en moi jusqu'alors, s'était trompée sur ce point précis. Yael avait fait ses classes chez les paras au sein des Forces de défense d'Israël, et elle avait décrit une fois les sensations que l'on éprouvait en sautant d'un avion : fendant les airs comme une pierre, le vent de tous côtés, l'exaltation, la vitesse, l'estomac qui vous remonte dans la gorge, l'atterrissage brutal. Cela m'avait toujours semblé être l'exacte description des sensations que l'on éprouvait avec les filles – ce vent, cette exaltation, ce sentiment de tomber à une vitesse folle, ce violent désir, la chute libre. Et la fin brutale.

Et pourtant, chose étrange, ce jour-là, avec Loulou, je n'avais à aucun moment eu le sentiment de chuter. Mais plutôt d'arriver quelque part.

Avec Nawal, nous buvons notre thé en écoutant la musique, nous parlons des prochaines élections en Inde et des prochaines compétitions de foot. Le soleil transperce la toile qui sert de toit et la touffeur nous impose le silence. Aucun client ne vient à cette heure de la journée.

La sonnerie du téléphone rompt ce moment de tranquillité. Ce doit être Mukesh. Il est le seul à m'appeler ici. Prateek envoie des textos. Yael ne fait ni l'un ni l'autre.

— Tout est tip top, Willem ? demande-t-il.

— Super OK, dis-je.

Sur l'échelle de Mukesh, « super OK » est un échelon au-dessus de « tip top ».

— Excellent. Je ne veux pas t'embêter avec ça, mais il y a eu un changement de plan. La balade en chameau est annulée.

— Annulée ? Pourquoi ?

— Les chameaux sont tombés malades.

— Malades ?

— Oui. Vomissements, diarrhées, quelque chose de terrible.

— On ne peut pas en réserver une autre ?

La virée en chameau avec trois nuits dans le désert était en fait la partie du circuit qu'il avait organisé que j'attendais vraiment. Lorsque j'avais prolongé mon périple d'une semaine supplémentaire, j'avais demandé à Mukesh de reprogrammer la promenade en chameau.

— J'ai essayé. Mais malheureusement, la prochaine excursion pour laquelle j'aurais pu t'inscrire n'était prévue que dans une semaine et tu aurais alors raté ton vol pour Dubaï, lundi prochain.

— Il y a un problème ? s'enquiert Nawal.

— Ma balade en chameau a été annulée. Les chameaux sont malades.

— Mon cousin gère une agence d'excursions en chameaux. (Nawal a déjà pris son portable.) Je peux arranger ça pour vous.

— Mukesh, je pense que mon ami ici peut m'inscrire pour une autre balade.

— Oh non, Willem ! Ce n'est absolument pas acceptable.

Son ton systématiquement amical s'est fait soudain brusque. Puis il poursuit, d'une voix quelque peu radoucie :

— Je t'ai déjà retenu un billet de train qui te ramène ce soir à Jaipur, ainsi qu'un billet d'avion pour ton retour à Bombay, demain.

— Ce soir ? Mais ce n'est pas pressé, je ne repars que dans une semaine !

Quand j'ai demandé à Mukesh de prolonger d'une semaine mon périple dans le Rajasthan, je l'ai également prié de repousser mon vol de retour pour Amsterdam de quelques jours après mon retour à Bombay. J'avais tout programmé parfaitement afin qu'il ne me reste plus que très peu de temps à passer avec Yael à la toute fin de mon séjour.

— Je pourrais peut-être rester quelques jours de plus ici.

Mukesh émet un claquement de langue, ce qui, dans son argot particulier, est très exactement le contraire de « super OK ». Il se lance dans une longue tirade sur les horaires d'avion, les frais supplémentaires pour tout changement ou modification, sur les risques que je me retrouve coincé en Inde si je ne rentre pas rapidement à Bombay, au point que, finalement, il ne me reste pas

d'autre issue que d'accepter.

— Bien, bien. Je t'envoie l'itinéraire par e-mail, conclut-il.

— Ma boîte mail ne marche pas très bien. Je n'ai pas pu y avoir accès, j'ai dû reprogrammer mon mot de passe et, dans l'opération, un paquet de messages récents a disparu, dis-je. Apparemment, il y a un virus qui fait des siennes.

— Oui, c'est sans doute le virus Jagdish, commente-t-il avec un nouveau claquement de langue désapprobateur. Tu devrais t'ouvrir un nouveau compte. Entre-temps, je t'envoierai par texto tes itinéraires et horaires de train et d'avion.

Je mets fin à ma conversation téléphonique avec Mukesh et prends mon portefeuille dans mon sac à dos. Je compte trois mille roupies, le dernier prix que m'a concédé Nawal. Le visage de ce dernier s'assombrit.

— Je dois partir, dis-je en guise d'explication. Ce soir même.

Nawal tend la main derrière le comptoir et sort un épais carré enveloppé dans du papier kraft.

— Je l'ai mis de côté le premier jour afin que personne d'autre ne l'achète. (Il soulève le papier et me montre la tapisserie.) J'ai ajouté pour vous un petit truc en plus.

Nous nous disons au revoir. Je lui souhaite bonne chance pour son mariage.

— Je n'ai pas besoin de chance ; tout est dans les étoiles. Je pense que c'est vous qui aurez besoin de chance.

Cela me rappelle quelque chose que Kate m'a dit lorsqu'elle m'a largué à Mérida : « Je te souhaiterais bien bonne chance, Willem, mais je pense qu'il faut que tu cesses de compter là-dessus. »

Je me demande lequel des deux est dans le vrai.

Je fais mes bagages et me rends à pied à la gare dans la chaleur de cette fin d'après-midi. La ville est toute dorée, là-haut sur la colline, on distingue les dunes de sable qui ondulent en arrière-plan, et ce spectacle me rend mélancolique, déjà plein de nostalgie.

Le train doit me déposer à Jaipur à six heures le lendemain matin. Mon vol pour Bombay décolle quatre heures plus tard. Je n'ai guère eu l'occasion de me créer une nouvelle boîte mail, et Mukesh ne m'a donné aucune indication concernant le trajet entre l'aéroport et la ville. J'essaie de joindre Prateek. Depuis deux jours, il n'a répondu à aucun de mes textos. J'essaie le téléphone.

Il décroche.

— Prateek ? Salut, c'est Willem.

— Willem ? Où es-tu ?

— Dans un train. J'ai ta tapisserie avec moi, dis-je en tapotant le paquet.

— Oh, super.

Il me paraît bien blasé pour quelqu'un jusqu'alors si enthousiasmé par sa dernière entreprise.

— Tout va bien ?

— Plus que bien. Très très bien. Mon cousin Rahul, il est grippé.

— Zut alors. Ce n'est pas trop grave, j'espère.

— Non, non. Mais il doit garder le lit, dit Prateek d'une voix allègre. Je lui donne un coup de main. (Sa voix baisse de plusieurs tons.) Pour les films.

— Les films ?

— Oui. Je dois trouver les *gorehs* pour jouer dans les films. Si j'en trouve dix, ils feront figurer mon nom au générique. Assistant du directeur de casting adjoint.

— Félicitations.

— Merci, dit-il cérémonieusement. Mais seulement si j'en trouve encore quatre. Demain, je retourne à l'Armée du Salut, et peut-être à l'aéroport.

— À ce propos, si tu vas à l'aéroport, ce serait parfait. J'ai besoin d'une voiture.

— Mais je croyais que tu revenais samedi.

— Changement de plan. Je reviens demain.

Un silence, pendant lequel Prateek et moi avons la même idée.

— Tu acceptes d'en être ? me demande-t-il en même temps que je lui lance :

— Tu accepterais que j'en sois ?

Deux éclats de rire résonnent en écho sur la ligne. Je lui donne les informations sur mon vol avant de raccrocher. Dehors, le soleil est en train de se coucher : une flamme vive derrière le train, l'obscurité devant nous. Quelques instants plus tard, c'est le noir total.

Mukesh m'a retenu une couchette dans un wagon à air conditionné, qu'India Rail, les chemins de fer indiens, refroidissent comme un frigo de boucher. Le lit n'est pourvu que d'un drap. Je frissonne et songe alors à la tapisserie, épaisse et bien chaude. Je défais le papier ; en tombe quelque chose de petit et de dur.

C'est une statuette de Ganesh, tenant sa hache et son lotus, souriant de son sourire caractéristique, comme s'il était au courant de quelque chose que les humains n'auraient pas encore compris.

Vingt-cinq

Bombay

Le titre du film est *Heera Ki Tamanna*, ce qui se traduit, en gros, par « désir de diamant ». C'est une romance, avec, dans les rôles principaux, Billy Devali, une grande star, et Amisha Rai, une *très* grande star, la réalisation étant assurée par Farouk Khan, un si grand nom apparemment qu'il n'a pas besoin de qualificatif supplémentaire. Prateek me raconte tout cela d'un seul jet, sans reprendre son souffle ; il n'a pratiquement pas cessé de jacasser depuis qu'il m'a littéralement enlevé dans le hall d'arrivée pour m'enfourner dans la voiture, en jetant tout juste un bref coup d'œil aux différents articles en provenance du Rajasthan que j'ai eu tant de mal à me procurer en les marchandant comme un fou ces trois dernières semaines.

— Oh mais, Willem, c'était le dernier projet, dit-il en secouant la tête, consterné de devoir m'expliquer ça. Je travaille à Bollywood maintenant.

Il me raconte ensuite que, la veille, Amisha Rai est passée si près de lui que le bord de son sari a frôlé son bras.

— Tu ne peux pas savoir l'effet que ça m'a fait, dit-il. Une vraie caresse des dieux. Tu ne peux pas savoir comme elle sentait bon.

Il ferme les yeux et inspire. Apparemment, l'odeur de l'actrice est au-delà des mots.

— Qu'est-ce que je devrai faire exactement ?

— Tu te rappelles dans *Dil Mera Golmaal* la scène après le duel au pistolet ?

Je fais oui de la tête. Ça ressemblait à *Reservoir Dogs*, mais à bord d'un bateau. Avec des danses.

— D'après toi, d'où venaient tous ces Blancs ?
— Du même endroit féérique que les *go-go dancers* ?
— De directeurs de casting comme moi, dit-il en se frappant la poitrine.

— Directeur de casting ? Ah bon, c'est officiel ? Tu as trouvé tes dix bonshommes ?

— Avec toi, j'en ai huit. Mais j'arriverai à trouver les deux autres. Tu es si grand, si beau et... blanc.

— Je peux peut-être compter pour deux, dis-je en plaisantant.

Prateek me regarde comme s'il avait affaire à un crétin.

— Non, dit-il, tu comptes pour un. Tu es seulement un homme.

Nous arrivons à *Film City*, le faubourg qui regroupe nombre de studios. Nous entrons dans le complexe, puis dans ce qui ressemble à un vaste hangar pour avions.

— Oh, à propos, pour le règlement, reprend Prateek, l'air de ne pas y toucher. Il faut que je te dise, c'est dix dollars par jour.

Je ne pipe mot. Je n'avais pas prévu qu'on me paie quoi que ce soit. Il se méprend sur mon silence.

— Je sais que, pour les Occidentaux, ça n'est pas beaucoup, explique-t-il. Mais tu seras nourri et logé, comme ça tu n'auras pas besoin de rentrer tous les soirs à Colaba. Je t'en prie, dis-moi que tu acceptes.

— Bien sûr. Je ne fais pas ça pour l'argent.

Ce qui est très exactement ce que Tor affirmait à propos de Guerrilla Will : « On ne fait pas ça pour le fric. » Mais la moitié du temps, elle disait ça en comptant soigneusement la recette de la soirée ou en regardant les prévisions météo dans l'*International Herald Tribune*, afin de déterminer les lieux les plus ensoleillés – donc les plus potentiellement lucratifs – où nous poser par la suite.

À l'époque, le fric ainsi gagné comptait beaucoup pour moi. Le peu que j'empochais grâce à Guerrilla Will m'empêchait de devoir rentrer dans un chez-moi où je n'étais plus le bienvenu.

Étonnant de voir à quel point les choses ont peu changé...

Sur le plateau, Prateek me présente à Arun, le directeur de casting adjoint, qui cesse brièvement de converser dans son téléphone portable pour me jauger du regard. Il lance quelque chose à Prateek en hindi, puis m'adresse un signe de tête approbateur et aboie : « Costume ! »

Prateek me serre le bras et m'entraîne dans la pièce où sont rangés les costumes, en fait une série de portants à roulettes remplis de vêtements pour hommes et de robes, sous la

responsabilité d'une femme à lunettes, à l'air soucieux.

— Trouvez-vous un costume à votre taille, m'enjoint-elle.

Tout est au moins d'une tête trop court pour moi. Ce qui est à peu près la différence de taille entre un Indien moyen et ma personne. Prateek semble contrarié.

— Tu as un costume ? demande-t-il.

La dernière fois que j'en ai porté un, c'était pour l'enterrement de Bram. Non, je n'ai pas de costume.

— Il y a un problème ? lance Neema, la costumière, d'une voix acerbe.

Prateek rampe devant elle, s'excusant pour ma taille, comme si c'était un défaut de ma personnalité.

Elle pousse un soupir d'impatience.

— Attendez-moi ici, ordonne-t-elle.

Prateek me regarde, très inquiet :

— J'espère qu'ils ne vont pas te renvoyer. Arun vient de m'apprendre que l'un des types de l'*ashram* était parti ce matin, et maintenant j'en suis revenu à sept.

Je plie les genoux, histoire de me raccourcir.

— Comme ça, ça va mieux ?

— Le costume ne t'irait toujours pas, dit-il en hochant la tête, comme si j'étais idiot.

Neema revient avec un sac à vêtements. À l'intérieur se trouve un costume, fraîchement repassé, d'un bleu profond, en peau d'ange.

— Ça vient de la garde-robe des acteurs, alors ne l'abîmez pas, lance-t-elle en guise d'avertissement, et elle me pousse dans un endroit protégé par un rideau pour que je l'essaie.

Il me va comme un gant. Quand Prateek me voit, son visage se fend d'un large sourire.

— Tu fais grande classe, constate-t-il, stupéfait. Viens, on va voir Arun. Tranquille, comme si de rien n'était. Oh ça, il a l'œil. Super. Je crois que je suis quasiment assuré de voir mon nom figurer au générique. Quand je pense qu'un jour je serai peut-être comme Arun.

— On peut toujours rêver.

Je le fais marcher, mais j'oublie toujours que Prateek prend tout ce que je dis au pied de la lettre.

— Oh oui. Rêver, c'est l'ultime défi, tu ne crois pas ?

Le décor du film est un faux bar à cocktails, avec un piano à queue au beau milieu. Les vedettes indiennes occupent la zone autour du comptoir tandis que, à l'arrière-plan, déambule la

cinquantaîne de figurants. Des Indiens pour l'essentiel, mais il y a tout de même entre quinze et vingt Occidentaux. Je vais prendre place près d'un Indien en smoking, mais il me regarde en plissant les paupières et s'éloigne aussitôt.

— Quelle bande de snobs ! s'exclame en riant une fille toute maigre et bronzée, vêtue d'une robe bleu électrique. Ils refusent même de nous adresser la parole.

— C'est du colonialisme à rebours ou quelque chose dans ce goût-là, lance un type aux dreadlocks nouées en chignon. Nash, se présente-t-il en me tendant la main.

— Tasha, dit la fille.

— Willem.

— Willem, répètent-ils d'un ton rêveur. Tu es à l'*ashram* ?

— Non.

— Oh. C'est bien ce qu'on se disait. On t'aurait reconnu, explique Tasha. Tu es si grand. Comme Jules.

Nash hoche la tête. Moi de même. Nous hochons tous la tête en pensant à la taille de ce Jules.

— Qu'est-ce qui vous amène en Inde ? dis-je en retrouvant sans problème la « langue des cartes postales ».

— Nous sommes des réfugiés, explique Tash. Des réfugiés de l'univers matérialiste des États-Unis, obsédé par la gloire et la célébrité. Nous sommes venus ici pour nous purifier.

— Ici ? dis-je en montrant le plateau.

Nash éclate de rire.

— Trouver la lumière, ce n'est pas donné. Ça coûte même plutôt bonbon. Donc on est là pour acheter un peu de temps supplémentaire. Et toi, mon pote ? Qu'est-ce qui t'amène sur les terres de Bollywood ?

— La gloire, bien sûr.

Ils rient tous les deux. Puis Nash demande :

— Tu veux planer ? Ils font rien d'autre que nous faire poireauter. (Il sort un gros joint.) Autant se défoncer un peu en attendant.

— Pourquoi pas ? dis-je avec un haussement d'épaules.

Nous sortons discrètement à l'extérieur, où la moitié des figurants semble occupée à fumer à l'ombre d'un balcon. Nash allume le bédô, tire dessus, puis le passe à Tasha qui tire une longue bouffée bien profonde avant de me le transmettre à son tour. Le hash est costaud, je n'y ai pas touché depuis un bon bout de temps, et son effet est donc immédiat. Nous faisons tourner le joint deux ou trois fois de plus.

— Tu es vraiment... grand, Willem, dit Tasha.

— Oui, je crois que tu l'as déjà signalé.

— Il faut vraiment qu'on le présente à Jules, poursuit-elle d'une voix traînante. Elle est grande. Et canadienne.

— Totalement, approuve Nash. Riche idée.

Le monde est devenu un peu pâlot, surexposé et plus très stable. Je demande :

— Qui est Jules ?

— Une fille, répond Nash. Mignonne. Une rousse. Elle est à l'*ashram* mais il se peut qu'elle en sorte d'ici un jour ou deux. Elle est grande. Oh, c'est vrai, Tasha vient de le dire. Merde, voilà ce connard d'assistant metteur en scène. Planque le bédouin.

Tasha pince le joint entre ses doigts au moment précis où un homme qui ressemble à un oiseau s'approche de nous et nous regarde. C'est Tasha qui tient le joint, mais c'est sur moi qu'il fixe son attention. Il sort son téléphone, prend une photo puis disparaît sans dire un mot.

— Oh merde, glousse Tasha. On s'est fait gauler.

— C'est lui qui s'est fait gauler, corrige Nash. Il est le seul à s'être fait tirer le portrait, corrige-t-il, l'air vexé.

— Quand il y a du hash quelque part, c'est toujours au Batave qu'on s'en prend, dis-je.

— Absolument, fait Nash en confirmant de la tête.

— Ça y est, voilà ma parano qui me reprend, lance Tasha.

— Allez, on se rentre. On garde le reste pour plus tard, conclut Nash.

Avec le hash qui m'est monté à la tête, le temps sur le plateau s'écoule encore plus lentement, et non plus vite. Je passe quelques minutes à faire tourner une pièce d'une roupie entre mes doigts mais je n'arrête pas de la laisser tomber. J'allume mon portable pour faire une réussite mais, pris d'une pulsion aussi étrange que soudaine – sans doute l'effet de la drogue –, je m'en sers pour son usage premier : je téléphone avec.

— Allô... C'est Willem, dis-je lorsqu'elle décroche.

— Je sais qui est à l'appareil.

Je décèle de la fureur dans sa voix. Lui passer un simple coup de téléphone suffirait-il à me valoir des ennuis ?

— Où es-tu ? demande-t-elle.

— Sur un plateau de cinéma. Je joue dans un film de Bollywood pendant les quelques jours qui viennent.

Silence. Yael n'a jamais eu beaucoup de patience pour la culture « bas de gamme », en dehors de la musique pop israélienne complètement ringarde à laquelle elle est incapable de résister. Elle ne s'est jamais intéressée au cinéma ni à la télé. Et elle pense

certainement que tout cela n'est qu'une perte de temps.

— Et quand as-tu décidé de faire ça ? dit-elle enfin, d'une voix assez sèche pour déclencher un incendie.

— Hier. Officiellement, ce matin.

— Et quand as-tu pensé à me l'annoncer ?

Peut-être est-ce l'effet du hash, toujours est-il que j'éclate d'un rire sonore. Parce que c'est tout simplement drôle, comme peuvent l'être les choses absurdes.

Yael ne semble pas partager ce point de vue.

— Qu'y a-t-il de si amusant ?

— Ce qu'il y a de si amusant ? dis-je. Pour commencer, le fait que tu veuilles savoir où je suis. Alors que pas une fois en trois ans tu ne t'es préoccupée de l'endroit où je me trouvais, ni de mon état de santé. Et puis aussi le fait que tu me fasses venir en Inde pour me réexpédier une semaine plus tard d'où je viens sans te donner la peine de m'appeler une seule fois. Tu ne t'es même pas souciée de venir me chercher à l'aéroport. Oh, je sais que c'était une urgence, quelque chose de plus important, mais c'est toujours comme ça que ça se passe, pas vrai ? Alors, pourquoi aurais-tu besoin de savoir que je suis en train de tourner dans un film de Bollywood ?

Je m'arrête. Et c'est comme si les effets du hash s'étaient dissipés, emportant avec eux toute ma fureur. Ou ma témérité.

— La raison qui me pousse à vouloir être au courant, dit-elle, d'une voix si mesurée que c'en est exaspérant, c'est afin de ne pas venir te chercher à l'aéroport cette fois.

Après qu'elle a raccroché, je vérifie sur mon portable. Et c'est là que je vois la demi-douzaine de messages dont je n'ai pas pris connaissance. Les textos demandant *Où es-tu ?*

Encore une correspondance manquée. L'histoire de ma vie, ces derniers temps...

Vingt-six

Ce soir, nous finissons à huit heures. Nous nous entassons dans un bus brinquebalant qui nous largue une heure plus tard devant un hôtel bas et mastoc, tout en ciment, où nous sommes quatre par chambre. Je me retrouve en compagnie de Nash, de Tasha et d'Argin, un autre disciple de leur *ashram*. Tout en faisant tourner un joint, les trois ne cessent de dégoiser sur l'illumination et les moyens d'y parvenir. Ils me proposent le bédô mais, après le désastre avec Yael – dans lequel je sais que le hash n'est pas pour rien –, je me méfie de mes réactions. Finalement, je m'endors mais suis réveillé au beau milieu de la nuit par les craquements enthousiastes du sommier. Nash et Tasha. Ou peut-être tous les trois. Extrêmement déplaisant, et pathétique parce que j'ai beau chercher, je ne trouve pas d'endroit où je préférerais être.

Le lendemain, sur le plateau, tout se passe pratiquement comme la veille. Après avoir mis mon costume, je vois Prateek une demi-seconde avant qu'il ne file.

— Je dois en trouver d'autres, m'explique-t-il. Trois sont partis hier, il m'en faut quatre aujourd'hui.

Neema me lorgne d'un œil mauvais. L'assistant metteur en scène prend un autre cliché. Ils sont vraiment préoccupés par le costume.

En fin d'après-midi, Prateek réapparaît avec de nouvelles recrues, dont une femme aux longues jambes et à la chevelure tirant sur le roux parsemée de mèches roses.

— Jules ! s'écrient Nash et Tasha à son arrivée.

Tous s'étreignent et dansent en rond, puis Tasha me fait signe de les rejoindre.

— Jules, dit-elle, je te présente Willem. Nous avons décidé qu'il serait parfait pour toi.

— Ah bon ?

L'intéressée roule un peu des yeux. Elle est grande, pas autant que moi, mais pas loin.

— Je suis Jules, mais apparemment tu es déjà au courant.

— Et moi, je suis Willem.

— J'aime bien ton costume, Willem.

— Tu as intérêt. C'est un costume très spécial. Si spécial qu'ils n'arrêtent pas de me prendre en photo pour être sûrs que je ne l'abîme pas.

— Visiblement, tu es un homme qui sait trouver son bonheur dans une penderie. Je suis censée passer à la garde-robe. Tu me montres le chemin ?

— Avec joie.

Elle passe son bras sous le mien et nous nous dirigeons vers les portants.

— Donc, tu as fait connaissance avec Nash et Tasha, à ce que je vois.

— J'ai eu le plaisir de passer la nuit avec eux.

Elle fait la grimace.

— Ils ont baisé, hein ?

J'opine du bonnet.

Elle hoche la tête :

— Mes condoléances, me dit-elle, ce qui me fait éclater de rire. Bon, en tout cas, je partagerai la chambre avec vous cette nuit. J'essaierai d'équilibrer tout ça. (Elle me jette un regard.) Pas comme tu le penses.

— Je ne pense qu'à une chose : te faire entrer dans une robe, dis-je.

— Vraiment ? Me faire *entrer* dans une robe ?

Nouvel éclat de rire de ma part. Jules serre étroitement son bras contre le mien, ce qui me distrait agréablement après la gueule de bois que je me trimbale depuis l'affrontement de la veille au soir, avec Yael. Les filles ont toujours constitué la meilleure des distractions.

Jusqu'à ce que l'une d'elles devienne la chose dont j'ai besoin de me distraire...

Vingt-sept

Il est plus de cinq heures quand nous sommes enfin prêts à tourner. Notre scène est chantée, c'est le moment où le personnage joué par Billy Devali rencontre pour la première fois celui joué par Amisha Rai ; il est si épris qu'il se met à chanter en s'accompagnant au piano. Nous sommes tous censés assister, fascinés, à cette manifestation authentique du plus pur coup de foudre. Et à la fin, nous applaudissons.

Nous passons le reste de la journée à tourner. Quand on nous libère enfin, l'assistant metteur en scène nous demande de prévoir de rester deux jours de plus. Prateek me prend à part pour me dire que cela durera probablement plus longtemps : est-ce que cela me gêne de rester ? Je n'y vois aucun inconvénient. Trop heureux de demeurer ici jusqu'à mon vol pour la Hollande.

Nous attendons en file indienne devant le bus de retour quand l'assistant réalisateur prend une nouvelle photo de moi.

— Dis donc, mec, on dirait qu'ils montent un sérieux dossier contre toi, commente Nash.

— Je n'y comprends rien, dis-je. Et là, je ne porte même pas le costume...

Cette nuit-là, nous sommes cinq à l'hôtel : Nash, Tasha, Argin, Jules et moi. Jules et moi partageons un matelas posé à même le sol. Il ne se passe rien. Pas entre nous en tout cas. La présence de Jules n'empêche guère Nash et Tasha de se lancer dans leurs galipettes nocturnes, mais alors qu'ils sont en plein effort, je vois Jules piquer un fou rire, auquel je me joins, celui-ci étant communicatif comme chacun sait.

Elle se tourne vers moi et murmure : « Peine partagée est moins lourde à porter. »

Le lendemain, à l'heure du déjeuner, je suis en train de faire la queue à la cantine pour prendre mon assiettée de *dal* et de riz

quand l'assistant réalisateur me tape dans le dos. Cette fois, je vais jusqu'à prendre la pose pour le cliché qui va suivre, mais il n'a pas d'appareil photo. À la place, il m'invite à le suivre.

— Tu as taché le costume ? me lance Jules.

Arun trotte derrière nous, suivi de Prateek, qui a l'air hagard. Mais combien donc peut valoir ce fichu costume ?

— Que se passe-t-il ? dis-je à Prateek alors que nous quittons le plateau pour nous diriger vers la suite de caravanes.

— Farouk ! Khan !

Il crachote ces noms comme s'il toussait. Je demande :

— Qu'est-ce qu'il y a avec Farouk Khan ?

Mais avant que Prateek ait pu répondre, on me fait grimper l'escalier et on me pousse à l'intérieur d'une des caravanes. J'y trouve Farouk Khan, Amisha Rai et Billy Devali serrés les uns contre les autres. Tous trois me regardent pendant ce qui me semble une éternité, jusqu'à ce que Billy s'exclame d'une voix sonore :

— Vous voyez ! Qu'est-ce que je vous disais ?

Amisha allume une nouvelle cigarette et relève ses pieds nus, couverts d'un réseau de tatouages au henné.

— Tu as absolument raison, dit-elle d'une voix mélodieuse. On dirait vraiment une vedette de cinéma américaine.

— Comme l'autre là... fait Billy en claquant des doigts. Heath Ledger.

— Mais lui n'est pas mort, précise Farouk.

Les autres acquiescent d'un gloussement. J'interviens :

— Je crois que Heath Ledger était australien.

— Aucune importance, réplique Farouk. Vous êtes quoi ? Américain ? Britannique ?

— Hollandais.

Billy fronce le nez.

— Vous n'avez pas d'accent.

— À vous entendre, on dirait vraiment que vous êtes britannique, insiste Amisha. Pas si loin de l'accent sud-africain.

— Ça, c'est plus près du sud-africain, dis-je en avalant un peu les mots, comme les Afrikaners quand ils parlent anglais.

Amisha applaudit :

— Et il sait imiter les accents.

J'explique :

— L'afrikaans est proche du néerlandais.

— Vous avez déjà joué la comédie ? demande Farouk.

— Pas vraiment.

— Pas vraiment ? s'étonne Amisha, en levant un sourcil.

— Un peu de Shakespeare.

— Vous ne pouvez pas dire « Pas vraiment » et expliquer ensuite que vous avez joué du Shakespeare, dit Farouk d'un air dédaigneux. Quel est votre nom ? Ou faut-il qu'on vous appelle M. Pas Vraiment ?

— Je préfère Willem. Willem de Ruiter.

— Un nom à coucher dehors, commente Billy.

— En tout cas, pas un bon nom de scène, ajoute Amisha.

— Il peut en changer, fait Billy. Tous les Américains le font.

— À la différence des Indiens, reprend Amisha. N'est-ce pas, Billy ?

— Je ne suis pas américain, mais hollandais, dis-je.

— Oh oui, M. de... Willem, reprend Farouk. Aucune importance. Nous avons un problème : l'un de nos acteurs occidentaux, un Américain du nom de Dirk Digby... Il vit à Dubaï, vous avez peut-être entendu parler de lui ? (Je fais non de la tête.) Ça ne fait rien. Il semblerait que Mr Digby ait eu quelques problèmes de dernière minute avec le contrat et qu'il ait dû modifier ses plans, ce qui libère pour nous un petit rôle. Il s'agit d'un courtier en diamants sud-africain, un personnage trouble, qui essaie de séduire miss Rai tout en cherchant à mettre la main sur le diamant Shakti de sa famille. Ce n'est pas un grand rôle, mais il est important, et nous sommes un peu coincés. Nous recherchons quelqu'un qui ait la tête de l'emploi et qui soit en même temps capable de mémoriser quelques phrases en hindi et en anglais. Comment vous débrouillez-vous avec les langues ?

— Pas mal, dis-je. J'en parle plusieurs depuis l'enfance.

— OK. Essayez ça, dit Farouk, et il me lit quelque chose.

— Dites-moi d'abord ce que ça veut dire.

— Vous voyez ? intervient Amisha. Un acteur naturel a besoin de savoir. Et je ne crois pas que Dirk ait jamais su ce qu'il racontait.

Farouk évacue la remarque d'un geste de la main et se tourne vers moi :

— Vous essayez d'empêcher le personnage d'Amisha, Heera, d'épouser Billy ici présent, mais en réalité tout ce qui vous intéresse, ce sont les diamants de sa famille. Le dialogue est en anglais, avec un peu d'hindi. Dans le rôle, vous dites à Heera que vous savez qui elle est, et que son nom signifie diamant. Je dis le texte et vous répétez ?

— D'accord.

— *Main jaanta hoon tum kaun ho, Heera Gopal. Heera, it means diamond, doesn't it ?* dit Farouk.

Je répète :

— *Main jaanta hoon tum kaun ho, Heera Gopal. Heera, it means diamond, doesn't it ?*

Tous me regardent fixement.

— Comment avez-vous fait ? demande Amisha.

— Comment j'ai fait quoi ?

— On aurait dit que vous parliez hindi couramment, explique Billy.

— Je n'en sais rien. J'ai toujours eu une bonne oreille pour les langues.

— Incroyable, vraiment incroyable, fait Amisha en se tournant vers Farouk. Tu n'aurais même pas besoin de couper dans les dialogues.

Farouk me dévisage longuement.

— Il y a trois jours de tournage, on commence la semaine prochaine, dit-il. Ici, à Bombay. Vous devrez apprendre vos dialogues. Je peux vous procurer quelqu'un pour vous aider avec la prononciation en hindi et les traductions, mais il y aura pas mal d'anglais. (Il caresse sa barbe.) Je peux vous payer trente mille roupies.

Je ne dis rien, essayant de faire de tête la conversion, mais il prend visiblement mon silence pour du marchandage.

— OK, contre-t-il. Quarante mille.

— Il faudrait que je reste combien de temps ?

— Le tournage commence lundi prochain, il faut compter trois jours, répond Farouk.

Lundi est justement le jour où je suis censé rentrer à Amsterdam. Est-ce que j'ai vraiment envie de rester trois jours supplémentaires ? Mais Farouk poursuit :

— On vous installerait dans l'hôtel où nous logeons les comédiens, à Juhu Beach.

— Juhu Beach est un bel endroit, commente Billy.

— Je suis censé partir lundi. Mon billet d'avion est déjà pris.

— Et vous ne pouvez pas le changer ? s'enquiert Farouk.

Je suis sûr que Mukesh le pourra. Et s'ils m'installent dans un hôtel, cela m'évitera de devoir retourner au *Bombay Royale*.

— Cinquante mille, lance Farouk. Mais c'est ma dernière offre.

— Ça fait plus de mille dollars, mister de Ruiter, m'informe Amisha avec un petit rire de gorge qui accompagne la bouffée de fumée qu'elle exhale. Une offre qui ne se refuse pas, si je peux me permettre.

Vingt-huit

La production me transfère immédiatement dans un hôtel chic de Juhu Beach. Mon premier souci est de prendre une douche, après quoi je recharge mon portable, qui a cessé de fonctionner depuis la veille. Je m'attends plus ou moins à trouver un texto ou un message téléphonique de Yael, mais il n'y en a aucun. Je me demande si je vais lui dire que je reste un peu plus longtemps, mais après notre dernière conversation, après ces trois dernières semaines – ces trois dernières années –, j'estime que je ne lui dois pas cette information. À la place, j'envoie un texto à Mukesh, lui demandant de repousser la date de mon départ de trois jours supplémentaires.

Il me rappelle immédiatement.

— Tu as décidé de rester plus longtemps avec nous ! lance-t-il, apparemment ravi.

— Juste quelques jours.

Et je lui explique que j'ai travaillé comme figurant mais qu'on m'a trouvé un petit rôle.

— Mais tout cela est très excitant, commente-t-il. Maman doit être folle de joie.

— En fait, *Maman* n'est pas au courant.

— Elle n'est pas au courant ?

— Je ne l'ai pas vue. J'étais logé près des studios et maintenant je suis dans un hôtel à Juhu Beach.

— Juhu Beach. La classe ! Mais tu n'as pas vu Maman depuis que tu es rentré du Rajasthan ? Je croyais qu'elle était allée te chercher à l'aéroport.

— Changement de plan.

— Oh, je vois. (Un silence.) Et tu souhaites partir quand ?

— Le tournage est censé commencer lundi, il doit durer trois jours.

— Mieux vaut partir du principe que ça en prendra le double,

corrige Mukesh. Je vais voir ce que je peux faire.

Nous raccrochons et je prends mon script. Farouk a écrit la traduction anglaise au-dessus du texte en hindi et quelqu'un m'a enregistré les dialogues dans cette langue. Je passe tout l'après-midi à apprendre mon texte.

Quand j'en ai marre, je marche de long en large dans la chambre. Tout est ultramoderne et chiquissime, avec une baignoire, une cabine de douche et un super grand lit. Ça fait des lustres que je n'ai pas dormi dans un endroit aussi sélect, un peu trop calme, trop impeccable à mon goût. Je m'assieds sur le lit et regarde la télé indienne, juste pour avoir un peu de compagnie. Je me fais monter à dîner dans la chambre. Cette nuit-là, quand je me couche, je me rends compte que je ne peux pas trouver le sommeil. Le lit est trop mou, trop grand, après tant d'années passées à dormir dans des trains, des voitures, sur des lits de camp, des sofas, des futons, le petit lit tout étroit d'Ana Lucia. Me voilà maintenant comme l'un de ces rescapés d'un naufrage qui, après avoir été sauvés, retrouvent la civilisation et sont incapables de dormir ailleurs que sur le plancher.

Le vendredi, je me lève et révise de nouveau mon texte. Le tournage ne commence que dans trois jours, qui semblent s'étirer interminablement devant moi, comme la mer gris-bleu que j'aperçois devant ma fenêtre. Quand mon téléphone sonne, je suis gêné par le soulagement que j'éprouve.

— Willem ? Mukesh à l'appareil. J'ai du neuf pour ton vol.

— Chouette.

— Le mieux que je puisse te trouver, c'est en avril.

Il me donne plusieurs dates.

— *Quoi ?* Pourquoi dans si longtemps ?

— Que te dire ? Tous les vols sont pleins jusqu'à cette date.

Pâques.

Pâques ? Dans un pays hindou et musulman ? Je soupire :

— Tu es sûr que tu ne peux pas me trouver quelque chose plus tôt ? Je me fiche de payer un supplément.

— Aucun espoir. J'ai fait de mon mieux.

Il m'a eu l'air un peu vexé sur la fin de sa phrase.

— Et si tu me prenais un billet sur un autre vol ?

— Vraiment, Willem, c'est une question de semaines, tous les vols sont hors de prix à cette période de l'année, et ils sont totalement bondés. (Son ton est maintenant celui de la réprimande.) Après tout, ce n'est pas si long.

— Tu peux continuer à chercher ? Voir si des sièges se libèrent ?

— Certainement. Je m'en occupe.

Je raccroche et m'efforce de lutter contre le sentiment d'une catastrophe imminente. Je croyais que le film m'amènerait à rester ici quelques jours supplémentaires, tous passés dans un hôtel. Et maintenant, me voilà coincé. Je m'oblige à me rappeler que je n'ai pas besoin de rester à Bombay après le tournage. Nash, Tasha et Jules ont l'intention d'aller passer quelques jours à Goa s'ils parviennent à rassembler assez d'argent. J'irai peut-être avec eux. Peut-être même en payant tout.

J'envoie un texto à Jules : *Ça marche toujours pour Goa ?*

Elle me répond illico : *Seulement si je n'étrangle pas N et T. Incroyablement bruyants la nuit dernière. Tu es un traître d'avoir déserté.*

Je passe en revue cette chambre d'hôtel que j'avais trouvée insupportablement calme la nuit dernière. Je la prends en photo depuis le balcon et je l'envoie à Jules avec mon texto : *C'est tranquille ici. Et il y a de la place pour deux si ça te dit de désert.*

J'adore les desserts, me répond-elle immédiatement. *Dis-moi où je peux te trouver.*

Quelques heures plus tard, on frappe à la porte. Je vais ouvrir. C'est Jules. Elle entre, admire la vue et saute sur le lit avant d'aller prendre le script sur la table basse.

— Tu veux bien me donner la réplique ? dis-je. On m'a fourni la traduction en anglais.

Elle sourit :

— Bien sûr.

Je lui montre où commencer. Elle s'éclaircit la voix et prend une mine de circonstance.

— Et pour qui vous prenez-vous ? lance-t-elle d'une voix hautaine en essayant, je pense, d'imiter Amisha.

— Je me pose parfois la question. À en croire mon extrait de naissance, je m'appelle Lars Von Gelder. Mais je sais qui vous êtes vous, Heera Gopal. Heera, cela veut dire diamant, n'est-ce pas ? Et vous brillez d'un éclat aussi vif que votre nom.

— Je n'ai pas envie de discuter de mon nom avec vous, mister Von Gelder.

— Oh, vous me connaissez donc, finalement ?

— Je connais tout ce que j'ai besoin de connaître.

— En ce cas, vous savez que je suis le premier exportateur de diamants d'Afrique du Sud, et que j'ai donc quelques lumières sur ces pierres si précieuses. Je vois plus à l'œil nu que la plupart des joailliers avec l'aide d'une loupe. Et il suffit de vous regarder pour pouvoir dire que vous êtes un diamant d'un million de carats. Et

de la plus belle eau.

— Le bruit court que vous cherchez à mettre la main sur le diamant appartenant à ma famille, mister Von Gelder.

— Oh, mais c'est le cas, miss Gopal. C'est le cas. (J'observe un silence.) Mais peut-être pas le diamant Shakti.

À la fin de la scène, Jules pose le script.

— Ce texte est bien ringard, mister Van Gelder.

— En fait, c'est Von Gelder.

— Oh, désolée. Mister *Von* Gelder.

— C'est très important, tu sais. Les noms, je veux dire.

— Ah bon ? Et Jules, c'est le diminutif de quoi, pour toi ?

Je tente ma chance :

— De Juliana ? Comme la reine des Pays-Bas ?

— Pas du tout.

Elle quitte sa chaise et s'approche de moi, tout sourire, avant de s'installer sur mes genoux. Et de m'embrasser. J'essaie de nouveau :

— Juliette ?

Elle fait non de la tête, souriant toujours tout en commençant de déboutonner sa chemise.

— Non, ce n'est pas Juliette. Mais je t'autorise à être mon Roméo pour cette nuit.

Vingt-neuf

Le lendemain matin, Jules s'en va, pour rejoindre Pune et l'*ashram* avec Nash et Tasha. Nous avons la vague intention de nous retrouver à Goa la semaine suivante. Je n'ai pas réussi à trouver de quel prénom Jules était le diminutif...

Je me sens une légère gueule de bois alors même que nous n'avons pas bu, et très seul, même si j'ai l'habitude de ne pas être entouré. J'appelle Prateek pour voir ce qu'il fait pendant le week-end, mais aujourd'hui il aide sa mère à la maison et il participe demain à un grand dîner de famille avec son oncle. Je passe la journée à errer le long de Juhu Beach. Je regarde une bande de mecs jouer au foot sur le sable, ce qui me fait regretter les garçons, là-bas à Utrecht. Puis tous ces manques s'agglomèrent, et c'est Loulou à qui je pense. Même si tout cela n'est pas dans le bon ordre, ma solitude étant un missile détecteur de chaleur : Loulou en l'occurrence. Le problème, c'est que je suis incapable de trouver une autre source de chaleur qu'elle. Et Jules ne me manque pas le moins du monde.

Le dimanche, j'ai l'impression de devenir dingue et je décide de prendre un train, de quitter la ville et d'aller me balader quelque part, ailleurs, pour la journée. Je viens tout juste d'ouvrir mon guide de voyage pour choisir une destination quand mon portable sonne. Je saute presque dessus.

— Willem !

C'est la voix joviale de Mukesh qui résonne sur la ligne. Je crois n'avoir jamais été aussi heureux d'avoir de ses nouvelles.

— Qu'est-ce que tu fais aujourd'hui ?

— C'est justement ce que j'étais en train de me demander. Peut-être une balade d'une journée à Khandala.

— Un très bel endroit, Khandala, mais c'est un peu loin pour une journée et il faut partir tôt. Si ça te dit, je peux t'envoyer un chauffeur un autre jour. Mais j'ai une autre proposition à te faire :

si je passais te prendre ?

— Vraiment ?

— Oui. Il y a de très jolis temples à Bombay, des petits temples que les touristes vont rarement voir. Ma femme et mes filles sont en déplacement, et j'ai ma journée libre.

J'accepte avec gratitude et, à midi, Mukesh passe me prendre avec sa petite Ford toute cabossée et entreprend de me faire faire une visite express de Bombay. Nous nous arrêtons à différents temples, regardons de jeunes hommes en train de faire des exercices de gymnastique genre yoga, de vieux *sadhus* méditant ou priant. Notre troisième étape est un temple jaïn. Les disciples tiennent de petits balais avec lesquels ils nettoient le sol devant eux en marchant. « Pour écarter de leur chemin toutes les créatures vivantes afin de ne pas ôter une vie par inadvertance », m'explique Mukesh.

— La vie est sacrée pour eux, ajoute-t-il. Comme pour Maman.

— Exact. Maman est pratiquement une jaïn, dis-je. À moins qu'elle ne vise à devenir la prochaine mère Teresa ?

Le sourire compatissant que m'adresse Mukesh me donne envie de casser quelque chose.

— Tu sais comment j'ai fait la connaissance de Maman, j' imagine ? demande-t-il alors que nous avançons dans un passage couvert à l'intérieur du temple.

— Je suppose que cela a quelque chose à voir avec l'univers fascinant des lignes aériennes.

Je sais que ça n'est pas gentil pour Mukesh, mais c'est le prix à payer pour accepter de se faire l'entremetteur de Yael.

— C'est venu plus tard, dit-il avec un hochement de tête. J'étais avec ma maman à moi, qui avait un cancer. (Il fait claquer sa langue.) Elle suivait ses traitements, son docteur était tip top, mais ses poumons étaient atteints, il n'y avait donc pas grand-chose à faire. Un jour, nous revenions de chez le spécialiste et nous attendions un taxi, mais Amma, c'était le prénom de ma maman, s'est sentie prise de faiblesse, sa tête lui tournait et elle est tombée par terre, dans la rue. Il se trouve que ta maman était tout près ; elle s'est précipitée pour nous demander si elle pouvait nous aider. Je lui ai expliqué l'état d'Amma, qui était en phase terminale. (Sa voix baisse de plusieurs tons, pour devenir un murmure.) Mais ta maman m'a parlé de différentes choses susceptibles de l'aider, pas à guérir mais à diminuer ses vertiges et son état de faiblesse. Et elle est venue chez moi, toutes les semaines, avec ses aiguilles, ses massages, qui ont été d'une grande aide. Quand l'heure de ma Amma est venue, son passage dans l'autre vie a été beaucoup plus paisible. Grâce à ta maman.

Je vois où il veut en venir. L'interprétation de ma mère qu'il tente de me donner est très proche de celle de Bram, lorsque celui-ci essayait de m'expliquer pourquoi Yael paraissait si revêche, si distante. C'est lui qui m'avait tranquillement raconté des histoires sur Saba qui, après le décès de la mère de Yael, Naomi, avait complètement pété les plombs, sous le coup de la tragédie de trop : il était devenu surprotecteur, paranoïaque, ou encore plus surprotecteur et parano, interdisant à Yael de faire les choses les plus simples – aller se baigner dans une piscine publique, faire venir un ami ou une amie à la maison – et l'obligeant à dresser des listes pour toutes les urgences possibles en prévision de l'inévitable désastre à venir. « Elle s'est promis de tout faire autrement, m'avait-il dit. De sorte que ce soit différent pour toi. Moins oppressant. »

Comme s'il n'y avait qu'une façon d'être oppressant...

Après les temples, nous allons déjeuner. Je me reproche la façon dont je me suis conduit envers Mukesh et donc, lorsqu'il m'annonce qu'il souhaite me montrer quelque chose de spécial – quelque chose que peu de touristes ont eu l'occasion de voir –, j'affiche un large sourire et prends l'air tout excité. Les embouteillages se multiplient à mesure que nous traversons Bombay, les rues deviennent plus encombrées : bicyclettes, *rickshaws*, automobiles, charrettes à ânes, vaches sacrées, femmes avec des ballots sur la tête... Tous convergent vers des artères surchargées, qui semblent totalement inadaptées pour un trafic d'une telle densité. Jusqu'aux immeubles qui souffrent du même syndrome : les bâtiments de plusieurs étages et les cahutes avoisinantes débordent de fleuves humains, dormant sur des nattes à même le trottoir, étendant du linge sur des cordes, faisant la cuisine sur de petits braseros.

Nous obliquons dans une allée étroite et humide, plus ou moins protégée des ardeurs du soleil. Mukesh me montre du doigt une rangée de jeunes filles en saris loqueteux : « Des prostituées », m'annonce-t-il.

Nous nous arrêtons au bout de l'allée. Je regarde derrière moi les prostituées : certaines sont plus jeunes que moi, leurs yeux semblent vides, et tout cela me donne un sentiment de honte. Mukesh me désigne un bâtiment court sur pattes, en ciment ; il porte un nom écrit en hindi, avec ses lettres tout en volutes, et en anglais, en lettres capitales.

— Nous voilà arrivés, dit-il.

Je lis l'enseigne. *MITALI*. Ça me dit quelque chose. Je demande :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ben, la clinique de Maman, bien sûr, répond Mukesh.

— La clinique de Yael ? dis-je, soudain saisi d'angoisse.

— Oui. J'ai pensé qu'on pourrait lui rendre une petite visite.

— Mais... Mais... (À court d'excuses, j'en bafouille.) C'est dimanche, dis-je enfin, comme si le jour de la semaine était le problème.

— La maladie ne fait pas le shabbat.

Il me montre du doigt une petite boutique où l'on peut boire du thé, au coin :

— Je t'attendrai là.

Et il s'en va.

Je reste planté devant la clinique, les bras ballants, pendant une longue minute. L'une des prostituées, qui n'a pas l'air d'avoir plus de treize ans, se met à marcher dans ma direction. Ne supportant pas l'idée qu'elle puisse penser que je suis un client, je pousse la porte de la clinique. Celle-ci s'ouvre, laissant apparaître une vieille femme accroupie, juste devant. Il y a du monde partout, avec des bandages faits de bric et de broc, des bébés amorphes, dormant sur des paillasses posées à même le plancher. Ils occupent tout l'espace, les escaliers en ciment, la salle d'attente, ce qui donne à celle-ci tout son sens.

— Vous êtes Willem ?

De derrière la cloison vitrée, une Indienne très stricte dans sa blouse blanche me regarde avec attention. Deux secondes plus tard, elle ouvre la porte de la salle d'attente. Je sens que tous les yeux se tournent vers moi. La femme dit quelque chose en hindi ou en marathi, déclenchant force hochements de tête silencieux, ce qui donne là encore un sens nouveau au terme *patient*.

— Je suis le docteur Gupta, se présente-t-elle.

Son ton est vif, énergique, mais chaleureux.

— Je travaille avec votre mère. Je vais aller la chercher. Voulez-vous un verre de thé ?

— Non, je vous remercie.

J'ai l'affreuse impression que tout le monde participe à une farce, sauf moi.

— Bien. Attendez ici.

Elle me conduit dans une petite pièce sans fenêtre avec un brancard tout déchiré, et ma mémoire prend le dessus. La dernière fois que je me suis trouvé dans un hôpital, c'était à Paris. Et avant cela, à Amsterdam. Yael m'avait appelé à la résidence universitaire, très tôt ce matin-là, me demandant de venir. Bram était souffrant.

Je n'avais pas compris l'urgence de la chose, car je l'avais vu moins d'une semaine plus tôt. Il n'était pas au sommet de sa forme, un petit mal de gorge, mais Yael le soignait avec ses tisanes et ses teintures habituelles. J'avais un examen ce jour-là, et je lui avais demandé si je pouvais venir après.

« Viens maintenant », m'avait-elle dit.

À l'hôpital, Yael était restée dans un coin, tandis que trois docteurs – du style traditionnel, avec stéthoscopes et visages fermés – m'avaient littéralement encerclé pour m'expliquer que Bram avait contracté une forme rare d'infection à streptocoques qui avait entraîné un choc septique. Ses reins avaient déjà lâché et son foie était sur le point de le faire lui aussi. Ils faisaient tout leur possible, l'avaient mis sous dialyse, lui injectaient à haute dose les plus puissants antibiotiques, mais jusqu'alors cela n'avait rien donné. Je devais me préparer au pire.

« Je ne comprends pas », avais-je dit.

Eux non plus, en réalité. Tout ce qu'ils avaient trouvé à dire, c'est : « Il s'agit d'un cas sur un million. » Une cote rassurante, sauf quand c'est vous qui êtes le cas en question...

C'était un peu comme si je découvrais que le monde était fait d'un tissu très fin, susceptible de se déchirer facilement. Que l'on était purement et simplement entre les mains du destin. Même en repensant à tout ce que Bram disait des accidents, cela paraissait inconcevable.

J'attendais de Yael, la puissante Yael, qu'elle intervienne, qu'elle passe à l'action, qu'elle s'occupe de Bram comme elle l'avait toujours fait. Mais elle s'était contentée de rester recroquevillée dans son coin, sans dire un mot.

« Fais quelque chose, merde ! lui avais-je crié. Tu dois absolument faire quelque chose. »

Mais elle n'avait rien fait. Elle ne pouvait rien faire. Et deux jours plus tard, Bram disparaissait.

« Willem. »

Je fais volte-face. Yael est là. Je pense toujours qu'elle en impose au point d'en être effrayante, mais en réalité elle est frêle et toute petite : elle m'arrive à peine à l'épaule.

« Tu pleures », me dit-elle.

Je tends la main et me touche le visage : il est humide de larmes. Je me sens mortifié d'en être là. Devant elle. Je me détourne. J'ai envie de m'enfuir. De fuir cette clinique. De fuir l'Inde. D'oublier le tournage, le vol de retour repoussé. Il faut que je me procure un nouveau billet, pas nécessairement pour

Amsterdam. Pour n'importe quelle destination, mais loin d'ici.

Je sens ses mains sur moi, qui m'obligent à me retourner.

« Willem, me dit-elle. Explique-moi pourquoi tu te sens perdu. »

Je suis choqué d'entendre ses mots, qui sont les miens. Qu'elle se les soit rappelés.

Mais comment pourrais-je lui répondre ? Comment lui répondre quand je n'ai fait que me sentir perdu ces trois dernières années ? Beaucoup plus que je ne m'y attendais. Je n'arrête pas de penser à une autre de ces histoires que Bram racontait volontiers, une histoire d'horreur en réalité, du temps où Yael était encore petite. Elle avait dix ans, et Saba l'avait emmenée camper dans le désert. Juste tous les deux. Au crépuscule, alors que le soleil commençait à décliner, Saba lui avait dit qu'il reviendrait très vite et il l'avait laissée seule, avec l'une de ces listes de préparation au désastre qu'il lui faisait toujours dresser. Terrifiée, mais nullement désarmée justement à cause de ces listes, Yael avait alors fait un feu, préparé à dîner, dressé un lit pour la nuit. Elle s'était débrouillée toute seule. Lorsque Saba avait réapparu le lendemain, elle lui avait hurlé : « Comment as-tu pu me laisser toute seule ? » À quoi Saba avait répondu : « Je ne t'ai pas laissée toute seule. Je t'ai observée tout le temps. Je voulais te préparer. »

Pourquoi ne m'a-t-elle pas préparé ? Pourquoi ne m'a-t-elle pas enseigné la loi universelle de l'équilibre avant que je sois obligé de la découvrir par moi-même ? Peut-être alors beaucoup moins de choses me manqueraient-elles.

— Il me manque... dis-je en bredouillant, mais les mots peinent à sortir de ma bouche.

— Tu penses à Bram, bien sûr, dit-elle.

Elle ne se trompe pas, évidemment. Mon père me manque. Comme mon grand-père. Et ma maison. Ma mère aussi. Mais le fait est que, trois années durant, aucun d'eux ne m'a vraiment manqué. Et puis j'ai passé cette journée avec cette fille. Une journée. Un jour à voir sa poitrine se soulever et s'affaisser pendant qu'elle dormait dans ce parc, sous les nuages qui filaient dans le ciel, me sentant tellement en paix que je m'étais moi-même endormi. Un jour à être placé sous sa protection – je sens encore sa main m'agripper alors que nous nous enfuyons à toutes jambes dans les rues après qu'elle a projeté le livre à la tête des skinheads, une étreinte si forte que j'avais l'impression que nous n'étions qu'une seule personne, et non deux. Un jour à bénéficier de son étrange générosité – la promenade en péniche, la montre, cette honnêteté, cette ardeur à montrer sa peur, cette ardeur à montrer son courage. C'était comme si elle s'était donnée à moi tout entière, et le résultat c'était que je lui avais à mon tour donné

plus de moi-même que ce que je pensais avoir à offrir. Mais alors, elle s'était évanouie. Ce n'est qu'après m'être complètement empli d'elle, de cette journée, que j'avais compris à quel point j'étais vide.

Yael me considère encore un moment.

— Qui d'autre te manque ? me demande-t-elle enfin, comme si elle connaissait déjà la réponse.

— Je ne sais pas, dis-je.

L'espace d'une minute, elle paraît frustrée, comme si je ne voulais pas répondre. Mais ça n'est pas le cas et, comme je ne veux plus lui cacher quoi que ce soit, je préfère clarifier les choses :

— Je ne connais pas son nom.

Yael lève les yeux, surprise et pas surprise à la fois.

— Le nom de qui ?

— Loulou.

— Ce n'est pas son nom ?

Alors je raconte tout à ma mère. Comment je suis tombé sur cette fille, cette fille étrange et sans nom, à qui je n'ai rien montré mais qui voyait tout. Je lui raconte que, depuis que je l'ai perdue, je me sens dépossédé. Et le soulagement que j'éprouve à raconter tout cela à ma mère est aussi profond que celui que j'ai ressenti en trouvant Loulou.

Quand j'ai fini de raconter à Yael l'histoire de cette journée à Paris, je baisse les yeux sur elle. Et j'éprouve de nouveau un choc extrême, car elle fait quelque chose que je ne l'ai vue faire que dans la cuisine, lorsqu'elle éminçait des oignons.

Ma mère pleure.

— Mais *toi*, pourquoi tu pleures ? lui dis-je, me remettant moi-même à pleurer.

— Parce que j'ai l'impression que tu m'as raconté l'histoire de ma rencontre avec Bram, répond-elle, tout en riant au milieu d'un sanglot.

C'est absolument évident. J'y ai songé tous les jours depuis que j'ai rencontré Loulou. En me demandant si ce n'était pas pour cette raison que j'avais fait cette fixation sur elle. Car mon histoire ressemble presque trait pour trait à celle de Yael et de Bram.

— À une exception près, dis-je.

— Laquelle ? demande-t-elle en s'essuyant les yeux.

Un détail, mais le plus important. J'aurais dû ne pas l'oublier, bien sûr, après avoir entendu tant de fois Bram raconter son histoire.

— Il t'a donné son adresse.

Trente

Avril
Bombay

Comme Mukesh s'y attendait, le tournage dépasse du double les délais prévus, ce qui fait que j'ai le plaisir de devenir Lars Von Gelder six jours durant. C'en est vraiment un. De plaisir. Un plaisir surprenant. Sur le plateau, en costume, en compagnie d'Amisha et des autres acteurs, les dialogues en hindi de Von Gelder, a priori si ringards, ne le sont plus du tout. Je n'ai même pas l'impression de parler une langue étrangère. Les mots sortent naturellement de ma bouche et j'ai vraiment le sentiment d'être lui, l'escroc calculateur qui dit une chose et en convoite une autre.

Entre les prises, je traînaille dans la caravane d'Amisha et joue aux cartes avec elle et Billy. « Nous sommes tous impressionnés par ton talent, me dit Amisha. Farouk aussi, même s'il n'en dit rien. »

Ce qui est le cas. Ou presque. Toutefois, au terme de chaque jour de tournage, il me donne une tape sur le dos et me dit : « Pas mal, mister Pas Vraiment. » Et je me sens fier.

Mais arrive le dernier jour, et je sais que c'est terminé parce que, au lieu de me dire « Pas mal », Farouk me lance « Beau travail » et me remercie.

Et voilà. La semaine prochaine, Amisha et les acteurs principaux feront leurs valises pour Abu Dhabi où ils tourneront les scènes finales du film. Et moi ? Hier, j'ai reçu un texto de Tasha. Elle est à Goa, avec Nash et Jules. Elle m'invite à les rejoindre. Mais je n'en ferai rien.

Je dois passer encore deux semaines ici. Et je les passerai avec

ma mère.

Le jour de mon retour au *Bombay Royale*, je débarque tard le soir. Chaudhary ronfle derrière son comptoir, et je préfère monter à pied les cinq étages plutôt que de le réveiller. Yael a laissé la porte entrouverte, mais elle aussi est endormie quand je rentre dans l'appartement. Je suis à la fois soulagé et désappointé. Nous n'avons pratiquement plus échangé un mot depuis ce jour, à la clinique, et je ne sais pas exactement à quoi m'attendre entre elle et moi. Les choses ont-elles changé ? Parlons-nous désormais un langage commun ?

Le lendemain matin, elle me secoue pour me réveiller.

— Salut, dis-je en clignant des yeux.

— Salut, réplique-t-elle, presque timidement. Avant que je parte travailler, je voulais savoir si tu voulais te joindre à moi pour le Séder. C'est le premier soir de Pessa'h.

De prime abord, je me dis qu'elle plaisante. Dans mon enfance, nous ne célébrions que les fêtes civiles. Le Nouvel An. La fête de la Reine. Jamais nous ne fêtions Pessa'h. Je ne savais même pas que c'était la Pâques juive jusqu'à ce que Saba vienne nous rendre visite et me parle de toutes les fêtes qu'il célébrait, tout comme Yael le faisait lorsqu'elle était enfant.

— Depuis quand vas-tu aux Séders ? dis-je.

Je formule la question non sans hésitation, car le simple fait de la poser touche le point sensible de son enfance.

— Depuis maintenant deux ans, répond-elle. Il y a cette famille américaine qui a créé une école non loin de la clinique. Ils voulaient mener le Séder l'année dernière et comme j'étais la seule juive qu'ils connaissaient, ils m'ont demandé de venir, car ça leur faisait tout drôle de devoir célébrer Pessa'h sans un juif.

— Tu veux dire qu'ils ne sont pas juifs ?

— Non, ce sont des chrétiens. Des missionnaires, même.

— Tu veux rire ?

Elle me fait non de la tête, mais sourit tout de même.

— J'ai découvert que personne n'aimait autant les fêtes juives que les fundamentalistes chrétiens. Il se peut même qu'il y ait aussi une bonne sœur catholique.

Elle éclate franchement de rire et je n'arrive pas à me rappeler la dernière fois où je l'ai entendue s'esclaffer ainsi.

— Une bonne sœur ? Ça commence à ressembler à une des fameuses blagues de l'oncle Daniel. Une bonne sœur et un missionnaire arrivent à un Séder...

— Il en faut trois. Une bonne sœur, un missionnaire et un imam

arrivent à un Séder, me reprend Yael.

Un imam. Je pense aux musulmanes de Paris ce qui me rappelle, une fois de plus, Loulou.

— Elle était juive, elle aussi, dis-je. Ma petite Américaine.

Yael fronce les sourcils.

— Ah bon ?

Je confirme d'un hochement de tête. Yael lève alors les mains :

— Dans ce cas, il se peut qu'elle fête Pessa'h de son côté ce soir.

Je n'avais pas pensé à ça mais, dès qu'elle a prononcé ces mots, j'ai la sensation étrange que c'est vrai. Et l'espace d'une seconde, malgré ces deux océans et tout le reste qui nous sépare, Loulou ne me paraît plus si loin.

Trente et un

Les Donnelly, la famille qui organise le Séder de ce soir, habitent une grande et vaste maison en stuc blanc avec, sur le devant, une pelouse transformée en terrain de football improvisé. À notre arrivée, nous sommes accueillis sur le pas de la porte par plusieurs jeunes gens tout blonds, en particulier trois garçons dont Yael m'a confié qu'elle était incapable de les différencier. Je vois tout de suite pourquoi : à part leur taille, ils sont absolument identiques, mêmes allure dégingandée, chevelure ébouriffée, pomme d'Adam proéminente.

— L'un s'appelle Declan, un autre Matthew et le plus petit, je crois, est Lucas, me dit Yael, ce qui ne m'aide guère.

Le plus grand fait tourner un ballon de foot entre ses mains.

— On a le temps pour une petite partie ? demande-t-il.

— Ne va pas te couvrir de boue, Dec, lance la jeune femme blonde.

Elle me sourit :

— Hello, Willem, je suis Kelsey. Et je vous présente sœur Karenna, dit-elle en me désignant du doigt une vieille femme souriante en habit de religieuse catholique.

— Bienvenue, bienvenue, salue la nonne.

— Et moi c'est Paul, lance un moustachu en chemise hawaïenne en me serrant dans ses bras. Vous êtes le portrait craché de votre maman.

Yael et moi échangeons un rapide coup d'œil. Jamais on ne nous a dit ça.

— C'est dans le regard, explique Paul, qui se tourne vers Yael : Vous avez entendu que des cas de choléra s'étaient déclarés dans le bidonville de Dharavi ?

Et ils se mettent aussitôt à échanger sur le sujet, ce qui me décide à aller jouer un peu au foot avec les trois frères. Ils me racontent qu'ils ont discuté toute la semaine de la Pâque juive et

de l'Exode dans le cadre de leurs études. Qu'ils suivent à domicile.

— On a même fait du pain azyme sur un feu de camp, me dit Lucas, le plus petit.

Ce à quoi je réplique :

— Eh bien, tu en sais plus que moi.

Ils s'esclaffent, comme si je venais de faire une plaisanterie.

Au bout d'un moment, Kelsey nous invite à rentrer. La maison me fait penser à un marché aux puces, avec tout un bric-à-brac. Une grande table d'un côté, un tableau de classe de l'autre. Au mur, des listes de tâches ménagères côtoient les portraits de Jésus, de Gandhi et de Ganesh. Une délicieuse odeur de viande rôtie emplit la maison tout entière.

— Ça sent merveilleusement bon, fait remarquer Yael, ce que Kelsey accueille avec un sourire.

— J'ai préparé un gigot d'agneau farci aux pommes et aux noix, dit-elle avant de se tourner vers moi : On a bien essayé de trouver de la poitrine de bœuf, mais c'est impossible ici.

— Les vaches sacrées et tout ce genre de choses, commente Paul.

— C'est une recette israélienne, poursuit Kelsey. Du moins à en croire le site Web.

Yael reste silencieuse une longue minute, puis lâche :

— C'est exactement ce que ma mère aurait préparé.

La mère de Yael, Naomi, a échappé aux horreurs endurées par Saba pour finir écrasée par une camionnette de livraison alors qu'elle rentrait chez elle à pied après avoir accompagné sa fille à l'école. La loi universelle de l'équilibre. Vous échappez à une horreur, une autre vous frappe de plein fouet.

Je lui demande d'une voix hésitante :

— Quels autres souvenirs as-tu d'elle ? De Naomi ?

Encore quelqu'un qu'il n'était pas question de mentionner quand j'étais enfant.

— Elle chantait, répond calmement Yael. Elle chantait tout le temps. Pendant le Séder aussi. On chantait beaucoup pendant le Séder. Avant. Et il y avait du monde. La maison était pleine quand j'étais petite. Pas après. Après, il n'y avait que nous... (Sa voix s'estompe.) C'était moins joyeux.

— Eh bien, ce soir, nous allons chanter, fait Paul. Quelqu'un peut-il aller chercher ma guitare ?

— Oh non ! Pas la guitare, plaisante Matthew.

— J'aime bien la guitare, commente Lucas.

— Moi aussi, dit Kelsey. Ça me rappelle notre première

rencontre.

Son regard croise celui de Paul ; leurs yeux racontent une histoire simple, comme celle que se racontaient Bram et Yael, et je sens la nostalgie me submerger.

— On va s’asseoir ? propose Kelsey en montrant la table.

Nous nous installons.

— Je sais que je t’ai déjà un peu forcé la main à ce sujet, Yael, mais accepterais-tu de mener le rituel ? demande Paul. J’ai pas mal étudié la question depuis l’année dernière et je suivrai le mouvement, mais je pense que tu es mieux qualifiée que moi. Sinon, on peut demander à sœur Karenna de s’en charger.

— Quoi ? C’est à moi d’officier ? sursaute l’intéressée.

— Elle est un peu sourde, me glisse Declan.

— Vous n’avez qu’une chose à faire, ma sœur, lance alors Kelsey en haussant la voix. Vous détendre.

— C’est d’accord, dit Yael à Paul. À condition que tu m’assistes.

— On va faire ça en équipe, promet celui-ci en m’adressant un clin d’œil.

Mais Yael ne semble guère avoir besoin d’assistance : devant nos verres de vin, elle entame la cérémonie par une prière prononcée d’une voix claire et ferme, comme si elle avait fait cela tous les ans, après quoi elle se tourne vers Paul et lui dit :

— Peut-être pourrais-tu expliquer l’objet du Séder ?

— Bien sûr.

Paul toussote et se lance dans un long laïus plein de méandres pour expliquer que le Séder est destiné à commémorer l’exode des Hébreux hors d’Égypte après qu’ils eurent fui l’esclavage, leur retour en Terre promise et les miracles qui se produisirent avant cet événement.

— Bien que cela se soit passé il y a des milliers d’années, les juifs évoquent cette histoire tous les ans pour se réjouir de cet épisode triomphal, pour se le remémorer. Mais voilà pourquoi je souhaite prendre le train en marche : parce qu’il ne s’agit pas seulement de raconter encore une fois une histoire, pas uniquement d’une célébration. C’est également un rappel du prix à payer pour devenir libre, et le privilège que cela constitue.

Il se tourne vers Yael :

— Ça te paraît correct ?

Elle approuve d’un signe de tête.

— C’est une histoire que nous répétons parce que nous voulons qu’elle se répète.

Le Séder se poursuit. Nous prions sur le pain azyne, nous mangeons les légumes trempés dans l’eau salée, puis les herbes amères. Kelsey sert la soupe.

— Pas de soupe aux *kneidelechs*, annonce-t-elle, du *mulligatawny*. J'espère que les lentilles sont bien.

Pendant que nous avalons notre soupe, Paul propose que, puisque l'objet du Séder est de relater l'histoire d'une libération, nous rapportions chacun à notre tour celle où, une fois dans notre vie, nous avons échappé à une forme quelconque d'oppression. « Ou échappé à quelque chose, en fait. » Il commence le premier et raconte comment, dans sa vie d'avant, il buvait, se droguait, triste et désœuvré, avant de trouver Dieu, puis Kelsey, puis un sens à sa vie.

Sœur Karennia prend ensuite la parole, pour expliquer comment elle a échappé à la violence de la grande pauvreté en étant récupérée par une école religieuse, avant d'entrer dans les ordres pour servir les autres.

Mon tour arrive. Je réfléchis. Mon réflexe premier est de parler de Loulou. Parce que c'est un jour où j'ai vraiment eu le sentiment d'échapper à un danger.

Mais je décide de raconter une autre histoire, en partie parce que je ne crois pas que celle-ci ait été racontée de vive voix depuis qu'il a disparu. L'histoire d'une fille qui faisait de l'auto-stop, de deux frères, et de trois centimètres qui ont scellé notre sort à tous. Ce n'est pas exactement mon histoire. C'est la sienne. Mais c'est la mienne aussi. L'histoire qui a fondé ma famille. Et pour reprendre ce que Yael a dit sur le Séder, c'est une histoire que je répète parce que c'est une histoire que je souhaite voir se répéter.

Trente-deux

Le soir précédant mon retour à Amsterdam, Mukesh m'appelle pour passer en revue les détails de mon vol :

— J'ai réussi à t'avoir un siège devant une issue de secours, m'annonce-t-il. Ce sera plus confortable pour toi, avec tes grandes jambes. Quoique... si tu leur dis que tu es maintenant une star de Bollywood, ils te mettront peut-être en classe affaires.

— Je ferai mon possible, dis-je en m'esclaffant.

— Le film sort quand ?

— Je ne sais pas trop. Le tournage vient juste de finir.

— C'est drôle de voir comment tout ça s'est goupillé.

— Le bon endroit au bon moment, dis-je en guise de commentaire.

— C'est vrai, mais tu n'aurais pas été au bon endroit au bon moment si on n'avait pas annulé ta balade en chameau.

— Tu veux dire si elle n'avait pas été annulée. Parce que les chameaux étaient tombés malades.

— Oh non, les chameaux étaient en pleine forme. C'est Maman qui m'a demandé de te faire revenir plus tôt. (Il baisse la voix.) Et puis il y avait plein d'autres vols pour Amsterdam avant demain, mais quand tu as disparu pour tourner ton film, Maman m'a demandé de te retenir ici un peu plus longtemps.

Il émet un petit rire :

— Le bon endroit au bon moment...

Le lendemain matin, Prateek arrive pour nous conduire à l'aéroport. Chaudhary nous accompagne de son pas traînant jusqu'au bord du trottoir, nous saluant en remuant ses doigts et nous rappelant les tarifs légaux imposés aux taxis.

Je m'assieds sur la banquette arrière, car cette fois-ci Yael vient avec nous. Sur le chemin de l'aéroport, elle garde le silence. Moi de même. Je ne sais pas trop quoi dire. L'aveu que m'a fait

Mukesh la veille m'a un peu irrité et j'ai envie d'interroger Yael là-dessus, mais je ne sais pas si je dois. Si elle avait voulu que je sois au courant, elle m'en aurait parlé.

— Qu'est-ce que tu vas faire à ton retour ? me demande-t-elle au bout d'un moment.

— Je ne sais pas.

Je n'en ai vraiment aucune idée. Mais, en même temps, je suis prêt pour le retour.

— Et où logeras-tu ?

Je hausse les épaules.

— Je peux squatter quelques semaines le divan de Broodje.

— Le divan ? Je croyais que tu vivais là.

— Ils ont loué ma chambre.

Même si ça n'avait pas été le cas, tout le monde déménage à la fin de l'été : W s'installe avec Lien à Amsterdam, Henk et Broodje vont acheter un appartement en copropriété. *C'est la fin d'une époque*, Willy, m'a écrit Broodje dans un e-mail.

— Pourquoi ne pas revenir à Amsterdam ? me demande Yael.

— Parce que je n'ai nulle part où aller.

Je la regarde droit dans les yeux, elle fait de même, et on se dit que nous allons en rester là. Mais elle finit par lâcher, avec un froncement de sourcils :

— On ne sait jamais.

— Ne t'en fais pas, je finirai bien par atterrir quelque part.

Je regarde par la fenêtre. La voiture gravit la côte qui mène à l'autoroute. Je sens déjà Bombay s'estomper derrière moi.

— Tu vas continuer à la chercher ? Cette fille ?

Elle dit « continuer à ». Comme si je n'avais jamais cessé. Et je réalise que, d'une certaine façon, c'est bel et bien le cas. Et c'est peut-être bien là que réside le problème.

— Vous parlez de quelle fille ? s'étonne Prateek.

Je ne lui ai jamais parlé d'une fille.

Je fixe le tableau de bord, sur lequel Ganesh danse comme un fou, tout comme lors de ce premier trajet depuis l'aéroport.

— Hé, m'man, c'était comment déjà, ce mantra ? Celui du temple de Ganesh ?

— *Om gam ganapataye namaha* ? demande Yael.

— Oui, celui-là.

Depuis le siège avant, Prateek le récite :

— *Om gam ganapataye namaha*.

Je répète :

— *Om gam ganapataye namaha*.

Je m'arrête et laisse l'écho de ma voix résonner dans la voiture.

— Voilà ce que je recherche. Un nouveau départ.

Yael tend la main pour toucher la cicatrice sur mon visage. Celle-ci a pratiquement disparu désormais, grâce à ses bons soins. Ma mère me sourit. Et il me vient soudain à l'idée que j'ai déjà obtenu ce que j'étais venu chercher.

Trente-trois

Mai

Amsterdam

Une semaine après mon retour d'Inde, alors que je campe toujours sur le sofa dans la maison de Bloemstraat en essayant de récupérer du décalage horaire et de décider de ce que je vais faire prochainement, je reçois un coup de fil inattendu :

— Salut, p'tit gars. Tu viens débarrasser la merde qui encombre mon grenier ?

Ni introduction, ni préambule. Je n'en ai d'ailleurs pas besoin. Même si nous n'avons pas échangé un mot depuis des années, je connais cette voix. Qui ressemble incroyablement à celle de son frère.

— Salut, oncle Daniel ! dis-je. Où es-tu ?

— Où je suis ? Dans mon appart'. Au grenier. Qui est encombré par ta merde.

Pour une surprise, c'en est une. De toute mon enfance, jamais je n'ai vu Daniel dans l'appartement dont il est propriétaire. Celui-là même que Bram et lui occupaient, sur Ceintuurbaan. À l'époque, c'était un squat. C'est là qu'ils vivaient quand Yael a débarqué. Elle a frappé à la porte et a tout changé.

Dans les six mois, Bram l'avait épousée et s'était installé avec elle dans un appartement à eux. Moins d'une année plus tard, il avait patiemment amassé les fonds nécessaires à l'achat d'une vieille péniche toute pourrie sur le Nieuwe Prinsengracht. Daniel était resté dans le squat, il avait obtenu de payer un loyer pour l'occuper, avant de l'acheter pour une bouchée de pain à l'administration municipale. À la différence de Bram, qui avait entrepris de retaper son bateau, planche après planche, pour

parvenir à en faire le « Bauhaus sur le Gracht », Daniel avait conservé son appartement dans un état de délabrement anarchiste et l'avait mis en location. Pour presque rien. « Mais presque rien, cela suffit pour vivre comme un roi en Asie du Sud-Est », comme le disait Bram. Car c'est là que s'était installé Daniel, vivant au rythme des hauts et des bas de l'économie asiatique en se lançant dans une série d'opérations commerciales qui, pour l'essentiel, ne l'avaient mené nulle part.

— Ta maman m'a appelé, poursuit Daniel. Elle m'a dit que tu étais rentré. Et que tu aurais peut-être besoin d'un endroit où te poser. Je lui ai dit que tu devais venir débarrasser mon grenier de la merde qui l'encombrait.

— Donc j'ai de la merde dans ton grenier ? dis-je, en m'étirant sur le sofa trop petit pour moi et en essayant de digérer ma surprise.

Yael aurait donc appelé Daniel ? Pour moi ?

— *Tout le monde* a de la merde dans mon grenier, dit Daniel en riant du même rire que Bram, en plus rauque, en plus marqué par le tabac. Tu peux venir quand ?

Nous nous organisons pour que je vienne le lendemain. Daniel m'envoie l'adresse par texto, bien que je n'en aie guère besoin. Je connais son appartement mieux que je ne le connais lui-même. Je connais le mobilier hors du temps – le fauteuil en forme d'œuf recouvert d'une fausse peau de zèbre, les lampes des années cinquante que Bram récupérait dans les marchés aux puces et qu'il remettait en état. Je connais même son odeur, patchouli et hash. « C'est ce que cet endroit sent depuis vingt ans », me disait Bram quand nous nous rendions ensemble dans l'appartement pour réparer un robinet ou remettre les clefs à un nouveau locataire. Quand j'étais plus jeune, le quartier pluriethnique si animé où vivait Daniel, tout près des trésors du marché en plein air Albert Cuyp, me donnait l'impression d'être dans un autre pays, loin du paisible canal un peu excentré où nous habitions.

Au fil des années, le coin a bien changé. Jadis fréquentés par une clientèle d'ouvriers, les cafés qui entourent le marché servent maintenant des trucs avec des truffes et, à l'intérieur même du marché, à côté des étals des poissonniers et des marchands de fromages, on voit des boutiques de designers. Les maisons d'habitation ont monté en gamme elles aussi. À travers les baies vitrées, on peut voir les cuisines étincelantes, le mobilier à la pointe de la modernité et hors de prix.

Ce n'est pas le cas de l'appart' de Daniel... Tandis que ses voisins rénovaient et modernisaient, son appartement demeurait dans son propre espace-temps. Je soupçonne que c'est toujours le

cas, surtout depuis qu'il m'a expliqué que, l'interphone ne fonctionnant pas, je devais le héler à mon arrivée pour qu'il me jette les clefs par la fenêtre. Je suis donc un peu pris par surprise lorsqu'il m'ouvre la porte et me fait entrer dans un vrai salon avec plancher en lattes de bambou, parois vert clair, sofas bas, ultramodernes. Je parcours la pièce du regard. Totalement méconnaissable, à part le fauteuil en forme d'œuf, qui a d'ailleurs été lui-même recouvert d'un tissu différent.

— Mon p'tit gars, me lance Daniel, bien que je ne sois pas petit du tout, voire très légèrement plus grand que lui.

Ses cheveux tirant sur le roux sont peut-être un peu plus parsemés de gris, ses rides un peu plus prononcées, mais sinon il n'a pas changé.

— Mon p'tit oncle, fais-je pour plaisanter, tout en lui caressant le haut du crâne et en lui rendant les clefs. (Je fais le tour de la pièce.) Tu as fait des travaux, à ce que je vois, dis-je en me tapotant d'un doigt le menton.

Il éclate de rire.

— Oh ! Je n'en suis qu'à la moitié, mais mieux vaut en être à la moitié que nulle part.

— C'est bien vrai, ça.

— J'ai de grands projets. De vrais projets. Où sont mes plans ?

De l'extérieur nous parvient le rugissement d'un jet traversant les nuages à grand fracas. Daniel le suit des yeux, puis se remet à chercher, tournoyant sur lui-même, regardant sur les étagères qui croulent sous les livres.

— Ça n'avance pas très vite parce que je fais tous les travaux moi-même, même si j'ai les moyens de faire appel à quelqu'un. Simplement, il m'a semblé que c'était comme ça que je devais le faire.

Les moyens ? Daniel a toujours été fauché ; Bram lui donnait souvent un coup de main. Mais Bram n'est plus là. Peut-être que l'une de ses opérations commerciales asiatiques a fini par marcher. Je suis du regard mon oncle qui erre dans la pièce à la recherche de quelque chose, et qui finit par repérer un jeu de plans fourrés un peu n'importe comment sous la table à café.

— Je voudrais qu'il soit là pour me donner un coup de main ; je pense qu'il serait heureux que je prenne enfin possession de cet endroit. Mais, d'une certaine manière, j'ai l'impression qu'il est présent. Il faut dire aussi que c'est lui qui douille, dit-il.

J'ai besoin d'une minute pour comprendre de quoi il parle. Je lui demande alors :

— Le bateau ?

Il confirme d'un signe de tête.

Là-bas, en Inde, Yael ne parlait presque pas de Daniel. Au point de me laisser croire qu'ils avaient totalement coupé les ponts. Une fois Bram disparu, pourquoi seraient-ils restés en contact ? Ils ne s'étaient jamais appréciés. C'était en tout cas l'impression que j'avais. Daniel était désordonné, sujet à des sautes d'humeur, panier percé – autant de défauts que Yael appréciait chez Bram, mais sous une forme moins excessive –, et Yael était la personne dont l'irruption avait chamboulé l'existence de Daniel. S'il n'y avait guère de place pour moi, je ne peux que m'imaginer ce que cela devait être pour lui. J'avais bien compris ce qui avait poussé Daniel à déménager à l'autre bout du monde quelques années après que Yael s'était pointée.

— Il n'y avait pas de testament, reprend Daniel. Elle n'était pas obligée de faire ça mais, bien sûr, elle l'a fait. C'est ça, ta maman.

Vraiment ? Je repense à mon voyage au Rajasthan, un exil qui s'est avéré être ce dont j'avais besoin en fin de compte. Puis mes pensées se tournent vers Mukesh qui, non content d'annuler la balade en chameau et de repousser mon vol de retour à la requête de Yael, m'a également largué devant la clinique ce même jour, quand tout le monde semblait m'attendre. J'avais toujours supposé que ma mère m'excluait, qu'elle s'intéressait à tout le monde sauf à moi. Mais j'en suis maintenant à me demander si je ne me serais pas par hasard mépris sur les formes que pouvait prendre son intérêt.

— Je commence à en avoir une petite idée, dis-je à Daniel.

— Il serait temps, commente-t-il. (Il se gratte la barbe.) Je ne t'ai même pas offert un café. Ça te dit ?

Je ne dis pas non.

Je le suis dans la cuisine : c'est la vieille cuisine, avec ses placards abîmés, ses carreaux ébréchés, une antique gazinière et un évier avec eau froide uniquement.

— La cuisine est la prochaine étape. Les chambres aussi. Quand je disais « la moitié du travail », j'étais peut-être un peu optimiste. Je ferais bien de m'y remettre. Tu devrais venir vivre avec moi. Tu me donnerais un coup de main, dit-il en se donnant une grande claque dans les mains. Ton papa disait que tu étais un bon bricoleur.

Je ne suis pas sûr d'être vraiment habile de mes doigts, mais Bram comptait toujours sur mon aide lorsqu'il se lançait dans un projet d'amélioration de l'habitat ou d'aménagement quelconque.

Daniel pose la cafetière sur la cuisinière.

— Il faut que je me remue un peu, dit-il. Il me reste deux mois, tic-tac, tic-tac.

— Deux mois avant quoi ?

— Oh, merde. Je ne te l'ai pas dit. Je ne l'ai dit qu'à ta maman.

Et son visage s'éclaire d'un sourire qui ressemble tellement à celui de Bram que j'en ai mal.

— Tu lui as dit quoi ?

— Eh bien voilà, Willem : je vais être père.

Pendant que nous buvons le café, il me met au parfum de la grande nouvelle. À l'âge de quarante-sept ans, l'éternel célibataire a enfin trouvé l'amour. Mais comme, apparemment, les de Ruiters mâles sont incapables de faire les choses simplement, la mère de l'enfant de Daniel est brésilienne. Elle s'appelle Fabiola. Ils se sont rencontrés à Bali. Elle vit à Bahia. Il me montre la photo d'une femme aux yeux de biche avec un sourire comme illuminé de l'intérieur.

Après quoi il s'empare d'un dossier à soufflets, épais de plusieurs centimètres : sa correspondance avec les différents services gouvernementaux prouvant la légitimité de leur relation afin de lui permettre d'obtenir un visa et qu'ils puissent se marier. Il part pour le Brésil en juillet préparer la naissance, prévue pour septembre, puis, espère-t-il, le mariage aussitôt après. Si tout se passe bien, ils seront à Amsterdam l'automne prochain et retourneront au Brésil pour l'hiver.

— Les hivers là-bas, les étés ici, et lorsqu'il sera assez grand pour aller à l'école, on fera l'inverse.

— Il ?

Il sourit.

— C'est un garçon. On le sait déjà. On lui a déjà choisi un prénom. Abraão.

— Abraão, dis-je en faisant rouler le « r ».

Daniel confirme d'un hochement de tête.

— Ça veut dire Abraham en portugais.

Nous restons silencieux un moment. Abraham, le prénom complet de Bram.

— Tu vas venir m'aider, hein ? demande-t-il.

Ce disant, il me montre les plans, l'unique chambre qui devra en faire deux, l'appartement qui jadis était celui des deux frères et qui les a un temps accueillis tous les trois, avant que Daniel finisse par occuper seul les lieux. Et qu'il les quitte lui aussi à son tour.

Mais maintenant nous sommes deux. Et nous serons plus nombreux sous peu. Après s'être tellement rétrécie, voilà que, d'une manière inattendue, ma famille s'agrandit à nouveau.

Trente-quatre

Juin

Amsterdam

Daniel et moi nous rendons au magasin d'articles de plomberie pour y récupérer une colonne de douche lorsque son vélo est victime d'une crevaison.

Nous nous arrêtons pour inspecter les dégâts : un clou est planté profond dans le pneu. Il est quatre heures trente de l'après-midi. Le magasin ferme une demi-heure plus tard. Et ce, jusqu'à la fin du week-end. Daniel fronce les sourcils et lève les bras au ciel comme un gamin frustré.

— Merde ! jure-t-il. Et le plombier qui doit venir demain...

Nous nous sommes tout d'abord occupés des chambres : un fatras de Placoplatre, de vis et de clous de toutes dimensions ; aucun de nous ne savait exactement ce que nous étions en train de faire mais, entre les manuels et quelques vieux copains de Bram, nous avons réussi à fabriquer une petite chambre « de maître », avec un lit mezzanine, ainsi qu'une chambre d'enfant, plus exigüe encore, dans laquelle je suis installé pour le moment.

La marge de progression était énorme et cela nous a pris plus longtemps que prévu. Ensuite, la réfection de la salle de bains qui, à en croire Daniel, ne devait pas poser de problèmes – puisque cela consistait essentiellement à remplacer une installation vieille de soixante-dix ans par une neuve – s'est révélée tout sauf simple. Il a fallu changer toutes les canalisations. Coordonner la livraison de la baignoire, celle de l'évier et l'intervention du plombier (un autre copain de Bram, qui nous fait des prix d'ami mais ne travaille que pendant son temps libre, le soir et le week-end) a mis au défi les capacités limitées de Daniel en matière de logistique,

mais il tient le choc. Il n'arrête pas de répéter que si Bram a réussi à construire un foutu *bateau* pour sa famille, il va bien arriver à aménager un appartement pour la sienne, bon sang de bonsoir.

Ça me fait tout drôle d'entendre ça, parce que j'étais persuadé que c'était pour Yael que Bram avait retapé la péniche du sol au plafond.

Le plombier est venu hier soir pour, pensions-nous, mettre la dernière main à l'installation de la baignoire et de la douche, mais il nous a expliqué qu'il ne pourrait poser la nouvelle baignoire, qui était enfin arrivée, que lorsque nous aurions une colonne de douche. Et nous ne pourrions terminer le carrelage de la salle de bains et attaquer la cuisine – qui, d'après le plombier, aura également besoin de canalisations neuves – que lorsque nous aurons une douche.

Pour l'essentiel, Daniel a abordé ce chantier de rénovation avec l'enthousiasme sans réserve de l'enfant qui construit un château de sable à la plage. Un soir sur deux, lorsqu'il converse avec Fabiola via Skype, il trimbale son ordinateur portable dans tout l'appartement, lui montrant avec fierté les dernières modifications, discutant avec elle de l'emplacement des meubles (elle est très branchée feng shui) et du choix des coloris (bleu pâle pour leur chambre, jaune d'or pour celle du bébé).

Mais, durant ces échanges, on peut voir le ventre de Fabiola s'arrondir. Après le départ du plombier, Daniel m'a avoué qu'il pouvait presque entendre le bébé dedans, avec le même tic-tac que l'un de ces vieux réveille-matin.

— Prêt ou pas, il va arriver, m'a-t-il dit en hochant la tête. À quarante-sept ans, on aurait pu croire que je serais prêt...

— Peut-être qu'on n'est jamais prêt tant que ce n'est pas arrivé, ai-je répliqué.

— Très juste, p'tit gars. Mais bon Dieu de bon Dieu, même si *moi* je ne suis pas prêt, je vais me démerder pour que *l'appart'*, lui, le soit.

— Vas-y, prends le mien, dis-je à mon oncle en sautant de mon vélo.

C'est toujours le biclo pourri que j'ai acheté à un junkie lorsque j'ai refait surface pour la première fois à Amsterdam l'année dernière. Il est resté dehors devant la maison de Bloemstraat (sous antivol tout de même) durant tous les mois où j'étais en Inde, mais il n'a pas changé d'un poil. Quand j'ai commencé à travailler à l'appart', je l'ai ramené à Amsterdam avec le reste de mes affaires, qui tiennent toutes sur les deux étagères du bas de la bibliothèque, dans la chambre du bébé. Je n'ai pas grand-chose :

quelques vêtements, quelques livres, la statuette de Ganesh que Nawal m'a donnée. Et la montre de Loulou. Elle fonctionne toujours. J'entends parfois son tic-tac, la nuit.

Le problème étant résolu, Daniel retrouve tout son optimisme. Souriant de ses dents inégales, il saute sur ma bécane et part en pédalant à toute blinde, me saluant de la main sans se retourner, évitant de justesse la collision avec une moto venant en sens inverse. Son vélo à la main, je quitte l'artère assez étroite où nous nous trouvions pour déboucher sur le vaste canal du Kloveniersburgwal. Je suis dans un quartier pris en sandwich entre le Red Light District, le Quartier rouge (dont la superficie ne cesse de se réduire), et l'université, vers laquelle je me dirige, car j'y ai plus de chances de trouver un endroit où l'on répare les bicyclettes. Je passe devant une librairie qui ne vend que des livres en langue anglaise. Ce n'est pas la première fois que je la remarque, elle m'a toujours attiré l'œil. Devant la vitrine se trouve un carton plein de bouquins à un euro. Je fouille un peu. Il s'agit pour l'essentiel de livres de poche américains, du genre de ceux que je lisais en une journée avant de les échanger, quand j'étais sur la route. Mais que vois-je au fond du carton, comme un réfugié en exil ? Un exemplaire de *La Nuit des rois*.

Je sais que je ne le lirai sans doute pas. Mais, pour la première fois depuis l'université, je dispose maintenant d'une étagère pour mes livres, même si ce n'est que temporaire.

J'entre dans la boutique pour payer. Et je demande au type derrière le comptoir s'il connaît un atelier de réparation pour vélos dans le secteur.

— À deux pâtés de maisons d'ici, sur Boerensteeg, me répond-il, sans lever le nez de son bouquin.

Je le remercie et lui tends le Shakespeare.

Il jette un coup d'œil à la couverture et lève les yeux.

— Vous voulez acheter ça ? demande-t-il, sceptique.

— Oui, dis-je et, en guise d'explication que je n'ai pourtant nul besoin de lui donner, je lui raconte que j'ai joué dans cette pièce l'année passée : je jouais Sébastien.

— Vous jouiez dans la langue de Shakespeare ? demande-t-il en anglais, avec cet étrange accent hybride de quelqu'un qui vit à l'étranger depuis longtemps.

— Oui, dis-je.

— Ah bon.

Il se replonge dans son livre. Je lui tends un euro.

Je suis en train de passer la porte lorsqu'il me lance :

— Si vous jouez du Shakespeare, vous devriez faire un tour au théâtre qui se trouve un peu plus bas. Ils montent plutôt pas mal

des pièces de Shakespeare en anglais, qu'ils jouent dans le Vondelpark, en été. J'ai vu qu'ils organisaient des auditions cette année.

Il dit ça sans avoir l'air d'y toucher, lâchant cette suggestion comme on se débarrasse d'un papier gras. Cela me plonge dans un abîme de réflexion, là, sur le coup. Peut-être que ça n'a aucun intérêt, mais peut-être que ça en a. Je n'en saurai rien à moins de sauter sur l'occasion.

Trente-cinq

— **N**om.

— Willem. De Ruiter.

Des mots sortis de ma bouche sous forme de murmures.

— Répétez.

Je m'éclaircis la voix et m'exécute :

— Willem de Ruiter.

Silence. Je sens les battements de mon cœur dans ma poitrine, dans mes tempes, ma gorge. Je ne me rappelle pas avoir été aussi nerveux de ma vie et je ne comprends pas pourquoi. Je n'ai jamais eu le trac. Pas même cette première fois, avec les acrobates, ni même quand il a fallu passer au français, avec Guerrilla Will. Ou encore la première fois que Farouk a crié « Action ! », que les caméras se sont mises à tourner et que j'ai dû livrer le dialogue de Von Gelder, en hindi.

Mais là, je peux à peine dire mon nom à haute voix. C'est comme si, à mon insu, j'étais équipé d'un bouton pour régler le volume et que quelqu'un l'avait baissé au maximum. Je plisse les paupières et m'efforce de scruter la salle, mais la vive lueur des projecteurs m'empêche de distinguer les spectateurs, quels qu'ils soient.

Je me demande ce qu'ils fichent. Est-ce qu'ils regardent le ridicule portrait que j'ai réussi à réaliser ? C'est Daniel qui a pris la photo dans le Sarphatipark. Au dos, nous avons tapé la liste de mes références avec Guerrilla Will. Ça peut faire illusion à condition de ne pas y regarder de trop près. J'ai plusieurs pièces à mon actif, toutes de l'époque de Shakespeare. Ce n'est que si vous la scrutez de près que vous pouvez voir que la photo est merdique, pixélisée à l'extrême, prise sur un téléphone et imprimée à domicile. Quant à mes références de comédien, comment dire... Guerrilla Will n'est pas exactement une troupe de théâtre de répertoire.

J'avais vu les C. V. de certains autres acteurs. Ils venaient de

toute l'Europe – de Tchéquie, d'Allemagne, de France, du Royaume-Uni, d'ici aussi – et ils avaient de vraies pièces à leur palmarès. Et de meilleures photos.

Je prends une longue inspiration. Au moins, j'ai le fameux portrait en gros plan avec mes références derrière. Grâce à Kate Roebling. Je l'ai appelée à la dernière minute pour lui demander conseil, car je n'avais jamais auditionné jusqu'alors. Avec Guerrilla Will, Tor décidait du rôle que l'on allait jouer. Ça renâclait parfois, mais personnellement je m'en fichais : la recette était répartie à parts égales, quelle que soit l'importance du rôle.

— Ah oui, Willem, fait une voix désincarnée, où je décèle l'ennui avant même d'avoir ouvert la bouche. Que vas-tu nous lire aujourd'hui ?

La pièce produite cet été est *Comme il vous plaira*, une comédie que je n'ai jamais vue et sur laquelle je n'ai entendu que de rares commentaires. Quand je me suis pointé au théâtre la semaine dernière, on m'a dit que je pouvais préparer le monologue de Shakespeare de mon choix. En anglais. Évidemment. Kate m'a conseillé de jeter un œil à *Comme il vous plaira*. En me disant que j'avais des chances d'y trouver quelque chose de vraiment costaud.

— Sébastien, tiré de *La Nuit des rois*, dis-je.

J'ai décidé de regrouper trois monologues assez courts de ce personnage. La solution de facilité pour moi : c'était le dernier rôle que j'avais joué et je me rappelais l'essentiel du texte.

— C'est quand tu veux.

J'essaie de me rappeler les mots de Kate, mais ils tourbillonnent dans mon crâne comme une langue étrangère que je connaîtrais à peine. « Choisis quelque chose qui te touche vraiment. Sois toi-même, pas ce qu'ils ont envie que tu sois. Vas-y à fond ou rentre chez toi. » Il y a autre chose, quelque chose qu'elle m'a dit avant de raccrocher. Quelque chose d'important. Mais je suis infichu de m'en souvenir, là. À ce stade, me rappeler mon texte ne sera déjà pas mal.

Un raclement de gorge.

— Quand tu veux.

C'est une voix de femme, cette fois, et son ton signifie : *Allez, accouche*.

« Respire à fond. » Kate m'a dit de respirer à fond. Ça, au moins, je m'en souviens. Donc je m'exécute. Et je me lance :

— *Non je vous en prie. Mon étoile jette sur moi une clarté sinistre : la malignité de ma destinée pourrait peut-être empoisonner la vôtre.*

Les premiers vers sortent. Pas trop mal. Je continue.

— *Je vous demanderais donc la permission de porter mes maux tout seul.*

Les mots se mettent à couler sans heurt. Pas comme l'été dernier, dans cette série interminable de parcs, de squares, de places. Pas avec des hésitations, comme dans la salle de bains de Daniel, où je les ai répétés tout le week-end, devant la glace, le carrelage et, à l'occasion, devant Daniel lui-même.

— *S'il eût plu au ciel, nous aurions de même fini ensemble.*

Les mots sortent différemment maintenant. Avec une compréhension nouvelle. Sébastien n'est plus seulement un personnage qui erre sans but, au gré du vent. C'est un être qui se remet à peine, dont les blessures sont encore à vif, ébranlé par l'infortune qui n'a cessé de l'accabler, par un sort malveillant.

— *Elle portait une âme que l'envie même était forcée de dire belle, dis-je.*

Et c'est Loulou que je vois, par cette chaude nuit anglaise, la dernière fois que j'ai prononcé ces mots devant des spectateurs. Un sourire à peine esquissé sur ses lèvres.

— *Elle est noyée, monsieur, dans l'eau salée, et il me semble que je vais encore y noyer son souvenir.*

Et voilà, c'est fini. Pas d'applaudissements, un silence pesant. Je peux entendre ma respiration, les battements de mon cœur, qui cogne toujours dans ma poitrine. Le trac n'est-il pas supposé disparaître une fois qu'on est sur scène ? Et une fois qu'on en a terminé ?

— Merci, dit la femme.

Sa voix est précise, sans inflexion particulière, dépourvue de réelle gratitude. L'espace d'une seconde, je me dis que je devrais peut-être les remercier.

Mais je n'en fais rien. Je quitte la scène dans une espèce de brouillard en me demandant ce qui vient de m'arriver. En remontant l'allée centrale, je vois la metteuse en scène et productrice et le régisseur (Kate m'avait dit qui je devais m'attendre à voir à l'audition) discutant déjà du C. V. de quelqu'un d'autre. Je plisse les paupières sous l'effet de la lumière intense qui éclaire le hall. Je me frotte les yeux. Sans trop savoir que faire ensuite.

— C'est bon quand ça s'arrête, pas vrai ? me demande en anglais un type maigre comme un clou.

— Ouais, dis-je machinalement.

Mais ce n'est pas vrai. Je commence déjà à sentir monter la mélancolie, comme le premier jour bien froid de l'automne après un été chaud.

— Qu'est-ce qui t'a amené à changer d'avis ? m'avait demandé Kate au téléphone.

Nous n'avions pas repris contact depuis le Mexique et, lorsque je lui avais fait part de mes projets, elle avait eu l'air surprise.

— Oh, je n'en sais trop rien.

Je lui avais expliqué que j'étais tombé sur *La Nuit des rois*, qu'aussitôt après on m'avait parlé des auditions et que j'étais peut-être au bon endroit au bon moment.

— Alors, comment ça s'est passé ? me demande maintenant le maigrichon. Il a un exemplaire de *Comme il vous plaira* entre les mains, et son genou bat la mesure d'une musique imaginaire.

Je hausse les épaules. Je n'en ai aucune idée. Vraiment. Aucune.

— J'aimerais bien jouer Jacques. Et toi ?

Je regarde l'exemplaire de la pièce, que je n'ai même pas lue. Je me suis juste dit que je prendrais ce qu'ils voudraient bien me donner, comme cela avait toujours été le cas avec Tor. Un sentiment d'angoisse m'envahit quand je commence à soupçonner que ce n'était peut-être pas la bonne façon d'aborder la chose.

Et c'est à ce moment que je me rappelle ce que Kate m'a dit au téléphone, quand je lui ai expliqué le chemin détourné qui m'avait conduit à passer cette audition.

— *Mouille-toi*, Willem. Il faut que *tu te mouilles*. Pour quelque chose.

Comme trop de choses importantes ces derniers temps, la mémoire me revient un peu tard.

Trente-six

Une semaine s'écoule, sans aucune nouvelle. Le type maigrichon à qui j'avais parlé, Vincent, m'avait dit qu'on faisait revenir plusieurs fois les candidats avant l'établissement du casting définitif. On ne m'a pas rappelé. Je laisse tout ça derrière moi et recommence à bosser à l'appart' de Daniel, mettant une telle énergie à poser le carrelage que mon oncle et moi terminons la salle de bains avec deux jours d'avance sur le planning prévu et entamons la cuisine. Nous prenons le métro pour nous rendre chez IKEA. Nous sommes dans une cuisine d'exposition avec des placards d'un rouge brillant comme du vernis à ongles quand mon téléphone sonne.

— Willem ? C'est Linus Felder, du *Allerzielentheater* à l'appareil. (Mon cœur cogne soudain comme si j'étais de nouveau sur scène.) Il faudrait que tu apprennes le monologue d'ouverture d'Orlando et que tu viennes demain matin, à neuf heures. Ça ne te pose pas de problème ? demande-t-il.

Ça ne m'en pose pas, bien entendu. J'ai envie de répondre que ça ne m'en pose absolument aucun.

— Non, non, dis-je.

Et avant même que j'aie pu lui demander certaines précisions, il raccroche.

— C'était qui ? demande Daniel.

— Le régisseur de cette pièce pour laquelle j'ai auditionné. Il veut me revoir. Pour le personnage d'Orlando. Le premier rôle.

Daniel saute comme un gamin tout excité, faisant tomber au passage le mixer de la cuisine d'exposition.

— Oh, merde, dit-il avant de m'entraîner dehors avec lui, en sifflotant innocemment.

J'abandonne mon oncle chez IKEA et passe le restant de la journée sous la bruine au Sarphatipark, à mémoriser le monologue.

Quand il est une heure décente à New York, j'appelle Kate pour lui demander d'autres conseils, mais je la réveille car il se trouve qu'elle est alors en Californie. Ruckus, sa troupe, est sur le point d'entamer une tournée de six semaines sur la côte Ouest avec *Cymbeline*, avant de venir au Royaume-Uni en août pour se produire dans divers festivals. Quand j'entends cela, je suis presque embarrassé de lui demander son aide. Mais, généreuse comme toujours, elle prend quelques minutes de son temps pour m'expliquer ce qu'il faut attendre d'une seconde audition. On peut très bien me demander de lire un paquet de scènes et un paquet de rôles, en face de différents comédiens, et même si on m'a demandé d'apprendre Orlando, je ne dois pas en conclure que c'est le rôle qu'on me réserve.

— Mais le fait qu'on t'ait demandé d'apprendre son monologue est prometteur, ajoute-t-elle. C'est tout à fait un rôle pour toi.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

Elle soupire, bruyamment.

— Tu n'as toujours pas lu la pièce ?

Et me voilà une fois de plus dans mes petits souliers.

— Je vais le faire, je te le promets. Dans la journée.

Nous échangeons encore quelques mots. Elle me dit qu'elle envisage de passer ses week-ends en dehors des festivals à voyager ailleurs qu'au Royaume-Uni et qu'elle viendra donc peut-être à Amsterdam. À quoi je lui réponds qu'elle y sera toujours la bienvenue. Avant de raccrocher, elle me rappelle une fois de plus de lire la pièce.

Tard le soir, après avoir lu tant de fois le monologue d'ouverture que je serais capable de le réciter dans mon sommeil, je me lance dans la lecture du reste de la pièce. À ce stade, je tombe de fatigue et j'ai quelques difficultés à entrer dedans. J'essaie de voir ce que veut dire Kate à propos d'Orlando. Je suppose que c'est le fait qu'il rencontre une fille, tombe amoureux d'elle, puis la rencontre à nouveau, mais cette fois déguisée.

Sauf que tout se termine bien pour Orlando.

Quand j'arrive au théâtre le lendemain matin, il n'y a pratiquement personne, et tout est plongé dans le noir si l'on excepte une unique lampe allumée sur la scène. Je vais m'asseoir sur le dernier fauteuil et, quelques minutes plus tard, les lumières s'allument dans la salle. Linus arrive, sans se presser, écritoire à la main, suivi de Petra, la minuscule metteuse en scène.

Ils vont droit à l'essentiel.

— C'est quand tu veux, lance Linus.

Cette fois, je suis prêt. Bien déterminé à l'être.

Sauf que je ne le suis pas. Je dis les mots justes, mais à mesure que j'en lâche un, puis le suivant, je peux m'entendre les prononcer et je me demande alors comment ils ont sonné, si j'ai trouvé le bon rythme. Et plus je fais cela, plus les mots deviennent bizarres, de la façon dont un mot parfaitement normal peut commencer à sonner comme du charabia. J'essaie bien de me concentrer, mais plus je m'y efforce, plus j'ai de mal à y parvenir, et j'entends alors un criquet striduler quelque part en coulisses ; il fait le même bruit que dans le hall du *Bombay Royale*, et alors je pense à Chaudhary et à son lit de camp, à Yael, à Prateek, et je suis partout dans le monde sauf dans ce théâtre.

Lorsque j'arrive à la fin, je suis furieux contre moi-même. Toutes ces répétitions pour arriver à cette merdouille. Le monologue de Sébastien, pour lequel je n'avais pas d'affinité particulière, était infiniment meilleur que ça. Je demande :

— Je peux essayer encore une fois ?

— Pas besoin, dit Petra.

Je l'entends discuter à voix basse avec Linus.

— Vraiment. Je crois que je peux faire beaucoup mieux.

J'affiche un sourire guilleret, sans doute ma meilleure interprétation de la journée. Parce que, en réalité, je ne sais pas si je peux faire mieux.

— C'était bien, aboie Petra. Reviens lundi à neuf heures. Linus va te préparer ton contrat avant que tu partes.

Ça y est ? Je viens vraiment de décrocher le rôle d'Orlando ?

Peut-être que je ne devrais pas être si surpris. Après tout, c'était tout aussi facile avec les acrobates, avec Guerrilla Will et même avec Lars Von Gelder. Je devrais être fou de joie. Au lieu de ça, bizarrement, tout ce que je ressens, c'est de la déception. Parce que c'est important pour moi maintenant. Et quelque chose me dit que, si c'est important, ça ne devrait pas être facile...

Trente-sept

Juillet *Amsterdam*

— **S**alut, Willem. Comment ça va ?

— Pas mal, et toi, Jeroen ?

— Bof, ma goutte fait des siennes, répond Jeroen en se frappant la poitrine et en en tirant un tousotement.

— Ça attaque les pieds, la goutte, tête de nœud, lui lance Max en se glissant dans le fauteuil voisin du mien.

— Ah oui, c'est vrai, concède Jeroen en lui adressant son sourire le plus charmeur, et il s'éloigne d'un pas traînant, en s'esclaffant.

— Quel branleur ! lance Max en laissant tomber son sac à mes pieds. Si je suis obligée de l'embrasser, je te jure que je dégueule sur scène.

— Prions pour la santé de Marina, alors.

— Elle, je n'aurais pas à me forcer pour l'embrasser.

Avec un large sourire, elle regarde Marina, la comédienne qui joue Rosalinde, l'autre grand rôle avec le Orlando de Jeroen :

— Ah, la belle Marina... Même si ça me rendrait service, je ne voudrais pas qu'elle tombe malade. Elle est si mignonne. En plus, si elle déclarait forfait, je serais obligée d'embrasser cet enfoiré. C'est *lui* que je voudrais voir tomber malade.

— Mais il ne tombe *jamais* malade, suis-je obligé de rappeler à Max, comme si elle en avait besoin.

Depuis que l'on m'a chargé d'être sa doublure, on n'a cessé de me répéter, encore et encore, jusqu'à plus soif, que depuis qu'il fait du théâtre, soit depuis une douzaine d'années, Jeroen Gossiers

n'a jamais, au grand jamais, manqué une seule représentation, même lorsqu'il était sur les genoux à cause de la grippe, ni même lorsqu'il avait perdu sa voix, ni lorsque, enceinte de leur fille, sa compagne avait eu ses premières contractions quelques heures avant le lever du rideau. En fait, la ponctualité irréprochable de Jeroen explique apparemment que l'on m'ait confié ce rôle, le comédien choisi à l'origine pour lui servir de doublure étant retenu par une pub pour Mentos qui impliquait qu'il manque trois répétitions. Trois répétitions, pour une doublure qui ne serait jamais montée sur scène. Petra réclame tout de ses doublures, tout en ne leur demandant rien dans le même temps.

Comme exigé, je me suis pointé tous les jours au théâtre depuis la toute première lecture, quand les comédiens au grand complet avaient pris place autour d'une longue table en bois tout éraflé installée sur la scène, épluchant le texte ligne après ligne, procédant à une analyse minutieuse de leur signification, décortiquant le sens de chaque mot, la façon d'interpréter chaque passage. De façon surprenante, Petra se montrait par ailleurs totalement impartiale, ouverte à l'opinion de tout un chacun sur ce que voulait bien dire la triste Lucrèce ou la raison qui poussait Rosalinde à conserver si longtemps son déguisement. Si l'un des hommes du duc Frédéric voulait donner son interprétation d'un échange entre Célia et Rosalinde, Petra lui passait le crachoir. « Si vous êtes à cette table, vous avez le droit d'être entendu », affirmait-elle, magnanime.

Pour notre part, Max et moi n'étions ostensiblement pas autour de la table, mais installés dans des fauteuils à quelques pas de là, assez près pour entendre, mais assez loin pour qu'une participation de notre part à la discussion nous fasse passer pour des intrus. Je m'étais demandé si cela était involontaire. Mais après avoir entendu Petra répéter à de nombreuses reprises que « Jouer, c'est beaucoup plus que dire un texte. C'est communiquer avec votre auditoire à travers chaque geste, chaque mot non dit », j'avais compris que c'était parfaitement intentionnel.

Il me paraît presque étrange maintenant de m'être inquiété de ce que cela soit *trop* simple. Même si tout s'est révélé fort simple, mais pas de la façon que je croyais : Max et moi sommes les seules doublures qui n'ont aucun rôle précis dans la pièce. Nous occupons une place bizarre dans la distribution. Nous en sommes des demi-membres. Ou des membres fantômes. Nous cirons le banc de touche. Peu de comédiens « titulaires » nous adressent la parole. Vincent en fait partie. Il a finalement obtenu son rôle de Jacques. Et Marina, qui joue Rosalinde, nous parle aussi, parce qu'elle est particulièrement affable. Et Jeroen, comme de bien

entendu, met un point d'honneur à m'adresser la parole tous les jours, même si j'aimerais bien qu'il s'en abstienne.

— Alors, qu'est-ce qu'on a au programme aujourd'hui ? demande Max avec son plus pur accent cockney.

Comme moi, c'est une sang-mêlé : son père est un Hollandais du Surinam, sa mère est londonienne. Son accent faubourien devient plus marqué quand elle a trop bu même si, quand elle lit le rôle de Rosalinde, son anglais coule aussi suavement que celui de la reine d'Angleterre.

— Ils répètent la chorégraphie de la scène de combat, dis-je.

— Oh, chouette ! Peut-être que ce connard va se faire démolir.

Elle rit et passe une main dans ses cheveux tout hérissés.

— Tu veux qu'on répète notre texte un peu plus tard ? On n'en aura plus guère l'occasion une fois qu'on aura entamé les répétitions techniques.

Peu après, nous quittons le théâtre pour les cinq derniers jours de répétitions techniques et nous installons dans l'amphithéâtre du Vondelpark où le spectacle sera présenté pendant six week-ends. Vendredi en quinze, ce sera la générale et le lendemain, la première. Pour le reste de la troupe, c'est l'aboutissement d'un dur travail. Pour Max et moi, c'est le moment où nous encaissons notre chèque et où disparaît toute prétention à faire partie de la distribution. Linus nous a dit de bien veiller à connaître la pièce tout entière, tous les déplacements scéniques, et nous devons suivre Jeroen et Marina ligne après ligne pendant la première répétition technique. Nous n'approcherons pas plus près de l'action. Pas une seule fois Linus ou Petra ne nous ont donné de directives, demandé de nous exercer en nous donnant la réplique ou de revoir tel ou tel aspect de la pièce. Max et moi nous entraînons sans arrêt. Je pense que, de cette façon, nous avons le sentiment de faire vraiment partie de la production.

— On peut revoir les passages avec Ganymède ? propose Max. Tu sais que c'est ceux que je préfère.

— Uniquement parce que tu peux jouer les garçons.

— *Of course*, mon pote. Je préfère Rosalinde quand elle se travestit en mec. C'est une vraie cloche au début.

— C'est pas une cloche. Elle est amoureuse.

— Victime du coup de foudre. (Elle roule des yeux.) Une crétine, je te dis. Elle est plus gonflée quand elle fait semblant d'avoir des couilles.

— Il est quelquefois plus facile d'être quelqu'un d'autre, dis-je.

— Je suis assez d'accord. C'est pour ça que je suis devenue une putain de comédienne.

Sur ce, elle me regarde et éclate d'un rire sonore. Nous pouvons

peut-être mémoriser le texte. Connaître les déplacements scéniques. Faire acte de présence. Mais ni elle ni moi ne sommes des comédiens. Nous ne sommes bons qu'à faire banquette.

Max soupire et pose brusquement ses pieds sur la chaise, risquant une réprimande muette de Petra, puis un bon savon de Linus, le Larbin, comme l'appelle Max.

Sur la scène, Jeroen discute dur avec le responsable de la chorégraphie.

— Ça ne me va pas du tout, dit-il. Je ne me trouve pas crédible.

Max lève une fois de plus les yeux au ciel, mais je me redresse pour écouter. Ça s'est produit tous les deux jours pendant la mise au point des déplacements scéniques : Jeroen ne « sentait » pas les mouvements, Petra les modifiait, mais Jeroen ne sentait pas plus le nouveau dispositif ce qui fait que, la plupart du temps, elle en revenait au premier. Mon script est un ramassis de gribouillages et de coups de gomme, une feuille de route résumant la quête de crédibilité entreprise par Jeroen.

Marina est assise sur le bord de la scène près de Nikki, la comédienne qui joue Célia. Elles ont toutes les deux l'air de s'ennuyer comme des rats morts à regarder la chorégraphie du combat. L'espace d'une seconde, Marina croise mon regard et nous échangeons un sourire de compassion.

— J'ai vu, lance Max.

— Tu as vu quoi ?

— Marina. Tu lui plais.

— Elle ne me connaît même pas.

— Peut-être, mais elle te faisait des yeux de poisson frit au bar hier soir.

Tous les soirs après la répétition, la plupart des membres de l'équipe se retrouvent dans un bar au coin de la rue. Provocation ? Masochisme ? Toujours est-il que, quelle que soit la raison, Max et moi suivons le mouvement. D'habitude, nous finissons par nous installer tous les deux devant le long comptoir en bois ou à une table avec Vincent. Il semble ne jamais y avoir de place à la grande table pour Max et moi.

— Mais non, elle ne me faisait pas des yeux de poisson frit.

— Bien sûr que si. À toi ou à moi. Je n'ai pas ressenti de sa part la moindre vibration saphique, mais on ne peut jamais savoir avec ces Hollandaises...

Je regarde Marina. Elle rit à quelque chose que Nikki vient de lui dire, tandis que Jeroen et le comédien qui joue Charles le lutteur font mine d'échanger des coups de poing avec le chorégraphe de combat.

— À moins que tu n'aimes pas les filles, poursuit Max, mais je n'ai pas ressenti ce genre de vibrations de ton côté non plus.

— Les filles me conviennent tout à fait.

— Dans ce cas, pourquoi tu quittes le bar tous les soirs avec moi ?

— Tu n'es pas une fille ?

Max roule des yeux.

— Désolée, Willem, mais aussi charmant sois-tu, il ne se passera rien entre nous.

J'éclate de rire et embrasse Max sur la joue. Un baiser mouillé qu'elle essuie d'un geste excessif de la main. Au-dessus de nous, sur la scène, Jeroen feint d'asséner un coup de poing à Charles et s'emmêle les pinceaux.

Max applaudit et lui crie :

— Gaffe à ta goutte !

Petra se retourne d'un bloc et lui lance un regard vivement désapprouvateur ; Max, elle, fait semblant d'être absorbée par son script.

— Y'en a marre de ce putain de texte, me murmure-t-elle une fois que l'attention de Petra s'est reportée sur la scène. Allons nous pinter la ruche.

Ce soir-là, au bar, devant nos verres, Max me demande :

— Alors, pourquoi tu ne le fais pas ?

— Pourquoi je ne fais pas quoi ?

— Pourquoi tu ne te lèves pas une fille ? À défaut de Marina, pourquoi pas une de ces nanas, au bar ?

— Et pourquoi tu ne le fais pas, *toi* ?

— Qu'est-ce qui te dit que je ne le fais pas ?

— Tu pars tous les soirs avec moi, Max.

Elle soupire, un gros soupir bien profond qui semble bien plus vieux qu'elle, alors qu'elle n'a guère qu'un an de plus que moi. Raison pour laquelle elle se moque de faire banquette, à ce qu'elle dit. « Mon heure viendra. » Elle fait semblant de se taillader la poitrine.

— Cœur brisé, dit-elle. Les gouines mettent un temps fou à s'en remettre.

Je hoche la tête.

— Et toi, reprend-elle. Tu as le cœur brisé ?

Parfois, je me suis dit que c'était quelque chose de cet ordre – après tout, jamais jusqu'alors je n'avais été aussi accro à une fille. Mais c'est drôle parce que, depuis cette journée avec Loulou dans Paris, j'ai repris contact avec Broodje et les garçons, j'ai rendu visite à ma mère et lui ai reparlé, je me suis installé avec oncle

Daniel. Et je joue la comédie. Enfin, je ne la joue pas exactement. Mais je ne la joue pas par accident non plus. Et on peut dire que, en général, je suis mieux. Mieux que je n'ai jamais été depuis la mort de Bram et, par certains côtés, mieux que je ne l'ai jamais été même avant ça. Non, Loulou ne m'a pas brisé le cœur. Et j'en viens même à me demander si, d'une façon détournée, elle ne l'a pas réparé.

Je secoue la tête.

— Alors, qu'est-ce que tu attends ? me lance Max.

Je lui réponds que je n'en sais rien.

Mais il y a une chose que je sais : la prochaine fois que je tomberai sur elle, je ne la lâcherai pas.

Trente-huit

Avant le départ de Daniel, nous posons le dernier élément dans la cuisine, maintenant pratiquement achevée. Le plombier doit venir installer le lave-vaisselle et, une fois la crédence fixée, nous en aurons terminé.

— On voit le bout du tunnel, dis-je.

— Il ne reste plus qu'à réparer l'interphone et à virer ta merde du grenier, lance Daniel.

— Ah, oui. La merde dans le grenier. Il y en a beaucoup ? dis-je.

Je ne me rappelle pas avoir rangé tant de cartons que ça là-haut. Pourtant, Daniel et moi en descendons une bonne douzaine, tous étiquetés à mon nom.

— On devrait juste se débarrasser de tout ça, dis-je. J'ai bien fait sans jusqu'à maintenant.

— Comme tu veux, dit-il avec un haussement d'épaules.

Mais la curiosité l'emporte. J'ouvre un carton : des documents et des vêtements remontant à mon séjour en cité U ; je me demande pourquoi je les ai conservés. Je les mets de côté pour la benne. J'en ouvre un deuxième : même destination. Et je passe ensuite à un troisième ; il contient des documents dans des chemises cartonnées de couleur, du genre de celles que Yael utilisait pour y ranger les dossiers de ses patients, et je me dis que mon nom figure à tort sur ce carton. C'est alors que je vois une feuille de papier dépasser d'une des chemises. Je l'en extirpe.

*Vent dans mes cheveux
Roues tressautant sur les pavés
Grand comme le ciel*

Un souvenir me submerge. « Ça ne rime pas », m'avait dit Bram quand je lui avais montré mon poème, très fier que l'instituteur m'ait demandé de le lire devant toute la classe.

« Ce n'est pas censé rimer. C'est un haïku », avait répliqué Yael,

en lui jetant un regard noir et en me gratifiant d'un exceptionnel sourire complice.

Je sors la chemise. Elle contient de vieux devoirs à moi, mes premiers essais d'écriture, des problèmes de calcul. Je passe à une autre : ce ne sont plus des devoirs mais des dessins d'un bateau, une étoile de David que Saba m'a appris à faire avec deux triangles. Il y en a des pages et des pages. Yael, si peu sentimentale, et Bram, avec sa phobie du fouillis, ne m'avaient pas habitué à garder ce genre de trucs. Je présumais qu'ils s'en étaient débarrassés.

Dans un autre carton, je découvre une boîte en fer-blanc pleine de vieux billets : d'avion, de concert, de train. Un passeport israélien périmé, celui de Yael, plein de tampons. Au-dessous, je mets au jour deux très vieilles photos en noir et blanc. Il me faut un moment pour reconnaître Saba. Je ne l'ai jamais vu aussi jeune jusqu'à présent. Je n'avais pas réalisé que ces photos avaient survécu à la guerre. Mais aucun doute, c'est bien de lui qu'il s'agit. Les yeux, ce sont ceux de Yael. Et aussi les miens. Sur une des photos, on le voit enlaçant une jolie fille, chevelure noire et regard mystérieux. Il la regarde avec adoration. Elle a un air vaguement familial, mais ça ne peut pas être Naomi, qu'il n'a rencontrée qu'après la guerre.

Je cherche d'autres clichés de lui et de la fille, mais je trouve juste une drôle de coupure de journal avec sa photo, glissée dans une pochette en plastique. Elle porte une robe très élégante et est flanquée de deux hommes en smoking. Je la regarde à la lumière. La légende, à peine visible, est en hongrois, mais je distingue des noms : Peter Lorre, Fritz Lang – des personnalités d'Hollywood que je reconnais – et un troisième, Olga Szabo, qui ne me dit rien.

Je mets les photos de côté et poursuis mes recherches. Un autre carton contient d'innombrables souvenirs. Encore des documents. Puis, dans la boîte suivante, une grande enveloppe en papier kraft. Je l'ouvre, et il en tombe d'autres photos : de moi, de Yael et de Bram, en vacances en Croatie. Une fois encore, je me revois allant au port avec Bram tous les matins pour y acheter du poisson frais que personne ne savait vraiment comment préparer. Un autre cliché : nous trois chaudement équipés pour aller patiner sur les canaux l'année où ils ont gelé et où tout le monde avait ressorti ses patins. Un autre encore : la fête gigantesque organisée pour le quarantième anniversaire de Bram avec tout ce monde qui débordait de la péniche sur le quai, puis dans la rue, jusqu'à ce que tous les voisins débarquent pour transformer les réjouissances en fête de quartier. Je retrouve les chutes de la série de prises de vue pour le magazine d'architecture, où on nous voit tous les trois

avant que l'on me coupe la tête et le reste. Lorsque j'en arrive à la fin du tas, il ne reste plus qu'une photo, collée à l'enveloppe. Je l'en détache précautionneusement.

La bouffée d'air que j'exhale n'est pas un soupir, ni un sanglot, ni un frisson. C'est quelque chose de vivant, comme un oiseau, un battement d'ailes, un envol. Et puis cela disparaît, dans la quiétude de l'après-midi.

— Tout va bien ? me demande Daniel.

Je fixe la photo. Nous trois, lors de mon dix-huitième anniversaire. Pas le cliché que j'ai perdu, un autre, pris d'une perspective différente, par l'appareil de quelqu'un d'autre. Un autre portrait accidentel.

— Je croyais que je l'avais perdu, dis-je en le serrant entre mes doigts.

Daniel penche la tête de côté et se gratte la tempe.

— Je perds toujours des tas de trucs et je les retrouve ensuite dans les endroits les plus improbables.

Trente-neuf

Quelques jours plus tard, nous quittons l'appartement, moi pour aller répéter, Daniel pour aller à l'aéroport. Ça me fait tout drôle de penser que, quand je rentrerai ce soir, Daniel ne sera plus là. Même si je ne disposerai pas longtemps de l'appartement pour moi tout seul. Broodje a passé pratiquement tout l'été à La Haye pour un stage en entreprise et il se trouve maintenant en Turquie avec Candace, elle-même en vacances deux semaines là-bas avec ses grands-parents. À son retour, il restera ici avec moi juste avant d'emménager avec Henk à l'automne, dans leur nouvel appartement d'Utrecht.

La répétition d'aujourd'hui est orageuse et frénétique. Le décor a été démonté pour être transporté au parc pour la répétition technique de demain, et son absence semble avoir fait sortir de leurs gonds tous les membres de la troupe. Petra est un vrai tourbillon de terreur : elle hurle sur les comédiens, sur les techniciens, sur Linus, qui donne l'air de n'avoir plus qu'une envie : se cacher sous son écritoire à pince.

— Pauvre Larbin, commente Max. Pour une ménopausée, Petra donne vraiment l'impression d'avoir ses ragnagnas. Elle vient de fracasser le portable de Nikki.

— Vraiment ? dis-je à Max, étonné, en me glissant sur un de nos sièges habituels.

— Tu sais comment elle est quand on n'éteint pas son téléphone dans « la salle sacrée des répétitions ». Mais on m'a dit qu'elle était super énervée parce que Geert avait prononcé le mot « Mackers » dans l'enceinte du théâtre il y a quelques heures.

— Mackers ?

— La « pièce écossaise », explique-t-elle, et, comme je ne comprends toujours pas, elle articule en silence : *Macbeth*. Ça porte la poisse de dire ça dans un théâtre.

— Et tu y crois ?

— Ce que je crois, c'est qu'il ne faut surtout pas se frotter à

Petra la veille de la première répét' technique.

Jeroen fait son apparition. Il me regarde et feint une quinte de toux.

— C'est le mieux que tu puisses faire ? lui lance Max puis, se tournant vers moi : Et ça prétend être acteur de théâtre.

Linus demande aux comédiens de faire un filage complet. Une vraie catastrophe. Certains oublient des passages de leur texte. D'autres des répliques. Les mouvements de scène sont foireux.

— La malédiction de Mackers, murmure Max.

À six heures du soir, Petra est dans un tel état que Linus décide de nous libérer tous plus tôt.

— Essayez de bien dormir, nous lance-t-il. Demain, la journée sera longue. Soyez là à dix heures.

— Il est trop tôt pour aller boire un coup, estime Max. Allons manger un morceau et après on ira danser ou écouter de la musique. On pourrait aller voir qui passe au *Paradiso* ou au *Melkweg*.

Nous nous rendons en vélo place de Leiden. Max est folle de joie : un musicien qui faisait jadis partie d'un groupe connu se produit en solo ce soir au *Paradiso*, et il reste des billets. Nous en achetons deux, après quoi nous nous baladons dans le square qui, à cette époque de l'année, est le point de ralliement de tous les touristes. Un groupe fait cercle autour de musiciens de rue.

— C'est sans doute ces putains de joueurs de flûte péruviens, peste Max. Tu sais, quand j'étais petite, je croyais que c'était la même troupe qui me suivait. Il m'a fallu un temps fou pour comprendre que c'étaient tous des clones. (Elle rit et frappe sa tête de son poing serré.) Parfois, je peux être complètement abrutie.

Ce ne sont pas des flûtistes péruviens, mais un groupe de jongleurs. Ils ne sont pas mauvais, ils jonglent avec toutes sortes de machins typiques, pointus ou enflammés. Nous les regardons un moment et, quand ils passent le chapeau, j'y jette une poignée de pièces.

Nous tournons les talons pour lever le camp quand Max me donne un coup dans les côtes.

— Ça, c'est du vrai spectacle, me dit-elle.

Je pivote et vois aussitôt de quoi elle parle : une femme enlace un des jongleurs, ses jambes autour de sa taille et ses mains dans ses cheveux. « Trouvez-vous une chambre », plaisante ma compagne.

Je fixe le couple un peu plus longuement que je ne devrais. Puis la fille se laisse retomber à terre et se tourne vers nous. Elle me

repère, je la repère et nous ouvrons la bouche simultanément :

— Wills ?

— Bex ?

— *Wills* ? répète Max.

Traînant le jongleur derrière elle, Bex me rejoint, m'étreint d'une manière toute théâtrale et m'embrasse de même. Un sacré changement depuis la dernière fois que je l'ai vue, quand elle daignait à peine me serrer la main. Elle me présente à Matthias, je la présente à Max. « Ta copine ? » demande Bex, ce qui suscite un hurlement de protestation, tout aussi théâtral, de la part de l'intéressée.

Après avoir échangé quelques mots, nous ne trouvons plus grand-chose à nous dire, comme c'était déjà le cas à l'époque où nous partagions le même lit.

— Il faut qu'on y aille, dit-elle. Matthias a besoin de *beaucoup* de repos pour pouvoir offrir une *performance* digne de ce nom, précise-t-elle avec un gros clin d'œil pour le cas où l'on n'aurait pas saisi à quel genre de repos et de performance elle vient de faire allusion.

— Bon, alors, salut.

Bisous, bisous, nous nous disons au revoir.

Max et moi nous éloignons, quand Bex me lance :

— Eh, dis donc, est-ce que Tor t'a retrouvé ?

Je m'arrête net.

— Pourquoi ? Elle me cherchait ?

— Oui, elle essayait de te localiser. Apparemment, une lettre est arrivée pour toi à Headingley.

Mon corps réagit au quart de tour, comme s'il avait été actionné par un interrupteur.

— À Headingley ?

— Là où habite Tor, à Leeds.

Je sais où se trouve Headingley. Mais je ne donne que très rarement une adresse où m'envoyer du courrier, et je ne me rappelle absolument pas avoir donné à qui que ce soit l'adresse personnelle de Tor, qui de temps à autre servait de quartier général à Guerrilla Will, pour les répétitions ou pour récupérer. Il n'y a vraiment aucune raison de penser qu'elle m'y ait envoyé une lettre, qu'elle ait su qu'elle pouvait m'y envoyer une lettre. N'empêche, je reviens vers Bex.

— Une lettre ? De qui ?

— Aucune idée. Mais Tor tenait absolument à ce qu'elle te parvienne. Elle m'a dit qu'elle essayait bien de t'envoyer des e-mails, mais que tu ne répondais pas. Ça ne te ressemble pas,

pourtant.

J'ignore le sarcasme.

— Mais quand ça ?

Elle se gratte le front, essayant de solliciter sa mémoire.

— Impossible de m'en rappeler. Ça fait un bail. Attends un peu... Quand étions-nous à Belfast ? demande-t-elle à Matthias.

Il hausse les épaules.

— Aux environs de Pâques, non ?

— Non, je pense que c'était avant. Plutôt vers Mardi gras, dit Bex. (Elle lève les deux mains.) Quelque part en février. Je me souviens des crêpes. Ou alors en mars. À moins que ce soit en avril. Tor m'a dit qu'elle essayait de te contacter par e-mail mais, comme tu ne répondais pas, elle voulait savoir si, moi, je savais comment te trouver.

Et elle ouvre de grands yeux, histoire de montrer l'absurdité d'une telle idée.

Mars. Avril. Quand j'étais en Inde, par monts et par vaux, et que mon compte mail avait été touché par ce virus. J'avais ouvert un nouveau compte après ça. Cela fait des mois que je n'ai pas vérifié l'ancien. Peut-être que le message est toujours là. Qu'il s'y trouve depuis qu'elle me l'a envoyé.

— Je suppose que tu ne sais pas de qui était cette lettre.

Bex a l'air vexée, ce qui me rappelle un tas de souvenirs. Comme ça n'avait pas duré entre nous et que Bex s'était montrée odieuse tout le reste de la saison, Skev m'avait charrié : « Dis donc, mon pote, on ne t'a jamais dit qu'il ne fallait jamais mélanger le boulot avec le cul ? »

— Aucune idée, me répond Bex d'un air de profond ennui qui semble tout à fait au point, ce qui fait que je ne sais pas très bien si elle n'en sait vraiment rien ou si elle sait mais ne veut rien dire. Si ça t'intéresse tant que ça, tu n'as qu'à poser la question à Tor. Mais bonne chance si tu veux la joindre avant l'automne, conclut-elle avec un rire mauvais.

La « méthode » de Tor consistait entre autres à coller le plus possible à l'époque shakespearienne quand elle était en tournée. Elle refusait ainsi de se servir de l'ordinateur ou du téléphone, même s'il lui arrivait d'emprunter l'appareil d'un membre de la troupe lorsqu'elle avait besoin d'envoyer un e-mail ou de passer un coup de fil important. Elle ne regardait pas la télé, n'avait pas d'iPod. Et même si elle suivait de façon obsessionnelle les bulletins météo, une innovation plutôt moderne pourtant, elle les regardait dans la presse, sans contrevenir donc vraiment à ses principes puisque, disait-elle, on trouvait des journaux en Angleterre au XVII^e siècle.

— Et j’imagine que tu n’as aucune idée de ce qu’elle en a fait ?

Mon cœur bat maintenant la chamade, comme si j’avais couru, et je me sens hors d’haleine, mais je m’oblige à donner à ma voix un ton blasé, comme celui de Bex, de peur que, si je lui donne l’impression que j’attache de l’importance à cette lettre, elle refuse de me dire quoi que ce soit.

— Elle l’a peut-être envoyée au bateau.

— Au bateau ?

— Celui où tu habitais.

— Comment était-elle au courant du bateau ?

— Bon sang, Wills, comment je pourrais le savoir ? Sans doute que tu en as parlé à quelqu’un. Tu as vécu avec tout le monde pendant un an, ou tout comme, non ?

Je n’ai jamais parlé du bateau qu’à une seule personne. À Skev. Il allait à Amsterdam et m’a demandé si je pouvais lui recommander des endroits où crêcher gratos. Je lui ai cité plusieurs squats et ai ajouté que, si la clef était toujours à l’endroit où nous la planquions et s’il n’y avait personne d’autre, il pouvait toujours camper sur la péniche.

— Oui, mais il y a des années que je n’ai pas mis les pieds sur ce bateau.

— Bon, en tout cas, ça ne doit pas être si important, commente Bex. Sinon, la personne qui l’a écrite aurait sûrement su où te trouver.

Bex n’a pas raison, mais elle n’a pas tout à fait tort. Parce que Loulou aurait su où me trouver. À ce stade, je m’arrête. Loulou. Après tout ce temps ? Il est plus probable que la lettre ait été envoyée par les impôts.

— Qu’est-ce que c’était que cette histoire ? me demande Max après que Bex et Matthias ont disparu.

Je secoue la tête.

— Je n’en sais trop rien, dis-je en regardant de l’autre côté du square. Si ça ne t’embête pas, il faut que je fasse un saut dans un cybercafé. J’en ai pour une seconde.

— OK, dit-elle. Je vais me prendre un café.

Je me connecte à mon vieux compte mail. Il ne contient pas grand-chose, sinon de la pub. Je remonte jusqu’au printemps, à l’époque où il a été touché par le virus, et je tombe sur un vide : quatre semaines de messages ont purement et simplement disparu. J’essaie la corbeille. Rien. Par habitude, avant d’arrêter la connexion, je reviens en arrière pour retrouver les e-mails de Bram et de Saba, soulagé de constater qu’ils sont toujours là. Demain, j’en ferai une sortie papier et je les transférerai également sur mon nouveau compte. En attendant, je modifie les

données de mon ancien compte de façon à transférer tous mes nouveaux e-mails à ma nouvelle adresse.

Et je vérifie le nouveau compte en question, même si Tor n'aurait pu être au courant de son existence, puisque je n'ai donné ma nouvelle adresse qu'à une poignée de personnes. Je vais dans la boîte de réception, dans le courrier indésirable. Rien.

J'envoie alors à Skev un court message, le priant de me passer un coup de fil. Puis j'en envoie un autre à Tor, lui demandant ce qu'est devenue la lettre, ce qu'elle contenait, où elle l'a envoyée. Connaissant Tor, je n'aurai pas de réponse avant l'automne. À ce moment-là, ma rencontre avec Loulou remontera à plus d'un an. Toute personne sensée dirait qu'il est trop tard. J'avais déjà le sentiment qu'il était trop tard ce premier jour, quand je me suis réveillé à l'hôpital. Ce qui ne m'a pas empêché de continuer à la chercher.

Et je la cherche toujours.

Quarante

La répétition technique est catastrophique. Outre le texte, dont une bonne partie a été oubliée par les acteurs dans le nouvel environnement, il faut tout réapprendre, tout réorganiser sur la scène de l'amphithéâtre. Toute la sainte journée, je me tiens posté derrière Jeroen, et Max derrière Marina, qui répètent péniblement leurs différentes scènes. Une fois de plus, nous sommes leur ombre. À cela près que nous ne projetons pas d'ombre car il n'y a pas de soleil aujourd'hui, juste une bruine tenace qui met tout le monde de mauvaise humeur. Un signe : de toute la journée, Jeroen n'a pas fait la moindre plaisanterie sur sa maladie.

— On peut se demander qui a eu cette brillante idée, commente Max. Jouer une putain de pièce de Shakespeare en plein air. En Hollande, où il pleut tout le temps et dont l'anglais n'est même pas la langue.

— Tu oublies que les Hollandais sont d'éternels optimistes, dis-je.

— C'est vrai ? Je croyais que c'étaient plutôt d'éternels pragmatistes.

Je n'en sais trop rien. C'est peut-être moi l'optimiste. J'ai vérifié mon courrier e-mail quand je suis revenu du *Paradiso* la nuit dernière, et revérifié ce matin avant de partir pour la répét'. Il y avait un e-mail de Yael, une histoire drôle que Henk m'avait fait suivre, et le tas de pourriels habituel, mais rien de Skev ni de Tor. Mais je m'attendais à quoi, au juste ?

Je ne suis même pas sûr de la raison qui devrait me rendre optimiste. Si la lettre vient d'elle, qu'est-ce qui me dit que ce n'est pas une lettre pour m'envoyer paître ? Elle en aurait eu parfaitement le droit.

Nous faisons la pause pour le déjeuner et je vérifie mon téléphone. Broodje m'a envoyé un texto pour me dire qu'il partait en balade sur un voilier en bois, qu'il ne serait donc pas joignable

pendant quelques jours, mais qu'il serait de retour à Amsterdam la semaine prochaine. J'ai également reçu un texto de Daniel : il m'annonce qu'il est bien arrivé au Brésil et qu'il m'a fait suivre une photo du ventre de Fabiola. Je me promets de me procurer dès demain un téléphone qui reçoit les photos.

Petra a prohibé les portables durant les répétitions. Mais à un moment où elle discute avec Jeroen, j'active le mode vibreur et glisse mon téléphone dans ma poche pour le cas où. Éternel optimiste...

Aux environs de cinq heures, la bruine cesse enfin et Linus reprend la répétition. Il y a des problèmes avec les signaux pour les éclairages, que nous ne pouvons pas voir. Comme le spectacle commence au crépuscule et s'achève tard dans la nuit, les éclairages sont actionnés au milieu de la pièce à peu près ; la répét' de demain aura lieu entre deux heures de l'après-midi et minuit afin de nous assurer que la seconde partie, jouée en pleine nuit, bénéficiera de l'éclairage idoine.

À six heures, le vibreur se manifeste sur mon portable, que je sors aussitôt de ma poche. Max me fait les gros yeux. Je lui murmure « Couvre-moi » et file discrètement vers la coulisse.

C'est Skev.

— Salut, merci de me rappeler, lui dis-je en chuchotant.

— T'es où ? me demande-t-il, sur le même ton.

— À Amsterdam. Et toi ?

— De retour à Brighton. Pourquoi on parle si bas ?

— Je suis en pleine répét'.

— De quoi ?

— Shakespeare.

— À Amsterdam ? Putain, c'est cool. J'ai laissé tomber ces conneries. Je travaille dans un *Starbucks* maintenant.

— Oh, merde, je suis désolé.

— Mais non, ça baigne, mec.

— Écoute Skev, je ne peux pas te parler longtemps, mais je viens de tomber sur Bex.

— Bex ? (Il pousse un sifflement.) Et comment va la charmante enfant ?

— Comme d'hab'. Elle est maquée avec un jongleur. Elle m'a parlé d'une lettre que Tor aurait essayé de me transmettre. Un peu plus tôt dans l'année.

Un silence.

— Victoria. Bon sang, mec, ça c'était quelqu'un.

— Je sais.

— Je lui ai demandé si elle voulait bien me reprendre, et elle

m'a dit non. La saison était terminée. Ne jamais mélanger le cul et le boulot.

— Je sais, je sais. À propos de cette lettre...

— Oui, mais non. Je suis au courant de rien.

— Ah bon ?

— Victoria a refusé de me lâcher quoi que ce soit. Elle m'a dit que c'était personnel. Tu sais comment elle est. (Il soupire.) Je lui ai donc dit de te l'envoyer. En lui donnant l'adresse du bateau. Je ne savais pas si tu pouvais recevoir du courrier sur le bateau.

— On peut. On pouvait. On en recevait.

— Donc tu as eu la lettre ?

— Non, Skev. C'est pour ça que je t'appelle.

— Alors ça veut dire qu'elle doit t'attendre au bateau, mec.

— Mais on n'habite plus là. Depuis un bon bout de temps.

— Oh, merde. J'ai oublié qu'il n'y avait plus personne. Désolé, mon pote.

— Pas de souci, mec.

— Je te dis merde pour ton Shakespeare en tout cas.

— Ouais, à toi aussi. Pour tes cappuccinos et tout ça.

Il rit et on se dit au revoir.

Je retourne à la répét'. Max a l'air dans tous ses états.

— Je leur ai dit que t'avais la gerbe. Le Larbin est furieux que t'aies pas levé le doigt avant de t'éclipser. Tu crois qu'il demande la permission à Petra avant de baiser sa femme ?

C'est une image que je fais de mon mieux pour conjurer.

— Je te dois une fière chandelle. J'expliquerai à Linus que c'était une fausse alerte.

— Tu peux me dire ce qui se passe ?

Je songe à Loulou, à ces courses éperdues à travers le monde qui ne m'ont mené nulle part. Pourquoi en irait-il différemment cette fois ?

— Probablement ce que je viens de dire : une fausse alerte.

À cela près que ce *probablement* devient un caillou dans ma chaussure, qui ne cessera de me tourmenter de toute la journée : je n'arrête pas de penser à cette lettre, à l'endroit où elle est arrivée, à ce qu'elle contient, à la personne qui l'a envoyée. À la fin de la répétition, je suis pris d'un besoin vraiment pressant : celui de savoir ; et donc, même si la pluie a recommencé à tomber, même si je suis mort de fatigue, je décide de tenter ma chance avec Marjolein. Elle ne répond pas au téléphone et je n'ai pas envie d'attendre jusqu'au lendemain. Elle habite tout près, au rez-de-chaussée d'une vaste demeure dans un quartier chic, à

l'extrémité sud du parc. Elle m'a toujours dit que je pouvais passer quand je voulais.

— Willem, dit-elle en ouvrant la porte.

Elle tient un verre de vin dans une main, une cigarette dans l'autre, et elle ne paraît pas franchement ravie de me voir débarquer. Je suis trempé comme une soupe et elle ne m'invite même pas à entrer.

— Qu'est-ce qui t'amène ? demande-t-elle.

— Désolé de te déranger, mais j'essaie de mettre la main sur une lettre.

— Une lettre ?

— Elle a été envoyée à l'adresse du bateau, au printemps.

— Mais pourquoi continues-tu de recevoir du courrier à la péniche ?

— Ce n'est pas le cas. Quelqu'un l'a tout simplement envoyée là.

Elle secoue la tête :

— Si elle était arrivée à la péniche, la poste nous l'aurait fait suivre au bureau et nous te l'aurions envoyée à l'adresse que tu nous avais donnée.

— À Utrecht ?

Elle soupire.

— Probablement. Tu peux m'appeler demain matin ?

— C'est important.

Nouveau soupir.

— Essaie Sara. C'est elle qui s'occupe du courrier.

— Tu as son numéro ?

— J'aurais pensé que tu l'avais... commentet-elle.

— Ça commence à remonter à loin...

Troisième soupir. Elle cherche son portable dans sa poche.

— Et n'essaie pas de remettre ça avec elle.

— Je te le promets.

— Bon. Tu as décidément bien changé.

Impossible de déceler si elle veut se montrer sarcastique ou non.

À l'intérieur, la musique change, passant du jazz tendance soft à quelque chose de plus violent, avec cuivres poussés à fond. Marjolein regarde à l'intérieur, l'air énamouré. Je réalise qu'elle n'est pas seule.

— Je te fiche la paix, dis-je.

Elle se penche en avant pour m'embrasser, en signe d'au revoir.

— Ta mère sera ravie que je t'aie vu.

Et elle commence à refermer la porte. Je l'arrête :

— Je peux te demander quelque chose ? À propos de Yael ?

— Bien sûr, répond-elle d'un air absent : son attention s'est déjà reportée sur son intérieur bien douillet et sur la personne, quelle qu'elle soit, qui l'y attend.

— Est-ce qu'elle aurait fait des choses... comment dire, des choses pour m'aider, sans que j'en aie jamais été informé ?

Son visage est à moitié dans la pénombre, mais son sourire dévoile ses dents, dont l'éclat est reflété par la lumière.

— Que t'a-t-elle dit ?

— Elle ne m'a absolument rien dit.

Elle secoue la tête.

— Alors je ne peux rien t'en dire non plus.

Elle recommence à fermer sa porte, avant d'arrêter son geste :

— Mais as-tu pensé à une chose : pendant tout ce temps que tu étais parti, comment se fait-il que ton compte en banque n'ait jamais été à sec ?

Je n'y avais jamais songé, ou pas vraiment. Je me servais rarement de ma carte bancaire mais, quand je l'utilisais, elle marchait toujours.

— Quelqu'un le surveillait en permanence, dit Marjolein.

Et elle referme la porte, sans que son sourire l'ait quittée.

Quarante et un

Utrecht

Tout est beaucoup trop long. Le train est en retard. La queue pour les bicyclettes gratuites est interminable. Je décide donc de prendre un bus, mais il s'arrête en chemin pour prendre toutes les vieilles dames que compte la ville. Jamais je n'aurais dû quitter Amsterdam si tard, mais l'heure était déjà avancée quand j'ai réussi à mettre la main sur Sara ce matin. Et j'ai dû ensuite me montrer très persuasif avant qu'elle finisse par se rappeler qu'il y avait eu en effet une lettre. Non, elle ne l'a pas lue. Non, elle ne se rappelle pas d'où elle venait. Mais elle croit bien l'avoir fait suivre à l'adresse qui figurait dans le dossier. Celle d'Utrecht. Il n'y a pas si longtemps.

Lorsque j'arrive enfin à la maison de Bloemstraat, il est presque midi. La deuxième répétition technique à Amsterdam commence à quatorze heures. J'ai tout le temps que je veux dans la vie, mais je n'en ai jamais assez lorsque j'en ai vraiment besoin.

Je presse la sonnette en forme d'œil. Pas de réponse. Je n'ai aucune idée de qui habite ici maintenant. Dans le train, j'ai envoyé un texto à Broodje, mais il ne m'a pas répondu. Puis je me suis souvenu qu'il se trouvait quelque part au milieu de la mer Égée. Avec Candace. Dont il connaît le nom, dont il s'est procuré le numéro de téléphone et l'adresse mail avant de quitter le Mexique.

La porte d'entrée est fermée à double tour, mais j'ai encore ma clef, et elle fonctionne toujours. Premier signe encourageant.

— Hello ! dis-je.

Ma voix résonne dans la maison vide. Qui n'a plus aucun rapport avec l'endroit où j'ai vécu. Plus de sofa défoncé. Plus

d'odeur de vieux garçons. Jusqu'aux fleurs de Picasso qui ont disparu.

Il y a une grande table dans la salle à manger, avec plein de lettres dispersées un peu partout. Je fouille dans le tas le plus rapidement possible, mais je ne vois rien et décide donc de procéder plus méthodiquement, en faisant des piles distinctes : pour Broodje, pour Henk, pour W, et même pour Ivo, qui continue de recevoir des lettres ici, ainsi que pour deux filles dont les noms ne me disent rien, mais qui doivent désormais habiter là. Il y a également des lettres pour moi, pour l'essentiel du courrier périmé émanant de l'université, ainsi qu'un catalogue de voyages de l'agence à laquelle j'avais eu recours pour acheter nos billets pour le Mexique.

Je regarde en haut de l'escalier. Peut-être la lettre m'attend-elle là-haut. Ou au grenier, dans la chambre que j'y occupais. Ou dans l'un des placards. À moins encore que ce ne soit pas celle que m'a fait suivre Sara. Celle qui m'intéresse se trouve peut-être encore Nieuwe Prinsengracht. Ou quelque part dans le bureau de Marjolein.

Mais peut-être n'y a-t-il pas du tout de lettre d'elle. Peut-être s'agit-il juste d'une folle et illusoire espérance que je me suis forgée tout seul.

J'entends un tic-tac. Sur la tablette de la cheminée, là où se trouvait la reproduction de Picasso, je vois une pendule en bois à l'ancienne, du genre de celle qu'avait Saba dans son appartement de Jérusalem. C'est l'un des rares objets que Yael ait conservé après sa mort. Je me demande où elle se trouve désormais.

Il est midi et demi. Si je veux reprendre le train à temps pour la répétition, il faut que je parte maintenant. Sinon, je risque d'arriver en retard. Arriver en retard à la répétition technique ? La seule chose pire pour Petra serait de ne pas se pointer pour une représentation. Je songe à la première doublure, remplacée parce qu'elle était obligée de rater trois répétitions. Il est trop tard pour trouver quelqu'un d'autre que moi, mais cela ne veut pas dire que Petra hésiterait à me virer. Et, de toute façon, je ne suis qu'une ombre...

Sur un plan matériel, être renvoyé comme un malpropre ne changerait rien à ma vie actuelle. Mais je n'ai pas du tout envie de me faire lourder. Et qui plus est, je ne veux pas laisser ce genre de décision au bon vouloir de Petra. Or, si je suis en retard, c'est exactement ce qui va se produire.

La maison me paraît immense tout à coup, comme si fouiller toutes les chambres devait prendre des années. Mais c'est surtout l'instant qui me semble encore plus décisif que jamais.

J'ai déjà désespéré de retrouver Loulou. À Utrecht. Au Mexique. Mais j'avais alors l'impression de capituler. Comme si c'était à *moi* que je renonçais en réalité. Cette fois, c'est différent, ce me semble. C'est un peu comme si Loulou m'avait conduit dans ce lieu et que, pour la première fois depuis bien longtemps, j'étais sur le point de toucher quelque chose de réel. Là se trouve peut-être l'objet de toute cette quête. Là se trouve peut-être le bout du chemin.

Je songe aux cartes postales que j'ai laissées dans sa valise. J'avais écrit *désolé* sur chacune d'elles. Mais ce n'est que maintenant que je comprends que c'était *merci* que j'aurais vraiment dû écrire.

« Merci », dis-je doucement à la maison vide. Je sais qu'elle ne l'entendra jamais, mais quelque part je me dis que là n'est pas vraiment la question.

Je laisse alors tomber mon courrier dans la poubelle jaune et repars pour Amsterdam en refermant la porte derrière moi.

Seconde partie

Une journée

Quarante-deux

Août

Amsterdam

Le téléphone sonne. Et moi je dors. Deux choses qui ne devraient pas se produire simultanément. J'ouvre les yeux et cherche le téléphone en tâtonnant mais la sonnerie continue, déchirant la paix nocturne.

Une lumière s'allume. Broodje, nu comme au jour de sa naissance, se tient devant moi, clignant des yeux à la lueur jaunâtre de la lampe et des murs couleur citron de la chambre d'enfant. Il tient mon portable à la main. « C'est pour toi », grommelle-t-il avant d'éteindre la lumière et de partir tel un somnambule se remettre au lit.

Je porte le téléphone à mon oreille et j'entends les six mots que l'on souhaite précisément ne jamais entendre à l'autre extrémité d'un téléphone au beau milieu de la nuit.

« Il y a eu un accident. »

Je sens immédiatement mon estomac se creuser et mes oreilles bourdonner avant même d'entendre qui cela concerne. Yael ? Daniel ? Fabiola ? Le bébé ? Une soustraction au sein de ma famille qui me sera désormais insupportable.

Mais la voix continue à débiter des mots, et il me faut une bonne minute pour que ma respiration s'apaise et que j'entende ce qu'on me raconte. *Vélo puis moto, cheville, représentation, urgence* enfin, et c'est alors que je comprends que ce n'est pas ce que je redoutais.

— Jeroen ? dis-je enfin.

Mais de qui d'autre pourrait-il bien s'agir ? J'ai envie d'éclater de rire. Non parce que c'est drôle, mais parce que je suis soulagé.

— Oui, Jeroen, confirme Linus d'une voix cassante.

Jeroen l'indestructible, mis à terre par un motard ivre. Jeroen qui persiste à dire qu'il peut jouer quand même, avec son pied dans le plâtre ; et peut-être le pourra-t-il, pour les représentations de la semaine prochaine. Mais celles de ce week-end ?

— On sera peut-être obligés de les annuler, poursuit Linus. Il faut que tu viennes au théâtre le plus tôt possible. Petra veut voir ce que tu peux faire.

Je me frotte les yeux. La lumière perce à travers les volets. Ce n'est pas le milieu de la nuit, après tout. Linus me demande de les rejoindre au théâtre – le vrai, pas l'amphithéâtre du Vondelpark – à huit heures.

— La journée va être longue, me prévient-il.

Petra et Linus lèvent à peine les yeux lorsque je me pointe au théâtre. Une Marina aux yeux de biche me lance un coup d'œil las et amical. Elle sépare en deux le croissant qu'elle tient à la main et m'en tend une moitié. Je la remercie et lui explique que je n'ai pas eu le temps d'avaler quoi que ce soit.

— Je m'en doutais un peu, me dit-elle.

Je vais m'asseoir au bord de la scène, à côté d'elle.

— Alors, que s'est-il passé ?

Elle lève un sourcil :

— Le karma a frappé. (Elle replace une mèche de cheveux derrière son oreille.) Je sais qu'il se vante volontiers de son bilan irréprochable ; je l'ai entendu plaisanter là-dessus d'innombrables fois et rien ne s'est jamais passé. (Elle s'arrête pour épousseter les miettes de son giron.) Mais on ne se moque pas comme ça impunément du destin, c'est lui qui finit toujours par avoir le dernier mot. Le seul problème, c'est que ça ne touche pas que lui. C'est la totalité des représentations qui risque d'être annulée.

— Annuler tout ? Je croyais qu'il ne s'agissait que de celle de ce soir.

— Jeroen ne sera pas en état d'assurer les deux représentations du week-end et, même s'il est en mesure de jouer avec le plâtre qu'il va apparemment devoir porter pendant six semaines, on sera obligés de revoir tous les déplacements scéniques. Et en prime, il y a les problèmes d'assurance. (Elle soupire.) Il serait plus simple de tout annuler.

Mes épaules s'affaissent sous le poids de cette déclaration. Et c'est maintenant moi qui dis à Marina :

— Je commence à croire à la malédiction de Mackers.

Elle me regarde longuement, l'anxiété le disputant à la

sympathie dans ses yeux. Elle semble sur le point de dire quelque chose quand Petra me demande de les rejoindre sur la scène.

Linus semble totalement démoralisé, alors que Petra, Petra la colérique, est, elle, tout à fait calme, un nuage de cigarette l'enveloppant telle une statue en feu. Il me faut une minute pour réaliser qu'elle n'est pas calme du tout. Mais résignée. Elle a déjà fait une croix sur la représentation de ce soir.

Je m'avance sur scène et inspire profondément avant de demander :

— Qu'est-ce que je peux faire ?

— On a demandé à tout le monde de se tenir prêt pour un filage complet un peu plus tard, répond Linus. Mais, pour le moment, on voudrait que tu donnes la réplique à Marina pour les scènes où vous êtes tous les deux. Histoire de voir ce que ça donne.

Petra écrase sa cigarette.

— On passe tout de suite à l'acte I scène II avec Rosalinde. Je lirai le texte de Célia, Linus se chargera de Le Beau et du Duc. On attaque juste avant le combat, avec la réplique de Le Beau...

— *Monsieur le challenger, les princesses voudraient vous parler*, dit Linus.

Petra acquiesce d'un signe de tête.

— *Je vais leur présenter l'hommage de mon obéissance et de mon respect*, dis-je, reprenant au vol la réplique suivante d'Orlando.

Suit un moment de surprise, où tout le monde me dévisage.

— *Jeune homme, avez-vous défié Charles le lutteur ?* demande Marina/Rosalinde.

— *Non, belle princesse, c'est lui qui a lancé un défi général : je ne fais que venir comme les autres, pour éprouver sur lui la force de ma jeunesse*, dis-je sans fanfaronner, comme le faisait Jeroen, mais en tempérant cette rodomontade par l'expression d'une légère inquiétude, qui reflète, j'en suis désormais certain, ce que ressent Orlando.

J'ai prononcé ces mots des centaines de fois durant mes séances de lecture avec Max, mais il ne s'agissait alors que de lignes dans un script, et je ne me suis jamais donné la peine ni n'ai pris le temps de réfléchir à ce qu'elles voulaient dire, parce qu'on ne me le demandait pas. Mais tout comme le monologue de Sébastien a pris corps pour moi durant mon audition, il y a maintenant des mois de ça, les mots semblent soudain chargés de sens. Et deviennent un langage qui m'est familier.

Nous poursuivons nos échanges à trois, jusqu'au moment où j'en arrive au passage où Orlando dit : « *Je ne ferai aucun tort à mes amis, car je n'en ai point pour me pleurer ; je ne porterai aucun*

préjudice au monde, car je n'y possède rien. » À l'instant où ces mots sortent de ma bouche, je sens une petite boule d'émotion prendre naissance dans le fond de ma gorge. Parce que je sais ce qu'ils veulent dire. Durant une minute, je pense avaler la boule en question, mais je n'en fais rien : je la laisse m'inspirer, me porter jusqu'à la fin de la scène.

Je me sens parfaitement à l'aise, détendu, et nous entamons la scène du combat, où je mime mon affrontement avec un adversaire invisible. Je connais le rôle par cœur : Orlando gagne le combat, pour finalement le perdre. Il est banni du royaume du duc et prévenu que son frère veut sa mort.

Nous arrivons à la fin de la scène. Petra, Linus, et même Marina, me dévisagent tous, sans dire un mot.

« On continue ? dis-je. On passe à l'acte II ? »

Ils font oui de la tête. Je joue cette scène, Linus lisant le texte d'Adam, et, lorsque j'en termine, Petra se racle la gorge et me demande de reprendre au tout début, le monologue d'ouverture d'Orlando, celui avec lequel je m'étais lamentablement vautré lors de ma seconde audition.

Mais, cette fois, je ne me vautre pas. Quand j'en ai fini, il règne un silence assourdissant.

— Tu maîtrises ton texte, c'est clair, commente finalement Linus. Et les mouvements de scène ?

— Pas de problème non plus, dis-je.

Ils ont l'air totalement incrédules. Mais à quoi croyaient-ils donc que je consacrais tout mon temps ?

À *faire banquette*, me dis-je en guise de réponse. Et peut-être ne devrais-je pas être surpris par leur réaction. Parce que n'est-ce pas très précisément ce que je pensais être en train de faire, moi aussi ?

Petra et Linus nous demandent à Marina et à moi de les laisser seuls, ils doivent discuter d'un certain nombre de choses. S'ils décident de ne pas annuler la représentation de ce soir, ils organiseront une répétition avec toute la troupe, au théâtre, à midi. Je devrai pour ma part procéder à un filage technique supplémentaire à l'amphithéâtre, plus tard dans la journée, avec le seul Linus.

— Tiens le choc et garde ton téléphone à portée de main, me recommande celui-ci, puis il me donne une petite tape sur le dos et me regarde d'un air presque paternel : On se parle plus tard.

Marina et moi allons à un bistro voisin boire un café. Il pleut et, à l'intérieur, les fenêtres sont couvertes de buée. Nous allons nous asseoir à une table et je frotte un rond de buée sur la vitre. Sur

l'autre rive du canal se trouve la librairie où j'ai déniché l'exemplaire de *La Nuit des rois*. C'est juste l'heure de l'ouverture. Je raconte à Marina l'histoire du pneu crevé, mon arrêt à la librairie, l'étrange chaîne d'événements qui m'a conduit à devenir la doublure de Jeroen et maintenant, peut-être, à jouer le rôle d'Orlando.

— Rien de tout cela n'explique l'interprétation que tu viens de donner.

Elle hoche la tête en souriant, un sourire qui ne ressemble à aucun autre, et c'est cela, plus que tout le reste, qui me donne le sentiment de ne plus être un membre « fantôme » de la troupe.

— Tu nous avais caché ce talent, ajoute-t-elle.

Je ne sais pas quoi répondre. Peut-être me suis-je caché ce talent à moi aussi...

— Tu devrais aller lui raconter, reprend-elle en montrant la boutique. Au type qui t'a vendu le bouquin et t'a parlé de la pièce. En poussant les choses jusqu'au bout, tu devrais même lui dire que c'est en partie grâce à lui.

Si je pousse les choses jusqu'au bout, il faudra que je raconte ça à un paquet de gens.

— C'est à peine croyable, quand on y pense, poursuit Marina. Que quelque chose d'aussi infime, d'aussi aléatoire ait pu avoir un tel impact sur une existence. Comment on appelle ça, déjà ? L'« effet papillon » ?

Je regarde le libraire ouvrir son magasin. Il faudrait que j'aille lui raconter tout ça. Même si la personne à qui j'ai vraiment envie de tout confier, celle qui est, sans le savoir, intimement mêlée à tout ça, n'est pas là pour m'entendre.

— Pendant que nous en sommes aux confidences, insiste Marina, je dois te dire que tu m'intrigues depuis le début, toi, ce mystérieux acteur qui reste dans son coin, dont personne n'a jamais entendu parler, mais qui est suffisamment talentueux pour qu'on l'embauche comme doublure du premier rôle.

Suffisamment talentueux ? Je suis surpris. J'aurais vraiment cru le contraire...

— Je me fais un devoir de ne jamais frayer avec les membres de la troupe avec qui je travaille, poursuit-elle. Nikki n'arrête pas de me dire qu'on peut faire une exception avec toi, parce que tu joues les doublures et que tu ne fais donc pas partie du spectacle, mais, maintenant que c'est le cas, je suis encore plus intriguée. (Et elle me ressert son sourire si particulier.) Soit on boucle ce soir, soit on le fait dans trois semaines, mais quoi qu'il en soit j'aimerais bien passer un peu de temps avec toi quand tout sera

terminé. Qu'en dis-tu ?

Cette bouffée de nostalgie pour Loulou est toujours présente dans mes veines, telle une drogue qui continuerait de faire effet. Marina n'est pas Loulou. Mais Loulou n'est même pas Loulou. Et Marina est formidable. Qui sait ce que cela pourrait donner ?

Je suis sur le point de lui dire que oui, j'aimerais bien une fois qu'on aura tout bouclé, mais la sonnerie du téléphone m'interrompt au moment où je vais ouvrir la bouche. Elle regarde le numéro et me lance avec un sourire :

— C'est ton destin qui t'appelle.

Quarante-trois

Il y a tant à faire... Une répétition générale à midi. Suivie d'un filage technique. Et puis il faut tout de même que je retourne à l'appart' prendre un certain nombre d'affaires et raconter ce qui m'arrive aux garçons. À Daniel. Et à Yael.

Broodje vient tout juste d'émerger. Hors d'haleine, je lui annonce la nouvelle. J'ai à peine eu le temps de finir qu'il est déjà pendu au téléphone, pour appeler les potes.

— Tu l'as dit à ta môman ? me demande-t-il après avoir raccroché.

— Je m'en occupe tout de suite.

Je calcule le décalage horaire. Il n'est pas tout à fait dix-sept heures à Bombay, donc Yael sera encore au boulot. Je préfère lui envoyer un e-mail. Et pendant que j'y suis, j'en envoie aussi un à Daniel. Et in extremis j'écris également à Kate : je lui raconte l'accident de Jeroen et je l'invite à venir assister à la représentation de ce soir si elle se trouve dans les parages. Je la convie même à loger chez moi et lui donne l'adresse de l'appart'.

Juste avant de me déconnecter, je vais faire un tour rapide dans ma boîte de réception. J'y trouve un nouveau message, émanant d'une adresse inconnue de moi, et je me dis de prime abord qu'il s'agit d'un pourriel. Jusqu'au moment où je vois son objet : « Lettre. »

Je clique sur le message, d'une main qui tremble un peu. Il émane de Tor. Ou il est relayé pour Tor par une internaute de Guerrilla Will qui, contrairement à elle, ne se conforme pas strictement à l'interdit sur les e-mails.

Salut Willem !

Tor m'a demandé de t'envoyer un e-mail pour te dire qu'elle était tombée sur Bex la semaine dernière, et que Bex lui avait dit que tu n'avais pas reçu cette fameuse lettre. Tor était très embêtée car cette

lettre était importante et elle s'était donné beaucoup de mal pour te la faire parvenir.

Elle voulait que tu saches qu'elle t'était envoyée par une fille que tu avais rencontrée à Paris, et qui te recherchait parce que tu lui avais posé un lapin avant de te tirer des flûtes. (Ce sont les expressions de Tor, pas les miennes...) Elle disait que tu aurais dû savoir que toute action a des conséquences. Là encore, ce sont les mots de Tor. Ne tire pas sur le messager. J Tu sais comment elle est.

Ciao, ciao ! Josie

Je m'écroule sur mon lit, sous l'effet d'une foule d'émotions très diverses. *Je lui ai posé un lapin, je me suis tiré des flûtes.* Tor doit beaucoup m'en vouloir, je le sens. Et Loulou de même. La honte, le regret montent en moi mais s'arrêtent brutalement, tenus en respect par une force invisible. Parce qu'elle me recherche. Loulou est elle aussi à ma recherche. Ou, du moins, elle l'était. Peut-être simplement pour me dire d'aller me faire voir. Mais elle était à ma recherche tout comme je suis à la sienne.

Des sentiments contradictoires m'assaillent quand je me risque dans la cuisine. Tout ça est un peu trop pour un seul jour.

Je trouve Broodje en train de casser des œufs dans une poêle.

— Tu veux un *uitsmijter* ? me propose-t-il.

Je fais non de la tête.

— Tu devrais manger quelque chose. Pour conserver tes forces.

— Il faut que j'y aille.

— Maintenant ? Henk et W sont en route. Ils veulent absolument te voir. On pourra te dire un mot avant tes grands débuts ?

La répétition commence à midi. Elle durera au moins trois heures, après quoi je pourrai souffler un moment, à ce que m'a dit Linus, juste avant mon filage à l'amphithéâtre, prévu vers six heures.

— J'espère pouvoir repasser ici vers quatre ou cinq heures.

— Super. Nos plans pour la grande fiesta devraient être à peu près au point à cette heure-là.

— Quelle grande fiesta ?

— Ce n'est pas un petit truc, Willy. (Il s'arrête pour me regarder au fond des yeux.) Après l'année que tu as passée – les années que tu as passées –, il faut absolument fêter ça.

— Bon, d'accord, dis-je, encore un peu hébété.

Je retourne dans ma chambre pour prendre des vêtements que je porterai sous mon costume de scène, ainsi qu'une paire de chaussures. Et je m'apprête à partir quand je vois la montre de Loulou posée sur mon étagère. Je la prends dans ma main. Après

tout ce temps, elle marche toujours. Je la garde entre mes doigts un moment encore. Puis je la glisse dans ma poche.

Quarante-quatre

Je retrouve le reste de la troupe au théâtre, où elle s'est regroupée. Max s'approche derrière moi. « J'assure tes arrières », me susurre-t-elle.

Je suis sur le point de lui demander ce qu'elle veut dire, quand je comprends le sens de cette phrase : pendant pratiquement trois mois, je suis resté pour l'essentiel invisible aux yeux de la plupart de ces gens, un membre fantôme de la troupe. Mais je suis maintenant sous les feux de la rampe et il m'est désormais impossible d'aller me réfugier dans l'ombre. Tout le monde me dévisage avec un mélange très particulier de suspicion et de condescendance, un sentiment qui m'est familier depuis l'époque où je taillais la route, lorsque je me risquais dans certains quartiers où les gens de mon espèce ne s'aventuraient guère. Tout comme je le faisais dans ces cas-là, je me comporte comme si je n'avais rien remarqué et je vais de l'avant. Très vite, Petra frappe dans ses mains pour nous rassembler.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, commence Linus. Nous allons procéder à un filage quelque peu modifié, en sautant les scènes où Orlando ne figure pas.

— Dans ce cas, pourquoi tu nous as tous convoqués ? grommelle Geert, qui joue deux rôles, celui de Silvius et celui d'un des hommes de Frédéric, et n'a pratiquement aucune scène avec Orlando.

— Je sais de quoi tu parles. Rester assis à regarder les autres jouer est une foutue perte de temps, approuve Max, avec de tels accents de sincérité que Geert met quelques secondes à comprendre et à rentrer dans le rang.

Max me sourit du coin des lèvres. Je suis bien content qu'elle soit là.

— Je vous ai tous convoqués... commence Petra, et son ton montre que, si sa patience n'est pas tout à fait à bout, elle n'en est pas loin. Je vous ai tous convoqués afin que vous puissiez vous

habituer au rythme d'un nouveau comédien, et afin que, tous autant que nous sommes, nous soyons en mesure d'aider Willem à assurer la meilleure transition possible entre lui et Jeroen. Dans l'idéal, vous ne devriez même pas être capables de voir une différence.

Max lève les yeux au ciel et, une fois de plus, je me réjouis de sa présence.

— On attaque au tout début, s'il vous plaît, lance Linus en tapotant son écritoire à pince. Il n'y a pas de décor ni de marquages au sol, alors faites pour le mieux.

Dès que je monte sur la scène, je me sens soulagé. C'est là qu'est ma place. Dans la tête d'Orlando. Au fil de la pièce, je découvre de plus en plus de choses sur mon personnage. En particulier à quel point cette première scène où Rosalinde et lui se rencontrent est capitale. Cela ne dure qu'un bref instant, mais chacun repère quelque chose dans l'autre, quelque chose que chacun d'eux reconnaît. C'est l'étincelle qui sert d'étai à la passion, pour l'un comme pour l'autre, jusqu'au terme de la pièce. Car ils ne se voient plus – en ayant conscience – avant la toute fin.

Une sacrée histoire que Shakespeare a su résumer en quelques pages. Orlando s'apprête à affronter en combat singulier un homme beaucoup plus fort que lui, mais il fait la roue devant Rosalinde et Célia pour les impressionner. Il n'est pas rassuré, et il y a de quoi, mais au lieu de le montrer, il bluffe. Il flirte :

— *Faites que vos beaux yeux et vos bons souhaits m'accompagnent dans mon épreuve*, dit-il.

Le monde peut changer en l'espace d'un instant. Dans cette pièce, c'est celui où Rosalinde lui confie :

— *Le peu de force dont je dispose, je souhaiterais qu'il fût en vous*.

Ces quelques mots fendent sa carapace, ils révèlent ce qu'elle dissimule. Rosalinde voit en Orlando. Et lui voit en elle. Toute la pièce est là, résumée dans ces quelques mots.

Je vis mon texte comme jamais auparavant, comme si je comprenais vraiment les intentions de Shakespeare. J'ai le sentiment que Rosalinde et Orlando existent réellement, et que je suis là pour les représenter. Mais cela va plus loin encore. C'est beaucoup plus fort que moi.

« Dix minutes de pause », annonce Linus à la fin du premier acte. Tout le monde se lève pour aller qui fumer une cigarette, qui boire un café. Quant à moi, je n'ai franchement pas envie de quitter la scène.

« Willem, m'appelle Petra. J'ai un mot à te dire. »

Elle sourit, ce qui est rare, et au début je le prends comme une

marque de satisfaction, car n'est-ce pas ce qu'un sourire est censé communiquer ?

Le théâtre se vide. Nous restons seuls tous les deux. Même Linus s'est éclipsé.

— Je voulais te dire à quel point je suis impressionnée, commence-t-elle.

Intérieurement, je suis un petit garçon tout sourire le matin de son anniversaire, juste avant de recevoir ses cadeaux. Mais j'essaie de conserver un air aussi professionnel que possible.

— Avec si peu d'expérience, connaître si bien la langue... Nous avons été frappés par ton aisance en anglais lors de ton audition, mais là...

Nouveau sourire, mais ce n'est que maintenant que je remarque qu'il fait songer à celui d'un chien découvrant ses crocs.

— Quant à tes déplacements sur scène, tu les possèdes à la perfection. Linus me dit que tu as même appris la chorégraphie du combat.

— J'ai observé, dis-je. J'ai bien fait attention.

— Excellent. C'est exactement ce qu'il fallait que tu fasses.

Encore ce sourire... Mais maintenant je commence à douter qu'il reflète une quelconque satisfaction.

— J'ai parlé avec Jeroen aujourd'hui, poursuit-elle.

Je ne dis rien, mais je sens mes tripes se nouer. Après tout ça, voilà maintenant que Jeroen va se pointer avec son plâtre...

— Il est très embêté par ce qui s'est passé, mais il est avant tout déçu d'avoir fait faux bond à ses camarades.

— Ce n'est de la faute de personne. Ça arrive, les accidents.

— Oui, bien sûr. Un accident. Il a très envie de revenir pour les deux dernières semaines de la saison, et nous ferons de notre mieux pour nous adapter en fonction de ses souhaits. C'est ce qu'on fait quand on est membre d'une équipe, non ? Tu captes ?

Je fais oui de la tête, même si je ne saisis pas très bien où elle veut en venir.

— Je comprends ce que tu avais l'intention de faire tout à l'heure, avec ton Orlando.

Ton Orlando. À son ton, j'ai l'impression qu'il ne le restera plus bien longtemps.

— Mais le rôle de la doublure n'est pas de donner sa propre interprétation du rôle, poursuit-elle. C'est de jouer ce rôle comme l'acteur que l'on remplace l'interprétait. Ce qui revient à dire que tu ne dois pas jouer Orlando. Tu dois jouer Jeroen Gossiers jouant Orlando.

Mais l'Orlando de Jeroen est un contresens, ai-je envie de lui dire.

Un macho prétentieux, qui ne révèle rien ; s'il n'était pas vulnérable, Rosalinde ne l'aimerait pas et, si Rosalinde ne l'aimait pas, pourquoi le public serait-il touché ? J'ai envie de lui dire : *Laisse-moi faire. Laisse-moi le faire comme il convient, cette fois.*

Mais je ne dis rien de tout cela. Quant à Petra, elle se contente de me fixer du regard. Avant de me demander, au bout d'un moment :

— Tu crois que tu peux y arriver ?

Nouveau sourire. J'ai vraiment été stupide – j'étais pourtant prévenu – de ne pas reconnaître ce sourire pour ce qu'il était.

— On peut toujours annuler les représentations de ce week-end, poursuit-elle d'une voix douce. (La menace est claire.) Notre comédien vedette a eu un accident. Personne ne nous en voudrait.

On donne d'un côté, on vous reprend de l'autre. Cela fonctionne-t-il donc toujours ainsi ?

Les comédiens commencent peu à peu à réintégrer le théâtre. La pause de dix minutes est terminée, ils sont prêts à reprendre le travail, pour que la représentation ait bien lieu. Lorsqu'ils nous voient discuter, moi et Petra, ils font silence.

— Nous sommes d'accord ? demande-t-elle, d'une voix si amicale qu'on dirait qu'elle chante.

Je regarde de nouveau les comédiens. Je regarde Petra. Je hoche la tête. Nous sommes d'accord.

Quarante-cinq

Quand Linus nous libère pour l'après-midi, je fonce vers la porte.

— Willem ! m'appelle Max.

— Willem ! m'appelle Marina, juste derrière elle.

Je leur fais signe que je dois m'éclipser : il faut que j'essaie mon costume, après quoi je n'aurai que quelque deux heures de liberté avant de retrouver Linus, avec qui je prendrai mes marques sur la scène de l'amphithéâtre. Quant à ce que Max et Marina ont à me dire... S'il s'agit de compliments pour mon interprétation, si conforme à celle de Jeroen que même Petra en a été impressionnée, je n'ai aucune envie de les entendre. S'il s'agit de questions sur la raison pour laquelle je joue le rôle de cette façon, alors que je le jouais si différemment jusque-là, alors là, j'ai encore moins envie de les entendre.

— Je dois y aller, leur dis-je. On se voit ce soir.

Elles ont l'air blessées, chacune à sa façon. Mais je les quitte sans plus de formes.

De retour à l'appartement, je trouve W, Henk et Broodje en plein effort, des pages de bloc-notes jaunes encombrant la table à café.

— Tiens, Femke vient d'arriver, lance Broodje. La star en chair et en os.

Henk et W commencent à me congratuler. Je les remercie d'un signe de tête.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dis-je en montrant les feuillets sur la table.

— Ta fête, répond W.

— Ma fête ?

— Celle qu'on va faire ce soir, intervient Broodje.

Soupir. J'avais déjà oublié.

— Pas question de faire une fête.

— Quoi ? s'indigne Broodje. Pas question de faire une fête ? Mais tu avais dit que c'était d'accord.

— Eh bien, ce n'est plus le cas. Annulez tout.

— Pourquoi ? Tu ne joues plus ?

— Si. (J'entre dans ma chambre.) Pas de fête.

— Willy ! gueule Broodje à mon adresse.

Je claque la porte et m'étends sur le lit. Je ferme les yeux et essaie de dormir. Comme je n'y parviens pas, je me relève et feuillette un de ces exemplaires de *Voetbal International* qu'achète Broodje, mais ça ne marche pas non plus. Je le rejette sur mon étagère et il atterrit près d'une grande enveloppe en kraft. Le paquet de photos que j'ai déniché dans le grenier le mois dernier.

J'ouvre l'enveloppe, regarde rapidement les photos et m'arrête plus longuement sur celle de mon dix-huitième anniversaire, où l'on me voit avec Bram et Yael. J'en ai mal tellement ils me manquent. Tellement elle me manque. J'en ai assez qu'il me manque tant de choses que je n'ai pas.

Je prends le téléphone, sans me soucier du décalage horaire.

Elle répond aussitôt. Et, tout comme avant, je ne trouve pas mes mots. Mais Yael, si. Cette fois, si.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Dis-moi.

— Tu as reçu mon e-mail ?

— Non, je n'ai pas ouvert mon ordinateur. Quelque chose ne va pas ?

Elle a l'air affolée. J'aurais dû m'en douter. Quand on reçoit comme ça des coups de fil inattendus, on a besoin d'être vite rassuré.

— Non, ça n'a rien à voir.

— Ça n'a rien à voir avec quoi ?

— Avec avant. Personne n'est malade, même si quelqu'un s'est cassé la cheville.

Et je lui raconte l'histoire de Jeroen, comment j'ai été chargé de jouer son rôle.

— Ça devrait te faire plaisir, non ? demandet-elle.

Je pensais que ça me ferait plaisir. Apprendre que Loulou m'avait envoyé une lettre m'a fait plaisir ce matin. Mais maintenant, ce plaisir s'est dissipé, et les seules traces qui en restent sont les critiques de Petra. Décidément, les oscillations du pendule peuvent être sacrément violentes en un seul jour... J'aurais sans doute dû le savoir depuis longtemps.

— On ne peut pas vraiment dire ça.

Elle soupire :

— Pourtant Daniel m'avait dit que tu paraissais si regonflé.

— Tu as parlé à Daniel ? De moi ?

— Plusieurs fois. Je lui ai demandé son avis.

— Tu as demandé son avis à *Daniel* ?

Pour une raison quelconque, cela me choque encore plus que le fait qu'elle lui ait demandé de mes nouvelles.

— Je lui ai demandé si, à son avis, je devais te proposer de revenir ici. (Elle s'interrompt une seconde.) Vivre avec moi.

— Tu veux que je revienne en Inde ?

— Si tu en as envie. Tu pourrais faire du cinéma. Ça ne s'est pas si mal passé pour toi la dernière fois. Et on pourrait trouver un appartement plus grand. Assez grand pour nous deux. Mais Daniel m'a suggéré de remettre ça à plus tard. D'après lui, tu avais apparemment trouvé quelque chose.

— Je n'ai rien trouvé du tout. Et tu aurais pu me poser la question à moi, dis-je sans pouvoir cacher mon amertume.

Elle a dû la remarquer elle aussi. Mais sa voix reste toujours aussi douce.

— Je te la pose à toi, Willem.

Et je réalise que c'est vrai. Après tout ce temps. Les larmes me montent aux yeux et, l'espace d'un court instant, je me félicite que des milliers de kilomètres nous séparent. Je lui demande enfin :

— Je pourrais venir quand ?

Une pause. Puis me parvient la réponse qu'il me fallait :

— Quand tu veux.

La pièce... Il faudra que je la joue ce week-end, après quoi, soit Jeroen réapparaîtra, soit je laisserai tomber.

— Lundi ?

— Lundi ? (Elle n'a pas l'air plus surprise que cela.) Il faut que je demande à Mukesh ce qu'il peut faire.

Lundi. C'est dans trois jours. Mais qu'est-ce qui me retient ici ? L'appart' est prêt. Très vite, Daniel et Fabiola seront de retour avec le bébé et il n'y aura plus de place pour moi.

— Ce n'est pas trop tôt ?

— Ce n'est pas trop tôt, confirme-t-elle. Je suis juste heureuse que ce ne soit pas trop tard.

Je sens ma gorge se serrer et je suis incapable de dire un mot. Mais cela n'est pas nécessaire. Parce que Yael se met à parler. Elle lâche les vannes, s'excusant de m'avoir tenu à distance, me racontant ce que Bram disait toujours, que ce n'était pas moi, mais elle, Saba, son enfance. Toutes ces choses que je savais, mais que je n'avais jamais comprises jusqu'alors.

— Tout va bien, maman, dis-je pour l'arrêter.

— Non, pas vraiment.

Et pourtant si. Parce que je comprends qu'on essaie tous les moyens qui existent lorsqu'on tente de s'évader, mais aussi que, parfois, on ne s'évade d'une prison que pour constater que l'on s'en est construit une autre, différente.

C'est drôle parce que je me dis que ma mère et moi parlons peut-être la même langue en fin de compte. Mais que, d'une certaine façon, les mots ne semblent plus indispensables désormais.

Quarante-six

Je raccroche, mettant fin à la conversation avec Yael, avec l'impression que quelqu'un a ouvert une fenêtre pour laisser l'air s'engouffrer. C'est ainsi que ça se passe quand on voyage : un jour tout vous semble fichu, désespéré. Et puis on prend un train, on reçoit un coup de fil, et un nouveau cadre s'offre à vous, riche de possibilités et d'ouvertures diverses. Petra, la pièce, j'avais cru y voir une opportunité, mais c'était peut-être tout simplement le dernier endroit où le vent m'avait poussé. Et maintenant il souffle de nouveau vers l'Inde. Vers ma mère. Où est ma place.

Je tiens toujours à la main l'enveloppe avec les photos. Une fois de plus, j'ai oublié d'interroger Yael à leur propos. Je regarde celle où l'on voit Saba et la mystérieuse fille, et je réalise maintenant seulement pourquoi elle me paraissait si familière la première fois que je l'ai vue. Avec ses cheveux noirs, son sourire enjoué et ses cheveux courts, elle ressemble pas mal à Louise Brooks, cette... (je reprends la coupure de journal...) cette Olga Szabo. Qui cela pouvait-il bien être ? La petite amie de Saba ? Celle qui l'avait quitté ?

Je ne sais plus très bien quoi en faire maintenant. La solution la plus sûre serait de les remettre au grenier, mais cela reviendrait un peu à les enfermer sous clef, à les emprisonner. Je pourrais en faire des copies et emporter les originaux avec moi, mais au risque de les perdre définitivement.

Je regarde la photo de Saba. Puis l'une de celles où figure Yael. Je pense à la vie impossible que ces deux-là ont vécu ensemble parce que Saba aimait tellement sa fille et essayait si fort de préserver sa sécurité. Je ne suis pas certain qu'il soit possible d'aimer quelque chose et, simultanément, de le garder en sécurité. Aimer quelqu'un est en soi un acte terriblement dangereux. Et pourtant l'amour, c'est là où l'on est vraiment en sécurité.

Je me demande si Saba l'avait compris. Après tout, c'est lui qui n'arrêtait pas de répéter : *La vérité et son contraire sont les deux*

faces d'une même pièce.

Quarante-sept

Il est quatre heures et demie. Je n'ai rendez-vous qu'à six heures avec Linus pour une brève répétition technique avant le lever du rideau. J'entends Broodje et les garçons, dans le salon. Je n'ai aucune envie de me confronter à eux. Et je ne me vois surtout pas leur dire que je repars en Inde dans trois jours.

Je laisse mon portable sur le lit et me dirige discrètement vers la porte. Quand je dis au revoir à mes trois copains, Broodje lève la tête et me regarde d'un air lugubre :

— Tu acceptes quand même qu'on vienne te voir ce soir ? demande-t-il.

J'ai envie de lui dire non. Mais je ne peux pas me montrer cruel à ce point. Pas envers lui surtout. Je réponds donc par un mensonge :

— Bien sûr.

Au rez-de-chaussée, j'entre presque en collision avec ma voisine, Mme Van der Meer, qui est sur le point d'aller promener son chien.

— On dirait qu'on va enfin avoir un peu de soleil, me dit-elle.

— Super, dis-je, même si, cette fois, je préférerais qu'il tombe des cordes.

Les gens ne vont pas voir un spectacle en plein air quand il pleut...

Mais, comme de bien entendu, le soleil commence à percer la couverture nuageuse pourtant persistante jusque-là. Je me dirige vers le petit parc, de l'autre côté de la rue, et, alors que je m'apprête à passer le portillon, j'entends quelqu'un m'appeler. Je ne me retourne pas : il y a des milliers de Willem. Mais on appelle de plus en plus fort. Avant de lancer en anglais :

— C'est toi, Willem ?

Je m'arrête. Me retourne. Non, c'est impossible...

Mais si, c'est elle. Kate.

— Ah, enfin, bon Dieu de bois, s'exclame-t-elle, et elle me rejoint en courant. Je t'ai appelé, pas de réponse, puis je suis venue chez toi mais ta fichue sonnette ne fonctionne pas. Pourquoi n'as-tu pas décroché ?

J'ai l'impression que cela fait un an que je lui ai envoyé cet e-mail. Depuis un autre univers. Et me voilà maintenant affreusement gêné de lui avoir demandé de faire tout ce chemin.

— J'ai laissé mon portable à l'appartement.

— Encore heureux que je sois tombée sur ta voisine qui sortait son chien... Elle m'a dit qu'elle pensait que tu étais parti de ce côté. Encore un de tes petits accidents. (Elle s'esclaffe.) C'est décidément leur jour ; figure-toi que ton message ne pouvait pas mieux tomber : David tenait absolument à me traîner voir un *Médée* effroyablement avant-gardiste ce soir à Berlin. J'essayais désespérément de trouver une excuse pour ne pas y aller et voilà que, ce matin, je reçois ton e-mail. J'ai donc décidé de venir ici. Mais voilà que, dans l'avion, j'ai réalisé que je n'avais aucune idée de l'endroit où tu devais jouer. Comme tu ne répondais pas au téléphone, je me suis mise à paniquer et c'est là que j'ai commencé à te pister. Enfin, maintenant je t'ai retrouvé, et la vie est belle.

Elle essuie son front d'un coup de poignet démonstratif et pousse un « Ouf ! » de soulagement. Je ne puis que répéter ce « Ouf ! » d'une toute petite voix. Ce qui met aussitôt son radar en marche :

— Mais peut-être pas « Ouf ».

— Peut-être pas.

— Quel est le problème ?

— Je peux te demander quelque chose ?

Je lui ai déjà tant demandé... Mais l'avoir là ? Il y a de bonnes chances que Broodje et les garçons n'y voient que du feu. Mais à Kate, on ne la fait pas. Elle verra tout de suite la manip'.

— Bien sûr.

— Ne viens pas ce soir.

Elle éclate de rire. Comme si c'était une plaisanterie. Jusqu'au moment où elle comprend que ce n'en est pas une.

— Oh ! fait-elle en retrouvant son sérieux. Tu ne joues pas ? La cheville de l'autre Orlando se serait-elle mystérieusement réparée ?

Je lui fais non de la tête. En baissant les yeux, je vois qu'elle tient une valise à la main. Elle est littéralement venue tout droit de l'aéroport. Pour me voir.

— Où loges-tu ? lui dis-je.

— Au seul endroit disponible que j'aie trouvé à la dernière minute. (Elle sort une feuille de papier de son sac.) Hôtel *Major Rug*, dit-elle. Je ne sais pas du tout comment ça se prononce, encore moins où ça se trouve. (Elle me tend le papier.) Tu connais ?

Hôtel *Magere Brug*. Je sais très exactement où il se trouve : pendant bien des années, je suis passé devant en vélo presque quotidiennement. Le week-end, ils servaient des pâtisseries dans le hall, et avec Broodje nous allions parfois subrepticement nous en enfilier quelques-unes. Le directeur faisait semblant de ne pas nous voir.

Je m'empare de sa valise :

— Allez. On va chez moi.

La dernière fois que je suis allé à la péniche, c'était au mois de septembre ; je m'étais rendu en vélo jusqu'au quai avant de faire demi-tour. Elle paraissait si déserte, si hantée presque, comme si elle pleurait la disparition de Bram elle aussi, ce qui pouvait se comprendre dans un certain sens : c'est lui qui l'avait retapée de fond en comble. Tout avait flétri et roussi, jusqu'à la clématite que Saba avait plantée – « parce que même un pays perpétuellement ennuagé a besoin d'ombre » – et qui jadis envahissait le pont. Si Saba avait été là, il l'aurait taillée un bon coup. C'est toujours ce qu'il faisait lorsqu'il revenait, en été, et qu'il découvrait que les plantes avaient souffert en son absence.

La clématite est maintenant de retour : revenue à l'état sauvage, elle forme un vrai buisson et ses pétales mauves se répandent sur toute la surface du pont. Celui-ci est couvert d'autres variétés de fleurs, de treillages, de charmilles, de pots divers, de plantes ressemblant à de la vigne vierge.

— C'était ma maison, dis-je à Kate. Là où j'ai passé mon enfance.

— C'est superbe, souffle-t-elle alors qu'elle n'avait pratiquement pas ouvert la bouche de tout le trajet en tram.

— C'est mon père qui a tout fait.

Je revois le sourire de Bram et son clin d'œil, je l'entends encore annoncer à la cantonade : « J'ai besoin d'un coup de main ce matin ! » Yael se planquait aussitôt sous la couette. Dix minutes après, je me pointais, perceuse à la main.

— Je lui servais d'apprenti. Ça fait longtemps que je ne suis pas venu. Ton hôtel est juste au coin.

— Drôle de coïncidence, commente-t-elle.

— J'ai parfois l'impression que tout est une succession de coïncidences...

— Non, ça n'est pas vrai.

Elle me regarde attentivement avant de demander :

— Qu'est-ce qui ne va pas, Willem ? Tu as le trac ?

— Non.

— Alors, qu'est-ce qu'il y a ?

Je lui raconte tout. Le coup de fil en pleine nuit ou plutôt ce matin-là. Cet instant pendant la première répétition, où j'ai découvert quelque chose de neuf, quelque chose de profondément authentique dans le personnage d'Orlando, et puis l'obligation de tout envoyer au diable.

— Maintenant, je n'ai plus qu'une envie : y aller, faire le job et en finir une bonne fois pour toutes, lui dis-je. Avec le moins de témoins possible.

Je m'attends à une marque de sympathie de sa part. Ou au moins à un de ses conseils obscurs mais pourtant souvent éclairants sur la façon de me comporter. Au lieu de quoi je n'ai droit qu'à un immense éclat de rire. Avec hoquets et reniflements à l'appui. Après quoi elle me lance :

— Allez, tu me fais marcher.

Mais je ne plaisante pas du tout. Je reste muet. Quant à elle, elle essaie de se contenir :

— Je suis désolée, mais l'occasion d'une vie te tombe toute rôtie dans le bec – en voilà un, de tes glorieux accidents – et tu vas laisser une petite metteuse en scène de merde faire foirer tout ça.

À l'entendre, tout ça n'est qu'un détail, le mauvais conseil d'une incompetente. Mais, pour moi, c'est beaucoup plus que ça. Une grande claque dans la gueule. Pas une erreur d'orientation, une orientation complètement différente. « Ça n'est pas comme ça qu'on fait. » Et cela, juste au moment où j'avais cru découvrir quelque chose. Je m'efforce de trouver les mots pour expliquer ce... cette trahison.

— C'est comme si j'avais trouvé la fille de mes rêves... dis-je pour commencer.

— Et que tu réalisais que tu ne te rappelles même pas son nom, achève Kate pour moi.

— J'allais dire « ... et que je découvrais que c'est en réalité un mec ». Que j'avais tout faux.

— Ce genre de chose n'arrive que dans les films. Ou dans Shakespeare. Mais c'est drôle que tu mentionnes la fille de tes rêves, parce que figure-toi que j'y ai repensé, à ta fille, celle que tu recherchais au Mexique.

— Loulou ? Qu'est-ce qu'elle a à voir avec tout ça ?

— Je parlais de toi à David, je lui racontais ton histoire et il m'a

posé cette question ridiculement simple et qui, depuis, n'a cessé de m'obséder.

— Oui ?

— Ça concerne ton sac à dos.

— Mon sac à dos t'a obsédée ?

Je fais semblant de prendre ça comme une blague, mais tout d'un coup mon cœur s'est emballé.

Posé un lapin... Tiré des flûtes... J'entends d'ici la voix dégoûtée de Tor, avec son terrible accent du Yorkshire.

— Voilà le truc : si tu étais juste allé prendre un café, des croissants, retenir une chambre d'hôtel ou quelque chose du genre, pourquoi as-tu pris avec toi ton sac à dos et tout ce qu'il contenait ?

— Ce n'était pas un gros sac à dos. Tu l'as vu, c'était celui que j'avais avec moi au Mexique. Je voyage toujours comme ça, léger.

Je parle trop vite, comme quelqu'un qui a quelque chose à cacher.

— D'accord, d'accord. Tu voyages léger. Ce qui te permet d'aller de l'avant. Mais là, tu allais revenir dans ce squat et, pour t'éclipser, tu avais dû, si je me souviens bien, sortir par la fenêtre et descendre deux étages. C'est bien ça ? (J'acquiesce de la tête.) Et tu as pris un sac à dos avec toi ? Est-ce qu'il n'aurait pas été plus simple de laisser le gros de tes affaires à l'intérieur ? Cela aurait facilité tes exploits d'alpiniste. Et, au minimum, ç'aurait été un signe à peu près certain que tu avais bien l'intention de revenir.

J'étais là, sur ce rebord de fenêtre, un pied dedans, un pied dehors. Une rafale de vent, si brutale et si glaciale après toute cette chaleur, m'avait surpris. Dans la chambre, j'avais vu Loulou se retourner et s'enrouler dans la bâche. Je l'avais suivie un moment du regard et, ce faisant, cette impression m'avait assailli, plus prégnante que jamais. Je m'étais dit : *Je devrais peut-être attendre qu'elle se réveille*. Mais j'avais déjà franchi le rebord de la fenêtre et j'apercevais une pâtisserie, en bas.

J'avais atterri lourdement, dans une flaque, mes pieds patageant dans l'eau de pluie. Et quand j'avais regardé en l'air, vers la fenêtre et le rideau blanc qui battait sous l'effet d'un vent assez violent, je m'étais senti partagé entre tristesse et soulagement, lourdeur et légèreté me tirant en sens inverse, l'une m'attirant vers le haut, l'autre me poussant vers le bas. C'est à ce moment que j'avais compris que Loulou et moi venions de mettre en mouvement quelque chose, quelque chose que j'avais toujours espéré, mais qu'en même temps je redoutais. Quelque chose que je voulais continuer à vivre. Mais qu'en même temps je voulais fuir.

La vérité et son contraire.

Je m'étais dirigé vers la pâtisserie en ne sachant pas très bien quoi faire : revenir, rester un jour de plus mais en étant conscient que, si je prenais cette option, il me faudrait en assumer toutes les conséquences. J'avais acheté les croissants, m'interrogeant toujours. C'est alors que, tournant au coin de la rue, j'étais tombé sur les skinheads. D'une façon un peu tordue, j'avais ressenti un certain soulagement : ce seraient eux qui prendraient la décision à ma place.

À cela près que, dès que je m'étais réveillé dans cet hôpital, incapable de me rappeler Loulou, ni son nom, ni l'endroit où elle se trouvait, mais follement désireux de la retrouver, j'avais compris que cette décision n'était pas la bonne.

— J'étais justement en train de revenir, dis-je à Kate.

Mais le doute dans ma voix est tranchant comme une lame de rasoir et il expose mon mensonge au grand jour.

— Tu sais ce que je pense, Willem ? dit Kate d'une voix douce. Je pense que le fait de jouer la comédie et cette fille, c'est la même chose. Tu es sur le point de conquérir quelque chose, ça t'effraie, et tu trouves alors un moyen de t'en éloigner.

À Paris, au moment où Loulou m'avait donné le sentiment d'être le plus en sécurité, quand elle s'était interposée entre moi et les skinheads, lorsqu'elle avait pris soin de moi, lorsqu'elle était devenue ma fille de la montagne, j'avais failli l'envoyer bouler. À ce moment, quand nous nous étions retrouvés en sécurité, je l'avais regardée avec attention : ses yeux étaient brûlants de détermination, l'amour était déjà là, présent, improbable après une unique journée passée ensemble. Et j'avais tout ressenti – le désir et le besoin – mais aussi la frousse parce que j'avais envisagé tout ce que ce genre de sentiment risquait de me faire perdre. Je voulais être protégé par son amour et en être protégé.

Je ne comprenais pas à l'époque. Que l'amour n'est pas quelque chose qui vous protège. C'est quelque chose qui vous expose au risque.

— Tu sais ce qui est drôle dans le fait de jouer la comédie ? reprend Kate d'un ton songeur. Nous portons mille masques, nous sommes experts dans l'art de la dissimulation, mais le seul endroit où il nous est impossible de nous cacher, c'est sur scène. Pas étonnant donc que tu flippes à mort. Un peu comme Orlando, non ?

Elle a vu juste, cette fois encore. Je sais qu'elle a raison. Petra n'a rien fait d'autre aujourd'hui que me donner une excuse pour me tirer des flûtes une fois de plus. Mais la vérité vraie, c'est que je n'avais pas du tout envie de poser un lapin à Loulou ce jour-là.

Pas plus que je ne veux me tirer des flûtes maintenant.

— Au pire, qu'est-ce qu'il peut se passer si tu joues comme tu le sens ce soir ? interroge Kate.

— Elle me vire.

Mais, si c'est le cas, ce seront mes actions qui en auront décidé ainsi. Et pas mon inaction. J'esquisse un sourire. Timide, mais bien réel.

Kate imite le mien, mais en plus épanoui, à l'américaine.

— Et comme je dis toujours : vas-y à fond ou rentre chez toi.

Je contemple la péniche : rien ne bouge, tout est paisible, mais le jardin est si luxuriant, si soigné, comme il ne l'a jamais été quand nous vivions là. C'est une vraie demeure, plus la mienne, mais celle de quelqu'un d'autre désormais.

Vas-y à fond ou rentre chez toi. J'avais déjà entendu Kate prononcer ces mots et je n'avais pas bien compris ce qu'ils signifiaient à l'époque. Je les comprends parfaitement maintenant même si je me dis que, sur ce coup, Kate a tout faux. Parce que, pour moi, ce n'est pas : vas-y à fond ou rentre chez toi. C'est : vas-y à fond *et* rentre chez toi.

Mais pour faire l'un, il faut que je fasse l'autre...

Quarante-huit

Les coulisses... Il y règne la folie habituelle, mais je me sens étrangement calme. Linus m'entraîne en toute hâte vers la loge improvisée où je quitte mes habits de ville pour passer le costume d'Orlando, rapidement retouché pour qu'il soit à ma taille. Je me maquille, je plie mes vêtements et les range dans l'un des casiers derrière la scène. Mon jean, ma chemise, la montre de Loulou. Je la tiens encore une seconde dans ma main, je sens son tic-tac vibrer contre ma paume, puis je la pose dans le casier.

Linus nous demande de former un cercle. Nous nous chauffons la voix. Les musiciens accordent leurs guitares. Petra aboie ses directives de dernière minute : je dois veiller à demeurer dans la lumière, à bien rester concentré et tout simplement à faire de mon mieux. Elle me lance un regard perçant, terriblement angoissé.

Linus annonce « Cinq minutes », passe son casque, et Petra quitte les lieux. Max sera derrière la scène pendant la représentation de ce soir ; elle est assise sur un trépied, côté jardin. Elle ne dit rien, mais me regarde, dépose un baiser sur deux doigts et me l'envoie. Je fais de même à son endroit.

« Je te dis merde », murmure quelqu'un à mon oreille. C'est Marina, qui s'est approchée derrière moi. Ses bras m'enlacent et elle m'embrasse, quelque part entre mon oreille et mon cou. Max, qui n'a rien perdu du spectacle, m'adresse un petit sourire narquois.

« En place ! » lance Linus. Petra, elle, semble avoir disparu on ne sait où avant le lever du rideau ; elle ne réapparaîtra que lorsque la représentation sera terminée. D'après Vincent, elle va quelque part faire les cent pas, fumer ou étripier des chatons.

Linus m'attrape par le poignet. « Willem », dit-il. Je me retourne vivement pour lui faire face. Il me serre le poignet et me fait de la tête un signe que je lui rends.

— Musiciens, c'est parti ! ordonne-t-il dans le micro de son casque.

Les musiciens commencent à jouer. Je prends ma place sur le côté de la scène.

— Éclairage 1, c'est parti ! lance Linus.

Les projecteurs s'allument. Les spectateurs font silence. Linus poursuit :

— Orlando, c'est à toi !

J'hésite une seconde. J'entends Kate dire : « Inspire ! » J'inspire.

Mon cœur martèle mes tempes. *Boum, boum, boum*. Je ferme les yeux et j'entends le tic-tac de la montre de Loulou ; c'est comme si je la portais toujours au poignet. Je m'arrête et les écoute l'un et l'autre avant d'entrer en scène.

Et alors le temps s'arrête. Une année et un jour. Une heure et vingt-quatre. Le moment est venu, tout arrive en même temps.

Les trois dernières années s'agrègent dans ce moment unique, dans moi, dans Orlando. Ce jeune homme qui a tout perdu, son père, sa famille, son foyer. Cet Orlando, qui rencontre par le plus grand des hasards cette Rosalinde. Et alors même que ces deux-là n'ont fait connaissance que depuis un bref instant, chacun d'eux reconnaît quelque chose dans l'autre.

— *Le peu de force dont je dispose, je souhaiterais qu'il fût en vous*, dit Rosalinde, fendant l'armure.

« Qui prend soin de toi ? » demandait Loulou, fendant mon armure.

— *Portez cela pour moi*, dit Marina/Rosalinde en me tendant la chaîne qu'elle détache de son cou.

« Je serai ta fille de la montagne et je prendrai soin de toi », disait Loulou, avant que je prenne la montre qu'elle portait au poignet.

Le temps passe. Je le sais, je le sens. J'entre en scène, je quitte la scène. Je respecte mes signaux, mes repères. Le soleil descend dans le ciel puis se met à danser au-dessus de l'horizon, les étoiles s'allument, les projecteurs font de même, les criquets chantent. Je sens que quelque chose se produit même si je flotte un peu au-dessus, d'une certaine manière. Mais je ne suis plus qu'ici. Ici et maintenant. À cet instant précis. Sur cette scène. Je suis Orlando, me donnant corps et âme à Rosalinde. Et je suis également Willem, me donnant corps et âme à Loulou, comme j'aurais dû le faire il y a un an, mais comme j'en ai été incapable.

— *Demandez-moi plutôt quelle heure du jour il est ; car il n'y a pas d'horloge dans la forêt*, dis-je à ma Rosalinde.

« Tu oublies que le temps n'existe plus, puisque tu me l'as donné », avais-je dit à ma Loulou.

Je sens la montre à mon poignet ce jour-là à Paris ; et j'entends

maintenant son tic-tac dans ma tête. Impossible de les distinguer, l'année dernière, cette année. Elles sont identiques. Hier est maintenant. Maintenant est hier.

— *Je ne me soucie pas d'être guéri, jeune homme*, répond mon Orlando à la Rosalinde de Marina.

— *Je vous guérirais si vous daigniez m'appeler Rosalinde*, réplique Marina.

« Je prendrai soin de toi », avait promis Loulou.

— *Par ma foi, et très sérieusement, et que Dieu me traite en conséquence, et par tous les jolis serments qui ne sont pas dangereux*, dit la Rosalinde de Marina.

« J'ai échappé au danger », disait Loulou.

Nous y avons échappé tous les deux. Il s'est passé quelque chose ce jour-là. Et ce quelque chose continue de se passer. C'est en train de se passer là, sur cette scène. C'était juste une journée, et cela fait juste une année. Mais peut-être suffit-il d'un jour. Peut-être suffit-il d'une heure. Peut-être le temps n'a-t-il rien à voir là-dedans.

— *Beau jeune homme, j'aimerais te faire croire que j'aime*, dit mon Orlando à Rosalinde.

« Donne-moi une définition de l'amour, avait exigé Loulou. Comment ce serait d'être "taché" ? »

Comme ça, Loulou.

Ce doit être comme ça.

Et puis c'est fini. Telle une énorme vague se fracassant sur le rivage, les applaudissements éclatent et je suis là, sur cette scène, entouré des sourires stupéfaits et ravis de mes camarades comédiens. Nous nous tenons par la main, nous saluons le public, Marina m'entraîne en avant pour notre rappel avant de faire un pas de côté et de me faire signe de me montrer seul à l'avant-scène, et je le fais, et les applaudissements redoublent. En coulisses, c'est la folie. Max hurle de joie, Marina fond en larmes et Linus sourit, même si ses yeux ne cessent de scruter l'entrée latérale par laquelle Petra est sortie quelques heures plus tôt. Des tas de gens m'entourent, me tapent dans le dos, me couvrent de félicitations et de baisers, et je suis là sans y être – je me trouve encore dans des sortes de limbes étranges, où les frontières de temps, d'espace, de personnes n'existent pas, où je peux être à la fois ici et à Paris, à un moment qui peut être maintenant et à l'époque, où je suis moi et aussi Orlando.

J'essaie de ne pas quitter cet endroit tandis que je me défais de mon costume, que j'enlève mon maquillage. Je me regarde dans la

glace et tente d'assimiler ce que je viens de réaliser. J'ai l'impression que c'est totalement irréal, mais aussi la chose la plus authentique que j'aie jamais accomplie. La vérité et son contraire. Là, sur la scène, jouant un rôle tout en me révélant tel que je suis.

Les gens se rassemblent autour de moi. On parle de fêtes, de célébrations, de raouts pour la troupe, même si le spectacle doit se prolonger sur deux semaines encore et que le fêter maintenant risque sur le principe de porter la poisse. Mais, ce soir, personne n'évoque plus la poisse ou la chance. Car notre chance, nous sommes en train de nous la forger.

Petra arrive en coulisses, le visage de marbre, sans dire un mot. Elle passe à côté de moi, en silence, et fonce droit sur Linus.

Je m'éloigne et sort par le portillon qui sert d'entrée des artistes. À côté de moi, Max n'arrête pas de sauter comme un cabri.

— Alors, est-ce que Marina embrassait bien ? me demande-t-elle.

— En tout cas, je suis sûr qu'elle était contente de ne pas embrasser Jeroen, commente Vincent, ce qui me fait rire.

Dehors, je cherche mes amis du regard. Je ne sais pas très bien qui sera là. Et c'est alors que j'entends une voix de femme m'appeler.

— Willem ! répète-t-elle.

C'est Kate, qui se rue sur moi, dans un tourbillon d'or et de pourpre. Et j'ai l'impression que mon cœur a doublé de volume quand elle saute dans mes bras et que nous tournoyons ensemble.

— Tu l'as fait, tu l'as fait, tu l'as fait ! ne cesset-elle de me murmurer à l'oreille.

— Je l'ai fait, je l'ai fait, je l'ai fait, dis-je à mon tour, riant de bonheur et de soulagement, de stupeur aussi devant le tour qu'a pris cette journée.

Quelqu'un me tape sur l'épaule :

— Vous avez laissé tomber quelque chose.

— Mais oui, tes fleurs, dit Kate, et elle se penche pour ramasser un bouquet de tournesols. Pour ces incroyables débuts.

Je prends les fleurs.

— Comment te sens-tu ? demande-t-elle.

Je n'ai pas de réponse, je suis sans mots. Je me sens juste comblé. J'essaie de l'expliquer à Kate, mais celle-ci m'interrompt :

— Comme si tu venais de vivre ta plus belle partie de jambes en l'air ?

J'éclate de rire. Oui, en effet, quelque chose comme ça. Je

prends sa main, que j'embrasse, elle enroule son bras autour de ma taille.

— Prêt à affronter ton public adoré ? me lancet-elle.

Je ne le suis pas. Pour le moment, j'ai envie de savourer l'instant. Avec la personne qui a contribué à ce qu'il advienne. Je la prends par la main et la conduis vers un banc tranquille sous une gloriette toute proche et tente comme je le peux de traduire en mots ce qui vient juste de se passer.

— Comment ça a bien pu arriver ?

C'est là tout ce que je trouve à dire. Elle prend ma main dans la sienne :

— Tu as vraiment besoin de te poser cette question ?

— Oui, je crois. J'avais l'impression de quelque chose de surnaturel.

— Oh non, proteste-t-elle dans un rire. Je crois à la muse et à tout ça, mais ne va pas attribuer cette performance à l'un de tes fameux accidents. C'est toi, et toi seul qui étais là, sur cette scène.

C'est vrai. Et ça ne l'est pas. Parce que je n'y étais pas seul.

Nous restons là encore un peu. Je sens mon corps tout entier vibrer, trépider. Cette soirée est parfaite.

— Je crois que tes groupies t'attendent, dit Kate au bout d'un moment, indiquant d'un geste quelque chose dans mon dos. Je me retourne, et je vois Broodje, Henk, W, Lien et plusieurs autres personnes, qui nous regardent curieusement. Je prends Kate par la main et la présente aux garçons.

— Tu viens à notre fête, hein ? demande Broodje.

— *Notre* fête ? dis-je.

Broodje réussit à prendre un air vaguement penaud :

— C'est difficile de décommander une fiesta dans un délai aussi bref.

— Surtout depuis qu'il a invité toute la troupe et à peu près la moitié des spectateurs, intervient Henk.

— C'est même pas vrai ! se défend Broodje. Pas la moitié. Juste un couple de Canadiens.

J'éclate de rire en levant les yeux au ciel.

— Bon, alors on y va.

Lien rit elle aussi et s'empare de ma main :

— Eh bien, moi je vous souhaite à tous le bonsoir. Demain, il faut au moins que l'un de nous soit en état d'agir de façon cohérente. C'est le jour du déménagement.

Elle embrasse W. Puis moi :

— Bien joué, Willem.

— Je vais quitter le parc avec elle, m'annonce Kate. Je n'arrive

pas à m'y retrouver dans cette ville.

— Tu ne viens pas avec nous ? dis-je, déçu.

— J'ai quelques trucs à faire d'abord. Je vous rejoindrai après.

Laisse la porte entrouverte pour moi.

— Sans problème, dis-je.

Je l'embrasse sur la joue et elle me susurre à l'oreille :

— Je savais que tu pouvais le faire.

— Pas sans toi, dis-je.

— Ne sois pas sot. Tu avais juste besoin qu'on t'encourage un peu.

Mais il n'est pas question pour moi d'encouragements. Je sais que Kate est convaincue que je dois m'engager, ne pas compter uniquement sur les accidents, prendre les choses en main. Mais si nous ne nous étions pas rencontrés au Mexique, est-ce que je serais là aujourd'hui ?

Alors accidents ? Ou actes volontaires ?

Pour la centième fois de la soirée, je me retrouve avec Loulou, sur la péniche de Jacques, celle qui portait le nom improbable de *Viola*. Elle venait de me raconter l'histoire du double bonheur, et nous discussions âprement de sa signification. D'après elle, il s'agissait du coup de chance du jeune homme, qui avait remporté à la fois le job et la fille. Mais je n'étais pas d'accord. Pour moi, c'était le poème retrouvant son unité, après que les deux moitiés aient été réunies. Autrement dit, l'amour.

Mais peut-être avions-nous tort elle comme moi. Et raison tous les deux. Ce n'est pas « ou... ou... » ; ou la chance ou l'amour ; ou le destin ou la volonté.

Peut-être que, pour le double bonheur, les deux sont nécessaires.

Quarante-neuf

Dans l'appartement, c'est le foutoir le plus complet. Plus de cinquante personnes, de la troupe, d'Utrecht, jusqu'à de vieux copains de classe de mon époque amstellodamoise. Je n'ai aucune idée de la façon dont Broodje a pu dénicher ces gens aussi rapidement.

J'ai à peine passé la porte que Max me saute sur le poil, suivie de Vincent.

— Bordel de merde ! s'exclame-t-elle.

— Tu aurais pu nous dire que tu savais jouer ! ajoute Vincent.

Je souris :

— J'essaie de préserver un certain mystère.

— Ouais, enfin, en tout cas, tout le monde dans la troupe est aux anges, reprend Max. À part Petra. Elle est plus furax que jamais.

— Tout simplement parce que sa doublure a complètement volé la vedette à sa star. Et maintenant elle doit décider si elle ressort la star boîteuse, au sens propre comme au sens figuré, ou si elle te laisse tenir la baraque jusqu'au bout, explique Vincent.

— On va bien voir, reprend Max. Ne regarde pas, Willem, mais Marina te fait de nouveau ses yeux de merlan frit.

Nous regardons tous. Marina a le regard posé sur moi et un sourire accroché aux lèvres.

— Et ne va pas le nier, ou alors c'est *moi* qu'elle veut sauter, dit Max.

— Je reviens, lui dis-je.

Et je passe à côté d'elle pour rejoindre Marina, qui se trouve devant la table que Broodje a transformée en bar. Elle tient une chope de quelque chose à la main.

— Qu'est-ce que tu bois, là ? dis-je, intrigué.

— Je n'en sais trop rien. C'est un de tes copains qui me l'a donnée, en me promettant que je n'aurais pas de gueule de bois. Je l'ai pris au mot.

— Ce qui est sans doute ta première grave erreur.

Elle passe un doigt sur le rebord de la chope.

— J'ai dans l'idée que je l'ai commise il y a longtemps, celle-là. (Elle avale une gorgée de sa boisson inconnue.) Tu ne bois rien ?

— Je me sens déjà complètement bourré.

— Tiens. Rattrape-toi.

Elle me tend sa chope. J'avale une gorgée et je sens sur ma langue le goût âcre de la tequila (qui a désormais les faveurs de Broodje), mélangée à un autre alcool aromatisé à l'orange.

— En effet. Aucun risque de gueule de bois avec ce genre de truc. Absolument aucun.

Elle rit et touche mon bras.

— Je ne vais pas te dire à quel point tu as été fantastique ce soir. Tu en as sans doute marre d'entendre ça.

— Parce qu'il arrive qu'on en ait marre d'entendre ça ?

— Non, admet-elle avec un grand sourire, puis elle détourne les yeux. Je me rappelle ce que je t'ai dit un peu plus tôt aujourd'hui, tu sais, qu'après la dernière représentation... (Elle s'arrête une seconde.) Mais comme il semble qu'on ait enfreint toutes les règles aujourd'hui... Vraiment, trois semaines de plus ou de moins, est-ce que cela change quelque chose ?

Marina est sexy, elle est superbe, elle est intelligente. Et elle est aussi à côté de la plaque. Trois semaines de plus ou de moins, ça peut tout changer. Je le sais puisqu'un jour, un seul jour, peut tout changer...

— Oui, dis-je à Marina. Cela change quelque chose.

— Oh, dit-elle, sur un ton surpris, un peu peiné, avant de demander : Tu es avec quelqu'un ?

Ce soir, sur cette scène, j'avais l'impression de l'être. Mais c'était un fantôme. Shakespeare en est plein.

— Non, lui dis-je.

— Ah bon, parce que je t'ai vu, avec cette femme. Après le spectacle. Je n'étais pas sûre...

Kate. J'ai besoin de la voir. D'urgence. Parce que ce que je veux est maintenant parfaitement clair pour moi.

Je m'excuse auprès de Marina et je cherche dans tout l'appartement, mais aucun signe de Kate. Je descends au rez-de-chaussée pour m'assurer que la porte d'entrée est restée entrouverte. Une fois de plus, j'entre presque en collision avec Mme Van der Meer qui sort promener son chien.

— Désolé pour le bruit, lui dis-je.

— Pas de problème, me rassure-t-elle. (Elle regarde en haut de l'escalier.) On faisait de sacrées fêtes ici.

— Vous habitiez là quand c'était un squat ? dis-je, essayant de faire coller la femme d'âge mûr avec les jeunes anarchistes que j'ai vus sur les photos.

— Mais oui. J'ai connu votre père.

— Comment était-il à l'époque ?

Je ne sais pas pourquoi je lui demande ça. Bram se laissait volontiers aller aux confidences.

Mais la réponse de Mme Van der Meer me surprend :

— C'était un jeune homme plutôt mélancolique, dit-elle.

Puis ses yeux se reportent en haut, vers l'appartement, comme si elle l'y voyait encore ;

— En tout cas, jusqu'à ce que votre sacrée maman fasse son apparition.

Son chien tire sur sa laisse et elle sort dans la rue, me laissant méditer sur ce que je sais, et ce que j'ignore, de mes parents.

Cinquante

Le téléphone sonne. Et je suis en plein sommeil.

Je le cherche à tâtons. Il est à côté de mon oreiller.

— Allô ? dis-je en grommelant.

— Willem ! dit Yael d'une voix fébrile. Je te réveille ?

— M'man ?

Je m'attends à ressentir la panique habituelle, mais non, il ne se passe rien. Si, tout de même, il y a quelque chose d'autre, un reste de quelque chose de bon. Je me frotte les yeux et c'est toujours là, flottant comme un voile de brume : un rêve que j'étais en train de faire.

— J'ai parlé à Mukesh. Il a encore fait des miracles. Il peut t'avoir un billet pour lundi mais on doit le réserver maintenant. On le prendra *open* cette fois. Valable un an. Tu décideras ensuite de ce que tu veux faire.

J'ai le cerveau embrumé par le manque de sommeil. La fiesta s'est prolongée jusqu'à quatre heures du matin. Je me suis endormi environ une heure plus tard. Le soleil était déjà levé. Peu à peu, la conversation d'hier avec ma mère me revient. La proposition qu'elle m'a faite. À quel point je l'attendais. Ou croyais l'attendre. Il y a des choses dont on ne sait pas qu'on les désire jusqu'à ce qu'elles aient disparu. Et d'autres que l'on croit désirer, sans comprendre qu'on les a déjà.

— M'man, dis-je. Je ne reviens pas en Inde.

— Non ?

Je décèle de la curiosité dans sa voix, de la déception aussi.

— Je ne m'y sens pas chez moi.

— Tu es chez toi là où je le suis.

Après tout ce temps, c'est un soulagement de me l'entendre dire. Mais je ne crois pas que ce soit vrai. Je suis heureux qu'elle se soit trouvé un nouveau foyer en Inde, mais ce n'est pas là que j'ai envie de me fixer.

Vas-y à fond et rentre chez toi.

— Je vais faire du théâtre, m'man, dis-je.

Et c'est sincère. L'idée, le projet a complètement pris forme dans ma tête depuis la veille au soir, depuis beaucoup plus longtemps peut-être. L'urgence de voir Kate, qui ne s'est jamais pointée à la fête, s'impose à moi. C'est une occasion que je ne veux pas, que je ne vais pas laisser me filer entre les doigts. C'est quelque chose dont j'ai absolument besoin. Et je lui répète :

— Je vais faire du théâtre. Parce que je suis comédien.

— Bien sûr que tu l'es, dit Yael avec un rire. C'est dans ton sang. Exactement comme Olga.

Le nom m'est aussitôt familier.

— Tu veux dire Olga Szabo ?

Un silence. Je peux entendre sa surprise grésiller sur la ligne.

— Saba t'a parlé d'elle ?

— Non. J'ai trouvé les photos. Dans le grenier. Je voulais te poser des questions à ce sujet mais je ne l'ai pas fait, parce que j'étais très occupé... (Un silence.) Et parce qu'on n'a jamais parlé de ces choses.

— Non, on n'en a pas parlé, en effet...

— C'était qui ? La petite amie de Saba ?

— C'était sa sœur, réplique-t-elle.

Je devrais être surpris, mais je ne le suis pas. Pas du tout. C'est comme si toutes les pièces du puzzle s'emboîtaient d'un coup.

— Elle aurait été ta grand-tante, poursuit Yael. Il a toujours dit que c'était une actrice incroyable. Elle devait partir à Hollywood. Mais la guerre a éclaté et elle n'a pas survécu.

Elle n'a pas survécu. Seul Saba en a réchappé.

— Szabo était son nom de scène ?

— Non, répond-elle. Szabo était le nom de famille de Saba avant qu'il émigre en Israël et l'hébraïse. Comme l'ont fait des tas d'Européens.

Pour prendre de la distance, j'imagine. Je comprends ça. Même s'il n'a pas pu vraiment prendre de distance. Tous ces films muets qu'il m'emmenait voir. Les fantômes qu'il tenait à distance, ceux qu'il gardait tout près de lui.

Olga Szabo, ma grand-tante. La sœur de mon grand-père, Oscar Szabo, devenu Oskar Shiloh, père de Yael Shiloh, femme de Bram de Ruiter, frère de Daniel de Ruiter, bientôt père d'Abraão de Ruiter.

Et ainsi, d'un seul coup, ma famille s'agrandit de nouveau.

Cinquante et un

Quand j'émerge de ma chambre, Broodje et Henk viennent tout juste de se réveiller ; ils contemplent l'étendue des dégâts tels des généraux qui viendraient de perdre une bataille décisive.

Broodje se tourne vers moi, grimaçant une excuse :

— Je suis désolé. Je nettoierai tout ça plus tard, assure-t-il. Mais on a promis à W de le retrouver à dix heures pour l'aider à déménager. Et on est déjà à la bourre.

— Je sens que je vais être malade, dit Henk.

Broodje s'empare d'une bouteille de bière, pleine aux deux tiers de mégots de cigarettes.

— Tu seras malade *plus tard*, dit-il. On a fait une promesse à W. (Il me regarde.) Et à Willy aussi. Je nettoierai l'appart' en revenant. Y compris le vomi de Henk, qui va se retenir pour le moment.

— Ne t'en fais pas pour ça, dis-je. Je vais tout nettoyer et tout ranger !

— Pas la peine de le claironner, proteste Henk en plissant le front et en se touchant les tempes.

Je prends les clefs sur la console.

— Désolé, dis-je, pas désolé pour un sou, en me dirigeant vers la porte.

— Où vas-tu ? demande Broodje.

— Prendre mes affaires en main.

Je suis en train de déverrouiller l'antivol de mon vélo lorsque mon téléphone sonne. C'est elle. Kate.

— Ça fait une heure que j'essaie de te joindre, dis-je. Je te retrouve à l'hôtel.

— À mon hôtel ? s'étonne-t-elle.

J'entends d'ici le sourire dans sa voix.

— Je craignais que tu repartes tout de suite. J'ai une

proposition à te faire.

— S'il s'agit d'une proposition, mieux vaut la faire de vive voix. Mais ne bouge surtout pas, je suis en fait en route pour chez toi. C'est pour ça que je t'appelais. Tu n'es pas encore parti, au moins ?

Je pense à l'appart', à Broodje et Henk en slip, au bordel sans nom. Le soleil brille, vraiment, pour la première fois depuis des jours. Je lui suggère donc que nous nous retrouvions plutôt au Sarphatipark.

— De l'autre côté de la rue. Là où nous étions hier, lui dis-je pour mémoire.

— Tu me proposes de passer d'un hôtel à un parc, plaisante-t-elle. Je me demande si je dois me sentir flattée ou insultée.

— Je me le demande aussi...

Je me rends directement au parc et m'installe en l'attendant sur un des bancs qui se trouvent en face du bac à sable. Un garçonnet et une fillette discutent de la façon dont ils vont construire un château fort.

— Tu crois qu'on peut lui faire cent tours ? interroge le garçon.

— Je pense que vingt, ce serait mieux, répond la fille.

À quoi le garçon demande :

— On pourra y vivre pour toujours ?

La fillette observe alors le ciel et répond :

— Jusqu'à ce qu'il pleuve.

Le temps que Kate se pointe, ils ont fait des progrès significatifs : ils ont creusé des douves et érigé deux tours.

— Désolée d'avoir mis si longtemps, s'excuse Kate, essoufflée. Je me suis perdue. Dans ta ville, on n'arrête pas de tourner en rond.

Je tente de lui expliquer les canaux concentriques, le Ceintuurbaan, ce périphérique qui contourne la ville. Elle évacue mes commentaires d'un geste de la main.

— Ne te donne pas tout ce mal. Je suis un cas désespéré. (Elle vient prendre place à côté de moi.) Des nouvelles de *Frau Direktor* ?

— Silence absolu.

— Hum... Inquiétant, ça.

Je hausse les épaules.

— Peut-être. De toute façon, je ne peux rien y faire. Et j'ai un nouveau projet.

— Vraiment ? fait Kate, écarquillant encore ses grands yeux verts.

— Vraiment. En fait, c'est pour ça que je t'ai parlé d'une

proposition.

— L'épaisseur se mystérise.

— Quoi ?

Elle secoue la tête.

— Oublie ça. (Elle croise les jambes et se penche vers moi.) Je suis tout ouïe. Fais-moi ta proposition.

Je prends sa main.

— Je te veux... (Une pause.) Comme metteur en scène.

— C'est un peu comme si on se serrait la main après avoir fait l'amour, non ? fait-elle.

— Ce qui s'est passé hier soir, dis-je, c'est à toi que je le dois. Et je veux travailler avec toi. Je veux venir faire un stage avec Ruckus. Pour apprendre le métier.

Les yeux de Kate se plissent sur un sourire malicieux :

— Comment es-tu au courant de nos cours d'apprentissage ? interroge-t-elle avec l'accent traînant des sudistes américains.

— Si je n'ai pas consulté cent fois votre site Web, je ne l'ai pas consulté une seule. Et je sais que vous travaillez surtout avec des Américains, mais j'ai parlé anglais toute mon enfance, je joue la comédie en anglais et je rêve en anglais la plupart du temps. Je veux jouer Shakespeare. En anglais. Je veux le faire bien. Avec toi.

Le sourire s'est effacé du visage de Kate.

— Ça n'aurait rien à voir avec hier au soir : Orlando sur la grande scène. Nos apprentis doivent savoir tout faire. Construire les décors. S'occuper des problèmes techniques. Étudier dur. Jouer en groupe. Je ne dis pas que tu ne jouerais pas un jour dans un des rôles principaux – j'aurais mauvaise grâce à écarter cette hypothèse après ce qui s'est passé hier soir. Mais ça prendrait du temps. Et il y a aussi des problèmes de visa à prendre en compte, sans parler du syndicat, tu ne pourrais donc pas arriver comme une fleur en t'attendant à jouer les premiers rôles. Par ailleurs, j'ai dit à David qu'il fallait qu'il fasse ta connaissance.

Je regarde Kate au fond des yeux et suis sur le point de lui dire que ce n'est pas du tout ça que j'attends, que je suis prêt à faire preuve de patience, que je sais comment tout ça peut et doit se construire. Mais je n'en fais rien parce que l'idée me vient que je n'ai pas besoin de la convaincre de quoi que ce soit.

— Où crois-tu que j'étais la nuit dernière ? demande-t-elle. J'attendais que David rentre de sa *Médée* pour pouvoir lui parler de toi. Puis je me suis débrouillée pour qu'il pose ses fesses dans un siège d'avion afin qu'il puisse te voir jouer ce soir avant le retour de cet infirme. Il est en route et, en fait, il va falloir que je

te quitte sous peu pour aller le chercher à l'aéroport. Après tout ce tintouin, ils feraient mieux de te laisser jouer ce soir encore, sans quoi tu risques de devoir le faire en solo pour lui. (Elle s'esclaffe.) Je plaisante. Mais Ruckus est une toute petite entreprise, et c'est en commun que nous prenons les décisions importantes comme celle-là. Voilà encore autre chose à quoi il faudra que tu te prépares : la co-dépendance dysfonctionnelle qui nous lie tous. (Elle lève les bras au ciel.) Mais toutes les familles sont comme ça, non ?

— Attends une minute... Tu veux dire que tu allais me le proposer ?

Elle arbore de nouveau son large et lumineux sourire.

— Parce que tu ne t'en es pas douté ? Mais tu n'as pas idée à quel point cela me fait plaisir que ce soit toi qui me l'aies demandé, Willem. Cela prouve que tu as fait preuve d'attention, qualité première qu'un metteur en scène attend d'un comédien. (Elle se tapote la tempe de l'index.) Et puis ce n'est pas idiot de ta part de déménager aux États-Unis. Excellent pour ta carrière, mais par ailleurs c'est de là qu'est originaire ta Loulou, non ?

Je repense à la lettre de Tor, à cela près qu'aujourd'hui il n'y a plus ni regrets ni récriminations. Elle m'a recherché. Je l'ai recherchée. Et hier soir, aussi étrange que cela paraisse, nous nous sommes mutuellement retrouvés.

— Ce n'est pas pour cette raison que je veux y aller, dis-je à Kate.

Elle sourit.

— Je le sais. Je disais ça pour te taquiner. Mais je pense que tu vas vraiment te plaire à Brooklyn. C'est une ville qui a beaucoup de points communs avec Amsterdam. Les immeubles en briques rouges, les alignements de maisons mitoyennes, la grande tolérance des habitants, je crois que tu vas te sentir tout de suite chez toi.

Tandis qu'elle prononce ces mots, un sentiment m'envahit : je me dis que je vais enfin pouvoir me poser, me reposer, que toutes les pendules de la terre vont soudain s'arrêter.

Chez moi.

Cinquante-deux

Mais il y a l'appartement de Daniel. Un foutoir sans nom.

Quand je rentre, les garçons ne sont plus là et il y a des détritiques dans tous les coins. Tout à fait la description de l'appart' qu'en faisait Bram à l'époque, avant que Yael ne se pointe et n'impose sa conception de l'ordre.

Partout des bouteilles, vides, des cendriers, pleins, des assiettes, sales, des cartons de pizza, gras. L'endroit tout entier empest le tabac. Certainement pas un lieu où pourrait vivre un bébé. Je suis momentanément paralysé, je ne sais pas par quel bout commencer.

J'insère dans le lecteur un CD d'Adam Wilde, cet auteur-compositeur-interprète que Max et moi sommes allés écouter sur scène il y a quelques semaines. Après quoi je m'y mets. Je vide les bouteilles de bière et de vin, et les dépose dans un carton pour le tri sélectif ; ensuite je vide les cendriers et je les nettoie. Bien qu'il y ait désormais un lave-vaisselle, je remplis l'évier d'eau chaude savonneuse et je lave tous les plats, toutes les assiettes avant de les essuyer. J'ouvre en grand toutes les fenêtres pour aérer les lieux ; le soleil et l'air frais s'engouffrent dans l'appartement.

Vers midi, j'ai ramassé toutes les bouteilles, jeté tous les mégots de cigarettes, lavé et essuyé plats et assiettes, épousseté les meubles et passé l'aspirateur. L'endroit est à peu près aussi propre qu'il l'a jamais été avec Daniel, même si je veillerai à ce qu'il soit absolument impeccable quand il rentrera avec Abraão et Fabiola. Prêt à l'usage.

Je me prépare un café, vérifie mon téléphone pour voir s'il y a un message de Linus, mais il est toujours sur mon lit, avec la batterie à plat. Je branche la prise pour le recharger et pose mon café sur l'étagère. L'enveloppe s'y trouve encore, avec les photos de moi, de Yael, de Bram, de Saba et d'Olga. Je passe mon doigt sur le pli de l'enveloppe et je sens le poids des histoires, de l'histoire qu'elle contient. Où que j'aille désormais, ces photos

m'accompagneront.

Je consulte mon portable. Il est toujours à plat mais j'aurai bientôt des nouvelles de Linus et de Petra. Une partie de moi pense que je dois me faire virer. C'est assurément le prix à payer pour le triomphe d'hier soir, et je m'en fiche parce que je suis disposé à régler l'addition. Mais une autre partie de moi-même est en train de perdre cette croyance en l'universelle loi de l'équilibre.

Je retourne dans le salon. Le CD d'Adam Wilde est reparti depuis le début, et les chansons commencent à m'être familières au point que je suis sûr que je les entendrai encore quand j'aurai cessé de les écouter.

Je parcours la pièce du regard. Je tapote les coussins pour leur redonner forme et vais m'allonger sur le sofa. Je devrais être dans l'attente fébrile qu'on me dise quelque chose à propos d'hier soir, mais ce n'est pas du tout le cas, au contraire même. C'est comme cet instant de flottement où l'on quitte une gare ou un aéroport pour entrer dans une ville inconnue et que s'offre à vous le grand champ des possibles.

À travers la fenêtre ouverte me parviennent les bruits dissonants de la cité – le tintement des tramways et des sonnettes de bicyclettes, le rugissement d'un jet passant dans le ciel –, qui se mêlent aux accents de la musique et me bercent jusqu'à m'endormir.

Pour la troisième fois de la journée, je suis réveillé par la sonnerie d'un téléphone. Tout comme ce matin, quand Yael a appelé, j'éprouve cette même sensation d'être ailleurs, quelque part où j'ai ma place.

La sonnerie cesse. Mais je sais que c'est certainement Linus. *Mon destin*, pour reprendre les termes de Marina. Mais ça n'a rien à voir avec mon destin ; ça concerne juste hier soir. C'est moi qui décide de mon destin.

Je retourne dans ma chambre et prends mon téléphone. Par la fenêtre, je distingue le ventre bleu et blanc d'un jet de la KLM qui s'élève à travers les nuages. Je m'imagine dans un avion, passant au-dessus d'Amsterdam, survolant la mer du Nord, l'Angleterre et l'Irlande, passant au large de l'Islande et du Groenland, redescendant au-dessus de Terre-Neuve et longeant la côte Est des États-Unis, pour arriver à New York. Je sens la secousse, j'entends le crissement des pneus touchant la piste, les passagers applaudissant à tout rompre. Parce que tous autant que nous sommes, nous sommes si heureux d'être enfin arrivés à bon port.

Je consulte mon portable. Il contient toute une flopée de textos de félicitations envoyés hier soir, ainsi qu'un message vocal de Linus : « Willem, peux-tu s'il te plaît me téléphoner dès que

possible ? »

Je respire à fond, me préparant à entendre ce qu'il a à me dire, quoi que ce puisse être. À vrai dire, ça n'a pas vraiment d'importance. J'y suis allé à fond et maintenant je rentre chez moi.

Juste au moment où Linus répond, on frappe timidement à la porte.

« Allô ? Allô ? » résonne en écho la voix de Linus.

On frappe de nouveau, plus fort cette fois. Kate ? Broodje ?

Je dis à Linus que je le rappelle tout de suite, je repose le téléphone et vais ouvrir la porte. Et cette fois encore, le temps se fige.

Je suis sous le choc. Et je ne le suis pas du tout. Elle est exactement comme je me la rappelle. Et complètement transformée. Une étrangère. Et quelqu'un que je connais. *La vérité et son contraire sont les deux faces d'une même pièce...* Cette phrase de Saba résonne encore en moi.

« Bonjour, Willem, dit-elle. Je m'appelle Allyson. »

Allyson. Je répète le nom dans ma tête et c'est une année entière de souvenirs, de rêves, de fantasmes et de monologues que je dois revoir et mettre à jour.

Pas de Loulou, donc. Allyson. Un prénom fort. Solide. Et, quelque part, familier. Tout en elle me paraît familier. Je connais cette personne. Et je suis connu de cette personne. C'est alors que je comprends à quoi je rêvais ce matin, qui était assis tout ce temps à côté de moi dans cet avion.

Allyson entre.

La porte se referme derrière elle. Et l'espace d'une minute, ils sont eux aussi avec nous. Yael et Bram, il y a trente ans. Leur histoire tout entière se déroule à toute allure dans ma tête, car c'est notre histoire, à nous aussi. À cela près, je m'en rends compte maintenant, que cette histoire-là était incomplète. Parce que, quel que soit le nombre de fois où il me l'a racontée, Bram ne m'a jamais confié le point le plus important. Ce qu'il s'est passé durant leurs trois premières heures ensemble, dans la voiture.

À moins qu'il l'ait fait, mais sans recourir aux mots.

« Et donc je l'ai embrassée. Comme si je l'avais attendue tout ce temps », répétait mon père, auparavant mélancolique, avec toujours le même émerveillement dans la voix.

Je m'étais dit que l'émerveillement était réservé aux seuls événements fortuits. Mais j'étais peut-être dans l'erreur. Peut-être l'émerveillement était-il réservé à la « tache », à savoir à l'amour. Trois heures dans une voiture, cela avait suffi. Et, deux ans plus

tard, Yael était arrivée.

Peut-être avait-il été bouleversé, comme je le suis, par cette mystérieuse intersection où l'amour croise la chance, où le destin croise la volonté. Parce qu'il l'attendait. Et qu'elle était là.

Alors il l'avait embrassée.

J'embrasse Allyson.

J'achève cette histoire qui nous a précédés et, ce faisant, j'en entame une autre, qui n'appartient qu'à nous.

Le double bonheur – je le tiens maintenant.

Remerciements

Tout romancier est un voleur par nécessité. Je voudrais en premier lieu transmettre mes excuses et mes remerciements à toutes les personnes que j'ai rencontrées au fil des années dans mes voyages et dans ma vie, à qui j'ai dérobé des éléments disparates que j'ai arrangés avant de les insérer dans cet ouvrage. Vous êtes beaucoup trop nombreux pour que je dresse une liste exhaustive, et je ne suis même pas sûre de me rappeler les noms de tout un chacun. Mais je ne me souviens pas moins d'eux. Les gens que vous rencontrez l'espace d'une journée peuvent très bien vous inspirer d'une façon que vous seriez bien incapable de reconnaître jusqu'à ce que, des décennies plus tard, un petit morceau d'eux fasse irruption pour être intégré dans un roman.

À tous ceux qui m'ont aidée en toute connaissance de cause à écrire ce grand, ce gros salmigondis que constitue un livre qui trimbale le lecteur sur toute la surface du globe, je transmets un grand merci, *thank you, bedankt, gracias, תודה, köszönöm et obligada*. Plus particulièrement à : Jessie Austrian, Fabiola Bergi, Michael Bourret, Libba Bray, Sarah Burnes, Heleen Buth, Mitali Dave (et ses parents), Danielle Delaney, Céline Faure, la Fiasco Theater Company, Greg Forman, Lee et Ruth Forman, Rebecca Gardner, Logan Garrison, Tamara Glenny, Marie-Elisa Gramain, Tori Hill, Ben Hoffman, Marjorie Ingall, Anna Jarzab, Maureen Johnson, Deborah Kaplan, Isabel Kyriacou, E. Lockhart, Elyse Marshall, Tali Meas, Stephanie Perkins, Mukesh Prasad, Will Roberts, Philippe Robinet, Leila Sales, Tamar et Robert Schamhart, William Shakespeare, Deb Shapiro, Courtney Sheinmel, *Slings & Arrows*, Andreas Sonju, Emke Spauwen, Margaret Stohl, Julie Strauss-Gabel, Alex Ulyett, Robin Wasserman, Cameron et Jackie Wilson, Ken Wright et toute l'équipe du Penguin Young Readers Group. Il faut un village... et dans ce cas précis, un village planétaire.

Et enfin, merci à Nick, Willa et Denbele : ma famille. Mon chez-

moi.